

Pathologie de M. Gaubius / traduite du latin en françois par M. Sue le jeune.

Contributors

Gaubius, Hieronymus David, 1705?-1780.
Sue, P. (Pierre), 1739-1816.

Publication/Creation

Paris : Chez Théophile Barrois le jeune, 1788.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/j6p9rkdu>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

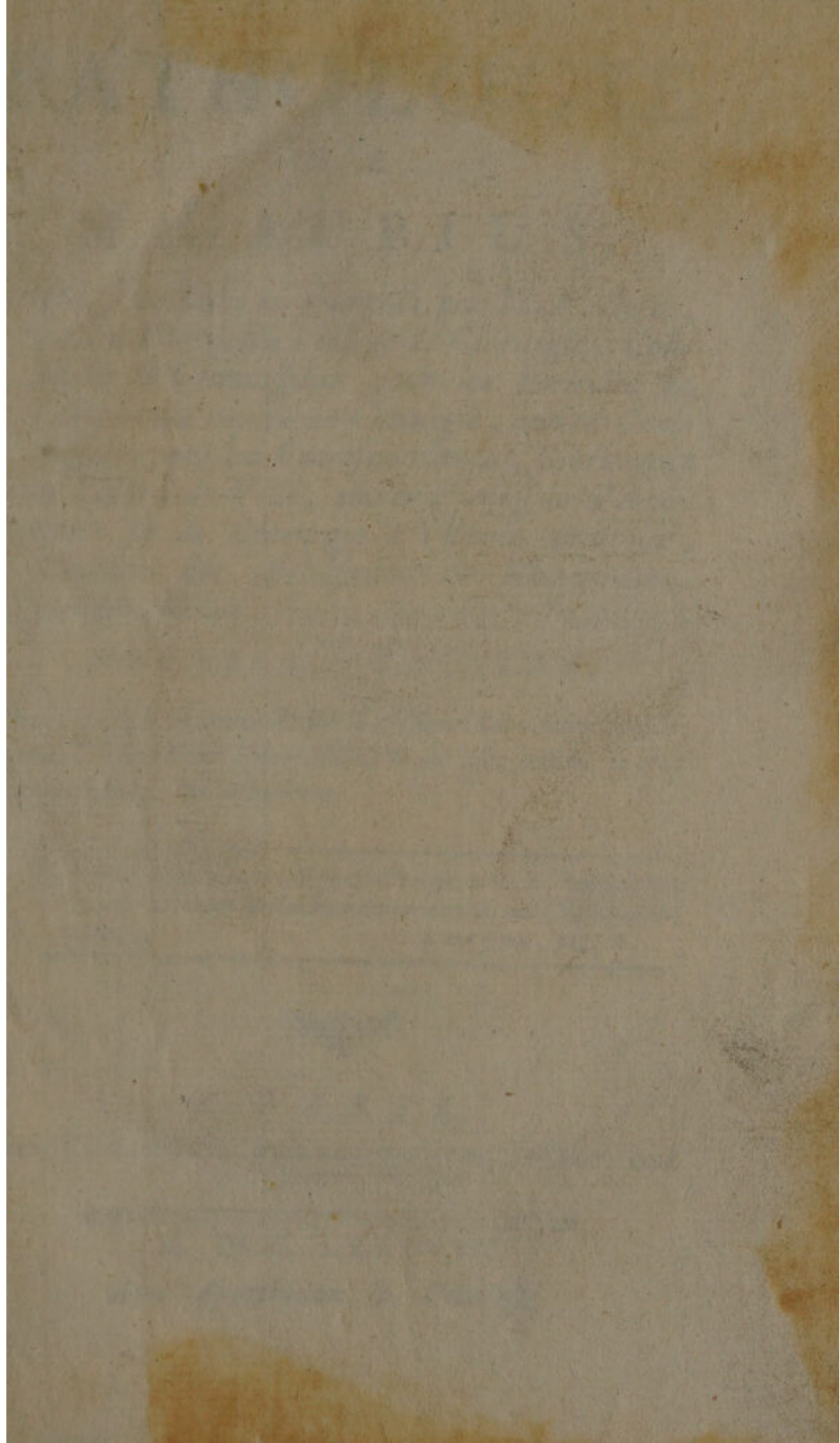
You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



156 / B.



1. The first part of the book is a

very short

PATHOLOGIE

D E

M. GAUBIUS,

*Traduite du latin en françois par M. P. SUE ;
ancien Prévôt du Collège de Chirurgie, Con-
seiller & Commissaire pour les Extraits de
l'Académie royale de Chirurgie, ancien Com-
missaire pour les Correspondances, Chirurgien
de l'Hôtel-de-Ville, ancien Professeur d'Ana-
tomie & de Chirurgie à l'Ecole pratique,
Membre des Académies de Montpellier,
Rouen, Dijon, Lyon, Bordeaux & Orléans.*

NOUVELLE ÉDITION,

*Revue, corrigée & augmentée sur la troisième édition latine, publiée
en 1781 à Leyde par David Hahn, & sur celle publiée en 1787
à Nuremberg, par Ackermann.*

Ut meritò bonus quisque repurgatissimam tandem, omnibusque
numeris absolutam doctrinæ medicæ eam partem (*Pathologiam*)
desideret.

AUCTOR, pag. 18.



A P A R I S,

Chez THÉOPHILE BARROIS le jeune, Libraire, quai
des Augustins, N^o. 18.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilège.

E.M. Bouzelle D.M.M



PRÉFACE DE GAUBIUS,

pour la première édition.

IL est juste, MESSIEURS, que je vous offre, & que je vous dédie *aussi* ces institutions pathologiques, que j'ai tâché de composer pour votre usage, & que j'ai enfin terminées, après trois ans de retard à l'impression. C'est donc avec un sensible plaisir que je vous les consacre, comme le fruit, quel qu'il puisse être, d'un travail que, sans vos pressantes sollicitations, je n'eusse jamais entrepris, ou que j'eusse peut-être laissé imparfait. Cet ouvrage paroît plus tard que nous ne pensions. Quoique je puisse alléguer, pour justifier ce retard, plusieurs causes très-fortes qui viennent en partie de moi, en partie de l'importance de la matière que j'ai traitée, j'aime cependant mieux les passer sous silence, crainte de paroître les rapporter, dans le dessein d'en tirer plutôt vanité qu'une excuse valable, ou n'être pas assez reconnoissant de votre honnêteté à mon égard. Je serai satisfait si je n'ai pas tellement abusé de votre patience, que je me sois fait illusion à moi-même. J'adopte volontiers cet axiome de Caton : *Sat citò si sat benè*. C'est à vous de juger, Messieurs, si son application me convient en quelque manière. Tout ce que je souhaite, c'est que mon ouvrage remplisse plutôt votre attente que ma propre satisfaction.

PRÉFACE du même, pour la seconde édition.

A ses auditeurs H. D. Gaubius.

C'EST dans le même esprit avec lequel je vous ai offert la première édition de cet ouvrage, que je vous offre & dédie aujourd'hui celle-ci, qui, par les soins que je me suis donnés, est plus correcte & augmentée en quelques endroits. Elle devoit, j'en conviens, paroître plus travaillée : car j'avoue qu'elle est encore vicieuse à quelques égards. La multitude de sujets à exposer dans un style concis, a nécessairement occasionné de l'obscurité, & il eût été facile d'insérer çà & là plusieurs explications qui auroient éclairci le sujet. Mais tout le monde comprend qu'il faut avoir égard au volume dans un abrégé destiné pour l'usage d'une institution familière, avec d'autant plus de raison, que l'auteur vivant peut donner des éclaircis-

semens. On pourra blâmer encore plus ma précision, parce que j'ai négligé de remplir, comme si je ne m'en étois pas aperçu, plusieurs lacunes même importantes de mon système. Certainement j'ai vu, je vois & je conviens que j'ai passé sous silence beaucoup de matières, sur lesquelles les Pathologistes ont coutume de donner carrière à leur génie; que j'en ai proposé d'autres comme douteuses, quoique l'on les regarde comme certaines; que j'en ai laissé d'autres à l'arbitraire, sur lesquelles j'aurois dû donner mon sentiment, parce qu'elles sont un sujet de controverse entre les savans; que plusieurs fois enfin j'ai donné pour raison l'aveu de mon ignorance, lorsque j'aurois pu chercher la solution de la difficulté. Si vous, mes auditeurs, ou ceux qui me liront, en sont offensés, j'aime mieux présenter sur le champ une juste excuse, que de chercher le remède à cela.

En conséquence, je répète ce que je vous ai dit souvent, parce qu'il faut le dire très-souvent, que je pense que de tout ce qu'on enseigne dans la Pathologie, c'est-à-dire, dans la théorie de l'état morbifique de l'homme, il doit en résulter quelque utilité dans la pratique, qu'on appelle médicinale, afin que par-là on perfectionne la manière de connoître & de traiter les maladies, & que c'est pour cela qu'il ne faut pas témérairement rapporter à l'art de guérir, qui n'est déjà par lui-même que trop étendu, ce qui n'a avec lui aucun rapport. Il faut aller plus loin & faire en sorte, du mieux que l'on pourra, de ne proposer que des théorèmes, dont la vérité soit clairement constatée par de fidelles observations & un excellent raisonnement, les seuls fondemens de la médecine dogmatique: il faut donc rejeter toutes les hypothèses fausses, incertaines, douteuses, trompeuses, qui ne peuvent donner une science certaine: au moins ne faut-il les donner que pour ce qu'elles sont, & ne pas en faire plus de cas qu'elles ne valent. Je me suis aperçu qu'elles étoient fort du goût de la jeunesse crédule, qui les saisit fort avidement, y étoit fortement attachée, sur-tout lorsqu'un docteur les exposoit d'une manière ingénieuse, avec confiance, les présentait avec art & adroitement, & avec une méthode, comme on dit, scientifique, ou avec une élocution persuasive. Sans doute qu'il est beau de pouvoir rendre raison de tout, de résoudre par la pénétration de son génie les plus grandes difficultés, de porter comme avec les mains la lumière

dans les endroits obscurs, où la prudence, craignant ou l'erreur ou le précipice, marche d'un pas chancelant ou s'arrête : il est encore plus beau, semblable à celui qui découvre en songe ce qui est incompréhensible à celui qui veille, d'expliquer par des conjectures, & comme par une espèce de divination, les secrets de la nature qui échappent à la pénétration des sens & au raisonnement le plus adroit : enfin il est très-beau d'arranger des systèmes, pour en former un tout uni, égal, & en tout point achevé, dans lequel les élèves ne trouvent rien d'inégal. J'approuverois volontiers cette méthode, si les maladies cédoient aux commentaires des opinions, si la perfection du médecin étoit en raison de sa loquacité, si la nature se laissoit conduire & gouverner par les hypothèses. Je penserois qu'il faudroit au moins les supporter, si la seule contemplation faisoit le médecin, si la théorie n'avoit rien de commun avec la pratique, ou si en conservant ses erreurs, elle ne rendoit pas vicieux les traitemens des maladies. Mais il n'est que trop manifeste que de cette source dérivent sur le plus excellent des arts une infinité de maux très-graves. Lorsque je réfléchis sur les suites les plus fâcheuses qui proviennent, dans l'exercice de la médecine, de l'usage imprudent & opiniâtre des hypothèses & des faux dogmes, sur tant de fantés délabrées par un mauvais régime, sur tant de maladies prolongées par un traitement peu convenable, sur tant de morts qui s'en sont suivies ; c'est avec la plus grande douleur que j'hésite quelquefois de prononcer, si la médecine est plus utile au genre humain, qu'elle ne lui est nuisible. Mais laissons cela, crainte de prêter des armes à ses détracteurs, qui ne sont déjà que trop instruits.

C'est ici le lieu, & il est de mon devoir de vous avertir, Messieurs, tandis que vous êtes dans l'Académie, & pour ainsi dire, dans le marché public des sciences, que c'est moins par la multitude des choses que par leur solidité & leur mérite dans l'usage, qu'il faut apprécier la masse de connoissances que chacun se procure par son étude & son travail, crainte que, rentrés chez vous, vous ne voyez avec douleur que vous avez amassé, pour l'ouvrage que vous avez entrepris, plutôt des obstacles que des secours. Outre en effet qu'il est très-désagréable de ne retirer aucun fruit de ce qu'on a acquis par un travail de plusieurs années, & d'avoir ainsi perdu ses peines & son temps, il est encore très-

difficile pour la plupart d'oublier dans un âge plus mûr ce qu'ils ont appris étant jeune ; d'où il arrive que ne suivant plus enfin les écoles , & commençant à se livrer à la pratique , ils prennent une attache invincible pour les théorèmes faux & futiles dont ils sont imbus , les défendent avec chaleur , ferment les yeux à la lumière que donne l'expérience , & ne se rendant pas à la force des argumens , ils s'attirent par leur babil le mépris , & par leur arrogance l'indignation des gens habiles. Ils méritent cependant qu'on les excuse & qu'on ait pitié d'eux. C'est à eux de voir par quelle espèce d'excuse probable leurs guides infidèles effaceront les suites de cet état fâcheux qu'ils doivent s'imputer. Plût à Dieu encore que l'art ne fut pas obligé de blanchir les fautes de ces sortes d'artistes ! En effet , sans parler du mépris de l'art qui n'est déjà que trop étendu , le détriment qui en résulte est d'autant plus grand , que ce zèle ardent d'observer , si bien cultivé par les anciens , qui non-seulement a contribué aux commencemens de la médecine & à ses progrès , mais doit même aujourd'hui favoriser ses accroissemens & les perfectionner , se refroidit presque à mesure que la démangeaison de ces sortes de raisonneurs pour disputer est plus active , & leur licence plus immodérée à forger des hypothèses. L'esprit , en effet , n'ayant de valeur que par ses fictions , manque aisément du secours étranger des sens , & néglige en conséquence l'étude trop laborieuse de la nature ; en observant avec précipitation & comme en passant , il se rend raison à lui-même avec avantage , en expliquant la cause qu'il croit avoir trouvée : d'ailleurs , guidé par la prévention , il ne cherche pas à découvrir la nature & l'état des phénomènes ; il ne les examine ni en général , ni en particulier , & ne s'attache qu'à tirer de plusieurs ceux qui favorisent son hypothèse & confirment son jugement précocé.

Cette prévention non-seulement est on ne peut pas plus nuisible à toute la science , mais forme sur-tout un obstacle invincible à la perfection de l'histoire des maladies , perfection que la théorie de l'art rationnel desire être entière ; tandis que ceux qui ne craignent pas de mettre leurs opinions à la place de ses lacunes , donnent l'incertain pour le certain , & ne couvrent les taches que de fumée ; en persuadant que l'ouvrage est achevé , ils étouffent l'émulation par des efforts ultérieurs , & affectent d'une double calamité le propre fonds.

Ce n'est pas encore là la fin des maux. D'autres plus pénétrants, lorsqu'à la suite de leurs réflexions ils ont donné tous leurs soins pour traiter un sujet, ils découvrent à la vérité tôt ou tard, & rejettent avec courage les vices de la doctrine de leurs maîtres; mais ils ne le font pas tous avec la prudence & la modération qui conviennent. Vous en voyez certainement qui, après avoir découvert que dans leur théorie & celle de tout autre il y a des choses inutiles, douteuses & fausses, s'écrient aussi-tôt d'une manière inconsidérée, que la médecine n'a aucune théorie sur laquelle on puisse se fonder; que toutes, en conséquence, sont inutiles, & que c'est en vain, ou qu'on en desire, ou qu'on en admet une; qu'on vante à la vérité un art rationnel qui soit salutaire, mais qu'il n'existe nullement; qu'il faut donc, rejetant toute théorie, s'en tenir à l'empirisme, qui enseignera une voie plus sûre. Ceux qui raisonnent ainsi, ou ignorent, ou ne veulent pas convenir que dans le grand nombre de théories, il n'y en a peut-être pas une, quelque fausse qu'elle soit, qui ne renferme quelque chose de vrai; qu'on pêche surtout, en ce qu'on confond le certain avec l'incertain, & qu'on étend outre mesure, & qu'on rapporte indifféremment à toutes les maladies ce qui ne convient qu'à quelques-unes. Ainsi, au lieu de ne faire que séparer le froment de l'ivraie, ils arrachent avec violence l'un & l'autre en même temps; & lorsqu'ils devroient réfléchir combien, par les travaux assidus de célèbres médecins, la théorie a fait de progrès depuis l'établissement de la médecine rationnelle jusqu'à nos jours, & reconnoissant des bienfaits qu'elle a procurés, augmenter eux-mêmes par leurs efforts ses accroissemens, ils refusent de prendre leur part du bien qu'elle a procuré; & pour suivre la même comparaison, rejetant les fruits qui leur sont offerts, parce qu'ils sont exposés à être souillés par des pelures & le son, ils aiment mieux retourner au gland.

Il y a bien plus de sagesse dans le jugement porté par *Celse* dans son temps, lorsqu'il a traité de la dissension qu'il y avoit entre les sectateurs de l'art rationnel & de l'empirisme. Il n'est certainement pas croyable que ces excellens professeurs de l'ancien empirisme, s'ils revenoient à la vie, penseroient différemment. C'est ce qui doit faire paroître plus imprudent l'avis des modernes qui veulent qu'on change pour l'empirisme la théorie actuelle, appuyée sur tant de soutiens, & qui a pris tant d'accrois-

sement. S'ils ont dessein de s'affilier à la troupe téméraire des empiriques ordinaires, c'est-à-dire, des charlatans, quoi de plus honteux ! mais s'ils veulent cultiver un empirisme rationnel, qui unisse tellement la raison à l'expérience, qu'aidée par l'exposition de sciences, de quelque espèce qu'elles soient, pourvu qu'elles puissent éclairer, elle tire par le moyen d'un raisonnement sain de plusieurs observations & expériences certaines, faites avec soin, tout ce qui regarde les fonctions du médecin, quoi de plus ridicule que de proposer, en changeant seulement le nom, la même doctrine, que nous appellons avec raison la théorie ?

Mais il seroit ennuyeux, & hors de mon plan, de m'arrêter plus long-temps sur cette matière. Tout ce que j'en ai dit a été pour vous faire comprendre d'abord, que la théorie fortifiée par les fictions des opinions, & perfectionnée par le brillant des hypothèses, quoique agréable au premier aspect à ceux qui ne sont pas sur leur garde, non-seulement ne peut être mise en pratique, mais même est nuisible de plusieurs manières, tant à l'art qu'à l'artiste : c'est aussi ensuite pour cela que le système que je vous ai proposé, au commencement rempli de lacunes, je vous le présente de nouveau semblable à lui-même, & pas plus complet. Je vous dirai ingénument que dans l'exercice de l'art que je professe, j'oublie bien plus que je n'apprends, & qu'avec les années mes connoissances diminuent plutôt qu'elles n'augmentent, & que bien loin de songer à les augmenter, je suis persuadé, si jamais j'ai occasion de revenir sur mon travail d'aujourd'hui, qu'il faudra peut-être que je retranche quelque chose. Adieu.

A Leyde, CIOIOCCLXIII.

PRÉFACE de la troisième édition.

Jean David Hahn au Lecteur. S.

JÉRÔME David Gaubius, homme illustre par son nom & ses talens éminens, est mort le trois des Kalendes du mois de décembre dernier (1780.), laissant une réputation dont la mémoire ne s'effacera jamais. Quoiqu'on ne puisse pas dire que sa mort a été prématurée, puisqu'elle est arrivée lorsqu'il étoit âgé de soixante & seize ans, & après cinquante ans d'exercice public dans l'Académie de Leyde, elle fut pourtant inopinée ; la force

de son tempérament & de son esprit, qui avoit souffert peu de diminution de son âge & de ses travaux, & les ménagemens dont il avoit toujours usé pendant sa vie, faisoient espérer que la divine providence prolongeroit ses jours jusques à l'âge le plus reculé. Sa mort fut aussi précipitée; car il est décédé sans avoir fait de testament: une fièvre *tritèophie*, ou fièvre tierce maligne, attaqua subitement ce vieillard plein de vigueur: comme elle fut d'abord légère, on n'y fit pas beaucoup d'attention: mais elle devint bientôt *hypirienne*, & le cerveau s'étant embarrassé, elle fit périr en peu de temps le malade, ainsi qu'il arrive dans les maladies aiguës; cette mort fut enfin cruelle par la douleur qu'elle causa non-seulement à ses proches, à ses domestiques & à ses amis, & surtout à moi qui depuis mon enfance m'étois fait un devoir de rigueur de le prendre pour modèle, mais même à l'Académie, à la ville, aux principaux membres de la république & à un nombre infini de gens de tous états & de tous pays qui avoient beaucoup de confiance dans ses conseils & sa prudence éprouvée.

La mort de Gaubius a occasionné non-seulement le chagrin des personnes zélées & qui desirerent le bien de la médecine, mais aussi la perte & la détérioration de la littérature. En effet, indépendamment de ce qu'il est toujours dur d'être privé d'une si grande lumière, & d'un si grand docteur, sur lequel personne de l'Académie ne pouvoit prétendre la préférence, & auquel peu pouvoient être comparés, nous avions tous conçu de grandes espérances des fruits qu'on pouvoit tirer d'une vieillesse aussi érudite & de la maturité entière de sa science & de son jugement, sur-tout lorsqu'après avoir acquis l'exemption des fonctions publiques dans l'Académie, il pouvoit, sans que rien le troublât, examiner & traiter les matières, dont il préféroit l'usage à tous les plaisirs; la plupart étoient de telle nature, qu'elles tendoient aux progrès des arts & des sciences utiles. Il n'y a point de doute que si la providence avoit acquiescé à nos vœux, & eût laissé ce mortel plus long-temps sur la terre, il auroit gratifié le public de quelques présens littéraires: car il ne vouloit pas que le loisir dont il jouissoit fit beaucoup perdre à l'utilité publique, à laquelle il s'étoit dévoué. Aussi vers la fin même de sa vie, ne refusoit-il pas d'entendre ceux qui venoient le consulter & même d'aller voir des malades, sans cependant interrompre l'étude des lettres: il

ne laissa jamais languir l'attachement très-bienfaisant qu'il eut toujours pour ceux qui cultivent la médecine : il prouva sur-tout cette constante volonté, lorsqu'étant pressé de donner une nouvelle édition de sa Pathologie, il entreprit de plein gré, la dernière année de sa vie, le travail nécessaire pour revoir, corriger & augmenter cet ouvrage. Qu'il eût bien été à désirer qu'il l'eût achevé ! La république médicinale en eût certainement retiré un grand profit : mon chagrin eût été bien moins grand ; la revision de ses feuilles n'y a pas apporté de diminution ; la nécessité de cette préface le renouvelle & ne fait que l'augmenter. Ces deux choses, en les estimant par le travail auquel elles obligent, sont très-légères & très-faciles, & du côté de ma volonté, presque rien : mais ma foiblesse est telle que je ne puis songer à l'oncle que j'ai perdu, encore moins écrire, que je n'éprouve en moi un ébranlement dans le corps & dans l'ame, qui s'oppose à mon dessein & m'empêche d'agir : je ne fais si jamais je pourrai vaincre cette répugnance : j'avoue que maintenant j'en suis incapable : aussi ne ferai-je qu'exposer ici en peu de mots ce qui appartient à ce livre, parce qu'on ne peut plus différer. Je passerai les autres choses sur lesquelles je fais que des gens très-célèbres & beaucoup plus éloquens que moi doivent bientôt s'étendre, sur-tout, 1°. parce que l'occasion n'est pas favorable ; 2°. parce que je ne puis rendre raison, quoique plusieurs me l'aient déjà demandé, des manuscrits laissés par le vieillard très-laborieux : on ne me les a pas encore d'ailleurs tous remis.

Entre tous les savans ouvrages publiés par Gaubius, il n'en est point qui lui ait fait plus de réputation, & qui réellement soit plus utile que le système de Pathologie qu'il publia pour la première fois en 1758. Auparavant il suivoit pour guide en Pathologie *Boerhaave* : mais quoiqu'il ait toujours été le grand admirateur & imitateur de ce célèbre médecin, cependant après avoir longtemps & beaucoup médité, avoir même commenté sa doctrine sur les maladies, il a compris qu'elle n'étoit pas assez appropriée à l'usage de la médecine active. *Boerhaave* a en effet une espèce d'excès de précision & d'abstraction logique, qui montre que l'auteur a pris dans un sens trop étendu cette simplicité qu'il avoit coutume d'appeller le cachet de la vérité : mais la simplicité qui est amenée par art ne répond pas toujours à la simplicité de la nature

& à la vérité, & il y a une grande différence entre la simplicité théorique & la simplicité pratique. Ajoutez que depuis la mort de Boerhaave on a fait beaucoup de découvertes très-importantes sur la connoissance de la nature humaine : & que les principales forces, qui font la vie, le mouvement & le sentiment, ont été plus exactement examinées ; c'est pourquoi Gaubius, ne retranchant rien de l'autorité qu'avoit acquise son maître, mais prenant toujours pour guide ses préceptes, sur les moyens d'accroître & de perfectionner l'art, a cru qu'il étoit de son devoir, & pour satisfaire à son serment, d'avoir soin que la Pathologie fût réformée. Il a si bien exécuté ce dessein, entrepris par l'amour de la vérité & de l'utilité publique, que ses instituts pathologiques ont mérité unanimement les éloges de ceux qui savent apprécier comme il faut ce qui regarde la médecine, & de l'aveu sincère des censeurs les plus sévères, ils ont passé pour supérieurs à tous les écrits de ce genre de tous les âges, & on les a toujours beaucoup recommandés.

De plus, Gaubius commence à être mis au nombre des auteurs classiques, & cet ouvrage introduit dans la plupart des écoles de médecine, en servant également aux études des maîtres & des écoliers, est si bien approuvé, que son autorité est par-tout très-grande, & qu'on a souvent recours à lui, comme à un oracle hypocratique. C'est en effet un de ces livres rares que ceux qui le lisent, admirent d'autant plus, qu'ils sont plus familiarisés avec l'usage des matières & des écrivains. Que de choses en peu de mots ! Cependant l'auteur ne fatigue pas le lecteur par une brièveté laborieuse, & il ne lui laisse rien qu'il voulût avoir découvert lui-même avec une contention d'esprit. Il plaît autant par le style que par le fond. Aussi les élèves, pour peu qu'ils soient initiés dans les objets pathologiques, le comprennent-ils aisément : les maîtres même de l'art le relisent à plusieurs fois, sans jamais être rassasiés de sa lecture (1).

(1) Nous ne sommes pas ici de l'avis de H. Hahn. Il s'en faut bien que la Pathologie de Gaubius soit aussi aisée à comprendre qu'il le prétend, & nous croyons qu'il y a très-peu d'élèves à portée de bien saisir le sens & l'esprit de l'auteur, quelque versés qu'ils soient, tant dans la langue latine que dans les connoissances générales de la Pathologie. Deux traductions que nous avons faites peuvent donner quelque poids à notre assertion. (*Note du Traducteur.*)

Après avoir donc gratifié comme d'un bienfait divin par la publication de cet ouvrage la république littéraire, Gaubius ne fut encore nullement satisfait de lui-même, & il en convint dans la préface de sa seconde édition, quoique corrigée & augmentée en quelques endroits. *Je conviens, a-t-il dit, qu'il y a dans mon système beaucoup & de grandes lacunes, qu'il y a même çà & là des choses qu'il faudroit retrancher, si j'avois occasion de revenir sur ce travail.* Il y est revenu, mais un peu plus tard qu'il n'auroit fallu, pour remplir tous ses desseins & toutes ses promesses. Le travail n'étoit en effet ni trop facile ni trop agréable, surtout parce qu'il vouloit éviter, en changeant l'ordre des sections, de déplaire à ceux qui sont familiarisés avec son ouvrage, ou qui en faisoient bien tous les sujets. Il est aussi arrivé à Gaubius, ce qui est ordinaire aux grands génies, d'avoir beaucoup médité avant d'écrire, de n'avoir pas préparé difficilement, ce qu'il vouloit publier, mais se confiant sur la plénitude de ses connoissances, d'avoir attendu la secousse excitée par la nécessité du temps & des choses. Il est arrivé de-là que sa mort est arrivée avant qu'il eût achevé l'ouvrage : elle l'enleva lorsqu'il étoit occupé à revoir & corriger ses feuilles, étant déjà à la page 256 du volume. J'ai eu soin de faire imprimer le reste, auquel il n'avoit pas mis la dernière main, en me conformant exactement aux cahiers dont il avoit coutume de se servir dans ses leçons : il n'y a donc de différence entre cette édition & la première, que dans quelques corrections très-légères, mises en notes par l'auteur dans le texte. J'ai cru qu'il ne m'étoit pas permis d'ajouter ou d'ôter quelque chose, quoique le sens de l'auteur me fût bien connu, sens dans lequel il avoit écrit, comme je l'ai remarqué ci-dessus, qu'il avoit peut-être des retranchemens à faire. Il y a des choses plus convenables à l'esprit & aux discours qu'à la pratique. Mais ces choses en très-petit nombre ne sont pas du tout superflues, à ce que je pense : ce n'est pas en effet une petite louange pour un médecin de disserter doctement & avec raison sur des sujets dont la connoissance n'est pas certaine, & ce travail est quelquefois très-utile pour le traitement des maladies. Si ceux qui voient bien s'aperçoivent qu'il y a dans la dernière partie de cette édition des endroits qui ne quadrent pas bien avec ceux que l'auteur a changés dans la première édition, ils pourront aisément être corrigés & dressés sur son modèle. Ce qui

est plus fâcheux, & ce qu'on ne peut se rappeler sans douleur, c'est que la mort ait ôté toute espérance d'augmentation. Quoiqu'en effet Gaubius, dans la préface de sa seconde édition, ait nié avoir des vues pour augmenter son ouvrage, par un examen postérieur, il avoit cependant reconnu la nécessité de cette augmentation, & nous en avoit fait concevoir l'espérance : je ne parle pas de la Séméiotique, cette noble partie de la Pathologie, qu'il traita comme les autres avec beaucoup de soin & de travail, dont il donna, il y a plusieurs années, dans ses leçons publiques, d'excellens desseins, & qu'il avoit dessein de travailler encore plus, ce dont il paroît cependant avoir ensuite été détourné. Mais il y a d'autres choses, plus intimement liées avec son plan, qu'il vouloit ne pas manquer dans cette dernière édition, parce qu'elles avoient été omises dans les précédentes ; on desire, par exemple, entre autres choses, la théorie des fièvres & des inflammations, théorie dont il n'est pas douteux qu'il eût enrichi son ouvrage, si en le retouchant il avoit pu aller jusqu'aux endroits où il auroit fallu placer ces sujets. En regrettant donc cette espérance d'un gain littéraire, que la mort nous a enlevé, & qui est une grande perte pour la médecine, il faut nous consoler par le souvenir des grands & nombreux biens que nous a procurés Gaubius, dont, par les soins de ses innombrables disciples, répandus par toute la terre, non-seulement notre âge jouit, mais même la postérité jouira. Ce livre, quoiqu'il ne réponde pas entièrement au vœu & à la volonté de l'auteur, sera un très-beau & très-solide monument du génie de Gaubius, plus capable que le marbre & l'airain de perpétuer la science & la gloire de cet illustre médecin.

A Leyde, Calend. de Juill. M. DCC. LXXXI.

PRÉFACE DE M. ACKERMANN,

Pour la dernière édition de Nuremberg. 1787.

LORSQUE j'enseignois l'année dernière à mes auditeurs la Pathologie, ils cherchèrent avec grand soin, mais inutilement, dans les plus fameuses bibliothèques d'Allemagne, la troisième édition de la Pathologie de l'illustre Gaubius. C'est pourquoi un Libraire, en consentant à faire les frais de cette édition, m'a prié de faire en sorte que les étudiants en médecine ne fussent pas plus long-temps

privés, en Allemagne, d'un livre aussi utile, & de vouloir bien veiller à cette troisième édition la plus moderne, & beaucoup augmentée, tant par l'auteur que par H. Hahn. J'ai vu en même temps que cela seroit fort agréable à mes auditeurs, d'où j'espère, ami lecteur, que les soins quelconques que je me suis donnés (1), pour mettre au jour la troisième édition de Gaubius, ne vous seront pas non plus désagréables.

Ce à quoi je me suis sur-tout attaché pour embellir cette édition, ç'a été de présenter exactement le texte tel qu'il a été donné par Gaubius, & ensuite par le célèbre Jean David Hahn. Aussi n'ai-je rien changé dans le texte même, excepté le chapitre sur l'analyse chymique du corps humain, auquel j'ai donné un autre titre qui m'a paru plus convenable. J'ai fait aussi quelques additions, qui m'ont paru nécessaires pour que ces instituts de Pathologie, les plus parfaits de tous ceux qui ont été publiés jusqu'ici, fussent plus utiles aux élèves.

Sans doute qu'on auroit pu, & même qu'on auroit dû peut-être faire beaucoup de changemens dans cet ouvrage. Plusieurs points de Pathologie trop rapprochés ou trop séparés, ou traités séparément, quoiqu'ils eussent dû l'être conjointement; les maladies des solides sur-tout, & des fluides décrites à-peu-près de la même manière, comme s'il y avoit à peine entre elles beaucoup de différence, ou au moins qu'elle ne fût pas si grande, qu'elle existe réellement; les principes mécaniques, chymiques, établis avec trop de profusion, & pas toujours appliqués assez convenablement aux infirmités du corps humain; telles sont les causes, qui non-seulement eussent souffert, mais peut-être même exigé quelques changement & correction du texte dans différens endroits. Il auroit sur-tout fallu changer beaucoup de choses dans la doctrine sur les maladies des fluides, encore plus dans le chapitre sur les âcretés morbifiques des humeurs, quelques-unes même dans le chapitre sur les maladies des solides vifs. Mais tout considéré, j'ai cru que le lecteur approuveroit plutôt mon travail, si je ne faisois aucun changement dans le texte même. En effet, il eût été difficile de changer d'une autre manière certaines choses, à moins d'admettre un autre ordre dans le traitement des matières, & de changer les

(1) Cette édition a été publiée à Leyde chez Samuël et Jean Luchtmans 1781. in-8°.

chapitres entiers, pour en établir d'autres analogues à la doctrine de nos jours : il eût fallu substituer à des propositions incertaines sans doute, de nouvelles, mais qui, sans être aussi incertaines, ne sont pas encore au moins exemptes de tout doute.

Mais j'ai ajouté beaucoup de choses, les unes pour éclaircir le texte de l'auteur, lorsqu'il m'a semblé trop obscur, ce qui m'est arrivé très-rarement, les autres que l'industrie des modernes, & la réussite dans les expériences & observations a découvert, trouvé, embelli, amplifié, & même en partie réfuté. Ces additions sont bien plus abondantes que les premières. J'ai conservé par-tout la même doctrine adoptée par l'auteur, en y entre-mêlant, ajoutant, lorsqu'elle paroissoit douteuse, les doctrines modernes les plus croyables. J'avoue que j'aurois pu ajouter beaucoup de choses. Mais il étoit nécessaire d'en réserver beaucoup pour les leçons. Il y a en outre, dans ce qui compose la doctrine médicale de notre temps, plusieurs points qui ne sont pas entièrement démontrés & qui ne sont pas tels qu'on puisse les donner aux élèves pour certains & indubitables, mais qu'il est plus aisé de proposer, d'exposer, de réfuter dans les leçons. Le travail très-achevé & très-poli de Gaubius a, en outre, cette surabondance qui est commune à tous les autres abrégés de science pathologique & à plusieurs autres de la science médicale, que les mots sont autant de poids, & qu'on ne peut en ajouter beaucoup, parce que l'auteur a déjà dit tout ce qu'on doit dire dans l'abrégé d'une science quelconque. Ainsi, dans le chapitre même sur les maladies du solide vif, travail si fort embelli par les découvertes des modernes, si vous en ôtez non la confusion des mots, mais les autres idées qu'y a ajoutées l'auteur, à peine y trouvez-vous beaucoup de choses certaines, & qui soient convenables à un abrégé de doctrine pathologique (1).

(1) C'est au public à juger si les reproches faits ici à Gaubius par M. Ackermann sont fondés. La vérité exige que nous convenions que quelques-uns de ces reproches sont justes, qu'il est plusieurs endroits où la doctrine de Gaubius n'est pas aussi claire qu'elle pourroit l'être, ni même aussi excellente qu'on pourroit l'espérer. Quelques-unes des additions de M. Ackermann étoient nécessaires : il en est même de scientifiques qui contribuent beaucoup à l'éclaircissement du texte de l'auteur. (*Note du Traducteur.*)

Mais afin que le lecteur puisse distinguer ce que Gaubius a dit, & ce que j'ai ajouté, j'ai eu soin que ce qui est de moi fût imprimé d'un caractère de lettre différent de celui du texte. Je n'ai changé en aucune manière le nombre des paragraphes : mais j'ai eu attention que cette édition fût correcte & exempte, autant qu'il a été possible, de toute erreur typographique.

Au surplus, je serai très-satisfait, si je m'apperois que mon travail peut être utile au lecteur, & remplir ses vues.

Donné à Altorf, ce 5 juil. 1787.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

I. IL n'y a pas encore bien des années que les traductions d'ouvrages latins sur la médecine se succédoient rapidement. Depuis que l'étude des lettres s'est introduit dans presque tous les états, & sur-tout parmi les chirurgiens, il est maintenant peu d'ouvrages latins sur la médecine que l'on traduise.

Les traductions de l'Anglois ont pris la place de celles du latin ; & aujourd'hui, pour le peu qu'un ouvrage de l'art ait de vogue à Londres ou à Edimbourg, une foule de traducteurs se présente pour le faire connoître en France. La raison en est bien simple : c'est que l'étude de la langue latine est la base de l'éducation que nous donnons à nos enfans, & qu'il en est peu à qui on fasse en même temps apprendre l'Anglois.

Quoi qu'il en soit, parmi les bons ouvrages latins sur la médecine, il s'en trouve encore quelques-uns qui, n'étant pas communs, &, en conséquence, hors de la portée des élèves, méritent qu'on les traduise pour les faire connoître ; & tel est celui dont nous donnons aujourd'hui, pour la seconde fois, au public, la traduction.

II. *Henri Etienne*, dans son trésor de langue grecque ; *Jacques de Billy*, dans son recueil des locutions grecques ; *Jean Gaspard Puicer*, dans son trésor ecclésiastique (1) ; le *P. Mabillon*, dans ses études monastiques ; *M. de l'Etang*, dans un traité de la traduction (2) ; enfin le savant évêque d'Avranches, *M. Huet*, dans une dissertation sur la meil-

(1) Imprimé en deux vol. in-fol. à Amsterdam, en 1682.

(2) Imprimé à Paris, en 1640.

leure manière de traduire (1), & plusieurs autres dans différens ouvrages, ont donné les règles les plus sûres, les préceptes les plus solides pour bien réussir dans l'art de traduire.

Mais, malgré toutes ces règles, malgré tous ces préceptes, on a toujours eu, & on aura toujours de mauvaises traductions; ce qui prouve combien il est difficile de bien représenter le génie de la langue, & le caractère des auteurs que l'on traduit: aussi l'Impératrice de Russie, par un effet de son zèle éclairé pour l'avancement des arts & des sciences en Russie, a-t-elle déclaré le 6 novembre 1768, qu'elle assignoit une somme annuelle de 20000 roubles, pour récompenser ceux qui traduiraient d'excellens livres étrangers, en langue du pays.

Mon intention n'est pas de tracer ici les causes pour lesquelles on a si peu de bonnes traductions: je craindrois, & avec raison peut-être, qu'on ne m'accusât d'avoir méconnu ces causes. Je dirai seulement, avec l'abbé Regnier (2), que la règle la plus certaine, le meilleur précepte que puisse suivre un traducteur quelconque, c'est de s'attacher à rendre, le plus parfaitement qu'il est possible, le sens & l'esprit de son auteur: cette règle, on demande une exactitude rigoureuse, ou souffre une liberté plus grande. L'exactitude scrupuleuse, qui veut qu'on essaie de rendre jusqu'au moindre mot, ne regarde guère que les livres sacrés: on peut prendre plus de liberté dans la traduction des auteurs profanes; mais cette liberté a encore ses bornes plus ou moins fixes, suivant les matières que l'on traite: ainsi celles qui regardent certaines sciences, par exemple, la médecine, exigent une grande précision dans ses termes. C'est véritablement alors qu'il est bien important de saisir la pensée & le génie de son modèle, puisque le moindre changement dans la liaison des idées de l'auteur, peut donner lieu à des erreurs très-réelles.

Le style varié des auteurs qui ont écrit en latin sur la médecine, ne contribue pas peu aux difficultés que l'on rencontre, lorsqu'on veut les traduire en notre langue; en effet, le style est dans les uns, lâche, diffus; dans les autres, serré, concis; dans d'autres enfin, fleuri, recherché. Il arrive souvent que le traducteur, en voulant

(2) Dans sa dissertation sur Homère, publiée en 1708.

(1) *De optimo genere interpretandi,*

rendre ces différens styles, ne rend que la copie très imparfaite d'un parfait original. Prenons pour exemple le style ferré, concis; c'est celui de l'auteur que nous avons traduit: or, dans ce style, on est entre deux écueils également dangereux. En effet, si l'on se contente de rendre mot pour mot son original, dans la crainte de le défigurer, en voulant s'étendre, on a fait alors une traduction qui est insupportable; & c'est bien là le cas de dire que la *lettre tue*, & que *l'esprit vivifie*; de plus, en traduisant mot à mot, on devient plat, obscur & forcé. Si, au contraire, on s'éloigne du texte, & qu'on se livre au génie de sa langue, sans trop s'embarasser de suivre son modèle, on devient alors froid, diffus, & souvent infidèle.

Nous eussions désiré, dans le style de Gaubius, une manière de s'exprimer un peu moins métaphysique; un peu plus de clarté dans certains endroits, où le choix des expressions semble offrir deux sens différens. Nous nous sommes vus forcés plusieurs fois de sacrifier les agrémens du style, à la justesse de la pensée, & à la fidélité de l'expression, lorsque nous n'avons pu faire autrement, sans courir les risques ou de changer le sens, ou d'affoiblir la pensée de notre auteur. Des mots seuls nous ont quelquefois arrêtés pendant long-temps.

Nous croyons n'avoir pas besoin de prévenir le public en faveur de l'ouvrage dont nous lui présentons la traduction. Trois éditions consécutives en peu de temps, & la réputation justement méritée en médecine dont jouissoit l'auteur, deviennent sa plus forte recommandation.

On voit dans la préface qui est à la tête de la troisième édition latine, publiée par M. David Hahn, ce qu'étoit M. Gaubius, l'étendue de ses travaux, & combien la médecine lui a d'obligation.

*EXTRAIT des Registres de l'Académie
royale de Chirurgie, du jeudi 10 mai 1788.*

MESSIEURS Chopart & Botentuit, que l'Académie avoit nommés pour examiner la traduction de la *Pathologie de Gaubius*, par M. SUE, Second, ayant fait leur rapport, la Compagnie a consenti que M. SUE prenne à la tête de cet ouvrage le titre d'Académicien, & permis qu'il soit imprimé sous le privilège de l'Académie. En foi de quoi j'ai signé le présent Extrait, que je certifie véritable. A Paris, le 15 mai 1787.

LOUIS, *Secrétaire perpétuel de l'Académie
Royale de Chirurgie.*

OUVRAGES publiés par le Traducteur (1).

1. **P**ATHOLOGIE de Gaubius, traduite du latin en françois. in-12. 1770.
2. Dictionnaire de Chirurgie, première édit. in-8°. 1771.
3. Eloge historique de M. Devaux, avec des notes & un extrait raisonné de ses ouvrages, in-8°. 1772.
4. Elémens de Chirur. en lat. & en fr. avec des not. in-8°. 1774.
5. Eloge de Louis XV, in-8°. 1774.
6. Discours prononcé aux Ecoles de Chirurgie, le 3 oct. 1774, in-8°. 1775.
7. Mémoire sur l'anévrisme de l'artère crurale, in 8°. 1776, extrait du Journal de médecine.
8. Lettre critique sur un ouvrage intitulé, *Etat de la Médecine en France*, in-8°. 1776, & insérée dans les Mémoires historiques, littéraires & critiques sur la médecine, par M. Goulin, in-4°.
9. Pratique moderne de la Chirurgie, par M. Ravaton, publiée & augmentée, avec des notes & fig. in-12. 4 vol. 1776.
10. Dictionnaire de chirurgie, seconde édit. in-8°. 1779.
11. Précis hist. sur la vie & les ouvrages de M. Passemant, Ingénieur du Roi, in-8°. 1778.
12. Essais historiques, littéraires & critiques sur l'art des Accouchemens chez les anciens & chez les modernes, in-8°. 2 vol. 1779.
13. Anecdotes de médecine, chirurgie & pharmacie, in-12. 2 vol. 1785.
14. Plusieurs extraits pour le Journal polytype.
15. Examen d'un ouvrage intitulé : *Nouvelles historiques, biographiques de médecine*, &c. in-8°. 1785.
16. Nomenclature chronologique des thèses soutenues au Collège de Chirurgie, depuis 1749, jusqu'en 1786 inclusivement, in-4°. 1787.

(1) Des raisons particulières, mais inutiles à déduire ici, obligent le Traducteur de publier cette nomenclature.



INTRODUCTION

A LA PATHOLOGIE.

De la Science médicale.

1. **P**AR-TOUT la vie, la santé, la maladie & la mort, sont ici-bas le sujet médical de la nature humaine.

2. Les deux premiers états (1.) sont appelés *naturels* par les médecins, parce qu'il est agréable d'en jouir. Les deux autres, qui leur sont opposés, sont *non-naturels*, ou *contre nature*, ne causent que du chagrin, & on les a, en conséquence, en aversion.

3. Cependant, les uns & les autres (2.), à raison de la signification très-étendue du mot *nature*, sont naturels; & chacun a ses causes & ses forces physiques, déterminées, par lesquelles

2 INTRODUCTION A LA PATHOLOGIE ,

il naît , dure , subsiste , diminue & finit. Ces causes & ces forces varient , suivant la différence de chacun de ces états , sont même contraires les unes aux autres , & naissent dans l'homme même , ou viennent du dehors.

4. L'ame , au moyen du commerce qu'elle entretient avec le corps , exerce , tant par sa propre volonté , que par un instinct inconnu , beaucoup de choses qui concourent à la vie & à la santé , ou qui les détruisent , à la suite des maladies ou de la mort.

5. Le corps , eu égard au mélange , à l'union , à la structure , à la composition , & à la vie des parties qui le forment , a aussi une inertie , une mobilité , une mutabilité , une action & une violence , enfin un accord , d'où naissent continuellement plusieurs causes , tant salubres que nuisibles.

6. De plus , l'homme se trouve environné de nombre de choses naturelles très-variées , qui ont chacune leur manière d'agir , & dont le changement est continuel. Il n'est pas toujours le maître de se passer des unes , d'éviter les autres , ou de se les approprier à sa volonté. Or , ces choses , en venant , soit de l'intérieur , soit de l'extérieur , affectent , d'une ou d'autre manière , le corps , & par lui l'ame , chacune suivant sa matière , sa puissance , le choc qu'elle occasionne , & son action successive : elles déterminent de

différentes façons, agacent, détruisent les forces internes de l'homme (4, 5.), les tournent en bien ou en mal ; & celles-ci, à leur tour, font les causes prochaines des changemens qu'éprouvent celles-là. De cette source naissent, tous les jours, plusieurs foyers de santé & de maladies, des alimens, des poisons, des remèdes.

7. Lorsque ces trois genres de forces (4, 5, 6.) concourent ensemble, par une loi convenable à la nature, l'homme jouit de la santé, & d'une longue vie : lorsque le contraire arrive, il est attaqué de maladies, ou d'une mort prématurée.

8. Tel est le sujet que traite le médecin, qui se propose, en réglant également ces forces (7.), de procurer, le plus long-temps qu'il est possible, à l'homme confié à ses soins, la vie & la santé.

9. La médecine est donc, à la considérer suivant la manière dont on la cultive aujourd'hui, l'art de diriger sagement & prudemment les forces de la nature, par le moyen des secours naturels (6.), pour mettre la vie & la santé à l'abri des maladies & de la mort.

10. Cette science (9.), bornée autrefois à promettre la santé aux malades, s'étant ensuite accrue, & versant ses bienfaits jusques sur les personnes en santé, impose sur-tout deux devoirs

4 INTRODUCTION A LA PATHOLOGIE ,
au médecin ; l'un de conserver la vie & la santé ,
l'autre de guérir les maladies.

11. Elle doit donc présenter l'exposition , I. de
la nature , des causes , du siège , des différens
changemens , des degrés & des effets qui résultent
des divers états dans lesquels l'homme se trouve
(1, 9.) , & qui sont à conserver , ou à détour-
ner ; II. les forces de la nature humaine , parti-
culières à l'un & l'autre principe (4, 5.) , con-
servatrices , destructrices & médicales ; III. les
facultés salutaires , nuisibles , ou médicinales des
choses extérieures (6.) ; IV. enfin les règles &
les préceptes pour employer celles-ci (III.) , &
diriger celles-là (II.) , de manière que le médecin
parvienné à la fin qu'il se propose (8, 9.).

12. Mais , comme la connoissance générale
de toutes ces choses (11.) ne suffit pas , & qu'il
faut l'approprier à chaque homme en particulier ,
suivant qu'ils diffèrent entre eux par l'âge , le
sexe , le tempérament , le genre de vie , &c.
on voit clairement combien la médecine a d'é-
tendue.

13. Cette abondance de matières à traiter ,
exigeant un ordre régulier , il n'en paroît pas de
plus convenable que celui qui , pris de la diver-
sité des états (2.) , & des deux devoirs (10.) du
médecin , explique d'abord , en mettant chaque
chose en son lieu , tout ce qu'il faut connoître

ou faire à l'égard de l'homme sain, & y joint ensuite ce qui regarde l'homme malade; le tout traité séparément & méthodiquement.

14. Il résulte de-là que tout ce qui regarde le système médical, se divise en deux parties qui traitent; la première, de toutes les choses naturelles à l'homme (2.); la seconde, de tout ce que l'on appelle *non-naturel* ou *contre nature* (2.). On pourra nommer, à raison de leur fin différente, celle-ci l'art de guérir, & celle-là l'art de conserver la santé.

15. Cette dernière partie, prise dans un sens étendu, & embrassant tout le devoir du médecin envers l'homme sain, enseigne :

I. L'économie humaine, la nature, les causes & les effets de la vie & de la santé : on appelle cette branche **PHYSIOLOGIE**, ou discours sur la nature humaine;

II. Les signes qui font connoître, en général, la vie & la santé, & leurs différens états & degrés, dans chaque homme en particulier : c'est ce qu'on appelle la **SÉMIOTIQUE PHYSIOLOGIQUE**;

III. Les moyens & les règles qui aident à conserver en bon état, le plus long-temps possible, la vie & la santé : c'est la **DIÉTÉTIQUE**.

16. L'art de guérir, également partagé en trois branches, conserve un ordre semblable dans l'exposition de son sujet (14.) & enseigne :

6 INTRODUCTION A LA PATHOLOGIE ;

I. Ce qu'il est utile de savoir sur la nature , les différences , les causes & les suites des maladies : c'est ce qu'on appelle la PATHOLOGIE ;

II. La connoissance des signes qui découvrent tout ce qui est obscur dans les maladies , & qui doit être connu , soit présent , soit passé , soit futur : ce qui a fait donner à cette partie le nom de SÉMIOTIQUE PATHOLOGIQUE ;

III. Les secours contre la maladie , & la manière de les administrer méthodiquement : c'est la THÉRAPEUTIQUE.

17. La nécessité de ces deux parties est égale , & leur union inséparable. Cependant l'art de conserver la santé est la première partie qu'on doit connoître : comme la connoissance de la ligne droite précède celle des lignes courbes , de même la connoissance de la santé précède celle de la maladie ; & quiconque fait conserver la santé à ceux qui en jouissent , fait aussi , en grande partie , ce qu'il convient de leur faire , lorsqu'ils sont malades.

18. Mais c'est dans la nature même de l'homme , qu'est placé le principal fondement de toute la médecine. La nature seule , agissant par ses propres forces , & sans le secours du médecin , entretient la santé du plus grand nombre des hommes , & remédie à leurs maladies. Lorsque son action cesse , ou est opposée à l'art , les efforts que

L'art fait, sont vains : c'est à l'observation scrupuleuse de la nature, qu'on a tâché d'imiter, que l'art doit sa première origine, qu'il a dû ensuite ses accroissemens, & qu'il les devra toujours. Enfin, les médecins sont les ministres de la nature.

19. C'est pourquoi toute médecine véritable doit avoir pour règle de faire connoître, le plus exactement qu'il est possible, par des observations fidelles, ce que fait, ou ce que souffre la nature. Mais ce n'est pas assez d'avoir exposé dans la Physiologie (15, I.), ses forces & ses mouvemens, suivant qu'on les apperçoit dans l'homme sain : la nature, luttant contre les maladies, comme l'enseigne la Pathologie (16, I.), produit & développe avec encore plus d'étendue ses facultés, & ses affections.

20. D'où l'on voit évidemment ce que l'on doit penser de la certitude des connoissances médicales : la nature humaine, bornée par les loix que le Créateur a établies, se multipliant par des individus semblables, est la même en tout temps, agit & souffre toujours de la même manière, & sous les mêmes conditions. Ainsi, tout ce que, par le prudent usage des sens, on connoît clairement sur l'économie de l'homme en santé ou en maladie, doit passer pour assuré & constant; & il n'y a rien de plus certain dans la

physique. Il en est de même de ce que des observations fidelles apprennent sur les facultés des corps extérieurs qui agissent sur l'homme (6.) ; d'où il résulte que toutes les conséquences légitimes , tirées , par un raisonnement juste , des observations appliquées à des principes convenables de démonstration , méritent assurément , quoiqu'elles ne tombent pas par elles-mêmes sous les sens , une égale confiance.

21. C'est donc à tort qu'on impute à l'art ; comme s'il étoit purement conjectural , les erreurs , les suppositions vicieuses , ou les incertitudes auxquelles des auteurs peu exacts ont donné lieu , ou par leurs mauvaises observations , ou par leurs faux raisonnemens : les sciences naturelles n'ont ni d'autres fondemens , ni de plus solides.

22. Il faut cependant convenir que la médecine a ses doutes , ses obscurités , & ses conjectures qu'on n'éclaircira jamais entièrement , parce qu'il n'est pas donné aux mortels de connoître parfaitement leur nature , ou celle des corps dont ils sont entourés. Mais quel est celui qui est exempt de cette foiblesse générale de l'esprit humain ? Il est vrai qu'elle est plus particulière au médecin ; ce qui vient de l'étendue immense & de la diversité du sujet qui l'occupe (11 , 12.)

23. De plus , la différence si considérable qu'on

remarque entre les hommes , est encore un obstacle particulier à l'évidence ; car il ne suffit pas au médecin de connoître ce qui est commun à tous les hommes , il faut encore qu'il connoisse ce qui est propre à chaque homme en particulier , puisqu'il préside à la santé de chaque individu (12.). Cette différence entre les hommes est si grande , que le plus grand nombre des observations ne peut pas encore suffire à la faire connoître entièrement.

24. Il ne faut pas enfin s'en tenir à la seule spéculation , ni suspendre son jugement , dans les cas obscurs , jusqu'à ce qu'on ait plus de lumières. Le devoir veut qu'on agisse (9, 10.). On ne doit donc pas laisser échapper l'occasion d'agir ; elle est souvent instante , & force de déterminer , par conjecture , ce qui ne peut l'être assez promptement par le moyen des connoissances.


25. Aussi convenons - nous , qu'eu égard à cette partie (22 à 25.), la médecine est vraiment *conjecturale* , parce que , ne pouvant toujours trouver ce qu'il y a de plus certain , elle s'attache à ce qui est probable ; employant , au reste , en tout , un raisonnement juste & très-éloigné des fictions vagues & téméraires , & des épreuves dangereuses.

26. Que cela soit dit pour les médifans ; & lorsqu'ils auront appris à distinguer les sciences

pures de celles qu'on appelle *appliquées*, & les *contemplatives* des *pratiques*, qu'ils voient si c'est avec raison qu'ils décrivent, préféablement à toute autre science, la médecine, comme n'ayant aucune certitude.

27. Après ces prolégomènes, je vais traiter, suivant mon plan, des premières règles de la PATHOLOGIE (16, I.). Pour pouvoir le faire avec précision, qu'il me soit permis de passer sous silence toute cette partie de la médecine connue sous le nom d'*hygiène*, & de supposer que nos élèves en sont instruits.





P A T H O L O G I E.

28. **L**E devoir du médecin, à l'égard de l'homme malade, est de le guérir (10.).

29. Or, la guérison du malade est le changement de la maladie, dont il est attaqué, en santé.

30. La pathologie, qui conduit à la connoissance de l'homme malade, dans la vue de frayer le chemin pour la méthode de guérir (16, I.), doit donc enseigner quelle différence il y a entre l'homme malade & l'homme sain, & en quoi diffère la maladie, de la santé.

31. Ainsi, on doit considérer la maladie comme l'état opposé à la santé de l'homme, & d'une nature toute différente, ayant pareillement ses causes & ses effets.

32. Mais il faut expliquer en quoi diffèrent les maladies, les unes des autres, puisque la santé peut être dérangée d'un nombre infini de manières.

33. D'où il est évident que l'on doit traiter ici de la nature, des différences, des causes, des effets, &c. des maladies, d'abord en général, & ensuite en particulier, mais toujours relativement aux états de la santé, dont, en conséquence, il faut avoir primitivement une entière connoissance.

PATHOLOGIE GÉNÉRALE.

De la nature des maladies.

34. ON appelle *maladie*, l'état du corps humain vivant, dans lequel il ne peut exercer, suivant les loix de la santé, les actions qui lui sont propres.

35. Nous comprenons, sous le nom général de maladie, les défauts, les excès & les changemens quelconques des choses nécessaires au corps & à ses parties, pour l'exercice régulier des fonctions. Celui donc qui a une connoissance convenable (27.) de ces choses, ne doit rien trouver d'obscur ou d'équivoque dans ce mot. Ce seroit s'abuser que de comprendre sous ce terme les obstacles extérieurs qui peuvent quelquefois s'opposer à la guérison.

36. Le médecin ne traite point d'autres maladies de l'homme, que celles qui ont leur siége dans les dérangemens du corps, & que l'on détruit en réparant ces dérangemens. L'union mutuelle de l'ame & du corps fait cependant que les maladies ont souvent leur première origine dans l'ame,

ou ont la force de troubler les fonctions : voilà où se bornent les connoissances du médecin , relativement aux maladies qui peuvent venir de l'ame.

37. On a fait mention de la vie , dans cette définition , non - seulement parce que la maladie est une affection de la vie , & n'est pas plus concevable , sans elle , que la santé , mais aussi , pour prouver qu'il y a dans les malades un principe actif , distinct de la maladie même , & dont le médecin praticien doit sur-tout observer , discerner , & diriger avec soin les mouvemens. (18.) La force vitale , qui reste au malade , fait en outre que les qualités , tant salubres que nuisibles des corps qui le touchent , agissent d'une manière bien différente (6.).

38. Mais , comme la maladie est l'état malfain du corps (35.), il s'ensuit nécessairement que , tant qu'elle subsiste , les effets qui proviennent de la santé , comme de leur cause , c'est-à-dire , les fonctions , sont aussi dérangées. Il y a donc , dans presque tous les malades , une certaine lésion des fonctions , laquelle est plus ou moins grande , plus ou moins graduée , & dont le terme , le nombre , l'étendue & la durée varient. Si les défauts contre nature du corps ne la causent point tôt ou tard , il faut les appeler plutôt *laideurs* ou *difformités* , que *maladies* ; ils

sont cependant encore soumis aux soins des médecins.

39. Nous entendons parler ici de toute espèce de fonctions propres à l'homme, sans même en excepter celles qui paroissent ne dépendre que de l'ame seule, puisque le corps malade a aussi sur celles-ci une grande puissance (36.).

40. Nous ne comprenons cependant pas dans cette classe, les vices des fonctions, qui proviennent de l'âge, du sexe, du tempérament, &c. parce qu'ils sont renfermés dans l'étendue de la santé. Il en est de même de ces impuissances qui viennent du défaut d'habitude, ou de ces affections qui dérivent des nécessités de la nature humaine, & qui n'excèdent pas ses bornes, comme la faim, la soif, le sommeil, &c.

41. Les fonctions lésées sont donc à la maladie, comme les non-lésées sont à la santé; & un médecin habile ne doit point appeller *maladie* ce qui est irrégulier dans les fonctions, crainte qu'en confondant inconfidérément les notions & les effets de la cause, il ne néglige les recherches de la cure.

42. Il est évident par ce qui vient d'être dit, (34 à 42.) que la nature générale de la maladie consiste dans ces états mal-sains du corps vivant, lesquels ont cela de propre, qu'ils contribuent, en partie, aux fonctions humaines; tandis que

les maladies, tant en général qu'en particulier, ont cela de commun entre elles, qu'elles ont leur siège dans les facultés du corps. Il faut donc regarder comme étrangères à la médecine, toutes les maladies qui n'appartiennent qu'à l'ame, en supposant encore qu'il y en ait, à moins qu'on ne se fasse un plaisir de reculer les bornes marquées de cette science.

43. La connoissance médicinale d'une maladie est donc la perception des dérangemens qui arrivent dans l'état sain du corps humain, & qui sont tels, que les fonctions en sont lésées : la guérison ne demande aussi que le rétablissement des parties dans leur premier état de santé. Lorsque le médecin a une fois procuré ce rétablissement, c'est avec raison qu'il espère que les fonctions recouvreront aussi leur ancienne vigueur, son art ne lui fournissant plus de ressources, si ses espérances ne sont pas remplies. C'est ce qu'enseignent les facultés lésées des sens.

44. C'est pourquoi celui qui veut expliquer les caractères des maladies particulières qui arrivent aux hommes, doit indiquer avec soin le changement arrivé dans le corps du malade, & qui est la cause qu'il ne peut s'acquitter, comme il faut, de ses fonctions. Mais ce changement est ordinairement très-caché, fort éloigné des sens, & ne peut être connu clairement par

lui-même. Aussi faut-il, pour le découvrir véritablement, avoir recours à un examen scrupuleux, & à un raisonnement prudent, parce qu'une erreur, commise dans ce cas, en produit plusieurs qui quelquefois sont nuisibles. Les médecins les plus prudents ne voient souvent alors qu'obscurité; & ils aiment mieux s'arrêter, que de marcher dans les ténèbres, au risque de faire de faux pas.

45. Les phénomènes que les sens font découvrir dans le malade, servent, à la vérité, de fondement à cette recherche (44). Les premiers sont les fonctions lésées: en effet, leur écartement de l'état sain, examiné avec soin, & provenant de la maladie (38.), on en déduit, par un argument direct, la démonstration de la nature du mal, de même que celle de sa cause.

46. Mais la plus grande clarté vient de la connoissance exacte de l'état & du degré naturel de chaque fonction, de la manière dont chacune s'exécute, des qualités & des forces dont les parties du corps sont douées pour concourir à l'exercice de ces fonctions. Ainsi, en comparant une fonction quelconque saine, avec ce qui est nécessaire pour que la même fonction soit dérangée dans un malade, on peut connoître quelle est, & combien est étendue la perte de santé.

47. D'où il est constant que la Physiologie
(15, I.)

(15, I.) est, dans ce cas, d'une très-grande utilité; & que quiconque veut comprendre, ou expliquer régulièrement les caractères des maladies, ne peut négliger la connoissance de cette partie de la médecine. Mais aussi tout ce qu'il y a encore d'endroits obscurs, épineux, douteux dans l'exposition de l'économie humaine, ou tout ce qu'on admet inconfidérément d'erreurs, de conjectures, de fictions, tout cela tourne au détriment de la Pathologie; de sorte que c'est avec raison que tout bon médecin desire que cette partie de la médecine soit enfin très-corrigée, & parfaite en tout point.

48. Il n'est pas moins important, dans cette recherche, de connoître les forces par lesquelles les accidens qui arrivent à l'homme, & qui proviennent, soit du dedans, soit du dehors, soit de toute autre manière, affectent & changent l'habitude du corps: ces accidens renferment en eux (4, 5, 6.) les causes & les occasions des maladies; &, lorsqu'on en a une parfaite connoissance, il est aisé de juger de la nature de l'effet qui en est résulté. Dans ces cas, outre les observations que fournit la médecine, de son propre fonds, les démonstrations mécaniques, physiques, chymiques, ont aussi une application très-convenable: cependant la diverse multiplicité des comparaisons particulières, & le nombre

infini des combinaisons possibles, laissent à souhaiter, plutôt qu'à espérer, l'entière perfection de cette connoissance.

49. Au surplus, il faut principalement avoir sous les yeux des histoires achevées de toutes les maladies, & de chacune en particulier : ces histoires doivent être décrites exactement, d'après les observations complètes & fidelles des praticiens. Outre que c'est sur elles qu'est fondée la connoissance générale des maladies (45.), lors de plus qu'on les compare avec celles qu'un examen pénétrant a fait découvrir dans un malade qu'on traite, elles font très-bien connoître le caractère du mal dont il est attaqué. Il n'y a certainement pas de moyen plus sûr pour éclaircir ce qui est obscur, résoudre les doutes, détruire les erreurs, terminer les différends, lors même que les premières connoissances (47, 48.) n'éclairent pas assez sûrement. C'est aussi cette voie prééminente qu'ont suivie autrefois, & que suivent encore aujourd'hui tous les véritables médecins, se plaignant seulement de ce qu'elle est coupée par tant de vuides, & fouillée par des narrations honteuses & futiles.

50. Si l'on réfléchit, comme il faut, sur ce qui a été dit jusqu'ici (45 à 50.), il est facile de comprendre de combien de difficultés est embarrassée la matière abstraite que nous traitons (44.).

Mais, si l'on considère en même temps les complications multipliées, &, pour ainsi dire, les transfigurations des maladies dans un même homme, on ne fera point étonné de voir si souvent, même les plus habiles, rester courts dans ces occasions. Plus un médecin a d'expérience & d'étude, plus il est ordinairement circonspect à prononcer sur la nature des maladies.

51. N'est-ce donc pas bien définir la maladie, que de l'appeller *un combat de la nature pour sa propre conservation*? Cette définition, prise du fonds même de la médecine, est, avec raison, approuvée de tout maître de l'art, sage & prudent. La nature humaine a certainement une puissance surveillante, par le moyen de laquelle, continuellement occupée du soin de conserver la vie & la santé de son corps, elle procure ce qui est nécessaire au maintien de ces deux états, & détourne ce qui peut leur nuire; d'où on peut remarquer dans les malades, des mouvemens spontanés, & des efforts qu'on ne peut attribuer ni à la cause de la maladie, ni à tous les remèdes quelconques que l'on emploie; efforts qui tendent si ouvertement à la guérison, qu'ils paroissent n'avoir pu être inventés, même à dessein, plus convenablement, ou être dirigés avec plus de succès. C'est donc avec beaucoup de raison que l'on répète si souvent (9, 18, 19.) que la nature

guérit les maladies ; que le médecin n'est que son ministre , & que le principal ouvrage de l'art , en général , se réduit à observer , imiter & diriger la nature. Que les médecins aient donc toujours présente à l'esprit cette grande vérité ; mais il ne faut pas vouloir la faire passer pour une définition générale des maladies : en effet , elle ne comprend pas le vrai caractère des maladies , & en conséquence ne convient , ni à toutes , ni à chacune ; & on ne doit pas confondre la maladie avec le remède. L'idée du combat de la nature renferme aussi l'idée d'un adversaire ; cet adversaire , c'est la maladie : c'est contre elle que la nature emploie ses efforts curatoires. Si vous donnez à cet effet le nom de *maladie* , dira-t-on qu'il n'y aura point maladie , lorsque la nature , peut-être languissante , ne fera aucun effort ? Rapportera-t-on également à la maladie même les mouvemens semblables , qui sont l'effet des remèdes administrés par un médecin habile , qui imite la nature ? Nous convenons cependant qu'il y a des maladies dont , à considérer le cours général , ces efforts constituent une bonne partie ; qu'il y en a d'autres qui , lorsque ces efforts se font sentir , changent d'espèce ; qu'enfin ces efforts surviennent à plusieurs maladies , sous l'apparence de symptômes qui , en même temps qu'ils doivent être bien distingués des effets par-

SUR LA NATURE DES MALADIES. 28
ticuliers à la maladie, sont rapportés sans raison
à sa propre nature.

52. Je voudrais que ceux qui, au lieu de la nature, aiment mieux substituer, comme agissant dans les maladies, l'ame, l'archée, ou tout autre agent raisonnable, examinassent aussi ce qui vient d'être dit dans l'article précédent. Ils ne diffèrent de nous, que par les termes; mais, lorsque de l'emploi des mots il n'en naît pas plus de lumière, pourquoi bannir sans raison un terme consacré avec réflexion par les anciens?

Des causes des maladies.

53. LA maladie étant un changement dans l'état sain du corps (34, 35.), changement qui peut avoir lieu, ou ne pas avoir lieu, elle fera aussi l'effet corporel d'une puissance déterminée, à laquelle elle doit son existence.

54. Or, quelle que soit cette puissance, à laquelle la maladie doit son existence, on l'appelle la *cause de la maladie*.

55. La perception fâcheuse des fonctions lésées par la maladie, a, de tout temps, porté les malades à la recherche de cette cause (54.); en sorte qu'il paroît que c'est de-là que la médecine tire sa première origine. La raison du devoir conduit le médecin à cette recherche, lequel n'est censé

avoir enfin véritablement connu la maladie, que lorsqu'il a découvert sa cause : il n'obtient même une guérison parfaite, qu'après avoir détruit cette cause.

56. Il faut cependant mettre des bornes à cette recherche (55.), crainte qu'on ne s'y livre avec trop d'ardeur, ou avec plus de finesse que de vérité, crainte aussi qu'on ne s'écarte de la sphère des forces de la nature : car c'est dans elles seules que se renferme (3 à 9.) le médecin, tant dans la connoissance que dans le traitement des maladies. C'est pourquoi il ne faut pas remonter jusqu'aux dernières causes métaphysiques, ou aux premières causes physiques. L'art, déjà trop étendu par lui-même, quoiqu'ayant ses bornes, (10.) est un obstacle qui empêche de faire, même dans les causes secondes, plus de pas qu'il n'en faut, pour achever plus heureusement la cure d'une maladie.

57. Nous ne nous arrêterons donc pas ici à ces différences minutieuses & purement scholastiques des causes. Ce sujet de disputes, rejeté aujourd'hui par les philosophes les plus sensés, est indigne d'un art dont la démonstration dépend plus des faits, que des paroles.

58. Les médecins établissent utilement une différence entre la cause interne & l'externe. J'appelle *cause interne*, tout vice qui a pris racine

pendant quelque temps dans le corps , avant de devenir maladie ; & alors cette cause a quelque rapport avec la cause prédisposante. On appelle aussi cause interne celle qui a son siége dans les parties intérieures du corps , & qui agit sans le concours des causes externes , quoiqu'elle soit née de celles-ci. Lorsqu'au contraire , quelque corps poussé , lancé ou venant du dehors , & agissant par sa propre force , produit une maladie , on dit qu'elle est produite de cause externe. La première cause établit donc , avant que la maladie soit déclarée , une certaine perte de santé , cachée , à la vérité , ou si légère , qu'on la supporte pendant un temps , sans une lésion remarquable des fonctions : elle peut avoir lieu également dans les parties solides , comme dans les fluides. La seconde cause produit la maladie dans l'état de la plus parfaite santé ; & comme ordinairement on la découvre clairement par les sens , & qu'elle a assez promptement un effet nuisible , les malades eux-mêmes ont souvent coutume de la remarquer ; aussi l'appelle-t-on *évidente* : elle n'a pas non plus été négligée par les anciens empiriques , qui ont , au contraire , soutenu qu'il étoit superflu d'agiter la question des causes internes & cachées , parce qu'elles sont obscures , & qu'on ne peut les connoître que par des conjectures incertaines.

59. Les causes que l'on nomme, l'une *prédisposante*, l'autre *procatarétique* ou *occasionnelle*, sont certainement très-remarquables. On appelle *cause prédisposante* tout état inhérent au corps, & qui le rend propre à contracter maladie, à la première occasion. La cause occasionnelle est tout ce qui, survenant à la cause prédisposante, la développe, l'excite; de manière que toutes deux ensemble produisent la maladie: ni l'une ni l'autre ne suffit donc pas seule pour cela; il faut le concours de toutes les deux. Si la cause prédisposante manque, l'occasionnelle ne fait aucun mal; & pareillement si, quoiqu'ayant la cause prédisposante, on évite l'occasionnelle, on évite aussi la maladie. Une expérience constante prouve que les mêmes choses n'affectent pas également tous les hommes, & qu'il faut un régime particulier pour conserver en santé les personnes valétudinaires.

60. Enfin la division principale & la plus générale des causes morbifiques, est en *éloignées* & en *prochaines*. Les auteurs ne s'accordent pourtant pas sur l'explication de chacune de ces causes. Les uns appellent *éloignée* celle qui ne suffit pas seule pour produire la maladie, & qui a besoin, pour cela, d'une autre cause plus immédiate. Ainsi ils regardent comme prochaine celle qui, survenant après l'éloignée, ajoute le dernier

Degré nécessaire pour produire sur le champ la maladie, & conséquemment précède de plus près sa naissance. Il résulte de-là que cette division des causes diffère à peine de la première. (59.) On confond la prochaine avec l'occasionnelle (59.), à la manière du vulgaire, qui regarde comme la cause de la maladie, ce qui l'a précédée immédiatement ; bien plus la cause éloignée augmentant d'un seul degré nécessaire pour qu'elle se termine en maladie, ou frappant plusieurs coups répétés, devient elle-même la cause prochaine. D'autres appellent avec plus de raison *causes éloignées*, celles qui contribuent, à la vérité, chacune en particulier, à la maladie, mais qui ne peuvent la produire toute entière, que par leur union, quelque rang qu'elles occupent d'ailleurs dans la suite des causes morbifiques ; d'où il suit que la cause prochaine est celle qui, née du concours de toutes les causes éloignées, constitue seule la maladie entière ; de manière qu'elle lui soit unie indissolublement. C'est aussi pour cela qu'on la nomme également *contenante*, comme renfermant en elle-même tout ce qui donne origine à la maladie. Cette cause ayant lieu, la maladie se manifeste sur le champ ; & celle-là n'est pas plutôt détruite, que celle-ci cesse aussi : comme chaque partie de cette cause est seulement éloignée, de même aussi elle ne

produit qu'une partie de la maladie. Comprendre en général, & en particulier, les causes éloignées, de la manière qu'elles concourent ensemble, c'est avoir la connoissance de la prochaine; les détruire toutes, c'est détruire aussi celle-ci, & avec elle la maladie; ne détruire que quelques causes, & laisser subsister les autres, c'est ne détruire qu'une partie de la cause prochaine, & ne pas guérir parfaitement.

D'autres établissant, avec raison, à ce qu'il paroît, un certain progrès dans ces causes, comprennent sous le nom de cause matérielle, qui en conséquence contienne la matière de la maladie, l'effet né du concours des causes prédisposantes & occasionnelles. La cause la plus prochaine de cet effet doit être celle qui produit la lésion des fonctions. La cause la plus prochaine est donc née, même du concours des éloignées. Cependant, dans le traitement des maladies, elle est l'objet plutôt de la science que de l'art, parce que née de la cause éloignée qui est plus proche d'elle, elle n'est détruite par la cause matérielle, qu'après que celle-ci est détruite.

61. Passant sous silence les autres différences moins importantes des causes, il peut demeurer pour constant, d'après ce qui a été dit depuis le paragraphe 58 jusqu'à celui-ci, & d'après un examen bien fait, que cette cause-là seule, que

j'ai appelée avec raison *prochaine* ou *contenante*, porte en elle-même le caractère d'une véritable cause physique, capable de produire la maladie; de manière que celle-ci prenne naissance, dure, change avec celle-là, & ne finisse qu'avec elle. Il n'est pas moins constant que l'on ne peut pas dire la même chose des autres causes : c'est aussi pour cela que le nom de *cause* ne leur convient pas directement. Il est aussi évident que les médecins, suivant leur manière de parler, renferment sous le titre de *cause*, tout ce qui concourt à la maladie, soit comme véritable cause, soit comme partie de cette cause, ou comme *conditio sine quâ non*, &c. ce qui donne sujet de rire, de plaifanter, de contester, comme s'il pouvoit y avoir une cause sans effet, ou un effet sans cause, ou comme si la même cause pouvoit produire deux effets opposés, ou le même effet provenir de différentes causes.

62. C'est pourquoi il paroît bien plus convenable de n'appeller exactement *cause de maladie*, que ce qui est capable de produire la maladie entière. Tout ce qu'on assure de positif sur les causes physiques, du nombre desquelles il faut aussi mettre les causes des maladies (3, 53.), on pourra certainement l'assurer sur celle-ci.

63. Il résulte de-là que, comme chaque maladie a sa cause déterminée (54.), par laquelle elle

est nécessairement produite, de même aussi cette cause varie dans les maladies de nature différente; au lieu qu'elle est la même dans celles qui sont de même nature, lors même qu'elles occupent différentes parties du corps, & qu'en conséquence, elles ne troublent pas précisément les mêmes fonctions; ce point de vue est un avantage très-utile dans l'art.

64. Cette cause ne doit pourtant pas toujours être appelée une *pure privation*, comme si la maladie, considérée comme un défaut de santé, ne provenoit que de l'absence des conditions nécessaires pour jouir de la santé. Il y a très-souvent, dans les malades, des principes étrangers, qui, par embarras ou agacement, produisent des maladies.

65. Mais la maladie n'ayant son siège que dans le corps (36.), sa cause n'appartient aussi qu'au corps; & c'est dans lui seul qu'il faut la chercher, quoiqu'elle puisse peut-être venir de l'ame, à cause de leur union mutuelle: c'est l'affaire du médecin d'observer cette différence, & celle du philosophe de l'expliquer. Une maladie née du mouvement de l'ame & qui dure, lorsque ce mouvement est apaisé, ne reste pas sans une cause corporelle.

66. La cause est donc tellement liée avec la maladie, qu'elle en est inséparable, & ne peut

avoir lieu ni cesser sans elle. La distinction des causes en *contenantes* & *non-contenantes*, est donc nulle : la maladie ne dure pas plus que sa cause, c'est à-dire, sans cause. La plaie, lors même que l'instrument tranchant qui l'a faite, est ôté, persiste encore avec sa cause.

67. Bien plus, cette cause constitue toute la nature de la maladie, qui est son effet, & , en conséquence, en diffère réellement à peine. Tout ce qui est dans la maladie, doit se trouver dans sa cause. Il est donc très-utile & très-nécessaire de chercher à bien connoître la maladie (43.). C'est en effet cette connoissance solide des maladies qui démontre comment elles consistent chacune dans leurs causes déterminées.

68. Il est cependant rare que cette connoissance soit simple : elle est ordinairement composée de plusieurs états qui concourent ensemble. En effet, les notions des maladies, de la santé, & même du corps humain, renferment aussi un grand nombre de connoissances réunies ensemble : c'est pourquoi, autant il y a de parties différentes, qui forment ce tout, que nous appelons *maladie*, autant il y a d'états distincts, ou de puissances, dans sa cause, dont chacune ne forme séparément qu'une partie de la maladie, & qui, étant rassemblées, la forment enfin toute entière.

69. Toutes les fois donc que quelqu'un de ces états, qui, par un concours mutuel, composent la cause de la maladie (68.), manque, change ou augmente d'un degré; toutes les fois que quelque nouvel état se joint aux premiers, ou que quelques-uns sont remplacés par d'autres, autant de fois la maladie éprouve aussi alors une diminution, un changement, ou une augmentation analogue. Sa pleine & entière disparition suit de même l'exakte destruction de tous ces états, tant en général qu'en particulier.

70. Cela posé (69.), on peut rendre raison de la naissance lente ou subite des maladies, de leur durée, accroissement, déclin, paroxysmes, relâchemens & périodes; de leur changement d'espèce; de la guérison parfaite ou imparfaite, de la récidue, & enfin de l'état neutre entre la santé & la maladie.

71. C'est pour cela que, pour bien connoître la cause d'une maladie, il faut séparer cette cause en autant de puissances simples, qu'il y en a qui la composent; les examiner d'abord chacune séparément, & ensuite toutes réunies, afin de voir quel est leur pouvoir, séparées & réunies; c'est ce qui, à la vérité, est très-difficile, mais néanmoins très-utile, & sur-tout nécessaire à un médecin dogmatique.

72. On en vient cependant à bout, en exa-

minant avec grand soin les états qui ont tellement précédé la maladie, qu'on ait lieu de croire qu'ils ont contribué en quelque chose à la produire, soit qu'ils aient d'abord existé dans le malade, soit qu'ils viennent du dehors depuis long-temps, ou récemment (4, 5, 6.). Ce sont eux en effet, qui renferment les puissances (71.), dont le concours donne naissance à la cause morbifique; enforte qu'étant examinés avec soin, ils déclarent son origine.

73. Ce sont ces états (72.) que les médecins connoissent sous le nom de *causes éloignées* (60.), *prédisposantes*, *procatarctiques* (59.); ce qui montre clairement combien il est utile & nécessaire de chercher à les connoître. Si l'ancienne école des empiriques a eu tort de s'en tenir à ces seules causes, les modernes ont encore plus de tort de ne s'attacher qu'à l'examen de la cause prochaine (60.), lorsqu'ils ont de plus les causes éloignées, & qu'ils négligent leur action; tandis sur-tout qu'il est souvent impossible de distinguer celle-là, si celles-ci n'éclairent pas d'abord, comme étant plus évidentes. Bien plus, la cause prochaine étant négligée, pourvu que vous obteniez toutes celles éloignées, vous guérirez la maladie (60.).

74. Ainsi, quoique les causes éloignées n'aient pas le caractère de véritables causes, & qu'en

conséquence, on les confonde mal-à-propos avec celles-ci (61.), elles méritent cependant un examen attentif de la part de ceux qui étudient la Pathologie : on peut même les appeller les *principes des maladies*, parce que, par leur concours mutuel, on établit les causes des maladies & enfin les maladies elles-mêmes : on peut aussi en faire deux classes qui comprennent, l'une les semences morbifiques, & l'autre les puissances nuisibles.

75. J'appelle *semences morbifiques* toute disposition particulière au corps, qui favorise la production des maladies, lorsqu'il s'y joint une puissance nuisible & analogue; on les nomme encore *semences prédisposantes* (59.).

76. Les puissances nuisibles sont toutes les choses qui ont la faculté de produire les maladies dans un corps prédisposé par la semence morbifique (75.); on les appelle *procatarctiques*.

77. Il faut, pour que la cause morbifique & la maladie même aient lieu, que ces deux puissances concourent ensemble; car la puissance nuisible n'a point d'efficacité, si elle n'agit sur un corps disposé à recevoir son impression; & l'affection féminale ne peut devenir maladie, si quelque force appropriée ne l'excite.

78. Il faut de plus qu'il y ait, entre ces deux espèces de principes, une affinité mutuelle,
afin

afin qu'étant unies , elles concourent au même effet , & que l'une ne détruise pas l'autre. Toute puissance n'a pas la faculté requise pour développer une semence quelconque ; & il n'y a point une prédisposition universelle pour toute espèce de maladies , enforte qu'une prédisposition pour un genre de maladie détruit souvent la prédisposition pour un autre , de même que la santé la plus parfaite ne se défend pas avec une égale force contre toutes les choses nuisibles en général , & contre chacune en particulier ; d'où il suit que la même affection est tantôt favorable , tantôt contraire , suivant le caractère différent de la puissance nuisible , & ainsi alternativement. Ce qui cause la maladie à l'un , ne la cause pas de même aux autres , pas même dans un autre temps , si la disposition a été changée.

79. Il est donc évident que la connoissance superficielle de ces principes ne suffit pas , & qu'il faut connoître la nature de chaque semence & de chaque puissance , afin de comprendre leur sympathie & antipathie mutuelles , & ce qu'elles peuvent réciproquement faire & souffrir.

80. C'est ainsi qu'on parvient enfin , par une méthode synthétique , à connoître la cause de la maladie que forment ces principes joints ensemble (79.) : bien plus , par le même moyen , on découvre *à priori* , comme on dit , la nature

de la maladie (67.) ; enforte qu'en faisant la comparaison, on puisse prouver ce qu'on a découvert par la méthode analytique (45.), ou reconnoître & corriger l'erreur commise dans l'une ou l'autre manière de raisonner.

Au reste, si l'on considère que les causes physiques de tous les effets corporels n'existent jamais en général, que par le concours des deux espèces de principes que j'ai posés (74, 79.), ainsi qu'il est très-évident pour ceux qui comprennent la mécanique, la chymie, &c. Si l'on considère que ce concours est sur-tout très-manifeste dans les semences des plantes & les œufs des animaux, on ne fera pas étonné qu'aux noms génériques des principes vulgairement usités, j'en aie substitué de nouveaux plus expressifs ; & on ne me désapprouvera pas d'avoir entrepris d'étendre, plus qu'il n'est d'usage, dans une pathologie particulière, les bornes importantes de cette science (*).

(*) Qu'on lise ce qu'a dit contre Erasistrate, C. Celse, *De medic. pref. du liv. I.*



Du Symptome.

81. LE symptome, pris dans la force du terme, désigne ce qui arrive au malade; mais toute la maladie, avec sa cause & ses effets, pouvant être mise au nombre des choses accidentelles, la signification propre du mot *symptome* a été, pour les gens à système, un grand sujet de dispute; & c'est une question sur laquelle les praticiens ne sont pas non plus d'accord entre eux. Il est ordinairement plus aisé de distinguer une chose présente, que de la définir par des termes exacts.

82. Quelque étendue que les anciens aient donné au mot *symptome*, il est aujourd'hui certain qu'il n'est applicable qu'à l'homme malade, & nullement à l'homme sain. Il établit donc non-seulement la présence de la maladie, &, par conséquent, sa cause; mais aussi quelque chose qui arrive contre nature, & qui, quoique reconnu comme distinct de la maladie & de sa cause, a cependant avec elles quelque liaison. On ne peut donc nullement le prendre pour tout ce qui arrive contre nature à l'homme, ou pour des affections plus légères, qui ne méritent pas le nom de *maladie*.

83. On découvre dans un malade, par les

sens, différens dérangemens dans l'état sain ; (38.) en faisant attention, soit aux fonctions, soit à l'importance, au caractère des signes extérieurs, ou même aux qualités sensibles du corps.

84. Lorsque le malade ressent ces dérangemens ; (83.) lorsque le médecin les remarque ; l'un & l'autre certains qu'ils ne proviennent pas de la santé, concluent qu'il y a maladie : ces dérangemens cessent, lorsque le malade est parfaitement rétabli.

85. Ce seroit pourtant se tromper, que de les prendre pour la maladie même (41.), parce qu'ils sont unis, naissent, durent & finissent avec elle. Il est très-rare que celle-ci tombe sous les sens (44.) : ce n'est ordinairement qu'à l'aide du raisonnement, qu'on parvient à la découvrir ; & elle ne se rend pas plus évidente pour le malade que pour le médecin. Cependant comme ces dérangemens sont contre nature, & enracinés, pour ainsi dire, dans la maladie, on a raison de les appeller *symptomes*, comme arrivant en même temps qu'elle.

86. Le symptôme désigne donc tout dérangement sensible dans l'état naturel, excité dans l'homme par la présence de la maladie, de manière cependant qu'on puisse le distinguer de la maladie même aussi bien que de sa cause, & qu'il ne dure pas plus que celle-là.

87. Le malade a en lui trois choses contre nature, qui sont la maladie, sa cause & son symptome, lesquels sont étroitement unis ensemble. Comme il ne peut y avoir de maladie sans cause, il ne peut aussi y avoir de maladie sans symptome, ni de symptome sans la maladie & sa cause. Dans toute maladie, les fonctions, les excrétions, ou les qualités sensibles, éprouvent quelque changement apparent de l'état sain (38.). On ne peut certainement appeler que *maladie*, & non *symptome*, ce qui dure plus que la maladie.

88. Les symptomes forment donc principalement cette partie de l'état morbifique, qui tombe sous les sens, soit du malade, soit du médecin; qui est très-évidente, &, en conséquence, hors de tout doute; qui se montre d'elle-même à l'observateur, & n'a, par conséquent, besoin, pour être découverte, ni de signes, ni d'une conjecture étudiée.

89. Mais, comme les dérangemens, qui arrivent contre nature dans un malade, n'ont pas tous le même rapport à la maladie, ni toujours la même origine, il faut les bien distinguer les uns des autres, suivant les différentes sources d'où ils émanent.

90. Tous, à la vérité, dérivent de ce qui est contre nature dans le malade: cependant d'autres ont directement pour cause un état morbifique

présent , duquel ils dérivent comme autant d'effets , & avec lequel ils ont conséquemment une union physique & indissoluble. Ce sont-là les véritables symptômes , dont , à raison des trois choses contre nature , que nous avons dit plus haut (87.) se rencontrer dans un malade , on fait trois espèces , & que l'on distingue en *symptome de la maladie, de la cause, & du symptome.*

91. On appelle *symptome de la maladie* l'effet sensible produit immédiatement par la présence de la maladie : son rapport à la maladie est donc le même que celui de la maladie à sa cause (66.) ; & comme la maladie naît du concours de plusieurs états (68.) , elle a aussi coutume d'être accompagnée de plusieurs symptômes de cette espèce.

92. C'est pourquoi il est très-utile & très-nécessaire d'examiner ces symptômes (91.). En effet , ils prouvent non-seulement la présence de la maladie , mais même sa nature (45.). Les effets déclarent certainement le caractère de leur cause ; mais la cause des symptômes de la maladie est la même que celle de la maladie.

93. Si cependant on peut déduire plus immédiatement de la cause morbifique l'origine du symptome , on l'appelle *symptome de la cause* , dont le terme est pris alors dans un sens moins propre (61). C'est ce qui arrive toutes les fois

que les forces de la cause morbifique sont si multipliées, qu'une seule partie d'elles concourt à produire la maladie, & devient en conséquence sa propre cause, tandis que l'autre partie, mise aussi en action tôt ou tard par l'occasion de la maladie survenue, produit différens effets, qui, à la vérité, surviennent à la maladie, mais qui n'ont pas avec elle une telle liaison, qu'elle ne puisse exister sans eux. Il faut donc, pour comprendre les symptômes de la cause, faire attention aux puissances accessoires de la cause morbifique. Prenons pour exemple une plaie faite par un dard empoisonné : si on dit que sa cause est le dard, & que la maladie est la plaie, produite par la force mécanique du dard, on a coutume d'appeller symptômes de la cause tous les maux qui sont excités par le virus porté en même temps dans la plaie.

94. D'où il est évident que ces symptômes (93.) peuvent quelquefois être détruits pendant la durée de la maladie, & subsister, lorsqu'elle est détruite; qu'ils sont quelquefois plus dangereux que la maladie qu'ils accompagnent; que bien plus, ils indiquent d'autres fois une nouvelle maladie, jointe à la première : l'une des deux étant primitive, ou plus évidente, ou plus pressante, est la seule qui soit regardée comme maladie; l'autre n'étant pas tant considérée en

elle-même que dans ses effets, ou étant même entièrement négligée. Aussi, lorsque la principale maladie cesse, le symptôme de la cause subsistant toujours, cette dernière cause disparoît; & la maladie cachée, de qui elle dépend, se montre enfin. Ce qui vient d'être dit, bien réfléchi, fait voir que cette distinction prise dans un bon sens, n'est ni un paradoxe, ni une superfluité, & qu'elle est, au contraire, très-utile, tant pour le diagnostic, que pour le pronostic des maladies, sur-tout des compliquées.

95. Lorsque l'un & l'autre symptôme (91, 93.) ont la force de produire de nouveau une autre affection sensible, on l'appelle *symptôme du symptôme*. On donne aussi ce nom à tous les autres effets morbifiques, qui souvent dérivent ensuite alternativement les uns des autres, pourvu que les symptômes aient pour cause quelque dérangement antérieur, & qu'ils cessent avec lui (86.).

96. Ces derniers symptômes (95.) ont donc aussi leur première origine dans la maladie ou sa cause, sont connus par elles, cessent avec elles; &, quoiqu'ils soient au moins unis avec elles par l'intervention peut-être de plusieurs autres, ils peuvent cependant, étant réduits à des principes réguliers, contribuer aussi à la connoissance de la maladie, ou de la nature & de l'efficacité de sa cause; & lorsqu'on les néglige, on

ne peut avoir l'histoire entière de la maladie.

97. Mais il faut remarquer que les malades éprouvent souvent des effets sensibles, que l'on rapporte entièrement, en les considérant dans leur naissance, à l'une des trois espèces de symptomes (91, 93, 95.), mais qui ont fait une impression si forte dans les parties du corps, qu'ils durent bien au-delà de la maladie : aussi les appelle-t-on plutôt *maladies secondaires*, que *symptomes* ; & ils méritent d'autant plus d'attention, qu'ils demandent chacun un traitement particulier. La hernie qui est quelquefois produite par un vomissement symptomatique, n'est pas appelée symptome du symptome, mais maladie. (86, 87.)

98. Il se rencontre encore, dans les maladies, une autre espèce de dérangemens, qui, survenant aux malades, & altérant la santé (82.), peuvent, à la vérité, être compris sous le nom général de *symptome*, mais ont une origine bien différente des premiers, &, en conséquence, ne doivent nullement être confondus avec eux.

99. L'homme n'est pas une simple machine qui reçoive & souffre indifféremment les torts que lui font les choses nuisibles. Il a intérieurement une ame, qui, tourmentée, inquiétée par les chagrins que lui cause la maladie, emploie tout ce qu'elle a de pouvoir sur le corps à repousser

l'ennemi qui l'opprime (4.). Le corps lui-même a aussi son action (5.), qui, modérée dans l'état de santé, devient beaucoup plus vive, lorsqu'elle est irritée par la présence du mal, & se porte souvent à des violences inouïes, pour s'opposer aux assauts de la maladie. Il y a aussi alors entre les parties un concours & une conspiration mutuelle, par laquelle, comme elles constituent un tout qu'elles tâchent de conserver entier, en y contribuant chacune de leur part; de même, lorsque quelqu'une d'elles est menacée de quelque mal, les autres, & souvent toutes, joignent ensemble leurs forces, secourent celle qui est malade, & combattent, pour la cause commune, dans celle de chacune, & pour la cause particulière, dans celles de toutes (5.). C'est pourquoi la nature humaine, munie de ces forces, non-seulement résiste aux causes morbifiques, mais même lutte avec elles, & dans un conflit mutuel, oppose la force à la force. (51.) Comme elle ne peut agir ainsi dans l'état de santé, lorsque le jeu des fonctions est égal, elle excite des mouvemens extraordinaires, & des troubles souvent plus considérables que ceux qui viennent de la maladie, d'où dérive une multiplication de symptômes.

100. De ce genre (99.) sont ordinairement les appétits défordonnés, & les aversions des

alimens, les mouvemens spasmodiques, convulsifs; les troubles dans le cours des humeurs, les fièvres, les éruptions, les abcès, les hémorrhagies, les vomissemens, les diarrhées, les sueurs, & plusieurs autres accidens qui, quoiqu'ils accompagnent les maladies, ou surviennent après, ne peuvent cependant nullement être regardés comme des effets provenans directement des maladies, ou de leurs causes, ou comme des symptomes proprement dits (86.).

101. Appellons donc plutôt ces accidens des efforts de la nature, ou des symptomes actifs auxiliaires, parce qu'ils sont excités par la nature en action, & qu'ils manquent, lorsque ses forces sont épuisées ou opprimées; parce qu'ils ne se manifestent pas toujours, sous la même forme, dans la même maladie, & qu'ils sont souvent suivis de guérisons très-bénignes, que l'art même ne sauroit imiter; ou parce qu'enfin on remarque au moins, lorsqu'on y fait bien attention, qu'ils ont des terminaisons ordinairement salutaires. Les anciens ont appelé ces accidens *consécutifs*, sans cependant les comprendre seuls, ni tous, sous ce terme.

102. A les considérer dans toute leur étendue, il y a très-peu de maladies auxquelles ils ne se joignent: il y en a, au contraire, plusieurs qu'ils n'accompagnent pas moins constamment &

certainement que tous les autres symptomes ; de sorte qu'on diroit avec vérité , qu'ils proviennent des efforts réunis de la puissance morbifique , & des forces rénittentes de la nature. Ce sont ces efforts qu'on peut appeller (51.) *des combats de la nature pour sa propre conservation* : on n'expliquera jamais bien leur caractère , ou les phénomènes qui les accompagnent , lorsque ne s'attachant qu'aux symptomes de la première espèce (90.) , on négligera d'examiner ces mouvemens de la nature.

103. Ce qui montre clairement combien leur observation exacte , & leur distinction , est utile & nécessaire au praticien , pour qu'il ne se laisse pas aller à une crainte frivole sur des choses qui ne peuvent faire aucun mal , ou qu'il ne s'oppose pas inconsidérément aux efforts salutaires de la nature , qu'il ne doit pas troubler , mais plutôt diriger avec prudence (9 , 18 , 19.).

104. C'est cependant se tromper , que de croire que de cette source il ne provienne que des effets salutaires. La nature a aussi ses erreurs , & est sujette à des violences qui , étant ou excessives , ou trop foibles , ou dirigées sur des parties peu convenables , causent souvent beaucoup de mal , & quelquefois même la mort ; de sorte qu'il est du devoir d'un médecin prudent , non-seulement de ne pas demeurer spectateur oisif de

l'empire qu'exerce la nature , mais même de réprimer ses efforts , lorsqu'ils sont trop précipités ; de les exciter , lorsqu'ils sont languissans ; & enfin de la ramener dans la bonne voie , lorsqu'elle s'en écarte.

105. Cette espèce a aussi ses effets morbifiques , qui , comme les symptomes des symptomes (95.), proviennent des troubles qui en sont la suite , & jettent quelquefois comme ces symptomes , (97.) des racines si profondes , qu'ils dégénèrent en maladies secondaires. Les efforts victorieux de la nature (101.) ne sont pas non plus à l'abri de ces effets : la victoire coûte presque toujours du sang.

106. Reste une troisième espèce de symptomes que l'on observe dans les malades , & qu'il faut bien distinguer des deux premières espèces , quoiqu'ils aient avec elles une certaine liaison : on peut les appeller *fortuits* ou *accidentels* , parce qu'ils ne doivent leur origine qu'au hasard.

107. Le malade est en effet , comme l'homme sain (6.) , dans une vicissitude continuelle de choses qui l'entourent , dont il est frappé d'une ou d'autre manière ; vicissitude dont ses propres fonctions ne sont pas non plus exemptes. Or il est difficile de proportionner , d'approprier toujours toutes & chacune de ces choses à l'état morbifique , avec assez de précision , pour qu'elles

agissent de concert avec la nature & le médecin dans la guérison, ou afin au moins qu'elles ne s'y opposent pas. Cependant comme elles affectent différemment, chacune suivant sa puissance (6.), les personnes saines, & qu'elles sont sujettes à de fréquens changemens, elles ont aussi plus de pouvoir sur les malades, dont les forces affoiblies ne peuvent apporter qu'une moindre résistance; ce qui donne nécessairement lieu à des effets qui, quoique liés avec les symptômes de la première & de la seconde espèce (90, 98.), ne sont cependant pas directement attribués à la maladie ou à la nature.

108. Ces fortes de symptômes, quoique fortuits, ne laissent pas d'avoir beaucoup de pouvoir; car tantôt ils aigrissent la maladie; de légère qu'elle étoit, la rendent cruelle, & même mortelle; l'aggravent par l'addition d'une autre maladie; la changent en une autre; troublent les efforts salutaires de la nature; bouleversent les opérations des remèdes; occupent enfin les occasions & les momens d'agir: tantôt ils font d'un grand secours, & quelquefois suivis d'un si grand succès, que ce n'est qu'à eux seuls que le malade doit le recouvrement de la santé. Plusieurs exemples prouvent que les passions de l'ame, excitées avec violence & subitement chez des malades, ont produit tantôt la guérison,

tantôt la mort ou de très-grands troubles. Heureux encore , lorsqu'alors un mauvais traitement n'y contribue pas aussi pour sa part !

109. Il arrive aussi quelquefois que ces symptômes persistent & durent plus long-temps que la maladie pendant laquelle ils ont paru , & qu'ils prennent la forme d'une maladie secondaire (97, 104.) ; alors on connoît enfin , plus clairement , leur origine.

110. C'est pour cela qu'ils méritent une remarque & une distinction particulière , afin de rapporter chaque événement à sa cause , & de ne pas imputer à la maladie , à la nature ou à l'administration des remèdes , des effets nuisibles ; ce qui ne peut que porter un grand préjudice à la médecine. Ceux-là sur-tout doivent éviter de se méprendre , qui veulent comprendre aussi , sous le titre commun de *symptômes consécutifs* , (110.) cette espèce de symptômes.

111. Si l'on conçoit bien tout ce qui a été dit depuis l'article 90 jusqu'au précédent , il est aisé d'en inférer que les symptômes , qui doivent leur naissance aux sources dont il a été fait mention , surviennent , à la vérité , aux malades ; à l'occasion de la maladie , mais qu'ils ne sont pas tous en général , ni chacun en particulier , unis entre eux , ou avec elle , de la même manière ; de sorte que chacun n'est pas susceptible du même

raisonnement ; de sorte que tous n'ont pas une égale importance, lorsqu'il s'agit de les employer comme il convient, tant pour connoître les caractères des maladies qu'ils accompagnent, & porter sur elles un pronostic juste, que pour en tirer des indications curatives.

112. On appellera certainement *nécessaires* les autres symptômes qui ont, avec la maladie, une telle liaison que si-tôt qu'elle a lieu, & à mesure qu'elle se développe, ils doivent se manifester tôt ou tard : tels sont tous ceux qui dérivent de la maladie, comme de leur cause, & dans la nature de laquelle on trouve toute la raison de leur naissance. On les appelle encore *essentiels* ou *primitifs*.

113. Il faut rapporter à cette classe les symptômes qui viennent de la première source (90.), principalement ceux de la maladie (91.), & leurs effets (95.). De l'autre source (98, 99.) naissent, à la vérité, plusieurs symptômes d'un caractère variable, qui n'ont point de liaison fixe avec la maladie, & qui conséquemment arrivent de diverses manières dans la même maladie, eu égard à leur différente nature. Mais toutes les fois que les puissances des états morbifiques, & les forces rénitentes de la nature irritée (102.), concourent ensemble pour constituer l'espèce même de la maladie, on doit autant de fois regarder

regarder alors comme nécessaires tous les symptomes actifs (101.) qui surviennent, & sans lesquels la maladie changeroit d'espèce. La troisième source (106.), quoique les symptomes qui doivent en dériver, soient tels par rapport à la cause & à la maladie, ne présente aucun symptome qui puisse être rangé dans cette classe.

114. Il ne faut donc pas appeller *nécessaires* les autres symptomes qui ont si peu de liaison avec la maladie, qu'ils peuvent indifféremment avoir lieu ou ne pas avoir lieu.

115. Les degrés des symptomes nécessaires (112.) sont certainement variés; & ils ne méritent pas tous les mêmes égards. La maladie, de même que la santé, ne naît pas & ne finit pas en même temps, ni ne produit en un moment tous les changemens dont elle est susceptible: elle développe au contraire ses effets dans un certain ordre, & les uns après les autres. Les forces physiques des états morbifiques ont en effet leurs accroissemens, à proportion desquels la nature emploie & varie ses efforts. Il s'excite aussi, par degrés, des troubles, & comme des conspirations entre les parties & les facultés; de sorte qu'une maladie ne se présente pas toujours dans tout ce qui l'environne, ni sous la même face, ni accompagnée des mêmes symptomes.

116. Aussi les uns naissent-ils en même temps que la maladie, durent & finissent avec elle, l'accompagnent toujours, & doivent, en conséquence, être appelés *individuels*, *perpétuels*, *simultanés*. Les autres, quoiqu'ils arrivent nécessairement, ne sont cependant pas inséparables : ceux-ci ne paroissent que dans leur temps, & non dans tous les temps de la maladie ; on peut donc les appeller *symptomes temporels*. Dans les fièvres sur-tout intermittentes, cela est très-manifeste.

117. La réunion exacte de ces deux espèces de symptômes (116.), leur distinction de ceux qui ne sont pas nécessaires (114.), & l'examen scrupuleux du rapport que chacun a avec la maladie qu'il accompagne, fournissent le principal fondement pour bien établir le diagnostic & le pronostic. C'est d'eux qu'on tire les signes pathognomoniques & caractéristiques, par lesquels les maladies diffèrent les unes des autres ; & il n'y a point de source qui puisse fournir des explications ou des histoires plus certaines des maladies. C'est encore sur eux qu'est fondée la connoissance solide (45.) de la nature de la maladie, que produit la méthode analytique. Les symptômes temporels servent de plus beaucoup à bien distinguer les différens temps & degrés des maladies.

118. Il ne faut nullement négliger les symptômes non nécessaires (114.), parce qu'ils ont moins de liaison avec la maladie, lorsqu'ils surviennent. On voit évidemment par ce qui a été dit (94, 101, 103, 108, 110.), de quelle utilité ils peuvent être, étant observés avec soin. Ils renferment, en grande partie, la matière importante de la crudité dans les maladies, de la coction, des crises & des différentes terminaisons.

119. Au surplus, tous les dérangemens, qui arrivent dans l'état sain, & qu'on découvre dans toutes les espèces de symptômes, peuvent être aisément rapportés aux fonctions, aux excretions & aux qualités sensibles, & être reconnus, lorsqu'il est nécessaire, sous quelqu'un de ces titres.



PATHOLOGIE PARTICULIÈRE.

De la nature de chaque maladie.

120. LA définition générale de la maladie donnée plus haut (34.), ne comprenant que ce que toutes les maladies en général , & chacune en particulier , ont de commun entre elles , n'enseigne que leur différence de l'état sain. Or, non-seulement elles diffèrent entre elles ; mais même chacune altère , suivant sa manière , la santé ; ce qu'il est sur-tout du devoir du médecin de bien connoître (44.), comme n'étant chargé , dans la pratique , que du traitement de chacune : (12 , 23.) il faut donc procéder du général au particulier.

121. La différence des maladies vient ou de la nature particulière de chacune , & des attributs sans lesquels elles ne peuvent avoir lieu , ou des états étrangers , qui peuvent exister ou ne pas exister , la nature & , en conséquence , le nom générique de la maladie , étant toujours les mêmes. On appelle les premières différences *essentielles* , *primitives* , & les secondes , *accidentelles* ,

secondaires. La connoissance des unes & des autres est très-utile : les premières enseignent les divers caractères des maladies possibles ; les secondes appartiennent aux maladies resserrées dans leurs bornes , telles qu'elles se présentent au médecin , à connoître & à traiter dans les sujets eux-mêmes : on voit aussi clairement par-là avec quel ordre elles doivent être traitées.

122. Le grand nombre des maladies , & leur complication , qui varie à l'infini , exige que , dans l'exposition de leur nature , on suive la méthode des géomètres , & qu'on explique d'abord les maladies les plus simples , pour préparer l'esprit de l'élève à comprendre les composées.

123. C'est pourquoi il faudra considérer séparément plusieurs vices qui ne se rencontrent jamais seuls dans les malades , & mettre au nombre des maladies plusieurs affections d'un caractère plus simple , qui , à parler communément , ne sont pas regardées comme maladie , (38.) ou que les pathologistes appellent encore *causes*. Il y a , en effet , entre les parties du corps humain , un certain concours , par lequel , comme dans la santé , elles se prêtent un secours mutuel , & se conforment réciproquement aux loix de la nature ; de même dans la maladie , elles souffrent ensemble , & se communiquent mutuellement leurs affections ; ce qui fait que ,

dans la pratique , on rencontre rarement de véritables maladies qui , considérées sous l'idée la plus simple , soient sans mélange. Le corps jouit de plus , dans l'état de santé , d'une certaine force avec laquelle il se défend contre les vices particuliers , & s'oppose à ce que l'ordre de ses fonctions soit troublé sur le champ , par le dérangement unique d'une partie quelconque ; en sorte qu'ordinairement la maladie ne se déclare enfin , que lorsque le mal a déjà fait beaucoup de progrès.

124. Ce n'est pourtant pas là une raison pour passer ici sous silence la description de cette espèce de maladie : elle contribue certainement beaucoup à l'intelligence des composées , qui sont produites par les concours des simples : elle répand même de la clarté sur les semences morbifiques (75.) , dont nous parlerons par la suite. Bien plus , elle est d'une si grande importance dans la pratique , qu'on doit continuellement l'employer dans le traitement des maladies : en effet , si on n'adapte pas prudemment aux différens tempéramens des individus , les remèdes & la méthode de traiter , souvent on devient plus nuisible (120.) qu'utile (*). Peu importe , au reste , qu'on appelle ces indispositions *maladies* , ou plutôt *affections* , *vices* , *dispositions vicieuses*.

(*) Voyez I. Huxam, liv. sur les fièvres , cap. I, III, IV.

Des Maladies les plus simples.

125. LA maladie étant inhérente au corps, (36, 42.), elle aura son siège dans les parties qui le forment, & variera elle-même à raison de leur différence.

126. Ainsi elle occupera les parties contenant, ou les contenues, les solides ou les fluides : telle est la première différence des maladies.

127. Or ces deux espèces de parties ont leurs qualités qui les rendent propres chacune à leurs fonctions. Mais de ces parties, les unes sont communes, & les autres plus ou moins restraints aux espèces particulières de chaque genre, suivant les diverses manières dont ces qualités doivent contribuer aux fonctions de la santé. Lorsque nous nous portons bien, nous avons un égal besoin des unes & des autres ; & le dérangement des premières n'est pas plus nuisible que celui des dernières ; d'où naît une autre différence de maladies.

128. Il y a encore une certaine relation & proportion de parties à parties, de qualités à qualités ; proportion qui, lorsqu'elle est dérangée,

change aussi, non-seulement la symmétrie, mais même l'harmonie régulière des fonctions; d'où résulte à cet égard une autre subdivision des maladies.

129. Nous exposerons par ordre, suivant ces différentes classes (126 à 129.), l'histoire des maladies les plus simples; mais, afin qu'on comprenne mieux ce que nous avons à dire, nous allons d'abord développer ce qu'enseigne la véritable chymie sur la matière constitutive du corps humain.

Parties dont le Corps humain est composé.

130. LE corps humain est, eu égard à sa matière palpable, un mélange exact d'humide & de sec.

131. C'est dans la diverse proportion & composition de ces deux principes, que l'on trouve principalement la raison des degrés infinis de consistance, qui forment la différence qu'on remarque entre les parties du corps humain.

132. L'eau constitue l'humide : elle est également composée de parties très-dures & très-

fluides : si on l'en sépare , il ne reste qu'une matière sèche.

133. Cette matière très-mobile , qu'une légère chaleur dissipe , forme la plus grande partie de tout le corps , & produit le fluide de ses humeurs , & la partie molle & flexible de ses solides.

134. Le sec , plus cohérent , plus pesant , & que la chaleur a plus de peine à dissiper , se divise en trois matières de différente nature , qui sont *l'inflammable* que le feu consomme , la *saline* que l'eau absorbe , & enfin la *terreuse* qui résiste au feu & à l'eau.

135. La matière inflammable , le siège de la couleur & de la chaleur , qui tempère l'acrimonie saline , donne de la ténacité aux solides & aux fluides.

136. La matière saline , affoiblie par le phlogistique qui lui est adhérent , & dissoute dans l'eau , est le moyen d'union entre l'eau & le phlogistique.

137. La matière terreuse , la base & le fondement de toute la machine , son soutien contre les injures de l'air , du feu & de l'eau , distribuée en conséquence , quoique dans une portion inégale , dans toutes les parties du corps , donne à chaque fluide la densité dont il a besoin , & aux solides la fermeté qui leur convient.

Unable to display this page

140. Mais comme la vertu cohérente n'est pas la même entre les atômes de chaque matière considérée séparément, de même aussi n'est-elle pas également forte ou considérable entre les matières différentes mêlées ensemble. Les unes ont plus de rapport avec les autres : il y en a qui sont tout-à-fait opposées, & qui n'ont de liaison fixe ensemble, que par le moyen d'une substance intermédiaire.

141. La cohésion de l'humide (132.) est moins forte que celle du sec (134.), d'où il suit que la différente proportion de l'un mêlé avec l'autre, donne lieu à différens degrés de consistance.

142. Dans le sec, la matière terreuse (137.) est la plus cohérente de toutes, & donneroit, par l'assemblage de ses atômes immédiatement rapprochés les uns des autres, une dureté presque insurmontable, si elle n'étoit amollie par l'intervention des autres principes. Lorsque la violence du feu & de l'air a séparé & dissipé les autres matières, il n'y a que la terreuse qui reste. Les os les plus durs étant calcinés par le feu jusqu'à être blancs, conservent leur cohésion & leur forme, quoiqu'ils n'aient plus qu'une pure terre. Cette terre n'est même pas si ferrée, qu'elle n'ait çà & là plusieurs pores ouverts : aussi, plus une partie contient de terre amassée & ferrée, plus elle a de fermeté & de cohérence. C'est

principalement la terre qui fait que le corps humain forme & est toujours un tout composé de plusieurs parties jointes ensemble, sans qu'aucune d'elles se confonde avec une autre : tel est le squelette chymique de l'homme : tel est le principe de cohésion, de repos, d'inertie.

143. Mais est-il besoin, pour soudre ensemble les particules terreuses prêtes à tomber d'elles-mêmes, de l'interposition d'un gluten aqueux, onctueux ? Ce gluten est effectivement nécessaire, toutes les fois qu'une partie, que la terre pure rendroit trop dure, a besoin d'une cohésion fluide, molle, flexible, friable, c'est-à-dire, non entièrement roide ; mais le contact immédiat de ses particules suffit à la terre pour établir la cohérence : l'intervention des matières étrangères ne fait que tempérer la cohésion qui est plus lâche, à proportion que ces matières ont plus de relation avec la terre. En vain objecteroit-on contre cela qu'on donne une plus grande fermeté aux os calcinés, en les imbibant d'eau ou d'huile : lorsque l'air étant chassé, une humeur bien plus épaisse pénètre leurs pores (142), ou vuides ou au moins remplis d'air, est-il nécessaire que la cohésion soit augmentée ? Les glutens eux-mêmes ne doivent leur cohérence qu'à la terre qu'ils contiennent.

144. Pourquoi donc les parties du corps

humain , après avoir été consumées par le feu , se séparent-elles en cendres défunies ? Les parties volatiles étant dissipées , il reste dans la masse terreuse des espaces vuides , qui font que ses molécules sont bien loin de se toucher immédiatement. Bien plus , la fumée & la dépuration de l'esprit , du sel , de l'huile , qui sont dégagés , apprennent aussi qu'une bonne partie de la terre se dissipe en même temps dans l'air ; d'où il suit qu'il n'y a que les parties remplies d'une grande quantité de matière volatile , qui présentent ce phénomène , & qu'il n'en est pas de même de celles qui ont une terre plus épaisse (142.).

145. Il se mêle avec l'eau & la terre qui sont les extrémités opposées de la cohérence , (141 , 142.) & qui ne peuvent être alliées seules ensemble , une matière saline (126.) , & une inflammable (125) , analogues , l'une ou celle-ci , à la terre , & l'autre à l'eau , & qui s'unissent aussi aisément ensemble ; de sorte que leur intervention concilie des matières toutes différentes. Ainsi l'eau se marie avec le sel , le phlogistique avec le sel , & enfin la terre avec le phlogistique ; & de tout cela il résulte un mélange constant , le degré de cohésion qui unit ces matières entre elles , gardant le même ordre , comme convenable au caractère particulier de chacune , & aux rapports réciproques qu'elles ont toutes ensemble ,

145 *. Il faut pourtant convenir que d'après les expériences très-récentes des Suédois, qui prouvent que par l'intervention de l'acide vitriolique, on peut tirer des os des animaux calcinés jusques à la blancheur un acide phosphorique, il devient en quelque façon croyable que cette terre, quelque brûlée qu'elle soit, n'est jamais pure, mais contient un peu de cet acide très-singulier; ce qui le fait différer de toutes les autres espèces de terres simples. D'où on peut conclure que cet acide, de sa nature très-fixe, tient lieu de soudure pour consolider les molécules terreuses. Comme quelques doutes, qui peut-être seront levés par un examen ultérieur, s'opposent à la conclusion, il est plus prudent de ne rien statuer pour le présent.

146. Ce qui prouve évidemment que la composition des parties du corps humain est partout la même, & que les élémens sont les mêmes; que la différence n'est que l'effet de leur diverse proportion. Une matière sèche, mais abondante, unie avec un peu d'humide, forme la partie solide: le mélange opposé de ces deux matières forme la partie fluide; la partie dure ne diffère pas autrement de celle qui est plus molle, ni le fluide épais de celui qui l'est moins.

147. La proportion du sec à l'humide, ou de l'humide au sec, étant donc augmentée, la partie

fluide pourra se changer en une partie solide ; & , *vice versa* , la partie solide pourra devenir plus dure ou plus molle , & la partie fluide plus épaisse ou plus claire. La proportion seule des matières mélangées détermine le degré de cohésion. Cet ouvrage familier à la nature humaine , quoique inimitable par quelque art que ce soit , n'exige pas une espèce différente d'élémens.

147 *. Il faut enfin remarquer que les matières malléables du corps humain dont j'ai parlé depuis le n°. 132 jusqu'au n°. 137 , suivant que par leur mutuelle union , elles constituent les fluides & les solides qui les contiennent , sont en outre remplis intérieurement d'un air commun , qui , en s'y fixant , & ayant perdu son élasticité , semble faire corps avec elles , non - seulement par son mélange , mais même par son union intime avec leurs molécules ; ce qui ayant lieu , autant dans la partie sèche , que dans l'humide plus pénétrable , sans que la consistance de chacun soit altérée , il faut croire que cet air interne doit être attribué aux deux natures , à moins qu'on n'aime mieux croire & dire que le sec se fond dans l'humide , comme le sel dans l'eau. Certainement l'air paroît plus analogue à la matière sèche , à laquelle il est bien plus fortement inhérent qu'à l'humide , & de laquelle il est chassé , avec d'autant plus de peine , qu'il y

reste moins d'humide. De même donc que l'air externe est très-nécessaire pour soutenir la vie animale, de même aussi on a raison de dire que l'air interne est très-utile pour soutenir la composition du corps animal : aussi paroît-il certainement jouer un très-grand rôle dans le mélange des quatre matières malléables (138.), parce qu'elles diffèrent entre elles (140, 145.), & qu'au contraire les élémens de l'air s'unissent indistinctement avec toutes les autres & avec chacune d'elles.

Mais cet air même, dégagé des corps unis par différentes matières, au moyen des mouvemens intestins de fermentation, de putréfaction, d'effervescence, mêlé avec toutes sortes de débris très-déliés, aqueux, salins, huileux & même terreux (144.), qui est connu aujourd'hui sous le nom d'*air fixe*, mérite-t-il d'être appelé lien ou gluten, par l'intervention duquel les autres élémens de tous les corps, & sur-tout des organiques, sont unis ensemble & se tiennent mutuellement (*) ? Cette nouvelle doctrine, fondée à la vérité sur des expériences très-belles & très-utiles, mais merveilleusement altérée par l'abus des mots, la confusion des idées & les

(*) Voyez *experimental essays* by D. Makbride, *ess.* II. pag. 27 & suiv.

faux raisonnemens , ne pouvant soutenir un examen un peu rigoureux , a paru ne s'être concilié des fauteurs que par sa nouveauté (*).

Elle est rejetée en grande partie par les expériences des modernes, qui ont constaté que cet air ne sort pas purement fixe , mais mêlé avec du phlogistique , des corps animaux qui sont réduits en leurs parties , & que ce développement , à la vérité assez constant , ne contient pas la première cause de la résolution des corps. Cette cause ne doit pas non plus être attribuée à la putridité, la seule voie naturelle par laquelle les corps animaux sont réduits à leurs élémens , phénomène unique , quoique se présentant constamment. Cette cause paroît plutôt cachée dans plusieurs autres qui concourent à une même fin.

Il paroît qu'on doit ajouter plus de foi à ceux qui prétendent , d'après les habiles découvertes des modernes , que la cause de la réduction des corps dans leurs parties , vient du principe phlogistique ; mais cette opinion souffre les mêmes difficultés : car il n'a été donné à aucun mortel de connoître parfaitement les rapports , la

(*) Voyez la dissertation de J. D. Haen , sur l'air fixe , soutenue publiquement pour obtenir ses grades par D. de Smetts , sur-tout l'article XVII , pag. 93.

quantité, la qualité d'action, l'agent de ce principe. Aussi la doctrine plus probable, mais non entièrement démontrée de nos jours, par laquelle on donne pour cause à la putridité, un phlogistique trop abondant & trop développé, est-elle beaucoup affoiblie, lorsqu'on la soumet à un examen rigoureux.

147. Des observations en grand nombre, & faites avec beaucoup de sagacité, enseignent qu'il y a dans notre corps une matière ignée, analogue à la matière électrique, plus ou moins agissante, suivant son abondance, ses liens, ses combinaisons, la force des puissances externes, &c.; que cette matière contribue beaucoup à conserver la vie & la santé, & à faire naître & déterminer les maladies. Mais la nature humaine qui ne comprend rien, jusqu'ici, à ces effets, a employé beaucoup de conjectures, de controverse pour les expliquer, mais n'a rien présenté de vrai & de constant.

148. Par l'analyse faite du n°. 130 au n°. 148, il n'est pas difficile de comprendre comment l'homme trouve dans les règnes animal & végétal une matière propre à la nourriture, à l'accroissement, & aux réparations des pertes que fait le corps. Les matières aqueuses, salines, phlogistiques & terreuses, sont les mêmes dans les deux règnes; & ce mélange général n'est pas

différent : aussi le corps humain devient-il à son tour la proie de ces matières.

149. On ne voit pas moins évidemment pourquoi il est si sujet à se corrompre : la quantité abondante de l'air interne, de la matière humide & inflammable, la cohésion, en grande partie plus lâche, de l'assemblage solide, l'abondance de sucs qu'il contient dans toutes ses parties, tout cela contribue aisément à cette corruption. On regarde donc, avec raison, comme admirable la puissance de la vie, qui soutient, pendant tant d'années, sans se corrompre, une machine qui, aussi-tôt après la mort, tombe en pourriture, & qui est continuellement exposée à l'air & à sa propre chaleur ; causes très-efficaces de la pourriture.

Des maladies les plus simples des parties solides.

150. L'IDÉE du solide, considéré en tant qu'il diffère du fluide, est très-simple : cela est commun à tout solide ; mais on réduit cette idée à la seule cohésion de la matière (146.), dont les élémens sont par-tout les mêmes, n'y ayant que leur proportion qui varie, & sur laquelle

le médecin doit sur-tout porter son attention dans les parties solides , en égard à la cohésion dont elle détermine les différens degrés (147.).

151. Les maladies les plus simples , que l'on peut connoître & traiter dans les solides , appartiennent donc aussi à la cohésion ; & on n'en trouve point ici d'autres , ni dans les élémens , ni dans la température , dont la connoissance soit utile & nécessaire ; telle est la première règle de la Pathologie.

152. La cohérence peut être viciée en deux manières , par diminution ou par excès. L'excès est appelé *roideur* , & la diminution , *foiblesse*. Ces deux maladies sont similaires. La troisième , savoir , la *solution de continuité* , n'a aucun lieu ici , parce qu'en la supposant , on conçoit une séparation de la cohésion ; ce qui détruit , en conséquence , l'idée de solide.

153. On distingue le caractère de l'une & de l'autre maladie (152.) par la connoissance du juste degré de cohérence qui rend les parties solides propres aux fonctions de la santé. Le corps étant un composé d'un grand nombre de parties , 1°. solides , dont chacune doit avoir ses mouvemens , sans cependant qu'elles puissent quitter les liens mutuels , qui les unissent , 2°. fluides qui doivent être non-seulement contenues , mais même mues , dirigées & changées de diverses

manières, une trop grande dureté ou une trop grande mollesse n'eût pu que lui être contraire; de sorte qu'un degré moyen entre ces deux extrémités opposées, donne au corps la juste ténacité dont il a besoin.

154. La cohésion convenable à la santé, n'est pas non plus la même dans toutes les parties, & dans tout le temps de la vie : chacune a la sienne qui est différente, à raison de l'usage auquel elle est destinée. Il y a dans une ligne de solidité, prolongée depuis le terme contigu à la fluidité, & absorbée, pour ainsi dire, en elle, jusqu'à la dureté de l'os, plusieurs degrés de cohérence plus ou moins forte; degrés assignés chacun convenablement à leurs parties, & dont le changement est insupportable à l'économie humaine.

155. La force régulière des solides a, comme la santé en général, une certaine étendue, si l'on compare entre eux les corps des différens hommes & leurs parties solides semblables, suivant qu'elles varient à raison de l'âge, du sexe, du tempérament, &c. c'est plutôt une proportion harmonique, qu'une mesure absolue, qui détermine, dans chaque homme, le degré convenable de cohésion.

156. Ce qui fait voir évidemment que le même degré de cohérence est tantôt naturel, tantôt morbifique, & qu'on ne peut juger que par la

fymmétrie des autres qualités du corps , des vices qui viennent de l'excès ou du défaut.

157. On appellera donc *foiblesse* un effort si léger du solide sur la cohésion , qu'il ne peut supporter , sans trop céder , les mouvemens qu'exigent les fonctions de la vie & de la santé.

158. Il n'est cependant pas besoin , pour conserver la cohésion du corps ou d'une partie , du régime le plus exact , & elle éprouve impunément les erreurs légères. Par un bienfait signalé du Créateur , l'homme , exposé à une si grande vicissitude d'accidens , & né pour ce qu'il y a de plus élevé , jouit d'une santé , que les moindres torts ne peuvent tout d'un coup ébranler , afin qu'il ne soit pas toujours ou malade , ou occupé à observer & traiter son corps.

159. Mais le solide faible (157.) , mis en action par une force majeure , ou est trop distendu , la cohésion restant entière , & ne peut se remettre dans son premier état , ou ayant souffert rupture , est entièrement séparé ; ce qui donne lieu de diviser cette maladie en deux espèces , dont chacune a encore ses subdivisions , qui diffèrent à raison de la diversité des parties.

160. On rapportera à la première espèce , 1^o. le relâchement & la flaccidité dans les parties molles , qu'une force légère étend , tourmente ou dilate extraordinairement.

2°. L'inertie dans les parties naturellement élastiques, lorsque devenues extrêmement molles & lentes, elles étouffent les mouvemens qu'elles reçoivent, & ne reviennent pas dans leur premier état, malgré le choc qui leur est communiqué.

3°. La flexibilité dans les os, qui, ayant perdu leur fermeté, cèdent trop aisément aux puissances qui agissent sur eux par torsion ou par pression, & ne défendent pas assez leur forme, ou celle des autres parties du corps, auxquelles ils servent de soutien.

161. La seconde espèce (159.) comprend, 1°. la finesse, la tendreté dans les parties molles, dont les fibres écartées, parce qu'elles sont trop minces, éprouvent une rupture beaucoup trop prompte; diathèse pour l'ordinaire spécifique, mais d'autant plus dangereuse, à cause de la trop grande mobilité à laquelle elle est souvent jointe.

2°. La langueur dans les mêmes parties molles, qui, ramollies par les sucs corrompus qu'elles contiennent, ou long-temps échauffées par des matières aqueuses, huileuses, mucilagineuses, ou enfin rongées par des matières acrimonieuses, tombent en langueur, & devenues friables, perdent toute leur liaison mutuelle. Un mouvement intestin étant excité dans les parties, la pourriture agite les matières aériennes, aqueuses,

salines & phlogistiques, les tire des interstices de la matière terreuse, meut ainsi en même temps la terre elle-même; ce qui, en conséquence, diminue la cohésion. C'est ce que prouve la tendresse délicate, qu'on remarque dans les chairs, lorsqu'elles commencent à se corrompre, ou leur consistance friable, lorsqu'elles ont cuit trop long-temps dans l'eau.

3°. Les fentes dans les parties naturellement ferrées, lorsque cédant plus difficilement à cause de leur tissu plus sec, elles ne peuvent être écartées, sans former des fentes, & sans que la solution de la cohésion latérale de leurs fibres ait lieu.

4°. Les fractures dans les os, dont la substance affoiblie par des matières grasses & glutineuses, rongée par celles qui sont acres, est rompue par des mouvemens légers, la fermeté de la cohérence étant détruite.

162. La cause générale de toutes ces espèces de foiblesse (160, 161.), existe dans les contacts trop rares & pas assez ferrés ou relâchés par un mouvement intestin des particules élémentaires de la terre qui constitue la base des solides (142). En effet, la force de cohésion répond au nombre & à la proximité de ces contacts. De-là la délicatesse des fibres, innée, ou l'effet du régime de vie trop mince, la quantité des fluides,

supérieure à celle des solides , l'abondance considérable des fluides aqueux , muqueux & gras , ou leur défaut de liaison avec la matière terreuse (143 , 144.) ; la distraction violente des parties au-delà de leur ton naturel : c'est à quoi contribuent les différentes âcretés que contractent les solides , par le moyen des fluides , en attirant & retenant l'eau si utile , en détachant le phlogistique , en atténuant le gluten , en rongant la terre , & enfin en bouleversant toutes les humeurs. Cette étiologie est confirmée par la génération , l'accroissement , l'analyse des os , par leurs maladies & les remèdes qu'on emploie pour les guérir. En effet , les os ont une matière terreuse plus abondante , plus compacte & plus dépouillée que celle qui existe dans les autres parties moins dures ; ce qui fait voir combien elle agit puissamment dans la consolidation de ces mêmes parties.

163. Si l'on examine les deux espèces de maladies auxquelles est exposé le solide foible (159.) ; si on les compare avec ce qu'exige la santé dans les différentes parties , il est aisé de voir qu'elles sont la pépinière d'un grand nombre d'autres maladies très-graves , sur-tout lorsqu'elles sont accompagnées de puissances nuisibles , venant du défaut de régime , ou d'ailleurs.

164. On comprend aussi par-là la roideur ,

(152.), qui est une affection opposée à la première ; car elle suppose dans les solides une cohérence très-forte, qui fait qu'ils résistent à leur écartement plus que ne le demande ou que ne le peut supporter impunément la règle de santé (153.).

165. Elle donne de plus aux différentes parties, suivant le degré où elle est en elles, ou une fermeté insurmontable, ou une fragilité qu'il est impossible d'empêcher. C'est pourquoi on peut distinguer ici deux espèces de roideur, &, en établissant les espèces suivantes, considérer, 1°. la tenacité dans les parties molles, lorsqu'on a beaucoup de peine à les séparer ou à les distendre. On en a un exemple dans les chairs des animaux fort âgés.

2°. La dureté dans les parties molles aussi, lorsque durcissant contre nature, ou changées en cartilage, en os, ou en pierre, elles cessent d'être flexibles.

3°. La fragilité de verre dans les os, différente de la fragilité spongieuse (161, 4°.), & causée par la trop grande condensation de la matière, qui fait que les os, frappés rudement, se rompent plutôt que de maintenir leur cohésion, en cédant un peu ; c'est ce que prouvent les os qui sont plus fragiles l'hiver, & chez les vieillards qui jouissent de la meilleure santé. Les parties molles

ne sont pas non plus entièrement exemptes de cet accident.

166. Cet état (165.) suppose dans les solides un élément terrestre excessivement abondant, ou trop compact, dont les particules, manquant d'un air ou d'un humide qui les traverse, ont des contacts mutuels, trop rapprochés & trop nombreux.

Les états contraires à ceux dont il a été fait mention plus haut (162.), sont donc antécédens, & viennent de la naissance, du sexe, du tempérament, du genre de vie, des corps environnans, des puissances mécaniques, &c. Il y a en outre dans la durée même de la vie saine, la plus modérée & la plus uniforme, une certaine progression tacite, mais continue pour l'endurcissement du corps, que personne ne peut éviter avec sûreté. En effet, la nature étant perpétuellement occupée, depuis la naissance, à disposer & fortifier les organes, pour les fonctions que chacun doit remplir, en épaisissant leur mollesse primitive, leur a donné peu à peu la fermeté pleine du moyen âge, convenable à chaque partie; le même ouvrage se continuant pendant la durée de la vie, il est certainement nécessaire, l'assemblage des particules devenant trop grand, qu'il y ait excès de force, c'est-à-dire, rigidité, laquelle est en conséquence compagne naturelle

de la vieillesse , & l'avant-coureur , par une loi inévitable , de la mort des vieillards.

167. Cet état donne encore lieu à plusieurs obstacles aux cours des humeurs , aux sécrétions , aux excrétions , à la nutrition , à l'accroissement , aux mouvemens & aux sens , suivant qu'il domine dans tout le corps , ou seulement dans quelqu'une de ses parties.

168. Les deux espèces de maladies détaillées (159, 164.) , ont une telle étendue , qu'il n'y a aucune partie solide qui n'y soit sujette , parce qu'elles affectent ce que toutes les parties solides ont de commun entre elles. Aussi n'attaquent-elles pas seulement le solide le plus petit , considéré le plus simplement possible , soit comme une fibre très-déliée , ou comme une petite lame , soit comme un *coagulum* sans figure , mais même les membranes , les vaisseaux , les viscères , les chairs , les ligamens , les tendons , les cartilages , les os , & toutes les autres parties , dont le solide le plus petit forme la matière ordinaire. Il ne faut pas même en excepter les parties qui deviennent plus ferrées ou plus épaisses , par la compression & le desséchement des vaisseaux dont la liqueur épuisée , ou devenue plus dense , a collé les parois les unes contre les autres : il ne faut pas encore en excepter les parties que l'addition d'une substance quelconque augmente de volume.

Des maladies du solide vif.

169. J'APPELLE solide vif ce qui jouit de la force vitale.

170. La force vitale du solide est la faculté qu'il a de se contracter, de se crisper, lorsqu'il est touché & irrité.

171. Le sujet irritant est tout ce qui, par son contact, porte la force vitale (170.) à agir : de ce genre sont non-seulement les matières âcres, mécaniques, chymiques, &c, mais aussi d'autres d'une qualité toute différente, & même très-douces, qui, parvenant aux solides du dedans ou du dehors, causent quelque changement dans l'état naturel. Mais ces matières ne sont que les occasions, & non les véritables causes de la contraction, celle-ci ne répondant point du tout, comme effet, à l'action irritable, & n'étant pas produite par son action sur le solide privé de vie.

172. On peut donc concevoir deux facultés dans le solide vif ; l'une, comme de sentiment (*)

(*) Je dis la faculté comme de sentiment, pour ne pas paroître parler ici de la véritable sensation qui appartient à l'ame logée dans le corps, & qui partage avec lui les

par laquelle il ressent, d'une manière qui lui est propre, l'action irritable; l'autre de mouvement, par laquelle, en se contractant, il oppose la force à la force, & semble repousser ce qui trouble son état de repos.

173. Il suit de-là que, lorsque la vie agit dans le solide, on remarque trois états consécutifs, savoir, d'irritation, de sentiment & de contraction. Ces états concourent ensemble en se succédant très-rapidement; s'excitent mutuellement, sans cependant agir avec une égale puissance, ni toujours suivant la même loi.

174. La contraction paroît, à la vérité, constamment proportionnée au sentiment, étant elle-même plus ou moins grande, suivant que le sentiment est en elle dans un degré plus ou moins

affections. La faculté dont j'entends parler est corporelle; particulière à la vie de tous les animaux, & subsistant même encore quelque temps dans leurs parties, après qu'on les a tirées du corps vivant: cette faculté existe aussi dans les plantes: celles qui l'ont à un plus grand degré, ont, en conséquence, coutume d'être appelées *sensitives*, parce qu'elles produisent des phénomènes analogues à la sensibilité humaine. Il n'y a pas de différence dans ce qui se manifeste dans le solide vif de l'homme, excité par la force d'un irritant, quoique l'ame ne sente rien: par une raison semblable, les sensations douloureuses de l'ame n'altèrent souvent en rien la force vitale.

fort. Mais si l'on considère, soit la nature du sujet irritant, soit les parties qu'il affecte, on verra que la proportion n'est pas toujours la même entre l'irritation & le sentiment : il en résulte, au contraire, plusieurs différences marquées qu'on ne peut réduire à certaines loix.

175. En effet, quoiqu'il soit probable que la force vitale est répandue dans tout le corps vivant, la raison & l'expérience persuadent cependant qu'elle n'a pas une égale vigueur dans chaque partie; qu'elle est plus vive, plus tenace dans les unes; qu'elle est moindre de diverses manières dans les autres, tant par ses effets que par sa mobilité & sa durée; qu'elle est enfin très-médiocre dans quelques-unes, où à peine l'apperçoit-on distinctement. On doit à la sagacité ingénieuse de Haller, d'avoir découvert tout récemment que le cœur occupe le plus haut point de cette gradation, & immédiatement après lui l'estomac & les intestins, ensuite le diaphragme, & enfin les autres muscles. Ce qui est aussi merveilleusement confirmé par les observations des praticiens.

176. On remarque encore dans toute l'habitude du corps différens degrés de cette force vitale, suivant l'âge, le sexe, le tempérament, le genre de vie, l'état de grossesse, celui des couches, & autres : la nature particulière & le

défaut d'habitude, établissent aussi une différence à cet égard.

177. D'où il arrive que chaque homme, ou chacune de ses parties, n'éprouve pas, dans un degré égal, l'action du sujet irritable, & que la même chose peut être un sujet irritable pour les uns, & ne pas l'être pour les autres, dans un temps pour ceux-ci, & dans un autre pour ceux-là.

178. Il y a aussi entre les parties vives un certain concours, une certaine conspiration, par laquelle elles se portent mutuellement à des contractions communes, quoiqu'il n'y en ait qu'une qui soit malade; enforte qu'une seule partie irritée met quelquefois en action tout le corps; d'où il naît des mouvemens, tantôt salutaires, tantôt nuisibles (99, 104.).

179. La force animale, qui régit les sens, communique aussi avec la force vitale, & étant violemment affectée, peut lui être une cause d'irritation, comme celle-ci à son tour peut l'être à l'autre. C'est pourquoi il est constant que l'ame est aussi impliquée dans ce commerce réciproque des deux forces.

180. Si l'on fait attention à tout ce qui a été dit jusqu'ici (169 à 180.), on voit évidemment combien d'effets importans émanent du principe vital, en santé comme en maladie. C'est sur lui
que

que sont fondées , en grande partie , les forces conservatrices , destructrices , médicatrices de la nature humaine (4, 5, 37, 51, 99 & suivans.). Lorsque les irritations morbifiques agissent sur ce principe, il naît différentes affections, à raison de la différence qu'établit entre un homme & un autre (176.), entre deux parties (175.) le degré différent où il est. C'est encore au principe vital que sont dus principalement ces efforts de la nature, qui constituent l'autre source de symptômes (101.). Enfin les opérations de la plupart des remèdes dépendent de cette même force motrice.

181. Ceux qui rapportent à l'ame ce principe appelé *extraordinaire* par Hyppocrate, n'expliquent pas, comme il faut, pourquoi il a lieu sans qu'on en ait connoissance, pourquoi il n'obéit pas à la volonté; pourquoi enfin il agit encore quelque temps sur les parties du corps, après qu'elles en ont été séparées. Il paroît donc plus juste de l'attribuer au corps, quoique les actions volontaires prouvent qu'il est encore, en quelque point, soumis à l'empire de l'ame.

182. Mais comme son action se manifeste moins dans les fluides que dans les solides, il faut dire qu'il a plutôt son siège dans ceux-ci que dans ceux-là; de manière cependant qu'on puisse croire qu'il y a quelque chose de lui

caché dans les humeurs même, d'où naissent les solides, à moins qu'on ne prétende qu'il naît ou arrive dans l'instant même de la concrétion : alors on dira, s'il a lieu, qu'on l'a observé pour la première fois.

183. Mais comme il peut se rencontrer ou ne pas se rencontrer, le solide étant entier, à peine doit-on le rapporter à la nature de celui-ci, considéré simplement en lui-même. C'est donc à tort qu'on le cherche dans les élémens des parties solides, ou dans leur mélange, ou dans le gluten, ces élémens subsistant après la mort, & ne paroissant pas beaucoup changés. Il n'est pas constant que le principe du solide, tel que l'esprit le conçoit, provenant des élémens terreux, joints par un gluten, existe réellement, bien loin de vivre.

184. Il est inutile de supposer précairement dans le solide une structure feinte, comme fondement de cette force, puisqu'il n'y a pas lieu ici (174.) aux loix mécaniques, & qu'il n'est pas en conséquence question de la structure du solide, mais de la force dont il agit.

185. On ne peut non plus rapporter avec quelque espèce de vérité, pour cause du même principe, l'élasticité, la pesanteur, l'attraction, la résistance, l'effervescence, l'explosion & les autres forces des corps inanimés, enseignées par

les phyficiens & les chymistes. Donnera-t-on pour cause la force électrique ? La nouveauté a engagé , après un grand nombre d'hypothèses , que le temps a dissipées , à s'imaginer d'attribuer à la force électrique les mouvemens vitaux ; mais l'espérance qu'on avoit conçue s'est évanouie , après avoir comparé entre eux , sans prévention , les phénomènes de l'une & l'autre force motrice.

186. C'est donc avec raison que nous distinguons la force vitale de toute autre force motrice des corps , découverte jusqu'ici , & que nous la regardons comme le principe de son espèce , propre au corps vivant , & n'agissant que par des loix qui lui sont particulières , & que l'observation seule peut faire découvrir. Mais comme ce principe paroît très-actif dans toute l'étendue des corps organiques vivans , animaux , végétaux , zoophytes , quoiqu'à différens degrés , suivant leurs différences , tant qu'ils vivent ; comme il est constant qu'il n'existe en aucun endroit , dans les corps inanimés , au-delà de l'enceinte des premiers ; comme au contraire il distingue les corps vivans des morts , il est arrivé de-là que de tous temps on a attribué à la force vitale , comme les restes de la vie , les mouvemens par secouffes & leurs palpitations spontanées ou forcées par irritation

chez les animaux coupés par morceaux, ou dans les viscères arrachés des corps vivans. Pourquoi donc aujourd'hui aime-t-on mieux employer les mots indéfinis d'irritabilité, de mobilité, d'agilité, &c. ?

187. Mais comme on ne peut assigner aucune particule qui, tant qu'elle a vie, ne soit composée que de solide, & n'ait pas dans sa substance plus ou moins de fluide (182.); comme de plus la mollesse de la fibre est plus favorable à la force vitale que sa dureté, & que cette force est souvent affoiblie dans le cœur le plus vivace, par des causes même très-légères, & qui en sont bien éloignées; comme au contraire dans les parties séparées du corps, cette même force n'ayant plus de commerce avec lui, est bientôt en fuite & dissipée, il est certainement permis de douter si les solides la contiennent innée en eux-mêmes, ou s'ils ne la reçoivent pas d'ailleurs par influence, & si ce n'est pas par l'influence quelconque d'une puissance provenant de la même source, qu'ils peuvent la conserver long-temps. Les observations pathologiques & les expériences prouvent certainement que les nerfs jouent ici un grand rôle.

188. Il suit de ce qui a été dit (169 à 188.); que ce principe moteur est de si grande importance, qu'il mérite l'attention non-seulement des

Phyſiologiſtes , mais même , & encore plus , des Pathologiſtes , & qu'il peut avoir ſes maladies qui ſoient très-fréquentes , & capables , ſeules ou compliquées avec d'autres , d'exciter dans les fonctions pluſieurs troubles différens , ſans cependant qu'on puiſſe placer convenablement ces affections entre ſimilaires , élémentaires , de la température ou de toute la ſubſtance , ou même entre les maladies des ſolides , appellées *organiques* par les anciens , ni enfin entre celles des fluides , découvertes par les modernes ; de ſorte qu'on eſt obligé de leur donner un titre particulier. Pourquoi ne pas ſuivre la dénomination qu'a donnée le premier Hyppocrate , qui veut , avec raiſon , qu'on examine dans l'homme , outre les parties contenant & les contenues , celles qui ſont extraordinaires ?

189. La force vitale peut être viciée de deux manières , ſavoir , par excès & par défaut. J'appellerai celui-ci *langueur* , & l'autre *irritabilité* : l'état moyen entre ces deux extrêmes établit la ſanté. C'eſt à tort que quelques-uns confondent avec ces deux affections la foibleſſe ou la roideur (151) de la cohérence.

190. J'appelle *irritabilité* une ſi grande ſenſibilité (172.) dans le ſolide viſ , que la plus légère cauſe ſtimulante excite en lui des mouvemens extraordinaires , qui troubtent l'ordre régulier des fonctions.

191. On juge de la mesure de l'irrégularité de ces mouvemens , lorsqu'on connoît la force , & qu'on compare l'action de la cause irritante avec l'intensité , la durée , le retour & l'étendue des contractions qui en sont la suite ; en sorte que ceux qui sont sujets à cette maladie , ne peuvent supporter ce que souffrent aisément ceux qui se portent bien.

192. Il faut cependant remarquer , tant dans les divers sujets , que dans les diverses parties du même individu (175 à 178.) , la différence de sensibilité , qui ne passe pas les bornes de la santé , & ne pas regarder tout d'un coup comme affection morbifique la disposition à ne pouvoir souffrir chaque irritation particulière ; disposition qui appartient au tempérament , quoiqu'elle puisse cependant être cause de maladie.

193. Cet excès occupe ou tout le corps , parce qu'il est uni avec l'ame , ordinairement plus irritable que lui , ou seulement une partie , que l'occasion la plus légère jette dans le désordre , parce qu'elle n'est pas bien disposée avec son tout.

194. Il est difficile , connoissant si peu la nature de la force vitale , de découvrir les sources d'où provient cette maladie. L'observation apprend cependant qu'elle est le plus souvent la suite , 1^o. d'une délicatesse & d'une tendreté

singulière des solides (161, 1.); d'autres fois, 2°. d'une tension serrée des fibres, jointe à une élasticité très-mobile; 3°. d'une grande agilité dans les sens, qui, donnant plus de mouvement au système nerveux, indique (187.) qu'il est accompagné d'une semblable affection des mouvemens vitaux; 4°. souvent même d'un grand épuisement dans les fluides ou de leur âcreté, les humeurs étant en même temps épaissies; 5°. d'une agitation plus forte dans la circulation. C'est à quoi disposent les maladies héréditaires, l'âge trop jeune, le changement de tempérament, les femmes, le climat trop chaud, un genre de vie splendide, sans exercice, ou même un régime trop sévère, ayant soin d'éviter avec une crainte servile tout ce à quoi on n'est pas accoutumé, les maladies aiguës, celles qu'on appelle *fiévreuses & chaudes*. L'ame rend-elle le corps plus irritable (193.)? Le corps rend-il l'ame plus irritable? c'est ce qu'on ne peut décider, l'un n'étant pas plus probable que l'autre. Il est également douteux s'il y a dans les ames une différence intime.

195. Quant aux effets généraux, qui proviennent de l'irritabilité, on peut les réduire aux vibrations, aux trémouffemens des solides, aux crispations, aux tensions, aux spasmes, aux convulsions; de ces affections peuvent émaner de nouveau des douleurs, des inquiétudes, des

contractions dans les vaisseaux ; des obstructions, des inflammations , & beaucoup d'obstacles & de dérangemens dans la circulation, les secrétions, les excrétions & les autres fonctions, comme il est facile de s'en convaincre, en appliquant, eu égard en même temps au rapport mutuel des parties (178, 179.), ces mouvemens irréguliers aux différentes parties du corps, aux membranes, aux vaisseaux, aux viscères, aux glandes, aux muscles, aux fibres motrices, aux organes des sens, &c ; ce qui donne lieu de douter qu'il y ait une autre maladie pareille à celle-ci, & qui rende l'homme sujet à autant & à d'aussi grands maux.

196. La langueur (189.) du solide vif suppose la sensibilité diminuée à différens degrés ; & , en conséquence, lorsque l'irritation a lieu, des efforts sur la contraction, si légers, qu'ils ne fussent pas pour produire les mouvemens nécessaires à la conservation économique du corps.

197. La langueur a lieu, ou dans tout le corps, ou dans une seule de ses parties, avec plus ou moins d'éloignement de la vigueur naturelle, dont la perte entière, universelle ou particulière, est la mort.

198. Elle a coutume d'être accompagnée, 1^o. d'une épaisseur grossière dans le tissu fibreux,

laquelle est opposée à la délicatesse & à l'amin-
cissement (161, 1.), & le tissu fibreux a de la
peine à se mouvoir, à cause de son trop grand
volume; 2°. d'une roideur tenace des parties,
ou dure, inflexible (165, 1, 2.), pesante par
le poids qui y est ajouté, & la liaison ferrée
des parties terreuses; 3°. d'un relâchement &
d'une inertie (160, 1, 2.) provenant d'un amas
de matières aqueuses, muqueuses, & grasses;
4°. d'un mélange d'humeurs froides, aqueuses,
visqueuses, ou terrestres, & trop épaisses; 5°.
de leurs mouvemens plus lents dans les vais-
seaux; 6°. enfin, d'un engourdissement dans les
sens, & les mouvemens de l'ame. Tout ce qui
peut donc donner lieu, dans un sujet, à ces
affections, est regardé comme propre à produire
aussi la langueur. Les affections que nous venons
de détailler étant opposées à celles qui sont dé-
crites plus haut (194.), celles-ci servent à faire
comprendre les autres.

199. Il n'est pas difficile de distinguer les maux
que cette maladie attire sur toutes les espèces
de fonctions, puisqu'il n'y en a aucune qui puisse
impunément se passer de l'influence du principe
vital. Il en résulte sur-tout des maladies chroni-
ques très-rebelles, & même incurables, les médi-
camens ayant très-peu de vertu, à cause de la lan-
gueur où sont les forces de la nature (18, 180.).

Des maladies des solides contenant.

200. LA structure la plus générale & la plus évidente des parties solides du corps humain ; qu'on puisse concevoir , est celle par laquelle elles forment des cavités qui diffèrent beaucoup entre elles , tant par la grandeur , la figure , que par la direction , & qui sont propres à recevoir , contenir , transmettre , charrier , séparer & chasser au dehors les diverses matières. Tout l'assemblage solide du corps est donc compris sous le titre de *parties contenant*.

Quoiqu'il ne paroisse pas croyable que cet assemblage ne soit qu'un composé de purs vaisseaux , il est cependant certain qu'outre les vaisseaux , la nature propre des parties , non-seulement molles , mais même les plus dures , contient intérieurement (132) plus ou moins d'humide , que l'on peut dire avec raison être renfermé dans les pores & les interstices du solide qui sert de liaison.

201. Or la Physiologie enseigne que chaque cavité a son mode , lequel est très-convenable aux fonctions de la santé. Lors donc que , d'une façon ou d'une autre , les cavités s'écartent de

ce mode , il survient des maladies , même considérables , & très-fréquentes , à cause de la grande mutabilité , tant des parois que des fluides contenus.

202. Entre ces maladies , on doit sur-tout exposer celles qui regardent la grandeur trop grande ou trop petite de la cavité interceptée par ses parois , ou des orifices par lesquels elle reçoit & donne issue. Ces maladies sont en effet plus évidentes que les autres ; & nombre d'accidens différens , & très-importans , les rendent graves ; elles font connoître la nature des différens maux qui viennent de cette source.

203. La grandeur considérablement augmentée de la cavité ou de l'orifice , divisée en ses espèces , établit ,

1^o. La *dilatation* , laquelle a lieu lorsque les parois de la cavité , trop éloignées les unes des autres , décrivent dans tout leur contour un espace beaucoup trop large. Cette maladie peut arriver dans toutes les cavités du corps , dans les grandes comme dans les petites , dont les parois sont capables de distension , soit que ce soient des canaux , des sinus , des réservoirs , ou des pores , des cellules ou des interstices. Mais elle a sur-tout lieu , lorsque le fluide contenu agit sur les parois , en les écartant avec une force beaucoup trop forte , pour que celles-ci puissent , par des efforts con-

traires, la surmonter. Les causes de cette maladie sont la quantité de matière amassée, trop abondante dans une cavité; son volume trop augmenté par l'écartement, le passage difficile des humeurs, le choc violent de celles qui arrivent, la diminution de la force des parois, ou la destruction de celles qui les soutiennent en dehors.

2°. L'*anastomose*, que les Pathologistes appellent dans ce cas le *relâchement immodéré de l'orifice de la cavité*, qui reçoit, donne issue; d'où il arrive qu'il entre ou sort plus de liqueur, ou toute autre que celle qu'exige la loi de santé: les causes de ce relâchement sont les mêmes que celles de la dilatation (1°), en y ajoutant seulement la paralysie des sphincters, lorsque les orifices en ont.

3°. L'*écartement* que l'on dit avoir lieu, lorsque les fibres, qui forment le tissu membraneux des cavités étant éloignées, se séparent tellement de leur contact mutuel, qu'il se forme, sans qu'il y ait solution de continuité, des interstices entre-ouverts, qui, comme un tamis, laissent transfuser l'humeur qui auroit dû être contenue; les mêmes causes (1°.) produisent cette maladie, à la différence qu'elles agissent à un degré supérieur, ou lorsqu'elles sont appliquées plus long-temps, principalement sur les cavités, dont les parois ont un tissu plus délicat, ou que la maladie a rendu plus lâches (160, 1.).

4°. La *division*, lorsque, la cohésion des fibres étant véritablement détruite, cohésion qui constitue leur état sain, les parois des cavités sont percées, ou les bords des orifices trop dilatés par une plaie; ce qui peut arriver par une force mécanique externe, tranchante, piquante, contondante, déchirante, ou par une rupture occasionnée elle-même par la distension des fluides contenus, que l'on appelle en grec *βελίς*, ou par une érosion causée par des matières âcres; affection que l'on nomme *consomption*.

204. Si, aux puissances nuisibles qui viennent d'être détaillées, il se joint une foiblesse naturelle ou morbifique (157.), ou la langueur (196) de tout le corps, ou d'une seule de ses parties (154, 155, 175, 176, 197.), par le concours de ces semences (75.), ces affections (203.) arriveront encore plus aisément.

205. Les trois premières (203, 1, 2, 3.) ne sont pas tellement contre nature, qu'elles ne puissent aussi avoir lieu dans l'état de santé, quoiqu'à un moindre degré, & qu'on ne les supporte facilement alors; bien plus, elles sont même nécessaires pour différentes fonctions de la vie; comme on en a une preuve évidente, en réfléchissant sur les différens changemens qu'occasionne l'âge dans les parties, sur les états particuliers où se trouvent les deux sexes & sur-tout le sexe

féminin, &c. On ne peut, en conséquence, regarder ces trois premières affections comme maladies, que lorsqu'elles sont sans bornes, ou lorsqu'elles arrivent dans un ordre & un temps non-convenable, & affectent les parties, soit solides, soit fluides mal disposées.

206. Il n'est pas moins évident que ces quatre espèces (203. 1°. à 4°.) de maladies des cavités diffèrent entre elles, principalement par les degrés qu'elles parcourent, & que les trois dernières peuvent, la première ayant déjà paru, être produites par celle-ci, la dilatation, lorsqu'elle s'étend jusqu'aux orifices des conduits, dégénérant en anastomose, ou en écartement, lorsqu'elle est augmentée, & l'écartement enfin en division : c'est ce qu'il est sur-tout important de remarquer, pour prévenir à temps la maladie, d'autant plus que les trois premières espèces sont souvent aisées à guérir; au lieu que la cure de la dernière, de la solution de continuité, s'obtient plus difficilement.

207. Il suit de-là plusieurs effets différens, qui, bien considérés, & appliqués à chaque partie du corps, déclarent l'origine de plusieurs maladies très-graves.

La dilatation produit d'abord des tumeurs souvent prodigieuses, lorsque les parois trop tenaces éprouvent long-temps la force qui les

dilend peu-à-peu. La nature prévient alors quelquefois la rupture de ces parois, qui seroit la fuite de leur amincissement, en les rendant plus denses, plus épaisses, & en les revêtant extérieurement ou intérieurement, par addition successive de nouvelles couches membraneuses, en fortifiant les parois des cavités : elle a aussi soin, la matière dilatante qui touche les parois des vaisseaux étant un peu épaissie, qu'elle serve de soutien aux parois des canaux. De-là résultent plusieurs dérangemens de conformation dans l'état sain, qui trompent ceux qui ne sont pas assez vigilans, & qui veulent tirer & expliquer, de l'état d'une particule amplifiée par la maladie, sa composition naturelle, comme si, outre la grandeur, rien autre chose n'avoit été changé. L'écartement trop violent cause des ruptures, d'où s'ensuit l'issue des fluides contenus, & nombre de maux qui en sont la suite, qui sont même quelquefois avantageux.

L'effort trop considérable de la matière poussée dans les cavités distendues, son passage étant intercepté, le mouvement vital étant augmenté, ainsi que la chaleur, produit l'inflammation, la suppuration, ou cause la mort, la chaleur étant augmentée, la pourriture excitée, & la force de la pression arrêtant l'influence vitale sur les vaisseaux des parois & des parties voisines; ou le mouvement progressif étant retardé par degrés &

enfin intercepté, il acquiert d'autres acrimonies de différente nature, souvent rongeantes, & qui, en irritant le solide vif, excitent des mouvemens irréguliers. Si une partie plus déliée de matière amassée dans une cavité devenue plus large, transude par un orifice trop étroit, ou par l'écartement des parois (206.), la partie la plus épaisse étant retenue, & devenant peu-à-peu plus dense, produit des tumeurs solides, molles, dures.

L'anastomose, ou le relâchement provenant enfin de la dilatation prolongée (206.), dissipe quelquefois tout d'un coup la matière long-temps amassée & resserrée, & met ainsi une fin bonne ou mauvaise à la maladie. De l'introduction d'une matière étrangère dans les orifices trop larges des conduits, ou de sa sortie de ces orifices, naissent des déplacemens, des obstructions, des échymoses, des angoisses, des dérangemens dans les sécrétions & les excrétions, différentes tumeurs.

Les maux que produit la naissance prompte ou tardive de l'écartement ou de la division, sont les mêmes.

Mais, lorsque les parois des cavités, fortement & long-temps distendues, perdent enfin leur élasticité, ou se roidissent dans cet état, on ne doit pas être étonné que les maladies, qui naissent
de

de cette source, soient souvent de si longue durée, & même incurables, sur-tout si on les néglige dans le commencement, quoique les causes de la distension n'aient plus lieu.

208. Il y a cependant, dans ces maladies, quelque ressource que la nature emploie à la conservation du corps, lorsque l'abondance des humeurs doit être diminuée ou la matière nuisible séparée de la masse des humeurs, & chassée au dehors. C'est principalement sur cette ressource que sont fondées les hémorragies, ou les autres évacuations critiques & les métastases.

209. L'autre espèce d'affection morbifique des cavités renferme les maladies du rétrécissement, dont il est aussi utile de connoître les espèces décrites avec précision par les anciens, suivant qu'elles diffèrent entre elles, par les diverses manières dont elles arrivent. Ces maladies sont :

1^o. L'*obstruction* qui désigne une cavité si remplie d'une matière amassée & trop épaisse pour circuler, qu'elle cesse de donner passage au fluide : aussi ne sont-ce pas alors les parois qui sont viciées, mais les humeurs qu'elles contiennent, qui pêchent de diverses manières ; ainsi c'est une humeur saine, d'une fluidité convenable, qui est poussée par hasard dans les orifices dilatés des conduits, qui naturellement plus étroits, ne sont destinés qu'à charrier une liqueur plus déliée ; ce qui peut

arriver par anastomose (207) : ou c'est une matière naturelle qui a dégénéré, qui est devenue trop tenace, muqueuse, phlogistique, grasse, semblable à la lie d'huile, empyreumatique, terreuse, grumelée, en forme de bouillie, purulente, bourbeuse, &c. ; ou c'est enfin une matière étrangère, une pierre, du plâtre, un gluten, un ver, des excrescences considérables, des os, des corps étrangers avalés, des corps onctueux & autres semblables, ou engendrés dans le corps par maladie, ou entrés extérieurement, appliqués & engagés dans les cavités des conduits ou les orifices, enforte qu'ils ne peuvent ni eux ni les autres corps convenables, être chassés. On pourroit encore ajouter à cet article, l'introduction d'une partie dans une autre, le *volvulus*, &c. dont on traitera par la suite.

2°. L'engouement très-bien connu par les soins de Kaemphius, qui ne diffère de l'obstruction (1.), qu'en ce qu'il établit, sinon les maladies, au moins les dispositions contre nature même des parties contenant, & qu'il a sur-tout lieu dans les viscères étroits, lorsque les vaisseaux sanguins, sur-tout ceux du système de la veine porte, tous les vaisseaux abdominaux & autres sont gorgés, distendus par le sang qui circule trop lentement, & qui enfin devient stagnant, qui est mal mélangé, déjà corrompu par lui-

même & par la stagnation, qui est dépouillé de la fluidité, polypeux, épais, ou lorsque d'autres humeurs bilieuses, muqueuses, pituiteuses, amassées dans les follicules, les réservoirs, les vaisseaux, ayant perdu leur partie la plus fluide, & ayant acquis différentes aigreurs, deviennent stagnantes, & aggravant, distendant, pressant & irritant les parties contenantes, occasionnent en elles différentes lésions. De-là naissent les affections très-graves des nerfs & de la fibre vitale, & un grand nombre de maladies, suivant la nature & l'abondance de la matière nuisible, le mode & le degré de la lésion, &c.

3°. L'*étroitesse*, le *resserrement*, le *rétrécissement* du passage, qui arrivent lorsque les parois, leur épaisseur étant augmentée contre nature, ou une tumeur saillante intérieurement, diminuent, détruisent la cavité; ce à quoi contribuent des humeurs amassées dans les vaisseaux ou dans les interstices des membranes, la chondrogénie, l'ostéogénie, la lithogénie, l'emphysème; les tumeurs inflammatoires, purulentes; les sarcomes, les polypes, les caroncules, les squirrhes, &c. nés dans le tissu des parois, & proéminens dans la cavité.

4° La *compression* qui a lieu, lorsqu'une force externe pousse en dedans les parois des cavités qui cèdent, & dont le diamètre diminue par

degrés , détruit enfin entièrement , en les faisant se toucher réciproquement , l'intervalle qui étoit entre elles. Cette compression est la suite des tumeurs , fractures , luxations , ligatures ; des fardeaux , des causes capables de produire la gêne , la contusion , l'écartement , la contorsion , &c.

5°. *L'affaïssement*, lorsque les parois des cavités n'étant pas distendues , faute de fluide contenu , elles se rapprochent mutuellement l'une de l'autre , & se touchent. Cette maladie établit donc en elle une foiblesse , une mollesse , qui est l'effet , ou de la nature , ou d'une distension longue & forcée , ou de toute autre cause : elle suppose aussi une déplétion subite ; de sorte que les parois privées de leur soutien , n'ont pas par elles-mêmes assez de forces pour conserver la cavité , qu'une nouvelle influence d'humeurs suffit cependant pour leur faire recouvrer ; à moins que la compression (4°.), ou une conglutination , une concrétion de longue durée ne se joignent aussi à l'affaïssement.

Tout le corps , pendant la vie , s'enfle & grossit avec résistance : mais il périt lorsque la force vitale s'anéantit dans les moribonds. L'extérieur gonflé d'un pléthorique s'affaïsse entièrement & subitement (*) s'il est détruit par la circulation

(*) Hyppocr. Aphor. 3 , sect. I.

du sang interrompue jusques à la foiblesse. Une tumeur inflammatoire & rénitente, lorsqu'elle dégénère en gangrène, & diminue de volume en devenant flasque, enseigne que la même chose arrive dans chaque partie; d'où il est évident que c'est au différent degré de vie que sont dus ces chagemens. Mais quelle est cette force de vie qui cause l'enflure? est-ce la même que la force vitale (170)? Mais celle-ci resserre, crispe le solide. Des phénomènes montrent qu'il faut ici songer à la circulation du sang, comme la mesure de la vie. Il est aussi hors de doute que l'enflure & l'affaïssement n'appartiennent qu'aux parties molles du corps, comme les seules qui puissent être étendues ou resserrées, à cause de la cohésion lâche de leur tissu, par l'abondance ou le défaut, la raréfaction ou la densité des humeurs affluentes. Le sang étant donc échauffé par la vigueur de la circulation, poussé avec vélocité, du cœur dans tout le corps, non-seulement remplit & distend le système des vaisseaux, mais paroît de plus souffler, dans les espaces vuides de la chair propre à chaque partie (200.), un fluide très-délié; son esprit (335.), sous la forme de vapeur, mêlé avec l'air (147*) élastique, échappe par transudation des petits orifices, & peut-être même des parois des artérioles (103, 3.), pour être continuellement résorbé par les veines,

ou pour s'exhaler à l'extérieur du corps ou dans les grandes cavités. Qui ne voit que de l'une & l'autre manières les parties peuvent contracter & conserver une enflure saine, & même trop grande, si la chaleur naturelle est augmentée outre mesure, ainsi que la vélocité du sang ? Mais si la circulation & la chaleur languissent ou sont supprimées, les parties étant privées de l'enflure vitale, & l'esprit vapoureux se formant en une liqueur malléable, non élastique, du plus petit volume, il est nécessaire qu'il s'en suive aussi affaiblissement (*).

6°. On peut ranger dans la même classe la *contraction* par laquelle les parois, au moyen de la vertu contractile dont jouissent leurs fibres, resserrent & ferment leurs cavités ou orifices. Cette contraction arrive ou lentement, & peu-à-peu, ou subitement, & avec impétuosité. Il y a, en effet, dans le solide qui forme les parois des cavités, une force de cohérence (139 & suiv. 150.), qui, par cela même qu'elle résiste

(*) Hyppocrate a annoncé cette doctrine, quand il a dit, *lib. de Arte* : Tout ce qui n'est pas continu, & qui est couvert, soit par la peau, soit par la chair, est creux, plein d'esprit dans l'état de santé, & de sanie dans l'état de maladie. Et *lib. de Flatibus* : Mais l'air est constitué pour remplir la place de l'eau.

à la séparation des parties élémentaires, tend continuellement à rendre le contact plus immédiat. Plusieurs ont aussi, à différens degrés, une vertu élastique : ajoutez encore à tout cela la force vitale (170, 175.) & le solide vif qui forme les cavités, les vaisseaux, les embouchures, excité à des contractions par l'irritation nerveuse. Il y en a qui sont de plus aidés par la puissance musculaire, en la supposant différente de la première : au moyen de ces forces internes, les parois des cavités se garantissent des efforts du dedans au dehors des humeurs qu'elles contiennent, & préviennent leur trop grande distension, ou leur rupture; d'où il suit que les efforts opposés des solides contenans, & des fluides contenus, exercent un antagonisme mutuel, qui détermine les diamètres des cavités, lesquels auront plus ou moins d'étendue, suivant que l'un de ces efforts s'écartera du juste équilibre qui régnoit entre eux. On comprend par là l'origine & la différence de la contraction lente & subite. Si la force de cohérence & d'élasticité est portée dans les parois au plus haut degré, sans que la quantité, le volume, le poids, le mouvement du fluide contenu augmentent à proportion; ou si, au contraire, ces qualités sont diminuées, sans que l'état de la puissance qui contracte, soit de même diminué, les

paroïs , suivant le caractère de cette puissance , se rapprochent mutuellement , peu-à-peu & lentement : leurs fibres étant rapprochées , elles rétrécissent leurs cavités , jusqu'à ce qu'elles soient en équilibre avec les fluides contenus , ou jusqu'à ce que , ceux-ci étant expulsés , ou manquans , ils acquièrent la plus grande contraction qu'il leur est possible d'avoir. Mais les forces vitales & musculaires , irritées , agissent avec plus de violence , & ne conservant pas , en conséquence , l'état d'équilibre avec les fluides contenus , elles dégénèrent tout d'un coup en spasmes (195.) , lorsque plusieurs causes les agacent (171.) : les paroïs resserrées par les spasmes , ou n'éprouvent pas , en se roidissant , une contraction convenable , ou rétrécissent extraordinairement , & ferment même entièrement leurs cavités : ce qui fait voir combien de causes différentes produisent l'une & l'autre maladie ; & la première contraction étant la suite de la distension diminuée , celle-ci , beaucoup augmentée , peut , comme stimulus , produire la seconde contraction , sans cependant qu'elles diffèrent toutes deux tellement entre elles , qu'elles ne puissent quelquefois arriver ensemble dans une même partie , ou survenir l'une après l'autre.

L'estomac dont la capacité se rétrécit peu-à-peu par une diète long-temps continuée , & qui ,

lorsqu'il est distendu outre mesure par les alimens, se contracte fortement & subitement, à raison de l'irritation de sa force musculaire, & qui, à l'aide des muscles voisins, rejette impétueusement par en haut tout ce qu'il contient, démontre & confirme, par un double exemple, ce qui vient d'être dit.

7°. L'adhésion, enfin, qui suppose la cavité détruite, à cause de la consolidation intérieure des parois dont elle est formée : cette sixième espèce d'affection est produite ou par le cal & la cicatrice qui a lieu, après une solution de continuité, ou par la compression (4°.), l'affaissement (5°.), la contraction (6°.) continuée, long-temps trop forte ; en sorte que, de la durée du contact interne des parois, il s'ensuit enfin concrétion. C'est aussi ce que peut faire une tumeur (2.) qui bouche la cavité. Quelquefois encore le fluide contenu s'obstruant (1.), s'engorgeant & devenant plus épais, se colle à la surface interne des parois ; d'où il est constant que toutes les espèces de rétrécissemens poussés à l'extrémité, peuvent enfin, avec le temps, dégénérer en symphise des parties. Lorsqu'une fois ils sont venus à ce point, en vain le plus souvent tente-t-on la guérison, à moins qu'on ne puisse y appliquer l'opération de la main.

210. Mais comme il n'est pas rare que plusieurs

des affections rapportées (209.) concourent ensemble, il arrive de même très-souvent que la première maladie des cavités, la trop grande dilatation (203.), accompagne la seconde, ou la suit de très-près, & que la même cavité est en partie trop rétrécie, en partie trop large, à cause du passage intercepté de la matière qui y aborde.

211. On conçoit aisément par-là nombre de maux, qui, de cette source, refluent sur l'économie animale, puisqu'elle appartient à toutes les espèces de cavités, aux plus grandes comme aux plus petites, & que presque toutes les fonctions des parties quelconques dépendent plus ou moins du rapport régulier des cavités avec les fluides qu'elles contiennent; mais la complication fréquente avec l'excès vicieux (210.), multiplie encore & aggrave les maux qui en dérivent.

La roideur, au reste, compagne inséparable de l'âge avancé (166.), en même temps qu'elle peut produire dans les parties contenant la plupart des espèces de maladies de l'étroitesse, les faisant dériver les unes des autres, il suit nécessairement aussi de ces maladies, sur-tout lorsqu'elles croissent continuellement, un retard dans la circulation vitale des humeurs, le défaut de la chaleur naturelle, la langueur

de la vie même , & enfin la perte totale dans les vieillards décrépits ; ce qui est la mort naturelle.

Des maladies organiques des solides.

212. L'ANATOMIE enseigne que le corps humain est , dans ses parties solides , que l'on connoît par le moyen des sens , un composé d'organes très-différens , qui , lorsqu'ils sont dans l'état naturel , jouissent chacun de leur nombre , grandeur , conformation , proportion , situation , union , & continuité déterminés. Mais la Physiologie démontre de plus , qu'au moyen de cette structure , chaque partie est disposée à exécuter la fonction qui lui est propre , & qu'exige la santé ; & qu'en conséquence , chacune a une structure particulière , suivant qu'elle doit être l'organe d'une fonction différente.

213. Tout étant donc sain d'ailleurs , le seul changement de ces états (212) , & leur écartement de l'état naturel , peut être un obstacle à la régularité des fonctions ; de-là naissent des maladies organiques très-remarquables , nombreuses , & dont il s'agit maintenant de traiter avec ordre.

214. Mais il faut avertir d'abord que toutes les dispositions vicieuses qui ont ici lieu, quoiqu'elles s'écartent de l'état naturel, ne s'opposent pas tellement aux fonctions, qu'elles méritent véritablement d'être mises au nombre des maladies (38.). Cette admirable variété de la structure du corps humain, unie cependant avec l'aptitude de chaque partie, pour remplir, conformément aux loix de la nature, les fonctions de la santé, démontrant un ouvrage divin, se comprend assez au seul aspect, ainsi qu'il se comporte dans l'assemblage du tout. Plusieurs des dispositions susdites appartiennent plutôt, & dans un sens plus véritable, à la classe des symptômes, parce qu'elles dépendent, comme ceux-ci (86.), d'autres maladies; plusieurs enfin sont composées des affections des solides & des fluides, comme les parties organiques elles-mêmes, en qui on remarque constamment ce mélange : c'est une complication que ni la Physiologie, ni la Pathologie ne peuvent éviter.

215. La première qualité des parties similaires (150.), comme des dissimilaires, est la cohésion, sur laquelle est fondée la solidité de la matière, sa continuité, & en conséquence, son aptitude à recevoir & conserver les autres qualités mécaniques. Lors donc qu'elle est viciée, elle cause des maladies, qui diffèrent, suivant

qu'elles appartiennent à la substance d'une partie considérée en elle-même, ou à l'union de cette même partie avec celles qui sont voisines.

216. Les solutions de continuité sont du premier genre, & se réduisent aux espèces suivantes, savoir :

217. 1°. A la *fracture*, qui est une solution de continuité dans une partie dure, osseuse, cartilagineuse, & qui est produite par des causes mécaniques ; prise dans le sens le plus étendu, elle comprend la fente, l'entaille, le froissement, &c. ; elle a pour cause le choc d'une puissance qui frappe, pique, coupe, contond, & qui est plus forte que la cohésion des os : aussi est-elle produite par les causes les plus légères, suivant que les os sont devenus plus fragiles (162, 4, 162, 165, 3.), par la vieillesse, une forte gelée, la vérole, le scorbut, la goutte, le rachitis, la carie, ou tout autre vice ; de sorte qu'alors il n'est pas besoin de cause externe, & que la seule action des muscles fracture quelquefois les os auxquels ces puissances sont attachées. On déduit aisément les maux sans nombre, qui proviennent de-là, tant par les usages multipliés que doivent rendre les os à l'économie animale, & qu'ils ne peuvent rendre qu'entiers & sains, que par le trouble, l'irritation, l'écartement, la pression,

Unable to display this page

féparées ne peuvent réciproquement se rapprocher assez pour se réunir : de ce genre de solution font les fentes des paupières , des lèvres , de la langue , des oreilles , &c. Les parties dures ne font pas non plus exemptes de cette espèce de solution , qui tantôt est naturelle , tantôt est la fuite d'une plaie , d'un ulcère , d'une fracture , d'une carie , &c. mal guéris.

220. La seconde espèce (215.) renferme les vices d'une union mal assortie des parties ; ces vices , en changeant leur mobilité régulière ou leur solidité , font ordinairement accompagnés d'accidens : au reste , leur mauvaise disposition consiste dans l'excès ou dans le défaut.

221. On appelle *connexion excédente* , lorsqu'il y a union entre des parties qui doivent être féparées , ou cohésion trop forte dans celles où elle doit être plus lâche : de ce genre font les symphyfes des vaisseaux , des orifices , des ouvertures naturelles (209 , 6.) ; de-là les imperforations de l'anüs , des parties génitales , de l'urètre , du conduit auditif , des narines , &c. ; les doigts , les lèvres , les muscles , les tendons , les viscères , &c. étant ainsi liés entre eux , ou avec des parties voisines , font gênés dans leurs mouvemens : ces affections , ou viennent de naissance , ou font la fuite d'autres maux (209 , 6.).

222. Cette connexion excédente , remarquable

sur-tout dans les articulations, a été alors appelée par les anciens *ankilose*, laquelle arrive lorsque les articulations deviennent si roides, que leurs mouvemens ne peuvent se faire. Elle suppose donc une affection maligne dans les parties qui contribuent à former & soutenir l'articulation, & devant sa naissance à différentes causes, elle survient souvent à une lésion des articulations, occasionnée par une fracture, une luxation, une plaie, une contusion, un abcès, un ulcère, une tumeur, une douleur, parce que quelquefois les ligamens sont, par quelque cause que ce soit, forcés, tirillés, deviennent roides, & contractent adhérence avec les parties internes. C'est tantôt la synovie qui, manquant, cause la sécheresse, ou qui, étant trop abondante, ou épaissie, cause le gonflement qui gêne le mouvement, lequel peut aussi provenir quelquefois d'une humeur étrangère, répandue dans la cavité articulaire : c'est tantôt la tuméfaction des extrémités des os rachitiques, ou le cal d'un os fracturé proche une articulation, une exostose, un fungus, qui pullulent intérieurement, ou un ulcère, une carie, qui, en s'étendant de côté & d'autre, détruit la solidité, la cohésion, l'union & la figure des parties, &c. Au reste, il est rare que quelqu'une de ces affections vicieuses subsiste long-temps, sans être accompagnée de quelques autres ;

autres; ce qui rend la maladie encore plus difficile à guérir.

223. De ce genre sont aussi l'adhésion de la langue, & celle des paupières. Celle-là consiste dans le resserrement de la langue, lequel empêche ses mouvemens nécessaires pour la succion, la déglutition, & la parole : ce vice vient ou de naissance, lorsque le filet est trop dur & trop étendu sur la pointe de la langue, ou à la suite d'une cicatrice restée sous la langue, après la guérison d'une plaie ou d'un ulcère. On trouve une affection semblable dans les paupières, lorsqu'elles sont tellement unies & adhérentes entre elles, & quelquefois aussi avec le blanc de l'œil, ou même la cornée, qu'elles empêchent de voir, parce qu'on ne peut les écarter l'une de l'autre. Cette dernière maladie vient de l'interposition d'une matière glutineuse, ou d'une cicatrice mal faite & sans précaution.

224. La connexion manque (220.), lorsqu'il y a séparation dans les parties qui doivent être unies, ou relâchement dans l'union de celles qui doivent être plus ferrées : telles sont les séparations des cartilages, des épiphyses d'avec les os; les maladies qui ont un certain milieu entre les fractures & les luxations; l'ébranlement des dents; la foiblesse des articulations, causée par la flaccidité des ligamens; la cohésion trop lâche

de la langue, & en conséquence, sa trop grande mobilité, qui est quelquefois très-dangereuse (242.), &c.

225. La plupart des parties ont encore entre elles un arrangement marqué, très-conforme à la nature; cet ordre étant seul changé, met le trouble dans les fonctions, quoique tout aille bien d'ailleurs; ce qui donne naissance à une nouvelle classe de maladies, qui, quoique souvent compliquées avec celles de la cohésion (215.) & de la connexion (220.), en sont cependant réellement distinctes, & méritent d'être considérées séparément, à cause de la diversité des espèces par lesquelles elles se terminent : ces maladies sont la *luxation*, la *hernie*, la *chûte*, le *dérangement* contre nature des parties.

226. J'appelle dans un sens étendu luxation; lorsque les os qui sont joints ensemble quittent leur situation naturelle : or ils sont joints, ou par articulation, avec un mouvement manifeste ou obscur, ou par adhésion, état dans lequel ils n'ont pas de mouvement différent, mais sont unis, au contraire, ensemble, comme s'ils ne faisoient qu'un entre eux. Les anciens ont nommé la première union *arthron*, & la seconde *symphise*. Mais l'anatomie enseigne que ces deux espèces d'union sont susceptibles de plusieurs divisions.

D'après cette diversité, on fait donc aussi deux espèces de luxations.

227. La première, comme qui diroit la déarticulation, proprement dite *luxation*, est la sortie de l'os articulé hors de sa cavité, avec perte du mouvement : le degré le plus léger de cette maladie est la demi-luxation, qui a lieu lorsque l'os n'est sorti qu'en partie du bord de sa cavité articulaire : on peut mettre dans le même rang l'entorse, puisqu'elle dérange aussi la situation des os. Ces maux sont causés par différentes causes externes, capables de chasser, de tordre, de séparer, & surmonter la force naturelle de l'articulation. Quelquefois aussi il se forme peu-à-peu, dans la cavité articulaire, un amas de matières muqueuses, séreuses, purulentes, ou autres, qui chassent peu-à-peu l'os de sa place. Le volume excédent des parties produit le même effet. Ces causes sont favorisées par tout ce qui peut affoiblir les différentes parties destinées à fortifier les articulations, telles que la foiblesse ou la division des ligamens, des muscles, des tendons ; les différens vices des éminences voisines, des os même, lorsqu'ils sont opposés les uns aux autres ; des cartilages intermédiaires, & des parties molles situées intérieurement ; les tumeurs, les difformités, les relâchemens, les ulcères, les fractures, les caries, les contusions, &c. La seule action

des muscles attachés à un os, suffit quelquefois pour le faire sortir de sa place, avec la même facilité, à la vérité, mais non avec la même solidité & la même sûreté pour la réduction. C'est ce que prouvent ceux qui gesticulent beaucoup. De-là, que de complications multipliées de la luxation avec d'autres maladies !

228. Mais, comme on observe une très-grande différence dans l'assemblage des os, & que, quelque ressemblance qu'ait une articulation avec une autre, il y a toujours quelque différence; comme de plus la nature n'a pas accordé à toutes une force égale, & que la luxation est plus facile ou plus difficile dans certaines parties que dans d'autres, il faut que celui qui veut juger sagement de ces maladies, connoisse parfaitement, par le squelette sec, non-seulement la position & la figure de chaque os, mais même tout ce qui est, ou commun à toutes les articulations, ou particulier à chacune; savoir, les ligamens, les cartilages, les glandes, les muscles, les tendons, les apophyses, les épiphyses, tant cartilagineuses qu'osseuses; les changemens qu'elles éprouvent, suivant les différens âges; & enfin les vaisseaux, les nerfs & les viscères qui avoisinent l'articulation: on ne peut autrement comprendre les maux sans nombre que produisent les os luxés.

229. Une autre espèce de déplacement des os a lieu, lorsque ceux qui ne sont unis que par symphise, sans articulation, s'écartent l'un de l'autre (226.). Cette espèce n'a point reçu de nom latin particulier, & peut aussi, en partie, être mise au nombre des défauts d'union (224.), au moins dans les os qu'une substance intermédiaire unit ensemble, ainsi que cela a lieu dans la symphise (226.), qu'on appelle éloignée (225.): au reste on la connoît par ce qui a été dit plus haut (227, 228.).

230. On dit qu'il y a *hernie*, (225.), lorsqu'une fonction saine est lésée, parce qu'une partie molle interne, sortie de sa situation naturelle, a été reçue, en causant maladie, dans la cavité d'une autre partie molle. Quoique ce nom générique ait sous lui des espèces en assez grand nombre, on l'emploie pourtant abusivement pour différentes tumeurs qu'on appelle *hernies fausses*, parce qu'elles arrivent aux mêmes endroits où a coutume de paroître la hernie vraie; comme si elles ne différoient pas considérablement, tant par leur origine que par leur nature; de sorte qu'il n'y a aucune raison à les mettre au nombre des hernies.

231. Les hernies des parties contenues dans le bas-ventre sont les plus fréquentes, & celles qui méritent sur-tout d'être remarquées. Elles

proviennent du relâchement presque général des parois qui entourent l'abdomen ; de la nature tenacé , à la vérité , du péritoine qui enveloppe intérieurement les parties , mais capable d'une très-grande distension ; du grand volume , du relâchement des viscères contenus dans ce sac , de leur mobilité , de leur dimension toujours très-variée , à cause de la quantité différente des fluides contenus , & enfin , de leur situation toujours incertaine dans toute leur circonférence : de-là leur agitation occasionnée par la force de la respiration , & celle des autres mouvemens du corps , ainsi que des différentes positions , leur pression , leur impulsion plus ou moins grande , continue , sans cependant être toujours égale de toutes parts , & , en conséquence , leurs efforts presque continuels pour dilater dans quelque point le sac qui les contient , ou même en sortir , s'il se trouve quelque fente.

Pour que la membrane du péritoine puisse résister à ces efforts , elle est pressée , du côté interne , & fortifiée , du côté externe , par des os , des muscles , des aponévroses , des tégumens , &c. qui la couvrent extérieurement. Les puissances opposées ayant ainsi entre elles un équilibre de forces , les parties internes ne peuvent s'échapper des endroits où elles sont resserrées , ni le péritoine prêter plus qu'il ne faut , ou se rompre ;

mais si, dans quelque point, cette membrane est dépourvue de sa force extérieure, & de son appui, ou si l'effort des parties contenues, étant dirigé inégalement, pousse violemment, du côté externe, quelque portion du péritoine, qui offre moins de résistance : cette portion cédant alors en cet endroit, le péritoine, ou est alongé en forme d'appendice creuse, ou se rompt ; ce qui arrive très-rarement : mais qu'il prête ou qu'il se rompe, il laisse toujours sortir de sa cavité les parties mobiles & intérieures les plus proches, qui se répandent hors de la circonférence de l'abdomen, sous les tégumens communs : la tumeur augmente de jour en jour, si les mêmes causes subsistent. Telle est l'idée générale des hernies du bas-ventre.

Mais, pour mieux comprendre la multiplicité de leurs espèces, de leur siège & de leurs causes, il faut sur-tout savoir que le sac du péritoine, qui entoure la cavité du bas-ventre, n'est pas également soutenu par-tout, par les parties qui le couvrent extérieurement, & qu'en conséquence il n'a pas naturellement, par-tout, le même degré de force, pour retenir les parties internes ; d'où il suit que, suivant le degré de foiblesse, la tendance naturelle des parties à la hernie est plus ou moins grande, & qu'elle se fait, principalement, dans les endroits où les

soutiens extérieurs sont plus foibles. Il est également évident que les parties, où il y a des muscles extérieurement appuyés sur des os, ont beaucoup plus de force pour résister, & que celles-là en ont moins, qui ne sont recouvertes que de muscles & d'aponévroses, sans os; que celles-là en ont encore bien moins, où il n'y a que de la chair, ou, sans elle, des aponévroses seulement, des tendons ou des ligamens; qu'il n'y a enfin presque pas de résistance dans les endroits où toutes ces parties manquent, & où la membrane du péritoine paroît presque nue sous les tégumens. Telles sont les régions par où sortent ce qu'on appelle les prolongemens du péritoine. Ainsi, les vaisseaux sanguins, les troncs nerveux, &c. à l'endroit où ils se distribuent dans le bas-ventre, pour ensuite alimenter les autres parties situées hors de cette cavité, parcourant la surface externe du sac du péritoine, renfermés dans son tissu cellulaire, & rassemblés comme en cordons, s'en dégagent à la fin en différens endroits, & extérieurement: d'où il arrive que la partie du péritoine, où s'est faite la séparation, non-seulement perd beaucoup de son soutien extérieur, mais même acquiert un espace à la première occasion, pour sortir au dehors, en suivant la conduite des cordons écartés. Il est donc évident que, dans ces endroits, le

péritoine est naturellement très-foible ; qu'il donne , en conséquence , naturellement lieu (75 , 608.) à une hernie , qui ne peut également arriver ailleurs , sur-tout lorsque les cordons divergens sont plus épais , tels qu'ils sont à l'ombilic , à l'aîne & à la cuisse : aussi sont-ce là les endroits dans lesquels se forment le plus ordinairement les différentes espèces de hernies , dont nous allons parler.

232. Si le cercle tendineux de l'ombilic , par lequel passaient , avant la naissance , les vaisseaux ombilicaux , qui , coupés après l'accouchement , ont formé , en cet endroit , une cicatrice ; si , dis-je , ce cercle a perdu de sa fermeté , la partie du péritoine qui est au-dessous , & placée au centre du mouvement du bas-ventre , n'étant pas assez soutenue en dehors , & poussée par l'épiploon & l'intestin qui sont immédiatement au-dessous , se relâche , est écartée , soulève la peau & même l'ombilic , & forme un sac dans lequel sont reçues , morbifiquement , les parties internes les plus voisines ; d'où naît une tumeur qu'on appelle communément *exomphale* , ou *hernie ombilicale* ; maladie plus fréquente chez les enfans , & principalement chez les femmes , à cause de la grossesse & de l'accouchement difficile ; maladie quelquefois innée , héréditaire , & déjà apparente dans les plus petits embryons.

233. Dans l'une & l'autre aîne, à l'endroit où le cordon des vaisseaux spermatiques, renfermé dans un tissu cellulaire, sortant sous le péritoine, descend par l'anneau, ou, pour mieux dire, par l'arc tendineux des muscles obliques interne & externe du bas-ventre, sur l'os pubis, & se porte dans les hommes jusqu'aux testicules, & dans les femmes jusqu'aux grandes lèvres, sous le nom peu convenable de *ligamens ronds de la matrice*; la membrane du péritoine, qui est à nud en cet endroit, & qui est moins renforcée extérieurement, forme très-souvent hernie. En effet, si, par quelque cause que ce soit, ce trou fait en arc est écarté, le péritoine, pressé & distendu par les parties contenues, s'y engage, & entraîne avec lui les parties les plus voisines descendues, telles que l'intestin, l'épiploon, &c., & il survient alors une tumeur à l'aine, que l'on appelle *hernie inguinale*, *bubonocèle*, tant qu'elle a son siège dans cette partie; mais si, tôt ou tard, elle s'étend jusqu'en bas, jusqu'au scrotum, qu'elle distend chez les hommes, on l'appelle *oschéocèle*, ou *hernie du scrotum*. Dans les femmes, lorsqu'elle est parvenue jusqu'aux grandes lèvres, on ne lui a pas encore donné de nom particulier. Cependant quelques-uns divisent alors, dans l'un & l'autre sexe, la hernie inguinale, en *complète* & en *incomplète*.

L'observation apprend que quelquefois cette maladie naît avec les enfans, sur-tout les mâles, que souvent elle arrive aussi-tôt après la naissance, sans aucune cause évidente, ou au moins par une très-légère. On comprend comment cela arrive, par la conformation & le développement des parties, qui a lieu à cet âge. Il y a donc dans cette région du bas-ventre deux dispositions naturelles aux hernies; l'une commune (231.), l'autre plus particulière à l'âge tendre & au sexe masculin, & qu'il faut attribuer au cordon des vaisseaux spermatiques, qui descend depuis les deux aînes de l'abdomen, jusques dans la cavité du scrotum avec le testicule, tantôt plus tôt, tantôt plus tard (*).

234. Il arrive encore quelquefois une semblable maladie, au côté externe de l'aîne, à l'endroit le plus proche de la cavité cotyloïde: les modernes l'ont appelée *hernie crurale, fémorale, inguinale, externe, mérocèle*. Par cet endroit sortent du ventre, le long de la courbure de l'os des îles, & descendent jusqu'aux cuisses & aux pieds les vaisseaux cruraux, enveloppés d'un tissu cellulaire, sous l'aponévrose des muscles obliques,

(*) Il faut lire à ce sujet ce qu'a inféré l'illustre M. P. Camper dans les Mémoires de la Société Hollandoise de Harlem, tom. VI & VII.

interne & externe , devenue plus épaisse , & durcie en forme de ligament , auquel on a donné le nom de *Fallope* ou de *Poupart*. Si , par quelque cause que ce soit , ce ligament est tirailé ou relâché , le péritoine , plus foible dans cet endroit , cède , s'étend & forme une appendice creuse , qui reçoit l'épiploon & l'intestin , & , avec eux , les vaisseaux dont on vient de faire mention ; descendant peu-à-peu sur la région antérieure de la cuisse , il élève les tégumens communs , & forme une tumeur. Les femmes sont plus sujettes que les hommes à cette espèce de hernie. Il faut en donner pour raison l'habitude & la proportion du corps , les fonctions propres à la femme , & sur-tout les fréquentes grossesses.

235. Le ventre étant , dans ces endroits (232, 234.) , naturellement disposé , de manière qu'il a moins de force pour résister , il n'est pas étonnant qu'il arrive alors très-souvent des hernies , lorsqu'à cette disposition naturelle , se joignent des efforts trop violens du corps , la respiration étant arrêtée , des chûtes de haut , des fauts précipités , des coups dans le ventre , de rudes secousses , &c. ; la capacité abdominale étant , en même temps , remplie d'alimens , de boissons , distendue par la présence d'un enfant , par de l'air ou de l'eau , ou par une compression faite supérieurement par des bandes , des cuirasses ,

ou des vêtemens trop ferrés, ou enfin par un trop grand écartement des cuisses. Les personnes affoiblies par l'âge, d'une complexion délicate, ou atténuées par la maladie, ou qui sont d'un tempérament mol, humide, & qui ont de l'embonpoint, sont cependant, en général, plus sujettes à ces maux, auxquels contribue aussi l'usage journalier & immodéré du lait, de l'huile, du beurre, de la graisse & de l'eau chaude.

236. Il ne faut pas passer sous silence, quoique plus rares, les hernies qu'on appelle aujourd'hui du nom commun *ventrales*, qui arrivent de plusieurs manières différentes, & dans plusieurs endroits différens. Les unes, par leur ressemblance avec les premières (232 à 234.), arrivent dans les endroits, où le sac du péritoine, à cause du défaut ou de l'amincissement du rempart externe, est plus nud, plus foible (231.), & en conséquence, plus disposé à donner lieu à des hernies, lorsqu'il surviendra une puissance nuisible (235.). Les autres hernies qui peuvent venir d'une cause contre nature (75, 617.), appartiennent indifféremment à toutes les régions du ventre, même à celles que la nature a le plus fortifiées. En effet, si quelqu'une des parties qui renforçoient extérieurement le péritoine, tel qu'un muscle, un tendon, une aponévrose, ou un os, un ligament,

Unable to display this page

lombaires, les dorsales; les ovalaires, par le grand trou des os des îles, & celles qu'on observe au périnée & dans le vagin, ainsi que la chute de la matrice avec renversement; les pectorales, lorsque les parties vitales sont opprimées, à cause du diaphragme mutilé, percé par un vice inné ou par une force externe, ou étendu supérieurement en forme de sac, par sa partie charnue, ou fortement dilaté à l'endroit des trous qui donnent passage à l'œsophage, aux vaisseaux, au nerf intercostal, les viscères du bas-ventre étant alors poussés dans la cavité de la poitrine. Il en faut dire autant des hernies ombilicales (232.), ordinairement négligées, qui paroissent quelquefois dans toute la région antérieure du ventre mol, dilatée en un sac énorme qui descend jusqu'aux genoux; des hernies latérales, ainsi que de toutes celles que la pratique pourra faire découvrir par la suite, qui arrivent après l'accouchement; la matrice pleine se dirigeant continuellement pendant le temps de la grossesse d'une manière oblique, sur l'un ou l'autre côté du ventre. Parmi ces hernies il y en a d'externes, que l'on distingue par la vue & le toucher, & d'internes, qui ne se manifestent extérieurement par aucune tumeur, & qu'on ne découvre pour l'ordinaire qu'après la mort.

238. Mais si les hernies abdominales diffèrent

beaucoup par leur siège, elles ne diffèrent pas moins par la nature des parties échappées. En effet, de tous les viscères contenus dans la capacité du bas-ventre, à peine y en a-t-il un qu'on n'ait pas vu sortir quelquefois; aussi, la plupart des hernies ont-elles reçu différentes dénominations. Elles renferment très-souvent l'épiploon ou l'intestin, ou même tous les deux; & on les appelle alors *épiplocèle*, *entéroçèle* & *entéroépiplocèle*; quelquefois même l'estomac y est compris, sur-tout dans les épigastriques, les pectorales & les ombilicales: la hernie est alors appelée *gastrocèle*. On rapporte la même chose du foie, de la ratte, du pancréas & des reins. D'autres fois une partie de la vessie urinaire est entraînée, dans les hommes, vers l'aîne & jusqu'au scrotum, & dans les femmes, étant comprimée par la matrice, dans le temps de la grossesse, elle descend aussi quelquefois, & lorsqu'elle est pleine, fait éminence entre la vulve & l'anus: on appelle cette hernie *cistocèle*. Elle a aussi coutume de se joindre à la chute de la matrice ou du vagin. La matrice elle-même n'est pas à l'abri de cette maladie. On l'a quelquefois vu, dans l'état de grossesse, se présenter à l'aîne dans la hernie inguinale; on l'appelle *utéroçèle*. On a encore observé que cela arrivoit aussi aux ovaires & aux trompes de Fallope. Enfin il n'est pas

pas rare que plusieurs viscères soient contenus en même temps dans la même hernie, & lorsqu'elle vieillit sans traitement, les parties s'accumulent les unes sur les autres; le sac devient d'une étendue si énorme, que le véritable abdomen étant vuide, il représente une autre espèce d'abdomen.

239. Il est aussi utile de savoir que quelquefois l'intestin n'est pas reçu, dans tout son diamètre, dans le sac de la hernie, & qu'il n'y a qu'une de ses parois alongée, qui soit pincée, la maladie étant compliquée de dilatation & de déplacement (203, 1.). C'est ce qui peut aussi arriver à la vessie, & peut-être à la matrice, par un défaut de naissance, ou accidentellement.

240. Les dérangemens des fonctions, qui proviennent de ces maladies (232 à 240.), sont en très-grand nombre, & varient beaucoup, à raison de la différence des parties déplacées: ils sont sur-tout très-dangereux, lorsque l'embouchure du sac herniaire, étant trop étroite, elle empêche le retour sur elle-même de la partie engagée; de son étranglement, suit la maladie d'étranglement (209, 3.), par laquelle le conduit est bouché, & la circulation des humeurs supprimée: d'où naissent plusieurs maux très-graves, & entre autres l'inflammation, qui, pour l'ordinaire, se termine par une gangrène, presque toujours mortelle.

241. On a aussi des exemples d'*encéphalocèle* dans les enfans nouveaux-nés, une partie du cerveau étant poussée en dehors par une ouverture au crâne, & s'insinuant sous les tégumens qu'elle soulève en forme de tumeur. Il faut bien prendre garde de se tromper, crainte de traiter cette maladie pour une autre, ce qui feroit très-mal. Cette hernie peut être causée par la trop grande mollesse des os du crâne, leur inégalité, ou par leur défaut, par l'hydrocéphale, par la pression violente & inégale de la tête de l'enfant dans la matrice, & dans un accouchement laborieux.

A-t-on raison d'appeller le *spina bifida*, une hernie de la membrane qui enveloppe la moëlle épinière, dilatée dans l'endroit où la moëlle finit en queue de cheval (*) ? Cette opinion, plus spécieuse que probable, répugne tant à l'origine qu'aux symptômes de cette maladie. Lorsqu'on réfléchit à la nature du cerveau, & de la moëlle qu'il produit, à l'ordre & à la manière dont les viscères, enveloppés de leurs membranes, existent dans le crâne & la gaine des vertèbres, on ne peut disconvenir qu'il est aussi difficile qu'il puisse arriver hernie dans ces endroits,

(*) Voyez de Sauvages, Nosol. méthod. tom. II, P. I, pag. 71.

qu'il est aisé qu'elle arrive dans le sac du péritoine; ainsi il ne reste aucun doute, même sur l'encéphalocèle (*).

242. On peut appeller *glossocèle* ou *hernie de la langue*, lorsque cet organe trop mobile, renversé dans l'arrière-bouche, & poussé par l'effort de la déglutition dans l'embouchure du pharynx, est arrêté dans une cavité qui ne lui est pas propre, qu'il bouche quelquefois, aussi bien que le passage immédiat de l'air; ce qui met la vie dans un grand danger. Cette hernie arrive aux enfans nouveaux-nés, qui sont avides de tetter, lorsque leur langue est trop mobile (224.); ce qui vient de ce que le filet est naturellement trop court, ou de ce qu'il a été trop coupé, & sans nécessité (**).

Il faut aussi faire mention ici des maladies de l'œil, connues sous le nom d'*ophtalmocèle*, ou hernie de l'œil. Lorsque l'uvée s'introduit dans le sinus de la cornée relâchée, cette espèce de staphylome appartient aux hernies, ainsi que la descente près la cornée, observée dans l'un &

(*) Voyez Swagerman Verhand, Vanhet Waterhoofd, &c. §. 256, 257.

(**) Voyez Petit qui, le premier, a décrit exactement, Mémoires de l'académie des Sciences, année 1742, cet accident, qui est assez fréquent en France.

l'autre œil, du cryftallin pouffé par la pupille, dans la chambre antérieure de l'œil.

243. On peut enfin ranger auffi dans la même classe, la fortie précipitée des muscles de leur place, & sur-tout celle de leurs tendons; ce qui arrive, lorsque les liens & bandes ligamenteuses, qui les retiennent, sont relâchés ou rompus; maladie qui, le plus souvent, est suivie de violentes convulsions. N'en est-il pas de même du testicule repouffé en haut du sac du scrotum, & engagé dans l'aîne, lieu qui lui est étranger; ce qu'on appelle aujourd'hui *parorchidie*?

244. Il y a encore une autre espèce de hernie, qui a lieu lorsqu'une partie est repliée intérieurement sur elle-même, & est reçue dans sa propre cavité où elle est arrêtée; ce qui, en conséquence, trouble son action. On appelle cette maladie *volvulus*, ou *intus-susception*; & elle n'arrive que dans les intestins, lorsque quelque-une de leurs parties est pouffée en se raccourcissant, dans une partie voisine plus large, & est renfermée & retenue dans sa cavité.

245. La mobilité lâche des intestins, leur grande sensibilité, leur dilatation produite aisément par les matières contenues, & réciproquement leur resserrement causé par les spasmes, donnent souvent naissance à cette maladie, sur-tout lorsqu'il se joint à ces causes une violente

commotion, des vomissemens, des irritations excitées par des âcretés, des inflammations, des vers, &c. Les intestins gros, & les grêles, sont également sujets au volvulus.

246. L'intus-susception se fait en haut ou en bas, plus ou moins profondément, & dans différens endroits; tantôt elle est entière ou parfaite, lorsque toute la circonférence du conduit avec son mésentère est engagée: tantôt elle est imparfaite & plus légère, lorsqu'il n'y a d'engagé qu'une partie de la circonférence, surtout si c'est celle qui est la plus éloignée du mésentère. Il est évident que, suivant ces différences, le danger est plus ou moins grand.

247. La maladie devenant opiniâtre, & l'obstruction (209, 1.) du conduit intestinal ayant lieu, toute l'action des premières voies est troublée; &, la passion iliaque survenant, il peut s'ensuivre une prompte mort. Souvent aussi on supporte ce mal sans danger, lorsqu'il n'y a ni spasme, ni inflammation, ni obstacle au passage des matières.

248. La chute (225.) diffère de la hernie en ce qu'elle suppose une partie molle, qui naturellement est interne, déplacée de manière qu'elle sorte au dehors, à nud, par quelque ouverture, soit naturelle, soit accidentelle; ce qui fait voir, en même temps, que cette définition

ne renferme pas tout ce qu'on appelle communément *chûtes*.

249. On peut véritablement y rapporter la chute de l'anüs, qui arrive lorsque la dernière partie du conduit intestinal, à laquelle on a donné le nom de *rectum*, étant relâchée, descend par le fondement, &, étant renversée, tombe & pend au dehors, en forme de bourse & de peloton, ou lorsque la tunique interne de l'intestin *rectum*, n'ayant plus de liaison avec les autres, tuméfiée & engorgée d'humeurs de différent caractère, tombe; d'où il suit, outre les autres accidens, douleur, inflammation, gangrène, sur-tout si la partie tombée est comprimée par le sphincter de l'anüs fortement contracté. Cette maladie est occasionnée par tout ce qui peut affoiblir ou l'intestin lui-même, ou son union avec les parties voisines, & sa position constante, tels qu'une diarrhée très-ancienne, une dysenterie, le tenesme, l'usage fréquent des purgatifs âcres; des matières fécales, dures, sèches, & qu'on ne peut rendre qu'avec beaucoup de peine & de violens efforts; des hémorroïdes, des vers, des ulcères, des fistules, des plaies aux muscles releveurs de l'anüs, du sphincter, &c. L'intestin affoibli par toutes ces causes, ne peut supporter les efforts, même les plus légers, sans tomber, le sphincter étant relâché.

250. On appelle *chûte de la matrice*, lorsque ce viscère éprouve, dans les femmes, la même maladie que celle de l'intestin dont on vient de parler (249.), & , lorsqu'étant descendu dans le vagin, il fait bosse en dehors, soit qu'il soit renversé, soit qu'il ne le soit pas.

251. On appelle *chûte de la matrice renversée*, lorsque son fond renversé s'engage dans l'orifice interne ouvert, &, descendant par le vagin, sous la forme ordinairement d'une boule, pend par les parties naturelles. Cette maladie a différens degrés, avant que de parvenir au point où toute la matrice tombée forme tumeur, laquelle comprend aussi intérieurement la vessie qui lui est adhérente. Cette affection survient très-souvent tout d'un coup après l'accouchement, lorsque l'orifice interne étant encore ouvert, & la matrice non resserrée, on tire avec trop de force & de dureté l'arrière-faix; mais il est très-rare qu'elle soit la suite des douleurs qui suivent l'accouchement. Elle arrive cependant aussi quelquefois aux filles & aux femmes qui n'ont jamais eu d'enfans; mais elle n'augmente que peu-à-peu, & met bien plus de lenteur dans ses progrès: elle est alors la suite de l'amincissement de l'*uterus*, dans l'âge avancé, & de l'accumulation de beaucoup de graisse, ou d'autre matière, dans l'intérieur du ventre, qui pousse ce viscère en en-bas.

On conçoit aisément que cette maladie donne naissance à nombre de dérangemens dans les fonctions. Si la partie tombée est comprimée, l'orifice interne venant à se contracter, il arrive souvent aussi-tôt inflammation, gangrène, & mort presque subite.

252. Mais s'il y a relâchement dans les parties appelées *ligamens*, qui retiennent la matrice dans sa situation, dans son tissu & celui du vagin, & dans les autres parties voisines, toute la matrice alors descend, l'orifice interne se présentant le premier, & sort par les parties naturelles; en formant extérieurement une tumeur, sur laquelle on distingue l'orifice interne. C'est-là ce qu'on appelle *la chute* (250.) *de la matrice non renversée*, laquelle chute est tantôt plus considérable, tantôt plus légère; a lieu dans les filles & dans les femmes mariées; est quelquefois naturelle; &, induisant alors en erreur, donne lieu de douter du sexe, à cause de certains rapports qu'ont les parties déplacées, avec le sexe viril (*). La chute de la matrice non renversée est produite par tout ce qui peut occasionner un trop grand relâchement, une flaccidité, ou dans tout le corps, ou particulièrement dans les parties génitales.

(*) M. Saviard, N. Recueil d'Obs. chirurg. Obs. XV, pag. 70.

Aussi a-t-elle coutume d'être la suite de l'abus de l'eau chaude, des fleurs blanches continuelles, de l'accouchement laborieux, de la négligence à se coucher immédiatement après l'accouchement, &c. La chute de la matrice peut encore venir de sa disposition, lorsqu'elle est dure en forme de squirrhe, tuméfiée, très-volumineuse, ou à la suite d'un coup reçu au vagin.

253. Il arrive très-souvent que le vagin surtout tombe ; ce qui peut arriver de deux manières, car ou son extrémité relâchée, de tous côtés, pend en forme de boudin, & à différente longueur, des parties naturelles, ou une partie seulement relâchée de son tissu descend. Lorsque la partie tombée n'est pas réduite promptement, l'air, le frottement, la pression l'irritent ; & elle augmente quelquefois au point de former une très-grande bosse, semblable au sarcome, & que les ignorans prennent pour une chute de la matrice. Les mêmes causes (252.), au reste, donnent lieu à cette maladie, auxquelles on peut ajouter tous les frottemens trop rudes des parties génitales, le coït trop ardent ; elle est de plus désagréable par plusieurs incommodités qu'elle cause.

Il est aisé de comprendre que les chûtes dont il a été fait mention (250 à 253.), peuvent être compliquées entre elles de plusieurs manières,

& se succéder réciproquement, si l'on n'y remédie dès le principe.

254. L'œil est sujet à une chute, &, suivant d'autres, à une dépression, accompagnée d'inflammation, d'hydrophthalmie; ou étant distendu par une autre cause, ou comprimé par une tumeur née dans l'intérieur de l'orbite, il est chassé de sa place en droite ligne, ou de côté; en sorte que les paupières ne peuvent le contenir.

La paupière supérieure tombe, & ne peut être relevée, lorsque le muscle qui sert à l'élever, est paralysé ou coupé, une plaie transverse du front ayant été mal traitée, ou une tumeur quelconque pesant, relâchant & distendant; cette maladie est appelée *blefarupture*.

La langue est de même chassée de la bouche, lorsque son volume est extraordinairement augmenté, ou que le spasme l'a rendue roide.

On a même vu la membrane interne de la vessie urinaire, détachée, engagée dans le méat urinaire, se montrer au dehors en forme de bourse ou de sac, maladie que Sauvage appelle *exociste* (*).

255. De plus, plusieurs parties internes, comme le cerveau, le poumon, l'épiploon, les intestins, la rate, &c., peuvent encore sortir au dehors, par des plaies & des ulcères qui

(*) De Sauvages, endroit cité, p. 104.

pénètrent dans les cavités. On peut ranger dans cette classe la chute de l'uvée, lorsque cette membrane engagée dans l'ouverture de la cornée rompue, incisée, ou rongée, forme un tubercule que l'on appelle, à cause de sa différente figure, *staphylome*, *myocéphalon*, *melon* & *élos*.

256. Il nous reste enfin à décrire plusieurs espèces de dérangemens (225.) qui arrivent aux parties molles, mais qu'on ne peut mettre au nombre ni des hernies, ni des chûtes, & qui ne méritent pas moins pour cela qu'on en fasse mention, parce qu'ils jettent souvent un grand trouble dans les fonctions naturelles. Telles sont les situations étrangères des viscères, les torsions & les nœuds des intestins, l'arrêt des testicules dans le ventre, ou aux aînes, l'obliquité de l'orifice de la matrice, &c. Mettra-t-on de ce nombre la mauvaise situation de l'enfant dans l'accouchement ? Y ajoutera-t-on les conceptions hors de la matrice ?

257. Il faut cependant convenir qu'il arrive souvent des dérangemens de cette espèce, qui, quoiqu'ils paroissent extraordinaires, ne troublent pourtant pas l'économie animale, & ne peuvent, en conséquence, être mis au nombre des maladies (38, 214.). J'ai connu un homme vaillant, dont le scrotum étoit vuide, & les

testicules arrêtés dans les aînes , qui cependant est père de plusieurs enfans. Un soldat vétérân mourut à l'âge de soixante-douze ans ; à l'ouverture du cadavre , on trouva toutes les parties contenues dans la poitrine & le bas - ventre , si éloignées des lieux qu'elles devoient naturellement occuper , que celles qui devoient être à droite , se trouvoient à gauche , & *vice versa* (*).

258. Ainsi , le nombre des parties peut être vicié par excès ou par défaut. L'excès est rarement maladie , parce qu'il ne dérange presque pas les fonctions , comme un fixième doigt , un troisième testicule , &c ; mais ce n'est pas ici le lieu de rendre raison des choses qui sont contre nature , comme les verrues , les polypes , la pierre. Le défaut est cependant un obstacle , pour l'ordinaire , & , en conséquence , doit être mis au nombre des maladies , s'il a lieu dans des parties uniques , ou dans celles qui , doubles ou plusieurs ensemble , à la vérité , ne peuvent cependant , lorsqu'il manque quelque rapport , y suppléer. Il y auroit certainement de la malignité & de la petitesse d'esprit à conclure de ce que nous pouvons nous passer sans peine de certaines

(*) Duhamel, Hist. de l'Académie royale des Sciences, pag. 272.

parties, que l'Auteur de la nature nous les a accordées sans aucune utilité.

259. La conformation régulière des parties étant établie, 1^o. pour l'usage, 2^o. pour la beauté, occasionne, lorsqu'elle s'écarte de l'ordre naturel, tantôt des maladies, les fonctions étant troublées; tantôt de simples difformités qui ne font aucun mal, & qui rarement donnent de l'occupation au médecin. Pour bien juger de ces défauts, il faut faire attention que les limites de toutes & de chacune des parties ne sont pas telles, ni leur dimension si bornée, qu'il ne puisse y arriver beaucoup de changemens, sans que la santé en souffre (214.), & que les mêmes choses qui paroissent belles ou difformes à un tel homme, à une telle nation, ne sont pas regardées de même par un autre homme, par une autre nation.

260. La grandeur a aussi ses excès & ses défauts que l'on doit mettre au nombre, ou des maladies, ou des difformités, & qui cependant doivent être considérés plutôt dans chaque partie, que dans tout le corps. Il y a, dans l'état de santé, une grande diversité dans la hauteur du corps humain; & le nain bien conformé jouit d'une santé aussi parfaite, toutes choses égales d'ailleurs, que le géant le plus grand. C'est pourquoi il n'y a pas de maladie simple de la grandeur augmentée ou diminuée, qui appartienne égale-

ment à tout le corps , d'ailleurs sain. La différence de quantité dans tout le corps ou dans ses parties , qui ne vient que de la variété de l'âge , ne peut non plus , quoiqu'elle cause du dérangement dans les fonctions , être appelée *maladie* , puisqu'étant conforme aux loix de la nature , elle est comprise dans l'état de santé : cependant la grandeur du corps augmentée & sa croissance au-delà de l'âge , donne lieu à beaucoup de maladies très - graves. Des exemples authentiques enseignent que les enfans , dont le corps devient très - grand ou très - épais , sont plus sujets aux maladies que les autres.

261. Le simple vice de la quantité augmentée , est donc la grandeur démesurée , lorsque par l'apposition immodérée de la nourriture appropriée à sa nature , une partie est augmentée au-delà des bornes naturelles , sa conformation , sa structure & la matière étant entières. C'est ainsi que s'accroissent quelquefois le nez , la langue , les oreilles , les membres , les mamelles , les testicules , &c. Une fille de Leyde , que j'ai souvent examinée , avoit la langue bien plus volumineuse que la cavité de la bouche , & pendante hors des lèvres , jusqu'au menton ; elle la portoit dans une boîte d'argent. Excepté sa grandeur démesurée , cette langue n'avoit aucun autre vice , & remplissoit assez bien d'ailleurs ses fonc-

tions (*). Cet excès de grandeur a aussi lieu dans les viscères, & n'est pas toujours sans danger (**).

Aussi cette augmentation est-elle due à l'excès de la nutrition, que produit la trop grande affluence des humeurs sur une partie, ou leur passage devenu plus difficile, l'inertie des vaisseaux; d'où s'ensuit accumulation des matières nutritives, ou même leur préparation moins active qu'elle n'a coutume d'être, à cause du défaut de mouvement. C'est à quoi peuvent aussi, concurremment avec plusieurs autres causes, contribuer les difficultés de la nutrition dans d'autres parties. Il est constant que la ressemblance mutuelle des parens & des enfans, s'étend également à la grandeur & à la forme. C'est pour quoi on peut croire que tout sujet a, dès sa nais-

(*) Voyez C. Trioen, Obs. médico-chirurg. pag. 142.

(**) Je me rappelle avec douleur la mort prématurée d'un jeune homme, occasionnée par le foie devenu d'un volume énorme, n'ayant d'ailleurs aucun vice sensible, qui non-seulement accabloit de son poids les viscères du ventre; mais s'étant insinué dans la cavité droite de la poitrine, opprima les parties vitales. Voyez des faits semblables dans Van-Swiëten, comment. sur les Aph. de Boerrhaave, tom. V, pag. 595. Rapportera-t-on ici les grandeurs gigantesques des anciens? Voyez Fœsius Econ. hypp. sur ce mot.

fance, une espèce de disposition féminale, qui limite l'accroissement, tant de tout le corps, que de chacune de ses parties; à moins que cette disposition ne soit troublée par des causes accidentelles, qui peuvent être très-fréquentes. De là naît quelquefois une énormité des parties, qui cependant n'existe pas réellement, comme par exemple, lorsque dans un corps disposé à devenir grand, l'accroissement égal & légitime d'une partie est empêché par un vice quelconque, les autres parties saines grandissant, suivant leur nature, de manière que comparée avec celle dont l'accroissement a été empêché, elles paroissent excéder la mesure ordinaire. C'est ainsi que dans les sujets bossus, en comparant avec le tronc la tête, le visage, les extrémités supérieures & inférieures, on pourroit dire que les parties sont énormes. Cependant, c'est le défaut du tronc qui est vicieux, & non l'excès des autres parties.

262. La nature des tumeurs est plus composée & bien plus éloignée de l'état sain. En considérant en effet dans chaque partie, soit les tumeurs locales, soit celles qui sont plus étendues, ce qu'on appelle aujourd'hui excroissances, le volume excédant des unes & des autres suppose quelque chose d'étranger, soit fluide, soit solide, engagé morbifiquement dans
les

les parties , des vices d'humeurs , de conduits , d'autres maladies organiques , &c. , compliquées entre elles de différentes manières , par l'efficacité desquelles , non - seulement la grandeur est augmentée , mais aussi la matière , la conformation , ou les autres qualités sensibles sont changées contre nature. Quoique les tumeurs puissent donc paroître constituer une autre classe de maladies due à la grandeur augmentée , elles ne présentent pourtant pas une telle simplicité , qu'à raison de leurs différences très-nombreuses , on puisse aisément ici les expliquer ou les comprendre. Ajoutez que l'excès de quantité qu'elles ont de commun entre elles , n'est pas lui-même maladie , mais symptôme , dont il sera parlé par la suite à sa place (663 , 664.).

263. Il en est de même de la quantité diminuée , laquelle vient ou d'une tache originelle , aussi-tôt après l'accouchement , ou qui paroît ensuite plus tôt ou plus tard , ou d'une mutilation mécanique , en enlevant une partie d'un organe , ou du défaut des suc's réparans , nutritifs ; défaut qui naît de nombre de vices , ou d'une cause capable de liquéfier , détruire , corroder , dissiper la matière solide. Cette cause accompagne , en conséquence , comme symptôme , les différentes maladies dont l'énumération aura lieu plus bas (665.).

264. Enfin les parties qui , considérées en elles-mêmes , ne paroissent pas trop grandes , peuvent par proportion (212.) , étant comparées avec d'autres , tellement excéder ou manquer , qu'il en résulte pour ce sujet une plus grande disposition à certaines maladies , & qu'on puisse appeller cette disposition , *semence de maladie* , ne méritant pas par elle-même le propre nom de *maladie* , parce que tantôt elle vient de naissance , tantôt elle est accidentelle , & est principalement causée par les affections des os. La diversité constante de proportion qu'on remarque dans le sexe & dans l'âge , non-seulement contribue à la beauté , mais a aussi son utilité , & elle ne peut pas toujours supporter toutes sortes de dérangemens , sans que les fonctions soient dérangées.

Des maladies des fluides.

265. SI la Chymie nous apprend que la plus grande partie du corps humain est composée de fluides , la Physiologie nous enseigne avec certitude qu'ils ne sont pas moins nécessaires que les solides , pour exécuter les fonctions de la vie & de la santé.

266. La régularité des fonctions dépend en grande partie, de l'humeur contenue dans le corps, de sa quantité, de l'endroit qu'elle occupe, de son mouvement ou de sa stagnation, de son excrétion ou de sa rétention : toutes ces choses ont leurs règles établies par l'Auteur de la nature ; & , lorsqu'elles s'en écartent , on est menacé de maladies.

267. C'est pourquoi , après avoir exposé les maladies des solides , il s'agit maintenant de traiter , en suivant un ordre semblable (122.) , de celles qui peuvent arriver aux fluides. Il faut avouer , à la vérité , que dans les humeurs considérées à part , on peut en général concevoir des affections , mais qu'elles ne peuvent être telles que celles qui , ou viennent de l'action viciée des solides , ou nées d'ailleurs , affectent contre nature les solides , enforte qu'il y a un nœud indissoluble entre les affections des solides & celles des fluides , que les unes naissent , croissent & déclinent par les autres ; d'où il résulte que le meilleur ordre à suivre dans la Pathologie , seroit celui par lequel on traiteroit ensemble les affections des solides & celles des fluides , au moins autant que celles-ci dépendent du vice des solides. C'est aussi pour cela que les anciens n'ont pas eu tout-à-fait tort de placer ces dernières entre les causes des maladies , puisque

ordinairement on les souffre seules, sans que la santé soit altérée, & qu'elles ne deviennent maladies, que lorsqu'enfin les solides sont lésés. Les raisons données plus haut (123, 124.), semblent cependant prévaloir.

268. On peut considérer en Pathologie, les fluides du corps humain, ou séparément en eux-mêmes, ou relativement aux solides qui les contiennent. Sous l'une & l'autre considération se présente un grand nombre de maladies qu'on peut appeller, les unes *absolues*, les autres *relatives*, & dont on peut distribuer chaque classe en ses espèces; c'est ce qu'on verra dans l'ordre que nous suivrons, en les exposant.

Des maladies de cohérence dans les fluides.

269. **T**ous les fluides ont cela de commun, qu'ils diffèrent des solides; mais cette différence ne consiste que dans la cohésion (150.) de la matière, dont les fluides ont aussi un degré, quoique très-petit. Ils ne sont pas moins difficiles à concevoir, sans cette qualité, que les solides; de même qu'au contraire la cohésion plus augmentée, & portée à un certain degré, change le fluide en solide. Il faut donc avoir égard ici

à cette qualité, comme très-simple, très-évidente, & très-universelle (*).

270. La force de cohésion n'est pas naturellement la même dans les fluides du corps humain, tant en général qu'en particulier : chacun a la sienne, qui le rend très-propre aux fonctions auxquelles il est destiné. L'étendue de fluidité comprend donc, de même que celle de solidité (154, 155.), plusieurs degrés très-différens, soit qu'on compare entre eux les différens fluides d'un même homme, soit qu'on les considère dans les différens âges, dans le sexe, le tempérament, le genre de vie, &c. En effet, le corps sain forme lui-même, & par ses propres forces, ses fluides, & les proportionne, en conséquence, à sa complexion. C'est-là aussi ce qui constitue dans cette espèce la mesure (155, 156.) de l'état sain, & du morbifique.

271. Il y a dans les particules des fluides deux maladies de cohérence, savoir, l'excès & le défaut : on appelle celle-ci *ténuité, dissolution* ; & celle-là, *ténacité, épaisissement, langueur*. Toutes les deux occupent, ou toutes les hu-

(*) Lorsqu'on peut douter si les corpuscules qui constituent la nature fluide, sont réellement entre eux contigus, il pourroit peut-être paroître peu convenable de publier leur cohésion. Je n'empêche personne d'appeller plutôt *cohésion* ou *attraction*, l'union des corpuscules fluides.

meurs , ou quelqu'une en particulier , & sont , en conséquence , nuisibles à tout le corps , ou à une partie seulement.

272. Si l'on considère que l'Auteur de la nature n'a pas donné en vain aux fluides d'un homme sain , des degrés très-différens de cohésion (266.) ; que la fluidité augmente ou décroît à proportion de leur augmentation ou diminution , & qu'à raison de cette fluidité , les humeurs sont plus ou moins propres à se mouvoir , à passer par les vaisseaux , à se diviser , à se mélanger , à s'unir ; que leur purgation , leur sécrétion , leur excrétion sont plus ou moins aisées , &c. Si ensuite on compare avec les vaisseaux les différentes préparations qu'elles doivent subir pour la régularité de l'économie animale & de ses fonctions , on connoît certainement combien est dangereuse la puissance des maladies , tant des solides que des fluides (271.) : aussi a-t-on raison d'être étonné qu'il y ait pu avoir sur ce point , entre les médecins , une diversité de sentimens.

273. Une exposition légère des conditions d'où dépend la fluidité de nos humeurs , servira de flambeau pour comprendre la nature de leurs maladies.

274. Depuis que , par les expériences faites à Saint-Pétersbourg , à Gottingue , & ailleurs , il est enfin prouvé que le mercure , dans un grand

froid , se convertit en un métal solide ; il n'est plus douteux que parmi les fluides qui tombent sous les sens , il n'en existe aucun sans quelque degré de chaleur , & que la matière ignée est sur-tout nécessaire pour procurer & conserver cette fluidité ; quoiqu'on puisse également assurer , & qu'il soit utile de connoître cette qualité sur les humeurs du corps humain , il ne suffit cependant pas au médecin , que cela intéresse , d'examiner ce que leur nature fluide a de propre. Il faut donc remarquer ce qui suit.

274. * Toutes les humeurs du corps humain , qu'on peut examiner , tant en général qu'en particulier , au moyen des sens , ne sont pas simples , mais un mélange de diverses matières , dont une partie seulement est naturellement fluide , & l'autre se consolide ; de sorte que le cours de la matière la plus épaisse est due à l'interposition d'un véhicule , dont les différentes proportions avec cette matière épaisse constituent les différens degrés de fluidité , l'un modérant la cohésion de l'autre (146, 147.).

275. La partie fluide est presque une eau pure (132, 133.), lorsqu'elle est enlevée : ce qui reste devient plus épais : ainsi , plus l'humeur est déliée ou épaisse , plus elle a d'eau , ou moins elle en a.

276. La partie la plus épaisse du fluide , composée

de trois matières, favoir, une *saline*, une *inflammable*, & une *terreuse* (134 à 137.) diffère dans ses différentes humeurs, par sa nature, sa composition, sa quantité; répandue dans l'eau à une différente proportion, & ne pouvant, en conséquence, unir ensemble ses parties, elle rend à son tour plus ou moins épaisse, l'eau qu'elle contient, en lui communiquant une partie de son épaisissement.

277. La proportion réciproque des trois matières (276.), qui forment la matière épaisse, établit aussi une différence: la terre abondante & le phlogistique épaisissent davantage.

278. Il y a encore dans les humeurs une certaine matière muqueuse, gluante, qui s'en va en filamens, & qui ressemble à la gomme des végétaux; c'est la portion la moins huileuse de l'épaisissement: un mélange particulier la rend douce, tenace; elle est, en même temps, amie de l'eau qu'elle attire, tant qu'elle fait corps avec les autres matières. Il doit, en conséquence, en être ici d'autant plus fait mention, que par son adhésion, l'humeur gluante devient plus visqueuse, à proportion qu'elle est plus abondante, faisant ainsi l'office de gluten, afin que les autres molécules des humeurs soient maintenues entre elles dans un égal rapport.

279. La proportion régulière de ces matières

(274, 278.), étant accompagnée d'un mélange égal, que conservent principalement le mouvement & une chaleur modérée, chaque humeur a sa consistance déterminée par ce mélange.

280. Est-ce aussi la figure sphérique que l'on découvre en partie, au moyen du microscope, dans les molécules, qui, en ne permettant que des contacts très-légers, rend la cohésion plus légère? Plusieurs raisons donnent lieu d'en douter: on voit, en effet, que les globules de sang, lorsqu'étant pressés ils changent de figure, ne s'unissent pas ensemble; & certainement ils ne conservent leur fluidité, que parce qu'ils sont séparés par l'interposition d'un véhicule. L'huile qui se rassemble en petites boules sphériques, lorsqu'on la mêle avec l'eau, n'en est donc pas pour cela plus fluide. Au reste, c'est l'affaire des Physiciens, pourvu qu'ils puissent dire vrai, de déterminer quelle figure ont ou doivent avoir les particules des fluides homogènes. Cette subtilité mécanique n'est nullement applicable aux fluides humains, dont la nature est hétérogène, & un composé de corpuscules de différentes matières (274*). D'ailleurs cette recherche ne peut être d'aucune utilité au médecin.

281. Il est évident par-là que plusieurs causes concourent à donner aux humeurs une fluidité régulière, & qu'en conséquence, leurs maladies

sont de différentes espèces , que le médecin doit bien distinguer.

282. L'épaississement (271.) suppose quelquefois un défaut d'eau ; d'où il arrive que les particules du sédiment , trop rapprochées les unes des autres , se collent & s'unissent ensemble très-intimement (275, 276.). Les causes de cet épaississement sont les boissons trop épargnées , les alimens trop secs , les excrétions lymphatiques trop augmentées , la dissipation de l'humide par le mouvement , la chaleur , &c. ; son absorption , ou son épanchement , lorsqu'il est séparé du sédiment.

283. Il naît aussi dans les humeurs un gluten lâche , lorsque la partie muqueuse (278.) du sédiment s'accroît outre mesure. Etant amie de l'eau , elle peut aussi attirer à elle , & épaissir sa quantité abondante. Ainsi cette espèce d'épaississement , très-différente du premier (282.) , a pour cause des alimens glutineux , qui , quoique abondans , fournissent peu de nourriture , une foiblesse dans la digestion , une langueur dans la circulation des humeurs , une interruption dans le mouvement animal , le froid , & la rétention d'excrémens muqueux.

284. Le sédiment peut être surchargé du poids de sa terre (276.) , qui forme la plus grande force de cohésion (142.) ; d'où peut s'ensuivre un

très-mauvais épaisissement, sur-tout si, comme il arrive ordinairement, le défaut d'eau (282.) s'y joint. Cette maladie diffère, suivant la variété du mélange de la terre avec la matière saline ou huileuse. L'acrimonie qui y est unie produit une concrétion styptique, qui épaisit même l'eau. La terre, enveloppée d'une matière grasse, devient une espèce d'écume, qui a la qualité de la poix, & qui, ne pouvant, de même que la résine, s'amalgamer avec l'eau, est très-intimement adhérente aux vaisseaux, dont on ne peut la séparer qu'avec beaucoup de peine. Cette maladie est produite par des substances terrestres, dures, sèches, âpres, astringentes, farineuses & non fermentées, glutineuses, grasses, coagulantes, répercussives, assoupissantes, prises en forme d'aliment, de boisson, de remède, de poison. Si aux causes qui viennent d'être détaillées, se joignent celles (282.) qui chassent les parties les plus mobiles, qui fixent celles qui sont les plus épaisses, ou le moindre défaut dans l'action des parties contenant, les humeurs seront attaquées encore plus promptement & plus certainement, de la maladie dont il est ici question.

285. Il est aisé de comprendre les effets généraux de l'épaisissement ; les principaux sont le passage trop lent des fluides dans les vaisseaux ;

d'où s'enfuit stagnation, obstruction, embarras ; obstacles dans les secrétions & les excrétions , & enfin plusieurs espèces différentes de tumeurs.

286. L'autre maladie de cohérence, la ténuité des fluides (267.), qui établit l'excès de fluidité, ne varie pas moins dans ses espèces, & doit, en conséquence, être exposée suivant l'ordre de ses différences.

287. La première espèce, & la plus simple, peut être appelée *aqueuse*, puisqu'elle doit son origine à l'eau trop abondante dans les humeurs, laquelle atténue & réduit en molécules trop petites, & trop peu cohérentes, les autres principes trop relâchés & trop écartés. Cette affection aqueuse est la suite de l'abus, tant interne qu'externe, des aqueux, sur-tout chauds, d'une vie passée dans un air humide, de la foiblesse (157.), de l'engourdissement (196.) des solides ; des trop grandes évacuations, & , en conséquence, de la langueur dans la circulation des esprits vitaux ; du défaut de chaleur naturelle, & de la rétention d'excréments aqueux. Elle produit à son tour ses causes, en affoiblissant (162.), en engourdisant (198.) les solides inondés ; ce qui donne lieu à des tumeurs aqueuses, froides, & à une lenteur dans toutes les fonctions.

Il faut rapporter ici cette espèce de fluidité trop grande, que la disette du sédiment produit,

la partie aqueuse étant, en conséquence, devenue moins visqueuse (276.). Il faut aussi rapporter celle qui vient de la solution du sédiment, & qui, en même temps, est souvent produite par une partie muqueuse, trop gluante (278.). Une longue diète, ou un régime peu proportionné au degré de vie, trop exact ou trop rigide, peut ainsi appauvrir les humeurs.

288. La seconde espèce de ténuité dans les fluides, plus composée, joint à l'eau une acrimonie, par la vertu dissolvante de laquelle les matières terreuses & huileuses du sédiment, plus divisées, trop séparées & trop délayées par le véhicule aqueux, forment une union très-étroite avec ce véhicule, & ne peuvent, en conséquence, avoir de cohésion mutuelle. L'acrimonie ayant de plus un caractère salin, & étant amie de l'eau, attire ce fluide, & s'en sépare difficilement. Cette dissolution naît de l'acrimonie qui varie beaucoup, & qui est ou naturelle, abondante, plus développée, corrompue, ou étrangère, venant des alimens, de la boisson, de l'air, d'un médicament, d'un poison; par miasme, par contagion, provenant de l'intérieur ou de l'extérieur, connue ou inconnue. Nous traiterons plus bas, lorsqu'il en fera temps, de cette différence : nous ferons voir en même temps les effets qui doivent en résulter, lesquels

diffèrent beaucoup à raison de la diversité de l'acrimonie. Le fluide , en général , léger , devenu très-délié , & , en même temps , irritant , rongéant par son acrimonie , donne lieu à des hémorrhagies , par sa disposition à fortir facilement des vaisseaux ; à des diarrhées , au ptyalisme , à des sueurs , à l'écoulement plus fréquent des urines , à des échymoses , des taches , des éruptions , des pustules , & enfin à plusieurs autres troubles dans la circulation , la nutrition , les sécrétions & les excrétions.

Des acrimonies morbifiques des fluides.

289. SI on considère les fluides dans l'état sain , il est aisé de voir que ce n'est pas la fluidité seule qui les rend propres à remplir leurs fonctions , & qu'ils ont encore besoin d'autres qualités , ou communes à tous , ou particulières à chacun , par lesquelles ils diffèrent non-seulement des autres humeurs étrangères à l'homme , mais même entre eux.

290. La principale des qualités communes est la douceur dont sont douées nos humeurs , excepté quelques-unes , qui , à raison de quelque

âcreté, sont aussi destinées à être chassées au dehors. La[#]qualité⁺ donc, qui est opposée à cette[#] acrimonie⁺, étant très-fréquente, & ayant plusieurs espèces, toutes plus dangereuses les unes que les autres, elle mérite une attention particulière.

291. On appelle en général *acrimonie*, eu égard au corps humain, tout ce qui peut, en piquant, coupant, rongant, détruire la cohésion des solides, causer de la douleur aux parties sensibles, & mettre en contraction celles que le principe vital (170.) anime. L'acrimonie est ou mécanique, ou chymique; c'est par la manière d'agir plus évidente de celle-là, qu'on comprend, en quelque façon, la manière d'agir plus obscure de celle-ci.

292. La vertu dissolvante, irritante, & dolo-
rifique de la première, établit dans sa substance (1.), une figure à angles aigus, qui la rend pénétrable, & par laquelle elle imprime toute la force de son mouvement sur les points peu nombreux du corps qu'elle frappe; un degré (2.) de dureté plus considérable, relativement au corps qui doit être frappé; un mouvement (3.) enfin, par lequel les parties se portent mutuellement les unes sur les autres.

293. Quoique la composition très-subtile de l'acrimonie chymique ne puisse être connue par

les sens , il paroît cependant , à cause de la ressemblance de ses effets , qu'on peut la considérer sous les mêmes rapports. On se forme aussi sur cette acrimonie , des idées de rigidité , de finesse , de mouvement ; mais il faut les prendre dans un sens véritable , & ne pas y attacher plus de subtilité ni plus de vérité qu'elles n'en ont. La fluidité favorise l'action de l'acrimonie dont il s'agit ici ; de sorte qu'il ne faut nullement placer la rigidité , si tant est qu'elle ait lieu , dans toute la masse , mais seulement dans ses plus petites particules , dont on ne peut non plus déterminer exactement la figure qui , peut-être , est très-différente dans l'une & l'autre espèce d'acrimonie , mais qui certainement ne doit pas être si absolument à angles , qu'on n'en puisse concevoir une toute différente. Enfin ces acrimonies excitent plutôt , par leurs propres forces , aidées cependant de l'irritation du principe vital (170.) , le mouvement , qu'elles ne l'empruntent d'ailleurs.

294. C'est pourquoi il est évident qu'on n'a égard ici qu'à la dernière espèce d'acrimonie (293.) , comme étant la seule qui puisse tellement affecter les humeurs , que par un mélange mutuel , elle en constitue une partie.

295. On connoîtra plus clairement les sources multipliées qui lui donnent naissance , si on comprend

comprend avant tout les ressources dont se sert la nature pour la détourner.

296. On remarquera d'abord que les alimens & les boissons, que la nature a assignés à l'homme pour sa nourriture, sont doux, agréables, & n'ont point un degré éminent d'acrimonie : tels sont les fruits, le pain, les légumes, les viandes, les poissons, l'eau, &c. Mais le luxe a enfin introduit dans les cuisines & les offices, des alimens âcres, aromatiques, spiritueux, salins, amers, rongeurs, &c. ; des ragoûts, & ces sauces si fameuses par les maux innombrables qu'elles causent.

297. On fera attention de plus que le corps, dont les orifices & les pores ouverts donnent passage aux matières étrangères, a le sentiment qui lui sert comme de sauve-garde, & qui, irrité par l'approche de l'acrimonie, se porte à des mouvemens dont les effets, en resserrant les voies ouvertes, empêchent l'entrée de la matière nuisible, ou rejettent celle qui peut déjà être entrée, ou au moins la rendent, en quelque façon, plus douce, après l'avoir délayée, & avoir émoussé son acrimonie, la trop grande affluence des humeurs étant excitée par la force irritante.

298. Comme cependant l'acrimonie, cachée en apparence, s'insinue subtilement, &, ayant

une fois pénétré dans l'intérieur, se développe; les humeurs douces peuvent aussi dégénérer dans le corps, tant par la force des actions vitales, que par plusieurs espèces de dérangemens; comme de plus toutes nos humeurs sont naturellement (136.) entremêlées d'une matière saline, qui forme principalement l'acrimonie, le mélange exact du doux & de l'âcre est aussi un remède assuré contre ce danger inévitable; & la quantité abondante du premier absorbe presque la petite quantité du second. En effet, si on considère les quatre principes (275, 276.), il n'y a point, dans toutes les parties des humeurs, de pointe de sel, que la terre n'émousse, que le phlogistique n'amollisse, & que beaucoup d'eau ne dissolve. Une douce mucosité (278.) se répand de plus par-tout, & est très-propre à adoucir l'acrimonie, & à fortifier les solides par son mélange avec l'acrimonie.

La graisse qui se mêle de nouveau avec les humeurs, n'a pas une moindre utilité. C'est aussi pour cela que la faim & la soif nous portent à manger & à boire; mais la crudité que renferment les alimens, ne pénètre dans l'intérieur du corps, que par des embouchures très-fines, & n'y entre, en conséquence, qu'en très-petite quantité, & peu-à-peu; de sorte qu'étant aussi-tôt absorbée par beaucoup d'humeur naturelle, elle ne peut se

épouiller de l'acrimonie cachée, qu'elle renferme peut-être. Enfin le mouvement continuel, aidé d'une chaleur modérée, maintient & conserve le mélange égal, & empêche que l'acrimonie n'ait lieu séparément de la douceur.

Il faut se former, de la douceur dans les humeurs, sur-tout lorsqu'étant surabondante contre nature, elle dégénère en corruption, une idée telle, que l'acrimonie qu'elles contiennent ne soit pas excédente. La nature & l'habitude, qui dépend de l'usage, ont disposé les parties contenantes, de manière qu'elles ne soient pas lésées par l'acrimonie des humeurs qu'elles ont coutume de charrier, séparer, retenir, chasser au dehors, pourvu que cette acrimonie n'excède pas les bornes de la santé. Mais si les humeurs, même les plus saines, & particulières à des parties contenantes, dans lesquelles elles doivent être conduites, reçues, conservées, sont portées dans d'autres parties, il s'ensuit alors une grande irritation, & plusieurs accidens fâcheux. Le sang lui-même, sans être corrompu, s'il est porté dans des parties qui lui soient étrangères, paroît devenir nuisible, non-seulement par son poids, mais même par une acrimonie à laquelle ces parties ne sont pas accoutumées. L'urine & la bile portées dans des lieux qui leur sont étrangers, nuisent encore plus évidemment.

299. Mais le corps , que toutes ces choses ne mettent pas encore assez à l'abri , a de plus ses émonctoires , par le moyen desquels l'acrimonie qui , après avoir pénétré , ne peut être détruite , ou qui se développe intérieurement , de quelque manière que ce soit , est promptement chassée , avant qu'elle puisse être nuisible.

Bien plus , la nature non contente des moyens & des voies ordinaires , qui sont perpétuellement en action dans l'état de santé , a encore recours , lorsqu'elle est agacée par une acrimonie intérieure , à des voies extraordinaires , pour s'en débarrasser (voyez 19 , 637 & suiv.).

300. La nature humaine a-t-elle la faculté de créer la douceur , en tournant en petites sphères , les molécules acrimonieuses , les angles étant détruits ou poussés intérieurement ? Il n'est pas trop constant que cette spécieuse idée convienne également à l'acrimonie des solides , & à celle des fluides : il est certainement plus croyable que cela se fait plutôt par un mélange chymique (298.) , que par un concours mécanique.

301. On voit donc , par ce qui vient d'être dit , que la première source de l'acrimonie morbifique vient du commerce multiplié de l'homme vivant , avec les choses extérieures (6.). Ainsi l'air , les alimens , les boissons , les médicamens ,

les venins, les miasmes, les maladies pestilentielles apportent du dehors dans les humeurs, par différentes voies, par différens moyens, différentes espèces d'acrimonie, sur-tout si ces espèces s'insinuent sourdement sous la forme d'un véhicule doux, ou si elles sont développées intérieurement par une corruption quelconque, par un mélange, par une séparation des parties (298.), ou enfin si, à l'endroit de leur entrée, la force vitale (297.) est languissante, ou cède à la trop grande violence du choc.

302. L'acrimonie a encore lieu, lorsque le corps sain n'est pas revivifié par les alimens nécessaires (298.); & elle arrive alors d'autant plus promptement, que la force vitale est plus vigoureuse. Non-seulement elle dissipe les parties les plus douces, mais même développe & agace la matière saline; de sorte qu'elle a alors besoin d'une nourriture adoucissante. D'où il arrive que les malades languissans supportent bien plus long-temps la diète que les personnes saines: les animaux qui sont assoupis l'hiver, sans prendre de nourriture, conservent jusqu'au plus petit degré de leur vie.

303. On peut rapporter pour cause de cette acrimonie la circulation excessive des humeurs, à laquelle se joint une chaleur immodérée. Ces deux causes ne peuvent long-temps subsister,

fans que l'eau s'évapore , & que l'huile douce se mêle avec le fel.

304. La stagnation détruit auffi dans la plupart de nos humeurs , la douceur (298.) qui naît d'un mélange égal ; d'où s'ensuivent des dépôts d'acrimonie dans chaque partie , qui caufent , de toutes parts , des accidens.

305. Rien , au refte , ne contribue tant à faire naître l'acrimonie , que l'irrégularité des mouvemens , defquels dépendent les fonctions de la digestion , des fecretions & des excrétions. De-là viennent les crudités , les dégénération multipliées en acrimonie , caufées par une corruption fpontanée ; le mélange discordant de ce qui doit être féparé , ou la féparation de ce qui doit être mêlé ; la retenue de la matière âcre , excrémenticielle , & fa trop grande groffièreté ; la sortie des matières utiles , qui , par leur douceur , délayent & tempèrent les acrimonies , ou leur dépravation , étant confondues avec d'autres viciées ; & enfin nombre de vices des fluides , qui proviennent de ces caufes. C'est ce qu'enseignent les maladies qui viennent des mouvemens de l'ame.

306. L'acrimonie produite par ces caufes , excitée par le mouvement & la chaleur naturelle , donne lieu à des prurits , des douleurs , des fpâfmes , des convulfions , des mouvemens

irréguliers des fluides, les solides étant irrités ; au défaut de passage des humeurs, par le resserrement des canaux ; à des échymoses, par leur érosion ; à de trop grandes évacuations, des pustules, des ulcères ; à la carie, l'atrophie, & enfin à plusieurs autres troubles dans les fonctions. Ces accidens sont communs à toute espèce d'acrimonie des fluides ; mais chacune ayant un caractère différent des autres, a de plus ses effets particuliers. Elles n'ont pas non plus une origine commune : ainsi, après les avoir considérées en général, elles méritent d'être traitées ensuite en particulier.

307. L'acrimonie, qui est nuisible, sur-tout aux premières voies, passant avec le temps dans le sang, & dans les humeurs qui en émanent, naît de l'usage journalier des acides, ou matières aigres, dont les forces du corps ne se rendent pas maîtresses, soit parce que d'elles-mêmes ces matières ne peuvent être détruites par la nature humaine, soit parce que la vertu dissolvante est trop foible. C'est aussi à quoi contribuent la foiblesse (157.) générale des solides, ou, en particulier, celle des viscères de la première digestion ; l'irritabilité (190.), qui trouble leurs mouvemens réguliers, en excitant des spasmes ; l'inertie, ou le défaut des sucs préparans, sur-tout de la bile ; la langueur de la circulation &c.

de la chaleur naturelle, la suite de la disette du bon sang ou de la négligence du mouvement animal; enforte qu'on voit clairement à quel âge, à quel sexe, & dans quel genre de vie cette acrimonie arrive plus fréquemment.

Mais vient-elle aussi héréditairement ou de naissance? Ne voit-on pas que les femmes, qui, quand elles sont enceintes, sont très-malades par les acrimonies, se portent mieux aussi-tôt qu'elles sont accouchées, tandis que leur enfant est malheureusement affecté des mêmes acrimonies, & même en meure, quoiqu'il ne soit pas nourri par sa mère? N'y a-t-il pas des puissances nuisibles, qui, agissant sur le corps humain vivant, peuvent développer l'acide particulier phosphorique, que les Chymistes, par leur art, tirent (145 *.) autant des fluides que des solides des animaux, enforte que détaché il produise des maladies, suivant ses forces naturelles? Puisque l'origine de cet acide est encore compté avec raison au nombre des problèmes chymiques, j'aime mieux l'abandonner aux conjectures.

308. On remarque dans ceux qui sont attaqués de cette maladie, outre les accidens qui viennent d'être détaillés (306.), un acide qui tire l'eau, la retient, supprime l'alkali naturel qui sert à développer le phlogistique du sang, dissout la

terre, relâche les solides, rend le corps pâle, froid, les os flexibles (160, 3.), & peut-être fragiles (161, 4.); diminue la vigueur de la circulation & de la force vitale; d'où s'ensuit un vice dans le mélange des humeurs qui ne peuvent plus circuler également, qui n'ont plus un rapport égal entre elles, & ne servent plus à la nutrition; d'où résultent encore plusieurs autres maux.

309. On comprend par-là la nature, la matière de l'aigreur, & combien elle est nuisible. Elle naît, en effet, d'un acide profondément enraciné dans beaucoup de terre, & joint à l'acrimonie l'épaississement qui produit (284, 285.) la coagulation des fluides; des obstructions opiniâtres, des resserremens dans les vaisseaux, &c.

310. Les fluides contractent une acrimonie alkaline, volatile, pure, par l'abus, tant des végétaux âcres, qui sont remplis de ce sel, que des ingrédiens qui, mêlés avec le sel naturel du corps sain, en tirent l'alkali volatil, tels que les sels de lessive, le savon, la chaux vive, &c. Les aromates trop chauds pris tous les jours en grande quantité, causent une irritation continue; font aussi, par leur vertu ignée, que nos sels sont agacés par cette espèce d'acrimonie. Peut-être doit-on rapporter ici certains venins, dont l'action est favorisée par la chaleur trop forte.

311. Le propre de cette acrimonie est de trop atténuer les fluides , en dissolvant le sédiment ; de sorte que , par le mouvement qui est , en même temps , excité par l'irritation des solides , & l'érosion des vaisseaux , ils se répandent çà & là , sans qu'on puisse à peine les retenir. Il est aisé de déduire les maux qui proviennent de cette affection vicieuse (288.).

312. La pourriture qui , à la vérité , approche du premier vice , ou plutôt de la première espèce d'acrimonie (310.) , mais qu'il ne faut nullement confondre avec elle , désigne une espèce d'acrimonie composée , qui donne aux humeurs , qui en sont affectées , un sel alkali volatil , & en même temps , une huile âcre , fétide , qui se mêle avec ce sel. La corruption de l'une & l'autre matière , & sur-tout de la dernière , constitue enfin la pourriture : comme celle-ci est toujours accompagnée de la fétidité , aussi n'arrive-t-elle qu'aux corps qui ont une nature huileuse. Il est prouvé , par les expériences de *Pringle* , que le simple alkali volatil peut aussi prévenir la putridité.

313. La pourriture provenant donc aussi de différentes causes , a pour fondement une tendance spontanée (149.) de notre corps à ce vice ; & la nature fait voir continuellement une admirable adresse , tant à ménager cette

tendance, qu'à empêcher qu'elle ne soit trop forte : aussi les humeurs saines elles-mêmes prêtent-elles matière à cette corruption, qui est ensuite favorisée par le genre de vie plus porté naturellement, ou par la force de la préparation, à la pourriture ; par la putridité que causent dans le corps les eaux, l'air ; par des vers nichés dans les premières voies ; par des foyers affectés d'ulcères, de carie, de cancer, de gangrène, &c., qui corrompent les humeurs par le pus qu'ils répandent. Mais le mouvement septique est excité & accéléré par une grande chaleur, sur-tout si elle succède subitement à un froid glacial ; par une trop grande agitation, une stagnation, un air non renouvelé ; par le défaut d'alimens & de boissons dans l'état de santé ; par la suppression des excréments, les médicamens, les venins, les miasmes, les maladies pestilentiellles, & autres causes qui, quoique nullement pourrissantes par elles-mêmes, donnent cependant lieu tôt ou tard à la pourriture par leur vertu fermentative ou stimulante, en se mêlant avec les humeurs, & en agissant sur les solides vifs.

314. Cette acrimonie, lorsqu'elle arrive, est très-pernicieuse pour la vie ; dissout les humeurs, les irrite, les rend inutiles à la nutrition, donne de la fluidité à ce qui est épais, infecte par son odeur rance, irrite, ronge & fait tomber en

languueur les solides, & produit, en conséquence, des fièvres aiguës, putrides, contagieuses, malignes, des inflammations, des éruptions, des gangrènes, des sphacèles, des désordres dans la circulation, les sécrétions, les excré-
 tions, & dans toutes les fonctions, désordres qui ne cèdent souvent, ni à la nature, ni à l'art. ~~une~~ maladie contagieuse & horrible, ^{"712"} une fois répandue dans le corps, non-seulement trouve par-tout son entretien, qu'elle rend semblable à elle par sa force septique, mais même est plus excitée (313.) par les fonctions même de la vie; d'où il résulte que la maladie s'étendant, sans qu'on s'en apperçoive, les forces de la nature étant tout d'un coup détruites, ses mouvemens salutaires (101.) ou manquent, ou étant foibles & moins convenables, sont plus nuisibles qu'utiles (104.)

315. Le trop grand usage des alimens salés répand dans les humeurs, sur-tout lorsqu'on boit peu d'eau, & qu'on n'en rend pas une suffisante quantité par les urines, une acrimonie semblable à celle de la saumure; de-là la dissolution des fluides, leur trop grande pesanteur, la grossièreté de la partie aqueuse & muqueuse, l'augmentation de la circulation & de la chaleur naturelle, les prurits, les rougeurs, les érosions, la languueur putride des chairs, ou leur

âcreté inflexible, & poussée à un trop grand excès par le fel engagé dans la terre.

316. Il en est à-peu-près de même de l'acrimonie ammoniacale, qui établit dans nos fluides une abondance de fel naturel, ou de tout autre, analogue à celui-ci, & qui peut avoir lieu, lorsque, par quelque cause que ce soit, l'excrétion régulière des fels, qui doit sur-tout avoir son cours par les urines, est supprimée; ou lorsque la quantité surabondante de fel alkalin ou acide (307, 310, 312.) est, pour ainsi dire, apprivoisée par l'usage salutaire du fel opposé.

317. Telles sont les acrimonies les plus évidentes & les plus fréquentes, qui corrompent la masse des fluides. Il y en a encore beaucoup d'autres d'une nature particulière, & en grande partie incompréhensible, que l'on ne peut connoître que par leurs effets, & qu'on ne peut plus rapporter à aucune composition ou affinité chimique, qui, ou appartiennent seulement à chaque humeur, dont on traitera par la suite, lorsqu'il en sera temps, ou sont mises avec plus de raison au nombre des causes des maladies (76, 419.).

317. Mais les humeurs, en même temps qu'elles deviennent âcres (291 à 317.), après avoir perdu leur douceur, de même par le défaut des parties salines, terreuses, du phlogistique, &c., elles contractent une certaine inertie,

une certaine corruption , qui fait qu'elles ne peuvent plus fournir aux parties contenant un stimulant naturel. Le mucus même , le gluten abondant , (283.) , la ténuité aqueuse (287.) produisent le même effet , en enveloppant , en diminuant. Cette affection , produite le plus souvent par le relâchement & l'inertie des parties solides , en affoiblissant , retardant la force vitale , les mouvemens , la circulation , donne naissance à plusieurs espèces de maladies pituiteuses , cachectiques , à la consommation pituiteuse du corps , &c.

Des maladies des humeurs , par le vice de cohésion du fluide avec sa partie épaisse.

318. SI l'on fait attention qu'il faut qu'il y ait entre les diverses matières , dont le mélange constitue les fluides (274 * & suiv.) , un certain degré d'adhésion qui règle le mélange mutuel , & empêche autant leur séparation , qui n'est que trop facile , que celle trop difficile des matières , les unes des autres : il se présente un nouveau genre de maladies communes (289.) , dont il est

aisé de comprendre la dernière espèce par ce qui a été dit plus haut (282 à 285.), sur l'épaississement des humeurs. Mais la première espèce mérite d'être considérée sous un titre particulier, parce que, quoiqu'à peine remarquée par les Pathologistes, elle se présente cependant souvent dans la pratique. Au surplus, les humeurs étant affectées de l'un & l'autre vice de consistance, il en résulte une double origine de maux très-variés.

319. Si l'on suppose que la portion fluide ait une union trop lâche avec le sédiment (274.); la séparation mutuelle donnera lieu à l'épaississement, à l'inertie du sédiment, & aux autres maux détaillés plus haut (285.); tandis qu'au contraire, la partie la plus déliée ne pouvant être contenue convenablement dans les vaisseaux, s'échappera (288.) du corps, non sans causer plusieurs accidens, par l'écoulement excessivement augmenté de la transpiration, des sueurs, des urines, des selles & de la salivation : ou bien s'étant amassée dans les cavités plus ou moins grandes, & y étant dans un état de stagnation, elle produira différentes espèces d'hydropisies.

320. Mais aussi, suivant que le sédiment s'écarte de son mélange naturel, la proportion ou le caractère de ses parties étant vicié (276.),

l'épaississement (319.), qui naît de la séparation, fera aussi de différente espèce : ainsi le mucus (278.) surabondant donnera une épaisseur visqueuse, gommeuse, & semblable à de la bouillie ; ainsi le phlogistique abondant & développé donnera un épaississement gras, semblable au suif, à la résine & au marc d'huile : ainsi enfin, la terre trop abondante, devenue trop atténuée par défaut d'huile, & peut-être styptique par le sel acide qui y est enraciné, n'étant pas de plus assez soluble, lorsqu'elle se dégage de l'eau, donnera lieu à la formation des pierres, des tartres, & aux indurations osseuses & pierreuses des parties.

321. Il seroit difficile de détailler toutes les causes de cette affection particulière de nos fluides : il est cependant probable qu'elle vient principalement des fautes nombreuses & continuelles, que l'on commet contre la diète ; des vices de la digestion, des désordres violens ou de durée, qui arrivent dans la circulation accélérée dans une partie, & retardée dans l'autre, & des troubles dans les mouvemens vitaux, des fièvres intermittentes, longues, anormales, malignes (*), des

(*) Consultez H. Boerhaave Aphor. §. 753, & G. Van-Swiéten Comment. sur ce passage, Tom. II, pag. 518.

affections spasmodiques, des excrétions irrégulières, &c. ; peut-être aussi pourroit-on regarder cette affection comme héréditaire.

Des maladies de chaque humeur.

322. **L**ES fluides du corps humain ont entre eux plusieurs différences, même très-importantes, puisqu'elles rendent chacun propre à remplir les fonctions auxquelles il est destiné. Aussi rencontre-t-on dans ces différences plusieurs dérangemens de l'état naturel ; dérangemens qu'il faut bien remarquer, tant parce qu'ils arrivent fréquemment, que parce qu'ils sont presque toujours unis avec les vices universels ; ils méritent donc d'être traités séparément.

Des maladies du chyle.

323. **L**E chyle des premières voies a pour base un suc que fournissent les alimens & les boissons, qui se mêle avec les humeurs naturelles qui contribuent à cette préparation, & que l'air, la chaleur, & la force des organes de la première

digestion changent. Il suit donc la nature des parties dont il est formé, & le degré des forces qui opèrent son changement : c'est de cette double cause qu'il tire également, tant ses bonnes que ses mauvaises qualités.

324. Mais comme étant destiné à la nutrition, il doit être distribué dans tout le corps, il est nuisible, lorsqu'il est vicié, non-seulement aux premières voies, mais même à toutes les humeurs, ainsi qu'aux solides, auxquelles il communique sa mauvaise qualité : de sorte qu'on peut avec raison lui attribuer l'origine de la plupart des cacochymies & des cachexies.

325. L'acrimonie acide, produite par ses causes (307.), fréquente dans le chyle, donne lieu, l'estomac & les intestins étant irrités, aux rapports acides, à la cardialgie, à l'appétit défordonné, aux vents, aux tranchées, aux spasmes, à l'inflammation : elle énerve sur-tout la bile, & lui communique une verdeur & une aigreur qui s'étend même jusqu'aux excréments stercoraux, & nuit non-seulement à tout le canal intestinal, mais même à tout le corps, par le rapport très-étendu que les intestins ont avec les autres parties. L'acrimonie ayant enfin passé dans les voies de la circulation, il s'ensuit les maux détaillés (308.).

326. Le chyle âpre vient de l'usage des alimens

semblables , non mûrs , verds ; des vins rudes ; de l'abus des absorbans , des astringens , & des coagulans , sur-tout lorsqu'ils ne sont pas délayés par une boisson abondante , ni atténués dans un corps foible , tant par la vertu favonneuse de la bile , que par la force du mouvement animal. Le chyle , dans cet état , produit un resserrement , un froid douloureux dans les premières voies , & des anxiétés. Il s'oppose lui-même à son entrée dans les vaisseaux lactés , & , en conséquence , s'épanche , se mêle avec les matières épaisses , qui ne peuvent passer ; prive le corps de son aliment nutritif ; & les matières étant resserrées dans les loges du colon , le ventre étant opiniâtrement constipé , il s'ensuit des hémorrhoides , des coliques spasmodiques , & les maux qui en sont la suite ; ou pénétrant intérieurement , il obstrue les glandes du mésentère , & cause les maux énoncés (285 , 309.) , le mal s'étendant jusqu'aux autres humeurs.

327. Il y a dans ce suc plusieurs causes différentes , de la putridité & de l'odeur forte (312 , 313.) , qu'il contracte quelquefois , & qui , ayant une fois gâté les agens de la première digestion , & sur-tout la bile , & imbu de son méphitisme les parois du conduit alimentaire , agit ensuite par une force septique sur les alimens , & communique son venin à tout le corps : de-là les

rapports de mauvaise odeur, la puanteur de la bouche, de la langue, du gosier; la soif, le défaut d'appétit, les nausées, les vomissemens, les anxiétés, les chaleurs incommodes, la diarrhée putride, les aphthes, & les maux énoncés plus haut (314.), lorsque la putridité a gagné les parties intérieures.

328. Souvent la puanteur attaque le chyle, dégénération de son espèce, particulière aux sucs gras des végétaux & des animaux, naturellement doux, insipides & inodores, par laquelle l'acide caché dans ces sucs, développé & mêlé avec les particules très-atténuées & comme de feu de la matière huileuse, est tellement agacé, qu'il acquiert une odeur & une saveur très-aigre, la force d'aiguillonner, de ronger & de brûler, & en même temps un plus grand degré de volatilité; d'où il est évident que l'espèce, quoique composée de l'acrimonie saline & huileuse, a également lieu ici, comme dans la pourriture (312.). Mais si on a égard à la nature de chaque espèce, il y a bien de la différence entre elles (*).

(*) Voyez à ce sujet, les expériences & observations de I. M. Hahn, dans la dissertation inaugurale de M. Grüll, sur la rancidité & les maladies qui en proviennent, *Leyde*, 1777.

Ces acrimonies naissent dans les premières voies, & viennent des alimens gras, gâtés, rances, bouillis, brûlés, rôtis, frits, qui n'ont pas été assez délayés par les menstres de la première digestion, & qu'une trop grande chaleur interne a brûlés, &c. L'estomac une fois farci de corruption & de putridité, l'espèce d'acrimonie dont il est ici question se multiplie & se propage. Elle produit encore la cardialgie brûlante, les rapports & les vomissemens de matières grasses, rances, amères, ou acides, âcres, caustiques, inflammables, l'horreur des alimens, une soif ardente, la sécheresse du gosier, une chaleur inquiétante, la constipation du ventre; & d'autres fois, la bile étant corrompue par le même vice, & devenue très-âcre, des mouvemens de colique dans les intestins, des excréments gras, échauffés, très-odoraux, des urines de couleur de flamme, âcres, chaudes, écumeuses, une peau aride; ou les pores de la transpiration étant infectés par un méphitisme rance, des fièvres ardentes, des érysipèles locaux, vagues, des éruptions cutanées de différente forme, des inflammations âcres qu'on a beaucoup de peine à résoudre, & des symptômes encore plus fâcheux, lorsque la graisse du corps est enfin corrompue par le même vice (375, 460.).

329. Le chyle trop glutineux vient de l'usage

fréquent & journalier d'alimens farineux, crus, en forme de bouillie, froids, tenaces, gélatineux, gras, & qui n'ont pas subi une préparation convenable (283, 284.) par le défaut ou l'inertie des liqueurs digestives; par la diminution des forces propres à la coction, par la langueur de la circulation, ou enfin par la cessation du mouvement animal. Cette affection vicieuse donne lieu à la perte d'appétit, à un sentiment de réplétion, aux nausées, aux vomissemens de matière glutineuse, à l'épaississement, à la diminution de la salive, de la bile, & des autres humeurs de cette espèce; au relâchement, à l'inertie de l'estomac & des intestins, empêche la sécrétion & la résorption du chyle, rend le ventre paresseux & enflé sans douleur; produit la corruption qui devient acide, putride, rance, suite de l'épanchement, l'obstruction du mésentère, l'abondance du *mucus* dans toutes les humeurs (283.), & enfin tous les effets qui en sont la suite (285.).

Les différences du lait.

330. Le chyle, lorsqu'il passe dans le système sanguin, après avoir d'abord été delayé par une lymphe abondante, mêlé ensuite avec le sang, & circulant avec lui, devant bientôt après fournir

du lait aux mamelles de la nourrice, & ayant en conséquence acquis sa nature, sans être pourtant encore entièrement formé, en même temps qu'il présente jusqu'alors le caractère des alimens dont il est le résultat, de même les vices qu'il a contractés dans les premières voies ne sont pas aisément corrigés par une seconde coction (324.). Mais comme le lait, par l'effort spontané de ses particules, se sépare en trois matières de différente nature, savoir, la crème, le serum & le fromage, & que la première matière par la dépuracion fournit un beurre sujet à devenir rance; que le serum est rempli de beaucoup d'eau, qui contient un sel saccharin dissout, qui tourne à l'aigre, que le fromage enfin est naturellement coagulable & putrescible, & contient le gluten animal: il paroît de-là encore plus évident, que les dérangemens n'ont pas moins lieu dans le lait que dans le chyle, & qu'on peut les comprendre par ce qui a été dit ci-devant (325 à 329.).

331. Il paroît aussi que lors de la préparation même du lait dans le système sanguin, il y a quelques vices de temps en temps, dont il faut accuser en partie la juste proportion viciée de la matière dont est composé le lait, en partie ses qualités étrangères. En effet, le lait qui est préparé, aussitôt après l'accouchement, dans lequel la partie

lymphatique & déliée abonde, peut être trop coagulé, trop décomposé, & produire une acrimonie, la partie plus épaisse, crêmeuse & fromageuse, étant avec le temps préparée trop abondamment. Aussi, le trouble provenant de diverses occasions, de la préparation & de la sécrétion, l'humeur vagabonde est facilement déposée dans des lieux étrangers : elle est tantôt aqueuse, tantôt lymphatique ; devenue plus épaisse & très-nuifible (564.) par l'irritation, l'inflammation, la corruption, &c.

Les diverses matières qui composent le lait (330.), ont en outre entre elles une juste proportion, qui cependant n'est pas toujours exactement la même, un mélange égal & une cohésion convenable : enforte qu'une liqueur en apparence homogène, & cependant divisible en ses parties, suffit aux vues de la nature. Il est donc croyable non-seulement que les vices de proportion peuvent naître dans ces matières, qui détériorent les qualités requises du chyle, mais même que le degré de cohésion mutuel peut être ou trop augmenté ou trop diminué, pour que les matières se séparent mutuellement les unes des autres, plus tard ou plus tôt qu'il ne convient. Il faut appliquer ici ce qui a été dit plus haut (274 à 280, 282 & suiv. 318 à 321.).

Mais la partie grasse abondante dans le chyle,

ou unie trop lâchement avec ses autres parties , est-elle la cause du trop grand embonpoint ? Ce qu'il y a de certain , c'est que plusieurs raisons prouvent que la graisse du corps vient de la déposition de l'huile du chyle dans la partie celluleuse. La séparation spontanée , qui se fait au bout d'un certain temps , de la crème , indique aussi qu'elle est unie avec le lait , plutôt par un simple mélange , que par une véritable dissolution. Lors donc que les alimens gras , pris en abondance , chargent le chyle d'une graisse abondante , que ne peuvent absorber , comme il faut , ni la vertu savonneuse des humeurs , & sur-tout de la bile , ni la force de la circulation , ni l'augmentation de la chaleur & du mouvement animal , il faut nécessairement que le corps soit , pour ainsi dire , farci de cette graisse qui se sépare aisément.

Des maladies du sang.

332. NI la nature , ni l'art , ne produisent hors du corps animal , une liqueur pareille au sang. Il est donc un effet seulement de la vie animale ; effet d'autant plus singulier , qu'il a même pour cause des alimens sans sang.

333. Le sang est composé , à la vérité , comme

nos autres humeurs, d'une partie déliée, & d'une épaisse (274.); & par l'examen chymique, on y découvre les mêmes principes (275, 276.). Il est même comme la mère commune des autres humeurs, quoique fort différent de chacune en particulier. Il paroît donc à propos, pour faciliter par la suite l'intelligence de ses différences, d'exposer d'abord les particularités qui le concernent, suivant qu'elles se manifestent, sans avoir recours à des expériences recherchées, ou qui demandent beaucoup d'appareil.

334. Le sang pur, chaud, fortant d'un vaisseau d'un homme sain, & reçu dans un bassin, fait voir une liqueur un peu épaisse, d'une rougeur homogène, opaque, gras au tact, glutineux.

335. Il s'élève alors d'elle-même une vapeur dont l'odeur est un peu forte, & qui, reçue dans une cloche froide, & devenue plus dense, finit par former une humeur sans couleur, ni acide, ni alcaline, qui ne diffère de l'eau pure, que par l'odeur. C'est cette partie du sang plus volatile, de peu de volume, qu'on appelle son *esprit*, avec Hyppocrate, esprit que les médecins n'ont pas encore assez examiné, eu égard à ses effets dans l'économie animale (*).

336. Cependant le sang qui sort, se refroidissant

(*) Voyez ce que j'ai dit plus haut (209, n°. 4.).

aussi-tôt qu'il est exposé à l'air , contracte une petite peau , devient tout entier un *coagulum* transparent , également rouge , semblable au suif que le feu a fondu , & que le froid rend ferme de nouveau ; de sorte qu'il est évident que sa fluidité , toujours égale , dépend du mouvement & de la chaleur du corps vivant.

337. Il suinte ensuite de toutes parts de la superficie & de la circonférence de ce *coagulum* , une humeur limpide , exprimée presque par un contact mutuel , par la secousse plus forte des particules du sédiment , qui , devenant peu-à-peu plus abondant par le rapprochement de ses gouttes , se répand séparément autour de la masse rouge , laquelle étant déjà , à proportion , plus resserrée , & ne touchant en aucun point les bords du bassin , nage en forme d'île ; ce qui établit une autre division du sang en *serum* & en *sédiment* ; matières très-différentes.

338. Le *serum* coulant de lui-même , qui peut être facilement & également délayé dans telle quantité d'eau qu'on voudra , qui est diaphane , d'une couleur un peu jaune , d'un goût légèrement salé , rendu un peu visqueux par une matière muqueuse (278.) très-délayée , forme promptement , & sans beaucoup de dissipation , comme le blanc - d'œuf , lorsqu'on le soumet à un feu de cent cinquante degrés du thermomètre de

Fahrenheit, forme, dis-je, une masse blanche, aisée à fendre, qui, maintenue dans une chaleur modérée, se partage par la distillation en deux parties, l'une volatile, fluide, sans couleur, très-semblable à l'eau, & très-abondante; l'autre fixe, solide, opaque, difficile à rompre, tirant sur la cendre jaune, jamais rouge, étant tirée du *serum* pur, peu volumineuse, & ne pouvant être dissoute par l'eau. Bien plus, le serum délayé d'abord dans beaucoup d'eau, devenant cependant ensuite concret par la même chaleur, se sépare de cette partie, & tombe au fond, où il ressemble à des flocons blancs. Telle est la troisième séparation par laquelle on voit dans ce serum de l'eau & un gluten imbu d'un sel qui n'est évidemment ni acide, ni alkalin, mais de la nature du blanc-d'œuf.

339. Quant au sédiment rouge, quoiqu'il paroisse homogène, il est cependant aisé de le diviser. En effet, si on verse dessus, à différentes reprises, après l'avoir répandu sur un linge, de l'eau froide, le serum (338.) qui reste dans les cloisons réticulaires de la masse (337.), mêlé à la matière rouge, se répand avec elle dans l'eau, & traverse avec elle les pores du linge, laissant une masse imméable, sans rougeur, fibreuse, & comme membraneuse; ce qui constitue la quatrième séparation, en partie rouge & en partie fibreuse.

340. La fibre du sang devenant blanche par une ablution renouvelée, composée d'un tissu de filamens en forme de membrane, & que l'eau ne peut diffoudre, donne une matière tout-à-fait semblable au *serum* soumis à l'action du feu (338.). Cette matière fait la base du sédiment, & est bien différente de la portion rouge, & même du *serum*, puisqu'elle devient solide d'elle-même, lorsque le sang est froid & stagnant; puisqu'elle se sépare elle-même du *serum*, &, ayant plus de rapport avec les particules rouges, les attire à elle, & se les associant, les renferme comme dans ses casernes. Existe-t-elle donc aussi dans le sang vital? ou naît-elle seulement, lorsqu'il est répandu? La matière de la fibre existe certainement; mais elle ne peut se rassembler, tant que le sang est échauffé par le mouvement vital; & de ce qu'on ne la découvre point par le microscope, il ne faut pas en conclure qu'elle n'existe pas.

Je ne dirai cependant pas que cette matière est charriée pendant la vie dans le sang, sous la forme de fibre, ou sous toute autre forme. Quelle que soit celle qu'on suppose, il ne faut pas craindre l'obstruction, pourvu que les particules de la matière soient plus petites que les cavités des vaisseaux, par lesquelles elles doivent passer, & tellement divisées par le *serum* qui coule avec

elles, qu'elles ne puissent mutuellement s'accrocher. Mais faut-il que les élémens de la fibre soient nécessairement des fibriles (*) ?

341. La partie rouge répandue dans l'eau ; divisée presque à l'infini dans beaucoup de ce fluide, a à la vérité plus de peine à devenir rouge, mais ne devient jamais jaune, de même qu'une petite goutte de sang nouvellement tiré, quoique mêlée avec beaucoup d'eau tiède, prend à la vérité la couleur jaune, mais reste un peu rouge. Faut-il donc attribuer la rougeur à la conservation du jaune du *serum* (338.) ? C'est ce qui n'est guère croyable.

342. La même partie rouge, répandue également dans l'eau, & ayant traversé avec elle les pores du linge (339.), bouillonne si-tôt qu'elle est exposée au feu ; comme une liqueur homogène, diaphane, cherche à se diviser, & formant des flocons d'un rouge pâle, rend, lorsqu'on l'a coulée, une eau sans rougeur. En effet, le *serum* en partie effacé, avec la portion rouge du sang, par la force de l'eau (139.), &

(*) Je dis fibre avec Malpighi & autres, parce que c'est pour l'ordinaire sous cette forme que se montrent les principes d'une concrétion distincte. Voyez I. G. Berger *Physiol. med.* pag. 152, 153. Les Modernes disent avec *Senac*, que c'est une lymphe coagulable.

que la chaleur coagule en flocons blancs, entraîne avec lui, en abandonnant l'eau, la rougeur épaissie. Il faut, en conséquence, le blanc & le rouge étant mêlés, qu'il se forme une espèce de pellicule plus pâle. Ce seroit donc mal s'exprimer que de dire, que l'eau a véritablement dissout la partie rouge, tandis qu'au contraire, celle-ci évite l'eau, & n'y reste répandue que par l'intervention du *serum* liquide, qui n'en est pas plutôt séparé par la force du *coagulum*, qu'elle s'en sépare aussi.

343. La pellicule rougeâtre (342.), desséchée par une douce chaleur, donne une masse d'un rouge noir, friable, qu'un grand feu liquéfie en partie, qui prend feu, lorsqu'on l'approche de la flamme, & jette une fumée qui sent les cheveux ou la corne brûlés. Cette masse examinée chimiquement donne une grande force d'huile, & une terre ferrugineuse se remarque dans le résidu réduit en cendre. Elle a donc une nature bien différente du *serum* & de la fibre.

344. D'où il est évident que le sang a, outre son esprit (335.), trois matières sensibles, savoir, le *serum*, la partie rouge & la fibre : quoique ces substances aient ensemble des affinités mutuelles, & qu'elles soient conservées dans un égal mélange par le mouvement & la chaleur vitale, on ne peut cependant pas dire qu'elles

adhèrent intimément entre elles, & qu'elles soient mutuellement jointes par une solution chymique.

Au reste, comme par l'analyse chymique, générale (130 & suiv.), elles ont assez de rapport entre elles, & , tant unies que séparées, une tendance commune à la pourriture, elles ont de même chacune, en outre, quelque chose de propre qui établit entre elles des différences : l'eau prédomine dans le serum, ainsi que les sels fixes, les alimens & l'alkali fossile : dans la fibre on remarque le gluten terreux, d'argille, semblable au fereux, mais plus pur, devenant, en conséquence, concret par lui-même (143.), peut-être le siège principal de l'acide phosphorique (145 *.), qu'on obtient aussi du sang, ainsi que les expériences le prouvent. Dans la partie rouge du sang se trouvent le fer & le phlogistique sujet à la rancidité. C'est pourquoi on attribue la fluidité du sang au serum, à la fibre l'épaississement & la tendance à la concrétion, & à la partie rouge le pourpre. Chacune de ces parties a, dans l'économie animale, son utilité & sa nécessité.

345. Le sang n'a-t-il donc pas une grande ressemblance avec le lait ? Elle est au moins plus grande qu'avec aucune de nos autres humeurs. Qu'on compare le serum du sang avec celui du lait, la partie rouge de l'un avec la crème de l'autre ;

l'autre, la fibre du premier avec la partie ca-féeuse du second, on trouvera des deux côtés beaucoup de rapports communs, en faisant attention, soit à la matière, soit à la cohésion & à la séparation de chacun (330, 331.) : on pourroit donc appeller avec quelque espèce de raison le lait un *sang blanc*, & le sang un *lait rouge*. La disparité qu'il y a entre ces deux fluides est, en quelque façon, expliquée par les forces de la circulation, celles de la préparation avec toute la masse du sang déjà formé, celles de la pression & du frottement dans les vaisseaux, de la chaleur, de l'air, lesquelles forces réunies changent, par leur action prolongée, le sel qui s'aigrit en alkalin, sa fermentation en putréfaction, développent davantage le phlogistique, & condensent la terre.

Or l'origine du sang qui vient du lait, celle du lait qui vient du chyle, présentent aussi une ressemblance. Cependant il faut prendre garde de prendre pour pleine & intime celle qui n'est que superficielle. Il est étonnant combien différent entre eux (*), les caractères particuliers de

(*) Prenons pour exemple la matière saline qui domine dans le serum, tant du lait que du sang, qui est saccharine dans le premier (330.), mais qui, dans le second, contient un alkali fixe, fossile, nud, avec un

chaque partie qui a un rapport mutuel dans le lait & le sang, en les examinant aujourd'hui plus attentivement; enforte que nous sommes entièrement forcés d'avouer que nous ne comprenons pas encore la manière dont la nature, dans l'état de santé, prépare si aisément & si promptement le sang.

346. Il faut donc dire que la matière rouge du sang, qui, à la vérité, est moins volumineuse que les autres, mais qui, par un caractère particulier, est préférable, est une portion de la graisse du lait, laquelle brisée, divisée entre le serum & la fibre, plus atténuée par les sels du serum, sur-tout l'alkalin (344.), de plus, imbuë des molécules de la terre ferrugineuse, (343.) devenue dense, prend une telle nature, qu'elle devient éclatante comme la pourpre, par le développement de son phlogistique, & que, mêlée également avec le serum & la fibre, elle présente une liqueur homogène, sans cependant avoir, comme le véritable savon, une telle cohérence, qu'elle ne fasse pas divorce avec un serum moins aqueux, si-tôt que le mélange cesse

sel commun (344.), ainsi que l'ont fait voir les dernières expériences des Chymistes françois, *Rouelle & Bucquet*. Voyez aussi M. Maquer. *Dict. de Chymie*, édit. II. art. Sang.

par le relâchement de la chaleur & du mouvement.

347. On voit enfin par-là ce que l'on doit penser sur la nature & l'origine des globules qu'on découvre, à la faveur du microscope, dans la masse du sang. Ils n'appartiennent certainement pas à la portion rouge, à moins que ce ne soit l'huile qui, mêlée & agitée avec le fluide aqueux, à cause de l'opposition qui règne entre elle & l'eau, rassemble ses parties, dont elle forme des petites bulles que le serum aqueux sépare, & dont il empêche le contact mutuel. Aussi les apperçoit-on dans le lait; on peut même aisément les produire, en mêlant de l'huile quelque avec de l'eau que l'on agite (*); & il n'est pas besoin d'avoir recours à la mécanique pour

(*) Je ne voudrois pourtant pas qu'on portât cette ressemblance au-delà de ce qu'il convient, comme si on pouvoit en inférer que les globules rouges, lorsqu'ils se séparent du serum par le relâchement de la chaleur & du mouvement, ainsi qu'il arrive ordinairement, au moyen du temps & du repos, aux molécules de l'huile mêlée avec l'eau; que les globules rouges, dis-je, par une attraction mutuelle, se dépouillent de tout le serum qui coule avec eux, & qu'ils roulent seuls entre eux par des contacts immédiats, leur figure sphérique disparoissant. Voyez A. V. Haller Elem. de Physiol. du C. H. tom. II, p. 52. Il s'en faut bien que le serum, rempli de son gluten, soit confondu avec

leur donner la figure arrondie qu'ils ont. Ainsi, avec un peu d'attention, on voit que ces globules sont mols, compressibles, élastiques; qu'ils changent de figure, deviennent longs, lorsqu'ils sont pressés dans les vaisseaux, & reprennent leur figure sphérique, lorsque la pression cesse d'avoir lieu.

348. Le volume égal, & le diamètre uniforme de chaque globule, n'est pas, quoi qu'on en dise, un obstacle. Les forces limitées de la circulation ne peuvent diviser à l'infini les particules huileuses, même devenues plus denses par le fer (346.), & qui ont entre elles un certain degré de cohésion. Il y aura donc un point fixe, au-delà duquel la progression n'aura plus lieu. Mais pourquoi chercher avec tant de peine la raison d'un effet, qui lui-même est appuyé sur un fondement peu solide ?

349. Il est presque hors de doute que les globules sont encore susceptibles d'être divisés en plus petits, qui eux-mêmes étant séparés, sont encore rouges. Mais il n'est pas certain que le

l'eau simple : & il ne faut pas croire qu'il n'y a aucune cohésion de la matière rouge avec le gluten du serum, puisqu'il est évident qu'après une autre séparation (337.) dans le placenta même, la fibre & une partie du serum sont mêlées & amassées dans la partie rouge (339 à 342.).

nombre des globules plus petits, dont sont composés ceux qui s'en séparent, soit de fix. Il est encore bien moins croyable que, par cette séparation, la partie rouge soit changée en serum, ou que ces fix globules, unis entre eux, forment le globule rouge; c'est à quoi répugnent les expériences (338, 341.), & la nature très-différente de l'une & l'autre matière (343 à 347.).

Aussi le raisonnement que l'on tire pour cette assertion, du poids spécifique de la matière rouge, plus grand que celui du serum, est-il trompeur. Sans parler de la trop grande difficulté d'une mesure exacte, puisqu'à peine on peut obtenir pure la partie rouge du sédiment (342.) (*).

350. Il est donc permis aux Physiologistes de s'appliquer, à leur gré, à ces sortes de spéculations; mais les Pathologistes n'en peuvent tirer aucun avantage.

351. Par l'analyse du sang que nous venons

(*) Je passe librement sous silence ce qu'ont dit de nouveau, dans l'analyse microscopique du sang, après notre compatriote *Leeuwen-Hoeck*, plusieurs autres, & sur-tout en dernier lieu, *Hewson*, Anglois, parce que leurs assertions sont aussi incertaines, & d'ailleurs ne donnent pas une doctrine vraiment utile. Voyez *D. Caldanus*, *Instit. Physiol.* p. 59, not. a.

de donner, il est aisé de comprendre à quelles maladies ce fluide peut être sujet, en considérant ses parties, soit en général, soit en particulier.

352. Il est vraisemblable qu'il y a, entre les trois parties du sang (344.), une proportion mutuelle, qui contribue beaucoup à la perfection de la santé. Il ne faut pourtant pas croire que cette proportion soit si nécessaire, qu'on ne puisse éprouver sans inconvéniens les écarts qui lui arrivent. On voit, au contraire, que ceux même qui jouissent de la meilleure santé, sont sujets à des changemens journaliers, qui ne leur portent aucun préjudice. De plus, la diversité des tempéramens, des sexes, des âges, des genres de vie, &c. n'établit ni ne suppose, dans tous les hommes, le même changement. La maladie n'aura donc enfin lieu que lorsque l'écart sera trop grand & trop opposé au tempérament particulier du sujet dans lequel il arrivera (*Voyez* 155, 156, 192.)

353. L'abondance considérable du serum augmente l'eau dans le sang; d'où s'ensuit une ténuité aqueuse (287.), & les maladies qui proviennent de l'amas de férosité.

354. La fibre prédominante doit causer la densité, la tenacité, l'imméabilité, la lenteur de la circulation, les obstructions, &c. (*Voyez* 284, 285.)

355. L'excès de la portion rouge dénotant l'abondance du phlogistique dans le sang, appesanti par le fer, produit des augmentations de chaleur, nuisibles dans toutes les occasions, des gonflemens considérables, des inflammations, &c.

356. Lorsque ces trois affections sont assez modérées pour ne pas troubler les fonctions de la santé, elles expliquent, en quelque façon, la nature différente du sang, que l'on remarque dans les différens tempéramens. Elles arrivent, en effet, la première (353.) au tempérament phlegmatique, la seconde (354.) au mélancolique, la troisième (355.) au bilieux; mais aucune n'arrive au sanguin.

357. Celles qui surviennent aux qualités de chaque partie du sang, sont de plus grande importance; mais on ne peut nier qu'il n'y en ait sans doute plusieurs que nous ignorons, la Physiologie des humeurs ayant aussi plusieurs éclipses.

358. L'eau peut encore dominer dans le serum, de sorte que le feu ne l'épaississe que très-peu, ou trop lentement (338.) Cette affection vicieuse, semblable aux premières (287, 353.), vient aussi des mêmes causes, & produit, en conséquence, les mêmes effets.

359. Le même serum est aussi sujet à une augmentation abondante de mucus sans action;

ce qui fait que les autres humeurs qui s'en séparent, s'épaississent, & contractent la tenacité dont il a été parlé plus haut (283.)

360. Il n'est pas rare encore que la force de concrétion soit augmentée dans cette liqueur, même à un degré tel, qu'étant reposée & devenue froide, ses parties se rassemblent en forme de fibres (340.), & qu'on puisse dire qu'elles sont comme changées en fibre, presque tout le sang formant placenta; c'est-là ce qu'on appelle *affection inflammatoire*, dont nous parlerons dans peu, en exposant les maladies de la fibre sanguine.

361. Le serum est principalement surchargé & infecté du poids d'une matière saline, soit propre, soit étrangère. Il renferme, en effet, une eau amie des sels, & un mucus visqueux, & entretient un commerce très-intime avec les agents qui, du dehors, sont portés dans la masse des humeurs. La plupart des acrimonies ont donc ici leur premier siège; elles changent pour l'ordinaire la couleur naturelle du serum: & c'est presque là le seul véhicule par lequel elles se répandent dans les parties du corps (307 à 317.).

362. La couleur pourpre du sang (341.), devenue trop pâle, & semblable à des chairs lavées, vient du défaut de la matière rouge, de son peu d'épaisseur; de ce que le phlogistique

n'est pas assez exalté, ou est supprimé par le mucus, l'acide, ou le mélange d'autres matières étrangères. Aussi est-elle accompagnée des maladies énoncées (283, 287, 307.), reconnoît-elle les mêmes causes, & a-t-elle les mêmes effets. Quelquefois aussi elle vient de la corruption. Est-elle due aussi à la disette du principe martial?

363. La rougeur plus vive est occasionnée par l'augmentation trop grande du mouvement, du frottement, de l'amincissement & du mélange avec le serum; d'où s'ensuit circulation plus prompte, passage plus fréquent du sang par les poumons, chaleur plus forte, & abondance de matière saline (310, 315, 316.). Mais alors le sang est presque dans un état de dissolution; le froid le coagule à peine ou très-lentement: le phlogistique étant trop développé, le sang s'enflamme aisément, & a plus de pente à s'échapper de ses vaisseaux, à s'infiltrer ou s'épancher, & à produire des phlogoses.

364. La couleur noirâtre a lieu lorsque la terre prédomine, ou est rendue styptique par l'acide qu'elle contient, ou lorsque le chyle vicié porte dans le sang des matières étrangères qui le corrompent, les excréments étant retenus, & l'entrée étant libre aux miasmes, à la contagion, au poison, au pus putride, rance, ulcéré, gangréneux, cancéreux, &c. De-là naissent en même

temps différentes acrimonies, & tantôt un épaisfissement plus grand, tantôt une dissolution plus marquée; cette diversité entraîne aussi après elle différentes espèces de maux.

365. Le vice de la fibre du sang (340.) vient de ce qu'elle n'a pas assez de forces pour rapprocher ses parties; ce qui fait qu'elle ne se sépare que peu, ou très-tard, du serum, & ne forme aucune île; ou si elle en forme une, elle est beaucoup trop lâche, & n'a point de globules rouges bien formés, ni qui lui soient unis. Ce vice vient de la petite quantité de matière fibreuse, de son assemblage trop léger, de l'inondation aqueuse ou muqueuse (283, 287.), de l'affoiblissement trop grand, causé par le mouvement, la chaleur, les sels dissolvans, ou autres agens, ou par des levains capables de corrompre (364.); de la consommation provenant du défaut de réparation nécessaire, au moyen des alimens, &c. Le sang devenu, en conséquence, trop dissout, produit les maux énoncés (287, 288.).

366. Le vice contraire de la fibre, c'est-à-dire, la trop grande cohérence, établit ou simplement une augmentation de son rapport avec le serum (354, 360.), toute la masse du sang devenant par conséquent quelquefois grumelée, ou une force plus active pour se rapprocher, par laquelle la concrétion de la fibre devient

plus tenace , & ressemble à du lard ; enforte qu'il naît promptement sur la sommité de l'île, seulement un peu rouge en dessous , une espèce de corium dense , résistant au couteau , non rouge , mais blanc , qui devient jaune , quelquefois verd , livide , & plus ou moins épais. L'île devenue aussi plus rapprochée , creuse souvent en forme d'écuelle , les bords renversés par la contraction du corium , le serum qui coule autour étant d'autant plus abondant , que l'île se resserre davantage (*). C'est ce qu'on appelle *croûte phlogistique* , *affection inflammatoire* , *corium pleurétique* ; mais comme la matière ressemble très-fort à la fibre abreuvée (340.) & au serum concret par le feu (338.) , & qu'il paroît évidemment que l'effort terreux pour la concrétion , qui appartient au serum & à la fibre , lorsqu'ils sont sains , est un effet de la nature active du corps humain ,

(*) C'est avec raison que M. Hensson remarque , transact. philosoph. vol. LX , année 1770 , que le sang phlogistique tiré d'une veine , se coagule plus tard dans le bassin , que celui qui est sain , & qu'au contraire la partie rouge du premier tombe plus promptement au fond du bassin , le serum surnageant ; ce qui a sur-tout lieu , lorsqu'il est très-enflammé. Mais je ne vois pas trop de quel droit il conclut de-là qu'il s'en faut beaucoup que la fibre du sang phlogistique soit plus coagulable qu'il ne convient , qu'elle paroît au contraire plus atténuée.

& qu'il n'en diffère que par le degré de la croûte phlogistique, que bien plus elle-même n'est pas tant viciée, qu'elle ne se rencontre ordinairement à un certain degré, même dans les femmes enceintes les plus saines; il est également croyable qu'elle a lieu, lorsque la fibre devient dense outre mesure dans le système de la circulation, & lorsqu'une portion majeure du serum ou toute la liqueur, la densité étant continue, se change d'elle-même en une fibre qui devient sur le champ concret (360.), sans aucune augmentation de chaleur, en sorte qu'il paroît qu'elle n'a besoin, pour sa formation, ni du chyle du sang, ni de graisse, ni d'un mucus artériel, très-différens entre eux, & que la seule séparation de l'eau ne suffit pas toujours.

L'observation apprend certainement que ce vice a pour cause les mêmes puissances qui produisent dans le sang la fibre saine, à la différence près qu'elles font un peu plus actives. Aussi la circulation plus augmentée, les mouvemens fiévreux, les chaleurs intérieures, le resserrement des vaisseaux, la compression, les trop forts exercices du corps, l'abus des alimens terreux, astringens, échauffans, spiritueux, & autres choses semblables deviennent-elles les causes journalières de cette densité, sur-tout si la diathèse phlogistique a son siège comme semence (75.) dans le système de

la circulation, diathèse, qui, chez certains sujets, est si considérable, que presque à chaque occasion, même dans ceux qui sont sains, le sang tiré fait voir ce corium. On connoît clairement par ce qui a été dit (285, 354.) le grand nombre de maux qui naissent de ces causes, à quoi on peut ajouter que ce gluten opiniâtre, que les aqueux peuvent à peine résoudre, & encore par pourriture, qui circule ordinairement accompagné de la fièvre, est encore plus resserré par la chaleur, qu'il est consolidé en transudant de ses vaisseaux par anastomose ou par diapedèse (103, 2, 3.) & qu'il ne se résout enfin qu'après être corrompu, en sorte qu'alors les forces de la nature ne peuvent que difficilement le dompter.

367. Tout ce qui a été dit depuis le paragraphe 352 jusqu'à celui-ci, étant bien compris, il n'est pas difficile de rendre raison des autres maladies qui pervertissent les qualités du sang, autant toutefois qu'elles ont, en effet, lieu, & qu'on peut retirer du fruit de leur recherche : telles sont la densité, la gravité, l'élasticité, la divisibilité, &c. beaucoup trop augmentées ou diminuées. Peut-être pourroit-on trouver encore ici d'autres dérangemens ; mais comme on ne les connoît que par conjecture, il est inutile que nous nous y arrêtions.

Des maladies des sucres sécrétés.

368. LA Physiologie démontre que, du sang seul distribué dans tout le corps, il se sépare d'une manière admirable dans différentes parties, plusieurs sucres qui, en même temps qu'ils ont un caractère différent les uns des autres, & même du sang, sont aussi destinés chacun à divers usages dans l'économie animale : on ne connoît pourtant pas entièrement la nature particulière de chacun de ces sucres.

369. Ils tirent donc généralement leurs maladies de la source commune d'où ils dérivent : elles ont cependant quelque chose de singulier, suivant leur caractère différent, & produisent divers maux. Il peut aussi en arriver de particuliers aux fluides déjà sécrétés, & qu'on n'observe point du tout dans les autres. Ils méritent donc d'être examinés en détail.

370. Les humeurs aqueuses & salines, du nombre desquelles je mets la lymphe, qui ne devient concrète ni d'elle-même, ni par un feu très-fort, &, en conséquence, les sucres sécrétés de la première digestion, & les excréments aqueux, &c., ont, outre la ténuité (287.)

l'épaississement muqueux (283.), & les différentes acrimonies (307 à 317.) ; ont, dis-je, cela de particulier, que les autres n'ont pas, favoir, qu'elles permettent trop aisément la séparation des molécules terreuses, que l'eau a dissoutes par l'intervention du sel, lesquelles molécules étant réunies, lorsqu'elles en trouvent l'occasion, forment les concrétions calculeuses, nuisibles de plusieurs manières (320.).

371. Le suc gastrique que l'on doit, à cause de ses qualités communes, rapporter au même genre, mais qui est bien supérieur par la faculté admirable qu'il a par-dessus les autres, de digérer les alimens, paroît, sous cet aspect, pouvoir être sujet à ses affections particulières, qui doivent avoir lieu de différentes manières, dans l'ordre naturel de la digestion gastrique : mais on ne peut encore rien décider de certain sur ces affections, parce qu'on ignore le caractère particulier de cette faculté digestive, ainsi que sa manière d'agir (*).

(*) Il faut voir, à ce sujet, les expériences de *ED. Stevens*, Anglois, *Differt. de aliment. concoct. Edimb. 1777*; lesquelles non-seulement démontrent la vertu singulière de la liqueur gastrique, mais même font voir que cette vertu n'a pas la même force dans toute espèce d'animal, mais qu'elle est comme élective & adaptée à la diversité

372. La bile, humeur qui joue un grand rôle dans le travail de la première digestion, douée d'un singulier mélange & caractère (*), pour les

des alimens convenables à chacun, afin que dans les carnivores les chairs seulement, & non les végétaux; dans les herbivores ruminans les végétaux & non les chairs, & dans l'homme qui vit des uns & des autres, ces matières puissent être digérées. *Spalanzanius*, *Carminatus* & autres Savans très-habiles ont aussi prouvé par plusieurs expériences très-ingénieuses, la nature, l'action & la vertu médicinale du suc gastrique.

(*) Les Modernes ont eu l'industrie de découvrir que la bile cystique, comme le lait & le sang (345.), est composée de trois matières, savoir, de serum aqueux, non coagulable, rempli de sel alimentaire, & de l'alkali fossile, ensuite d'une huile animale, qui, dépouillée de l'acide qu'elle contient, devient inflammable & dense, en forme de résine, & contient toute la couleur de la bile, enfin d'un coagulum blanc, qui fait voir la nature du fromage (330.), ou de la fibre (343.) qui est putrescible, susceptible de devenir dense comme la corne, & n'est soluble ni par l'eau, ni par l'esprit de vin. Voyez *Ramsai Dissert. medic. de bile. Edimb. 1757.* Et *Cadet, Mém. de l'Acad. roy. des Sciences, année 1767.* Mais la mixtion & la cohésion de ces trois matières dans la bile, sont si égales & si intimes, qu'elles ne se séparent nullement par un effort spontané, pas même lorsque la bile, privée par la chaleur de l'eau qu'elle contient, est réduite en une masse sèche & fragile; mais ce qui est étonnant, c'est que l'acide

usages

usages particuliers qu'elle procure dans cette fonction, la bile, la seule de son espèce que l'on trouve dans l'économie animale, vraiment en

dominant jusqu'à saturation, il se fait une séparation prompte & entière de ces mêmes matières. D'où il est évident que la bile a une composition émule du savon, quoique dans les corps gras, qui doivent être mêlés avec l'eau, elle ne montre pas cette qualité savonneuse; ce qu'il faut peut-être attribuer au sel de faumure, que nous avons dit tout-à-l'heure qu'elle contenoit.

Tout cela est bien affoibli par les expériences de Goldwit; d'après lesquelles il a assuré que la bile étoit formée par la lymphe coagulable, par le serum, par une partie inflammable, & par une terre animale. Voyez son ouvrage intitulé : *Neue Veruche zu einer wahren Physiologie der Galle*, Rambe, 1785. D'où il résulte que ce qui a été imaginé sur la nature savonneuse & alcalinescente de la bile, devient au moins bien douteux, & plus aisé à expliquer par les expériences répétées de Goldwitz, & autres faites sur cet objet; il en est de même de ce qu'a avancé ce Savant, sur l'action de la bile, savoir qu'elle aide la fermentation dans le travail, qu'elle change en spiritueuse la partie alkalescente, qu'elle émousse l'action des sels acides, que par elle les huiles, leur mixtion naturelle étant changée, par leur propre force, & sans aucun secours étranger, se transforment en une crème qui forme le chyle.

Mais comme l'acide détruit la nature de la bile, il est de même hors de doute que ce même acide est à son tour puissamment tempéré & dompté, tant par l'absorption que par le mélange de son alkali & de son huile. Lorsqu'on réfléchit donc que les acides & les matières qui deviennent

partie excrémenticielle , s'étant en conséquence formé un système privé , qui naturellement n'est jamais admise dans la circulation universelle ,

aigres , sont parmi nous d'un usage très-fréquent , que l'estomac n'a pas la force de les corriger ; qu'expulsés par le pilore avec la pâte alimentaire , ils se rencontrent & se mêlent avec la bile dans le duodenum ; il n'est pas difficile de connoître que la bile , dans le temps qu'elle agite ses parties pour la perfection du chyle , n'éprouve pas toujours en même temps la dissolution de son mélange , que son sédiment est séparé avec les excréments , que la matière plus fluide , sans couleur , dépouillée de la nature de la bile , mêlée avec le chyle , est reportée dans le sang ; & qu'en conséquence , puisqu'il se fait une destruction journalière de cette humeur très-utile , il est nécessaire qu'il s'en fasse une régénération continuelle. L'inertie de la bile dans le fœtus , & sa vigueur , ainsi que sa perfection , qui ne croissent que peu-à-peu avec la force même du corps , indiquent que tout degré de force de l'économie animale ne suffit pas pour élaborer de bonne bile.

Les praticiens clairvoyans éprouvent par l'ennui & la douleur , combien il est difficile de renouveler la bile tout-à-fait épuisée , ou de la réintégrer , lorsqu'elle est entièrement épuisée & intimement corrompue. Il est , au contraire , plus facile de diminuer son abondance : mais il faut agir modérément. Il y a long-temps qu'Hippocrate a enseigné , & l'analyse chymique démontre aujourd'hui , que les acides contribuent à la génération de la bile amère. Voyez surtout G. G. ten haaf spec. chym. inaugur. *de bile cystica*. L. B. 1772. & Willink spec. med. sur la Physiologie & la Pathologie de la bile, L. B. 1778. Il est démontré dans

fans que son mélange soit changé , & est exposée aux injures de l'air & des corps extérieurs , est en conséquence évidemment sujette à plusieurs maladies considérables , qui ont coutume non-seulement de troubler les fonctions des premières voies , & ensuite chacune de celles qu'on appelle naturelles , mais même , par analogie , de se répandre de différentes manières sur tous les autres systêmes du corps en général. D'où il arrive que par les fautes commises dans la diète , souvent la bile perd son amertume & sa couleur naturelles : & devenue trop aqueuse , fade , pâle , dégénère comme une vapeur inerte (287.). D'autres fois elle s'épaissit en gluten , ou en une lie gluante (283 , 329.) , ou contracte la putridité (327.) , l'odeur rance (328.) ; mais c'est sur-tout lorsqu'elle est imbue de sels étrangers , qu'elle est corrompue par la stagnation , la chaleur , un mouvement violent ou irrégulier , tant de l'ame que du corps , qu'elle contracte différentes espèces , différens degrés d'acrimonie , & les changemens de couleur qui y ont rapport , la couleur jaune naturelle devenant de couleur de veau , de poireau , de rouille , & enfin noire.

ces ouvrages , par des expériences , que les acides végétaux & les fossiles se prêtent un secours réciproque pour la préparation de la bile.

De-là naissent autant d'espèces viciées de la bile, notées avec soin par les anciens, en même temps que leurs effets.

La bile a encore une tendance remarquable à devenir pierreuse, par laquelle elle surpasse de beaucoup les premiers suc (370); ce qu'on doit expliquer en partie par le retard qu'elle éprouve dans sa vésicule & dans les anfractuosités du foie, en partie peut-être parce qu'elle est précipitée & liée par les acides quelconques & sur-tout les austères. Elle est alors d'autant plus abondante, que l'action des viscères abdominaux est plus troublée. Il n'y a certainement pas de partie du corps, où on observe une génération si fréquente des pierres que dans les endroits où se prépare & passe la bile (*). Sa dégénération très-diversifiée, & la diversité des choses étrangères avec lesquelles elle se rencontre, & peut faire corps, ainsi que des parties dans lesquelles la concrétion a lieu, font qu'il se présente un nombre infini de différences dans ces sortes de petites pierres; différences qu'il seroit difficile de distribuer dans un ordre certain.

(*) Haller estime dans ses opuscules pathologiques, & dans ses élémens de Physiologie, tom. XI, liv. XXIII, pag. 564, que les pierres dans la vésicule du fiel de l'homme sont sept fois plus fréquentes que dans la vessie urinaire. Il démontre aussi dans ces endroits, par des exemples, la grande variété de ces pierres.

373. Ce suc muqueux (*) répandu en grande abondance , & avec autant d'avantage que de nécessité , dans les parties du corps , est sujet d'abord aux vices communs de la consistance (282 , 286.) , & à une abondance ou augmentée ou diminuée contre l'ordre de la nature ; mais , sur-tout , tant par sa lenteur naturelle , que par la stagnation , à des acrimonies qui , une fois

(*) Je ne veux pas que le mucus , que je considère ici parmi les sucs sécrétoirs , soit confondu avec cette nature muqueuse que j'ai mis plus haut (278.) au nombre des matières , dont le mélange forme en général nos humeurs. En effet , quoique celle-ci , par sa lenteur , sa tenacité , son adhésion gluante & sa douceur , se montre plus clairement même dans le mucus ; elle paroît cependant , lorsqu'elle est séparée de la masse commune des humeurs , dans ses organes sécrétoires , & lorsqu'elle forme une humeur particulière , être notablement changée , pour qu'elle soit propre à ses usages. Le mucus refuse déjà d'être dissout par l'eau , laquelle étant très-abondante , pouvoit cependant le dissoudre , lorsqu'il formoit une partie du serum du sang. Qu'on ne dise pas pour cela qu'il est ennemi de l'eau , dont il fond en distillant dix-neuf fois la vingtième partie , & il est entièrement croyable qu'il y a dans le mucus une assez grande quantité de la fibre du sang (340.) ; ce qui prouve assez , sans que j'en dise davantage , la différence du mucus animal , de la gomme végétale. Voyez *S. Szeged de Perth. Dissert. sur la Physiologie & la Pathologie du mucus* , publiée à Utrecht , 1772.

empreintes de son gluten , sont très-difficiles à déraciner , quoique par sa nature propre , il contracte difficilement la corruption ; de-là on comprend ces affections dont font mention les anciens , savoir , une pituite douce , salée , acide , de couleur de verre de *Praxagoras* , qui causant dans son passage par les intestins & dans sa sortie , des douleurs cruelles & des tranchées , avec un sentiment de froid , devant aussi être mise au nombre des matières âcres , pêche peut-être par une aigreur âpre & acide (306 , 326.) , ou une pituite plâtreuse , chargée de beaucoup de terre (320.) , & est , en conséquence , sujette aux concrétions calculeuses. Il n'est pas rare non plus que le virus contagieux se niche dans le mucus , & se répande çà & là fort au loin , en infectant les solides par la contagion ainsi multipliée.

374. Il faut dire la même chose des fucs gras , parce qu'étant aussi naturellement lents , & se répandant dans le tissu cellulaire relâché , sans pouvoir être dissout par l'humeur aqueuse , ils contractent une intime adhérence avec les matières hétérogènes , âcres , virulentes , dont ils font une fois empreints ; les soustraient aux forces des menstrues & de la circulation , les entretiennent ; & , leur fournissant , pour ainsi dire , des alimens , les augmentent , de sorte qu'on a beaucoup de peine à les chasser.

375. La corruption particulière à la graisse , est la rancidité (328.) , qui , dans ce cas , est très-remarquable , puisque , si-tôt qu'elle a une fois lieu , on peut à peine la déraciner , & que , se propageant par une vertu comme de fermentation , rongant & brûlant par une acrimonie très-mauvaise tout ce qu'elle touche , elle carie même les os. Cette maladie vient des alimens dont on use (328.) , de la putridité des humeurs (312.) , de la circulation plus prompte , & de la chaleur plus vive ; de la stagnation , des maux contagieux , & des poisons septiques.

376. La graisse est aussi sujette aux vices de consistance : elle est , en effet , naturellement composée , non-seulement d'une huile pure , mais même d'une partie de mucus (278.) : or , si la quantité du mucus est considérablement augmentée par ses propres causes (283.) , la graisse beaucoup trop liquide , distendra le tissu cellulaire , en formant une tumeur indolente & non élastique ; & , étant plus amie de l'eau , elle la tirera des humeurs qui la traversent , la retiendra , & formera ainsi la leucophlegmatie , l'hydropisie anasarque , l'œdème , &c. Elle dégénérera , au contraire , en un suif beaucoup trop dur , lorsqu'elle sera remplie d'une terre abondante , rendue styptique par (284 , 310 , 326 , 373.) une acidité âpre. De-là les indurations du pannicule adipeux ,

les stéatomes , les tubercules qui diffèrent beaucoup par la forme , le volume , la dureté & la terminaison.

377. On peut , en quelque façon , comprendre par-là les affections morbifiques des suc , qui , nées du concours de la graisse & du mucus ou d'autres humeurs plus aqueuses , établissent (*) des enduits de divers genres , des espèces d'onguens destinés à amollir , lubrifier & défendre les parties solides. Ces affections se réduisent à l'épais , à la ténuité & enfin aux différentes acrimonies.

378. Entre les suc destinés à la nutrition , outre le chyle , le lait & le serum , ainsi que la fibre du sang , des maladies desquelles nous avons traité plus haut (323 , 330 , 353 , 358 & suiv.) ; l'espèce de gelée , qui nourrit les parties solides , qui naît enfin des suc de la seconde coction , entièrement changés par un travail continuel des forces de la nature , par une opération inexplicable ; cette gelée , dis-je , qu'on peut extraire par la force de l'eau bouillante , de la partie , tant dure que molle , de l'assemblage solide , & de-là répandue dans tout le corps , est éga-

(*) Voyez H. Boerrhaave , *Epit. à Fred. Ruifch* , dans son opusculé anatomique , sur la structure des glandes dans le corps humain.

lement sujette (338.) aux maladies générales des humeurs (269 & suiv.). En effet, ou elle est trop délayée par une humeur abondante (287.), ou elle est surchargée d'une abondance inerte de mucus (283, 329.) ou infectée de différente acrimonie (289.). Aussi, en remplissant, affoiblit-elle plus qu'elle ne fortifie, ou détruit-elle en rongeant, & donne-t-elle lieu aux deux espèces de cachexies enflée ou corrompue. L'humeur saline, terreuse, alors abondante, en se séparant trop aisément (320.), produit dans les parties des incrustations & des indurations calculeuses & osseuses.

379. Il est en outre constant que les humeurs gélatineuses, suivant qu'elles proviennent par la coction des divers solides durs, tenaces, mols ou tendres, diffèrent entre elles, à un degré à-peu-près semblable de cohérence, & qu'en conséquence elles sont aussi composées des molécules de différens mélanges (138.); d'où on comprend que pour nourrir toutes les parties organiques, la nature de ce mélange n'emploie pas indifféremment toutes sortes de corpuscules, mais plutôt les uns pour l'os, les autres pour le cartilage, le tendon, le muscle, &c. en un mot, ceux qui conviennent à chaque partie. L'humeur gélatineuse étant donc une espèce de garde-magasin, d'où chaque partie tire la matière qui lui est

analogue, & qui doit s'incorporer avec elle, enfin ce qu'on appelloit autrefois son *viċtum*, ſans lequel il faut néceſſairement que la nutrition manque ou ſoit viciée, ſous cet aſpect, il eſt évident qu'il peut auſſi naître dans cette humeur d'autres affections très-diſtinctes des premières (378.), qui appartiennent ſur-tout aux claſſes particulières des parties. Le défaut ou l'excès d'un certain ordre de corpuscules ſemblables, peut priver ou ſurcharger une partie d'un *viċtum* particulier, ou en corrompre une autre par un *viċtum* qui lui ſoit étranger. C'eſt ce que démontrent ſur-tout les maladies des os, & leur traitement dans les femmes groſſes, les ſujets rachitiques, &c. ; ajoutez-y les maux dont nous parlerons par la ſuite, en leur place (404.), qui peuvent venir de la ſeule erreur de la nourriture, quoique bonne en elle-même.

380. La ſemence ſans molécules animées, mais très-ſingulière par ſa vertu, contracte-elle, outre les maladies communes, une acrimonie particulière qui porte à la débauche ? eſt-elle ſujette à l'inertie, cauſe de la ſtérilité ? ou, dégénérant, à ſa manière, enfante-t-elle des monſtres ? Dans une queſtion obſcure comme celle-ci, il ne faut rien décider, juſqu'à ce que la Phyſiologie ait jetté ſur elle plus de lumières.

381. La même conſidération nous oblige de

passer sous silence tout ce qu'on a coutume d'avancer sur les maladies du fluide vital (187.) ou nerveux, parce que les raisonnemens à cet égard, n'étant appuyés que sur des conjectures, ils ne donnent pas aux Pathologistes une connoissance solide, ni ne sont d'un usage assuré dans la pratique.

382. Telles sont, entre plusieurs, quelques-unes des affections morbifiques de chaque humeur, qu'il faut au moins connoître. Il est croyable qu'il en reste un très-grand nombre qu'on ne découvrira jamais bien, sur-tout si on considère les particularités que peut avoir toute humeur, même dans l'état sain, dans chaque individu, considéré séparément, & suivant la diversité des tempéramens; particularités qui ne se rencontreront pas de même dans une semblable humeur d'un autre homme, étant certain que toute la différence qu'on observe en médecine dans les corps humains, n'est pas l'ouvrage seul de la dissemblance des parties solides, suivant leurs qualités, & que les parties fluides y contribuent aussi en quelque chose. Comme cependant nous ne pouvons connoître ces dernières maladies que par l'apparition de quelques effets singuliers, dont on ne peut assigner les véritables causes dans une si grande multitude de causes possibles, il vaut mieux

n'en pas parler , que de traiter , par conjecture , des matières que l'on ne peut comprendre par des principes scientifiques.

Des maladies relatives des humeurs.

383. LA Physiologie démontre que le principal fondement de l'économie humaine consiste dans l'action mutuelle & restreinte à ses loix des solides avec les fluides. Il y a donc , dans l'état de santé , entre ces deux agens , un certain rapport harmonique , qui empêche que l'un ne l'emporte de beaucoup sur l'autre. La diversité multipliée des humeurs , & leur distribution régulière , enseignent qu'elles ont chacune leurs usages , & qu'elles conviennent les unes à certaines parties , & les autres à d'autres. C'est pourquoi , quoiqu'exemptes du défaut qui résulte du mélange , elles peuvent cependant tellement être viciées , 1°. par leur quantité , 2°. par leur changement de place , 3°. par le mouvement , que les actions des solides étant troublées , les fonctions soient aussi dérangées (266.). Mais comme l'idée des maladies , qui proviennent de cette source , renferme (268.) un rapport

nécessaire des solides avec les fluides, ce n'est pas sans raison qu'on appelle ces maladies *relatives*.

De la quantité viciée des humeurs.

384. LE rapport nécessaire des fluides avec les solides n'est pas si exactement, ni si précisément déterminé, que tout excès ou défaut de l'un ou de l'autre cause maladie. L'étendue de la santé, qui comprend les âges, les sexes, les tempéramens, renferme aussi les proportions, quoique très-différentes, de l'une & l'autre matière qui conviennent à ces différens états. Elle ne pourroit autrement se conserver toujours la même contre les vicissitudes (6.) continuelles de tout ce qui nous environne. Il est donc difficile de distinguer le plus grand & le plus léger mal qu'on souffre impunément alors : le plus petit, comme le plus grand, se montre par les torts qu'il cause.

385. Si toute la masse des humeurs, leur qualité étant d'ailleurs exempte de tout vice, est extraordinairement surabondante, relativement aux parties solides, de sorte que par son gonflement elle soit à charge aux fonctions, &

les déränge : on peut l'appeller *pléthore d'humeurs*, de même qu'on appellera *défaut d'humeurs* le vice opposé. L'état naturel de l'enfance & de la vieillesse donne l'idée de ces deux vices, & même de leurs effets. Quant à leurs causes, elles viennent du vice des matières prises intérieurement, & de celles qu'on rend au dehors.

386. L'intempérie humide, que l'on doit plutôt rapporter aux cacochymies (287, 353, 358.), suppose une abondance d'eau qui inonde les fluides & les solides, &, en conséquence, une proportion immodérée de l'eau dans le serum, & du serum avec le sédiment du sang. Il est aussi aisé de comprendre ses effets & ses causes par ce qui a été dit. L'idée même du vice opposé, l'intempérie sèche, devient par-là évidente.

387. Il faut principalement remarquer ici la pléthore, la plénitude, la quantité, ou, ce qui revient au même, cette abondance de bon sang que ne peut supporter, sans danger pour la santé, le système de la circulation. Comme l'observation a appris de tout temps que cette espèce de surcharge a lieu, de même elle suit évidemment de la circulation des humeurs bien comprise. Il ne faut certainement pas écouter ceux qui s'efforcent en vain, par des argumens frivoles, de nier l'existence d'une maladie si importante ; mais, comme elle n'est qu'un vice de

proportion , & qu'on peut la considérer de différentes manières , on peut aussi la partager en plusieurs espèces.

388. On aura , en conséquence , 1°. la pléthore à la masse , laquelle est la véritable & la parfaite , & établit réellement une si grande abondance de la masse du sang , que , distendant trop les parties contenant , elle leur est nuisible. C'est-là proprement l'abondance de sang , & ce que les anciens appelloient *la pléthore aux vaisseaux*. Lorsqu'elle arrive à des tempéramens mols , le corps , rempli alors de sang de toutes parts , devient tendu , rouge & gonflé. Dans les tempéramens , au contraire , plus resserrés , les grands vaisseaux sont plus distendus ; & les veines , beaucoup plus lâches que les artères , & plus apparentes au dehors , se gonflent extraordinairement : par où on comprend la pléthore des modernes au tempérament & aux vaisseaux , ou aux veines. Elle est la suite de la vigueur de la santé que procure un genre de vie recherché , oisif , tranquille , au moyen duquel les forts viscères engendrent plus de chyle & de bon sang qu'il n'en faut pour la nutrition & les excréments nécessaires.

389. On aura , 2°. une autre pléthore approchant de la précédente , & qu'on doit appeller *pléthore au diamètre* , parce qu'elle vient de la capacité

diminuée des vaisseaux , la quantité du sang n'étant pas diminuée à proportion. En effet , le sang , quoique augmenté , n'a pourtant pas excédé les bornes , ni par sa masse ni par son volume , lorsque l'espace qui doit le contenir est resserré : aussi appelle-t-on cette pléthore *respective* , comme provenant toute entière des parties solides ou trop resserrées (195 , 209 , 5.) dans une peur , un accès de fièvre , un grand froid & subit , &c. ; ou devenues roides (164.) , desséchées , avec obstruction & union de leurs particules (209 , 6.) , qui ne cèdent pas , & qui ne laissent pas le passage libre , ou enfin mutilées.

390. On aura , 3^o. une plénitude au volume , aussi apparente , & appelée *fausse* , qui forme comme une espèce de gonflement , à cause du volume augmenté du sang raréfié , quoiqu'il ne soit point du tout surabondant. La capacité des canaux ne se dilatant pas , en effet , dans tous leurs points au même degré , l'humeur dont auparavant ils étoient médiocrement remplis , s'étendant , & cherchant à occuper un plus grand espace , produit un gonflement semblable à la véritable pléthore (388.). Cette plénitude a coutume d'être occasionnée par une grande chaleur qu'excitent dans le corps , l'air , le feu , les bains , les alimens , les boissons , les médicaments , les poisons , les fièvres ardentes ,
inflammatoires ,

inflammatoires, l'exercice, les passions de l'ame, les frictions, &c.; par la diminution grande & subite de la pression de l'atmosphère; par les mouvemens intestins & singuliers des humeurs, provenant du mélange des matières étrangères. Mais elle arrive plus certainement, lorsqu'à ces causes se joint l'irritabilité (190.), ou lorsque la nature du sang plus porté à se raréfier, y donne lieu (356, 364.); ou enfin lorsque la masse circulante a reçu une quantité de graisse liquéfiée, que la chaleur distend beaucoup.

391. On peut conclure de-là ce qu'on doit penser de la pléthore aux forces dont les anciens ont fait mention. C'est à tort que quelques modernes la rejettent comme fausse, puisqu'on l'observe & qu'on la remarque réellement, même sous différentes formes : il faut donc l'appeller une *abondance de sang*, que les forces de la nature ne peuvent seules ni supporter ni modérer; de sorte que, succombant sous le poids, elles sont abattues. Toute plénitude (388, 389, 390.) portée au plus haut point, & qu'on ne diminue pas promptement, devient enfin, même dans les corps les plus robustes, une charge supérieure aux forces, & qui cause une lassitude spontanée, une langueur à se mouvoir, & un sentiment de pesanteur. Dans les corps foibles (159.), une légère surcharge du sang, qu'un corps plus fort

supporteroit aisément, est incommode, parce que les forces des canaux sont opprimées & appesanties (203, 204.) par la congestion, la réplétion & l'éruption. Dans les sujets naturellement irritables (190.), un léger excès des humeurs est un aiguillon : lorsqu'ils en sont incommodés, ils se portent à des mouvemens irréguliers pour s'en débarrasser, & se fatiguent eux-mêmes en consumant inutilement leurs forces. L'habitude enfin, soit naturelle, soit artificielle, de se faire saigner, en même temps qu'elle indique le soin de réparer la perte qu'on a faite, fait qu'on ne peut supporter cette même perte réparée, à qui la masse, qui autrement seroit supportable, est à charge. Dira-t-on, après cela, qu'il n'y a point de pléthore aux forces ?

392. Il est aussi évident qu'il peut se rencontrer ensemble plusieurs espèces de plénitude (388 à 391.) auxquelles même se joignent les qualités viciées des humeurs : par où on comprend la pléthore enchymique & cacochymique de quelques-unes. On appelle *pléthore avec commotion* celle qui, étant accompagnée de gonflement, cause des accidens, & menace de plus grands, les forces de la nature étant ou opprimées ou portées (391.) à des mouvemens nuisibles & extraordinaires.

393. La disette de bon sang, qui établit un

pur défaut, & non une nature différente, n'a guère lieu, que lorsqu'il arrive une évacuation subite & considérable, & elle cause promptement la mort, ou si on n'y remédie pas par un prompt rétablissement, elle ne peut durer long-temps, sans que la quantité soit viciée, les fonctions ayant perdu leur vigueur. Il s'y joint encore le vice que produit l'abstinence. La nature empêche, au moyen de la contraction proportionnée des parties (209, 5.), que les pertes d'humeurs, même considérables par une longue durée, mais qui se font lentement, ne causent la vacuité des vaisseaux. La maladie étant détruite, la nutrition convenable remédie promptement aux forces épuisées, qui autrement penchent vers la cacochymie.

394. L'embonpoint peut aussi avoir lieu ici, mais il ne faut pas le confondre avec la pléthore, qui, quoiqu'elle l'accompagne & la suive souvent, est cependant ordinairement particulière aux gens maigres. L'embonpoint marque un excès de graisse saine, répandue dans les parties; excès qui gêne les fonctions. Il est vrai que, dans l'état de santé, on supporte sans un obstacle remarquable différentes proportions de ce suc. Mais lorsque le fardeau est trop pesant, & augmente tout d'un coup, la santé n'en est pas moins opprimée que par beaucoup de sang.

L'embonpoint a à-peu-près les mêmes causes que la pléthore (388.) qu'il remplace, ou à laquelle il survient, lorsque, par un genre de vie trop recherché, les vaisseaux sont tous les jours remplis de beaucoup de chyle louable, qui, ne pouvant ni être dissipé par la force de la circulation, ni être changé en sang, ni être employé tout entier à la nutrition, dépose en conséquence sa crème, par les interstices des parties, dans le tissu cellulaire. Aussi sont-ce les tempéramens mols, l'enfance, l'âge moyen, & le sexe féminin, qui sont sujets à ce vice (*), qui vient d'un chyle doux, rempli de beaucoup de graisse, laquelle se sépare aisément (331.). On voit clairement par-là pourquoi certaines parties sont souvent plutôt chargées de graisse que d'autres.

(*) A Nichomachus Smyrneus, que Galien rapporte avoir été délivré par l'art d'Esculape du poids énorme de sa graisse, il faut ajouter pour autre exemple semblable, & peut-être encore plus extraordinaire, celui qu'a fourni de nos jours, l'Angleterre en la personne d'Edw. Bright, qui, âgé seulement de 29 ans, de la hauteur de six pieds à-peu-près, le ventre d'à-peu-près sept pieds de circonférence, étoit d'un embonpoint si excessif que, nud, il pesoit 609 livres : il ne vécut pas trente ans. On rapporte qu'il ne s'est jamais adonné à aucun excès dans le régime de vie, mais qu'il étoit né de parens sujets à l'embonpoint. Le principe de cet excès de graisse est-il donc héréditaire ? Voyez les *Transactions philosoph.* vol. XLVII, pag. 188.

395. Le défaut de graisse, la maigreur, parvient rarement au point qu'on puisse l'appeller *maladie*, sans qu'elle soit, en même temps, accompagnée d'autres affections, d'où elle dépend comme symptôme, ou dont le concours la rend enfin nuisible. Comme certainement l'acrimonie seule des humeurs maigrit très-souvent, ainsi la maigreur l'accompagne aisément, la graisse étant fondue, soit par le défaut d'un chyle doux, huileux, soit par des évacuations immodérées, soit enfin par une dissipation quelconque.

396. La quantité excédente ou trop petite des autres suc, ou appartient aux cacochymies, dont il a été question plus haut, en différens endroits, ou est placée plus convenablement au nombre des causes des maladies, ou entre les symptômes.

Des fluides sortis de leurs vaisseaux.

397. QUOIQUE la situation des fluides dans le corps humain ne soit pas aussi stable que celle des parties solides, ni la place, où ils séjournent, toujours fixe, ils ont cependant aussi leurs canaux naturels, leurs réservoirs, leurs cavités, dans lesquelles ils sont contenus, comme dans des limites, dans lesquelles ils sont charriés, & desquelles

ils ne peuvent sortir sans causer accident ; c'est ce qui est très-évident dans chaque suc en particulier , & dans ceux qui , amassés dans certaines parties , se répandent. On n'en excepte pas même ceux qui , plus universels , & circulant continuellement , occupent tout le corps. En effet , l'espèce de vaisseaux , ou de cavités dans lesquelles sont charriés le sang , le sérum , la lymphe , &c. n'est pas indifférente pour la santé.

398. De ce rapport réciproque des parties contenues avec les contenantes , naît une classe de maladies très-remarquables qui , les fluides étant sortis de leurs cavités , troublent l'économie animale , & sont , en conséquence , appelées avec raison *des erreurs de lieu* , & peuvent être divisées en plusieurs espèces , dont nous allons exposer les principales.

— 399. J'appelle , 1^o. *erreur des fluides circulans* , lorsqu'une liqueur naturelle du corps , sortie de ses vaisseaux , & passée dans d'autres étrangers , les traverse contre l'ordre naturel , comme s'ils lui étoient propres , sans qu'il y ait d'ailleurs aucun vice d'obstruction , d'épanchement , ou d'excrétions. C'est ce qui arrive très-souvent dans la circulation , lorsque le mouvement étant accéléré , la chaleur augmentée , les humeurs se raréfient , les vaisseaux se relâchent , se distendent ; de sorte que la partie la plus épaisse du

sang , poussée plus avant qu'il ne convient , circule dans des vaisseaux beaucoup trop petits , & qui ne lui appartiennent pas ; erreur qui le plus souvent ne cause aucun mal , mais qui cependant est quelquefois dangereuse. La graisse stagnante dans le tissu cellulaire , & subitement transportée dans les vaisseaux ; la bile sortie de ses limites , & répandue dans le sang ; l'urine , la matière de la transpiration retenues , peuvent , lorsqu'elles rentrent dans les voies de la circulation , fournir autant d'exemples des maux que cause l'erreur de lieu dont il est ici question. Il en résulte certainement nombre de dérangemens dans les secrétions , & la circulation des humeurs. Ne peut-on pas mettre dans la même classe l'entrée dans les voies communes de la circulation de la matière morbifique stagnante dans quelque endroit , ou le mélange constant de cette même matière avec les humeurs qui circulent , lorsqu'au contraire elle auroit dû être évacuée , ou au moins déposée sur quelque partie ? On peut donner pour preuve les maladies exanthématiques matérielles.

400. J'appelle , 2^o. *erreur des fluides engagés* , lorsqu'une liqueur portée dans un canal étranger , & ne pouvant le traverser , s'y engage , bouche sa cavité naturellement trop étroite , se ferme à elle-même le passage , ainsi qu'aux autres particules fluides qui la suivent : dans ce cas , les

trois vices de dérangement, de stagnation, & d'obstruction (209, 1.) concourent ensemble. Si cependant on considère séparément, & en elles-mêmes, les parties tant contenant que contenues, on y remarque à peine un léger changement de l'état sain. L'erreur, dont nous traitons ici, naît aisément de la première (399.), lorsque l'humeur trop épaisse, poussée avec force dans des vaisseaux étrangers, dont les orifices sont dilatés outre mesure, par la violence avec laquelle l'humeur s'y porte, ou dont le diamètre va toujours en décroissant, à mesure qu'ils se prolongent, ou diminuent par les convulsions qui surviennent (209, 5.), à cause de la trop grande distension, est enfin arrêtée, l'étroitesse des vaisseaux s'opposant à son passage. On conçoit sans peine que de-là il peut naître plusieurs espèces d'engorgemens, de tumeurs, de métastases, d'éruptions, d'inflammations, &c.

401. Il faut aussi, 3°. faire mention de l'*erreur des fluides séparés*, laquelle a lieu, lorsqu'une humeur poussée dans des vaisseaux étrangers, & s'échappant par leurs extrémités, est chassée hors du corps contre l'ordre naturel. On divise cette erreur en deux espèces. Dans la première, une liqueur utile, & qui, en conséquence, doit être retenue, sortant de ses propres vaisseaux, & passant dans des canaux excréteurs, comme

une matière récrémenticielle, est ensuite chassée au dehors, en causant une perte irréparable. Les excrétions du chyle, du sang, du sérum, de la lymphe, &c. par les felles, les urines, la peau, &c. dans les différentes diarrhées, dans l'écoulement immodéré des urines, dans le pissement de sang, les sueurs excessives, sont des exemples de cette première espèce d'erreur. Dans la seconde espèce, une liqueur naturellement excrémenticielle, transportée dans un autre émonctoire que celui qui lui est propre, est chassée au dehors : cette erreur est, à la vérité, plus supportable, puisqu'elle ne cause pas la perte d'une liqueur utile ; mais elle est d'ailleurs nuisible par les accidens qu'elle occasionne, tout conduit ne convenant pas indifféremment à toute matière excrémenticielle. C'est ainsi que la bile, l'urine, la matière de la transpiration, celle des felles, le sang menstruel, se dérangent quelquefois.

402. On mettra, 4^o. du même nombre l'*erreur des fluides épanchés* ; erreur qui varie infiniment, & qu'on peut appeller, dans un sens plus étendu, *effusion des sucs*. Lorsque cette erreur se rencontre, le fluide, sorti de ses vaisseaux, ne sort pas alors du corps, mais est reçu dans les interstices des parties, où il s'amasse & séjourne. Ce dérangement est de plusieurs espèces, & cause aussi beaucoup plus de maux, qui troublent l'économie animale.

403. La différence vient de l'affection diverse des vaisseaux qui donnent issue aux fluides ; affection qui favorise l'écoulement , & consiste dans le relâchement , l'écartement , ou la division des parois de ces mêmes vaisseaux (203 , 2 , 3 , 4 , 206 , 207.) Les cavités qui reçoivent diffèrent aussi ; de sorte qu'elles sont ou plus grandes ou plus petites , naturelles ou accidentelles. Le tissu cellulaire , qui remplit par-tout les interstices des parties , & qui se distend aisément , sert souvent & avantageusement de réservoir aux fluides épanchés. Il faut cependant faire sur-tout attention à la diversité de la matière répandue , parce que de cette diversité naissent autant d'espèces différentes de maladies , qui sont accompagnées de divers symptômes.

1°. On a des signes de l'erreur du sang sorti de ses vaisseaux , dans l'échymose , l'anévrisme faux , les éruptions , les tumeurs inflammatoires , les hémorrhagies internes , &c. Cette stagnation n'a pas long-temps lieu dans une humeur aussi changeante , sans que ses parties mêlées soient viciées par la coagulation (336.) , la séparation (337.) , la suppuration , la pourriture.

2°. Lorsque la lymphe répandue du sang est accumulée dans les interstices formés par la distension des solides , dans le tissu cellulaire de toute l'habitude du corps , ou de chaque partie

en particulier, dans de grandes ou de petites cavités, il survient des pustules, des ampoules; leucophlegmatie, hydropisie dans les chairs, ou sous les chairs; hydropisie au bas-ventre, à la poitrine, à la tête, au scrotum, aux parties internes; œdème, &c.

3°. Lorsque la graisse, la bile, le chyle, l'urine & les autres humeurs particulières, éprouvent cette erreur, il s'ensuit différens maux.

4°. Lorsqu'une humeur corrompue, une matière purulente, ichoreuse, fanieuse, morbifique, verte, cuite, se répand dans les cavités ou les interstices des parties, elle cause des empyèmes, des abcès, des sinus, des fistules, des ulcères, la gangrène; des métastases salutaires ou nuisibles, &c.

5°. L'air même ordinaire, qui a dans le corps ses canaux, qu'il parcourt naturellement, & surtout le système de respiration des poumons, & tout le trajet des premières voies, lorsqu'il a trouvé l'occasion, par quelque vice, de sortir de ces canaux, & d'être reçu dans des cavités du corps, qui lui sont étrangères, ou dans le tissu cellulaire, il s'ensuit des tumeurs aériennes, élastiques, plus ou moins étendues, & quelquefois dans toute l'habitude du corps: de-là le pneumatocèle, l'emphyème, la tympanite, &c. Il peut aussi arriver qu'un air caché dans les

humeurs & les parties solides, ou un fluide élastique semblable à l'air, faisant corps avec leur matière solide (147 *.), dégagé de quelque manière que ce soit, après avoir recouvré son élasticité, se rassemblant en bulles séparées, & errant, pour ainsi dire, çà & là, ou soit porté dans l'intérieur des vaisseaux avec les fluides dont il s'est dégagé, ou reste répandu dans les cavités ou les interstices des parties, produise des troubles & des obstacles dans le système vasculaire, & des tumeurs venteuses très-étendues, semblables aux premières & quelquefois très-douloureuses.

L'air contenu dans les canaux, l'action des contenans étant supérieure, ils sont grièvement affectés par distension, par pression. Une plus grande contraction a aussi lieu dans une partie du même canal, qui jouit d'une plus grande force vitale, tandis qu'une autre partie, qui n'a pas la force de résister, est bien plus distendue. Les intestins, dans les coliques péricardiques & venteuses, dans la tympanite, distendus dans un endroit par le météorisme du tube intestinal, très-contractés dans un autre endroit, fournissent des exemples de cette affection.

404. Ne peut-on pas, 5°. établir encore l'erreur de la matière nutritive, laquelle doit arriver, lorsque les molécules nutritives sont appliquées

Unable to display this page

Des vices du mouvement dans les humeurs.

406. IL est constant que les humeurs de notre corps ont naturellement deux mouvemens ; l'un intestin , qui appartient à leurs molécules ; l'autre progressif , qui appartient à toute la masse. L'un & l'autre sont nécessaires pour la santé ; mais il faut qu'ils soient dans un degré modéré , parce que les excès , défauts , ou dérangemens quelconques qui leur arrivent , sont toujours suivis de la perte de la santé.

407. Le mouvement intestin dépendant de la fluidité , suit aussi son augmentation ou sa diminution : par où on peut comprendre , aussi bien que par ce qui a été dit , paragraphe 271 & suivans , que les maladies qu'il éprouve se rapportent à la trop grande ténuité ou ténacité. Les différences multipliées des humeurs qui naissent du sang seul , & leurs dégénérationes en grand nombre , paroissent désigner clairement qu'il se forme , tant en santé qu'en maladie , d'autres espèces de mouvemens intestins , lesquels ont un pouvoir plus grand & plus marqué pour changer la nature des humeurs. Il est même croyable que le mélange avec les humeurs des

matières étrangères , qui entrent dans le corps , ou les vibrations singulières des solides , que la moindre occasion excite , contribuent beaucoup à ces espèces de mouvemens ; mais il est difficile de déterminer le caractère particulier de chacun , & les véritables causes qui les produisent , aussi bien que la manière d'agir de ces mêmes causes. Les fermentations chymiques prises dans un véritable sens , éclaircissent , mais ne résolvent pas la question. Ceux qui pensent que tous ces effets ne doivent être attribués qu'aux mouvemens variés des solides , excités par différens stimulus , ne nous instruisent guère davantage.

Puis donc que chacun des partis soutenant son opinion , la combat par la foi due aux expériences & aux observations , pourquoi , si enfin il faut statuer quelque chose , n'admettrions-nous pas & les ferments & les stimulus agissans , tantôt de concert & ensemble , tantôt séparément , les uns ou les autres ?

408. L'autre mouvement (406.) plus évident des humeurs , & par lequel , étant charriées dans les vaisseaux , elles changent de place , peut être vicié en trois manières , par augmentation , ou diminution trop grande de sa vélocité , & par une direction contre nature.

409. L'augmentation du mouvement progressif

vient de l'action trop forte des solides sur les fluides ; action qui est la suite de différentes irritations (171 à 181.), qui, ou agacent les forces motrices des solides, & agissent sur le corps, soit directement, soit au moyen de l'ame ; ou diminuent les résistances que forment la masse, l'épaississement, l'adhésion des humeurs, ou la roideur, l'étroitesse (209.) des canaux, &c. Ces irritations sont de plusieurs espèces : le nombre des effets qui en résultent n'est pas moindre ; effets qui, par le concert admirable de l'économie humaine, produisent souvent à leur tour, augmentent, multiplient leurs causes. Les principaux & les plus généraux sont l'irritation trop grande, l'agitation trop forte des solides, causées par les fluides mus avec trop de violence ; de-là le frottement trop rude, l'augmentation de la chaleur, la raréfaction des humeurs, la dissipation des plus subtiles, l'épaississement des plus grossières, la résolution des matières putrides, l'âcreté de celles qui sont douces, la grossièreté de celles qui sont âcres, la dilatation des canaux, leur rupture, toutes les espèces d'erreur de lieu des fluides (399 à 405.), & tous les maux en grand nombre, & sur-tout d'un caractère malin, qui peuvent provenir de ces causes. La nature emploie cependant très-souvent cet excès même, comme un remède efficace pour dompter les crudités,

crudités , corriger , chasser ce qui est nuisible , adoucir les âcretés , résoudre les humeurs engagées , débarrasser les obstructions , & tenter plusieurs autres moyens (99.) pour la conservation du corps.

410. On comprend par-là la lenteur des humeurs , qui naît des causes opposées , & qui , tendant au repos , l'action mutuelle des solides & des fluides décroissant par degrés , la force vitale elle-même étant sans action (196, 198, 5.), rend toutes les fonctions languissantes , en suspend plusieurs , ou même les détruit entièrement : de-là les différentes sources des maladies chroniques , leur caractère rebelle , & leur guérison très-difficile , à cause de l'épuisement des forces de la nature.

411. Dans l'état sain , toute partie du corps reçoit sa portion des humeurs , soit qu'on fasse attention à la masse entière , soit qu'on considère la quantité du mouvement par lequel le fluide coule. Ce n'est pas tant le volume des parties , qui détermine cette portion , que la diversité de leur nature & de la fonction à laquelle elles sont destinées. C'est pourquoi , quoiqu'un excès ou un défaut léger ne soit pas sur le champ nuisible (*), il cause cependant des accidens ,

(*) Si l'on considère les changemens nombreux &

en devenant plus grave, & de plus longue durée. Il est certain que le trop grand abord de l'humeur, agissant avec beaucoup de violence, ou irrite les vaisseaux, & rend leurs oscillations trop fortes (170, 195.); d'où s'ensuivent des meurtrissures, chaleur, circulation trop prompte, attraction trop abondante d'une nouvelle humeur, révulsion d'une humeur d'une partie sur une autre,

remarquables que, suivant les loix ordinaires de la nature, depuis la naissance, & pendant le cours de la vie, le corps humain éprouve dans la matrice, dans l'accouchement, & ensuite dans sa croissance, son état & son décroissement, changemens qui ont lieu dans ses organes, dans la régularité de ses fonctions, dans celles qui appartiennent à chaque sexe, il paroîtra assez évident que la distribution des humeurs circulantes, ne peut, même dans la plus parfaite santé, rester toujours dans le même état, qu'elle doit nécessairement toujours varier, & que les changemens de cette espèce doivent être soufferts impunément, parce qu'ils sont une suite de l'état naturel, & que survenant peu-à-peu, on les souffre par habitude, & lorsqu'il arrive tout d'un coup quelque dérangement plus considérable, les forces de la nature étant irritées, il peut être adouci. Je passe sous silence les causes fortuites, à la vérité, mais qu'on ne peut cependant pas toujours éviter, les causes des mouvemens extraordinaires, qui sont tous les jours la suite de la diversité immense des choses non naturelles, de leurs différens usages & abus. Si ces causes faisoient continuellement du mal, nous serions sans cesse malades.

déplétion de ces mêmes parties , leur affaïssement & ses fuites ; ou agit avec une force que les parois des vaisseaux ne peuvent vaincre : de-là la dilatation , le relâchement , l'écartement , la division de ces mêmes parois (203.) , & les maux infinis qui s'ensuivent (207.). L'abord trop lent des mêmes humeurs produit les maux opposés. Il n'est pas difficile , après ce qui a été dit (409.) , de connoître les causes de l'un ou l'autre dérèglement , puisqu'on doit principalement les chercher dans le rapport vicié des forces motrices , & des résistances ; de manière cependant à ne pas considérer (99 , 169 & suiv.) leur énergie d'une manière purement mécanique , mais telle qu'elle se manifeste dans le corps organique de l'homme vivant.

α. Il est aussi de l'intérêt du médecin, qui veut bien traiter cette affection , de rechercher avec soin la première origine de la cause , son siège & son caractère particulier , cause qui n'existe pas toujours dans la partie engorgée , ni rarement dans celle qui est dégorgée , quelquefois ni dans l'une ni dans l'autre , mais dans une qui y a rapport , dans le cerveau même , & dans l'ame même , sur-tout si elle est troublée. De-là la variété qu'on observe dans l'action mutuelle & la souffrance des parties affectées par opposition , eu égard au siège & au caractère différent de la cause. Lorsqu'une

partie, irritée par le stimulus qui la touche, se gonfle par l'humeur qui est tirée d'une autre partie, l'une agit, l'autre souffre. Si au contraire la partie resserrée par le spasme, chasse ses humeurs, & les pousse en trop grande quantité dans une autre partie où elles s'accumulent, la première est active en se désemplissant, & l'autre souffre l'engorgement.

β. Enfin ce que j'ai dit plus haut, de l'action des forces vitales, regarde aussi les états, à la suite desquels les mouvemens extraordinaires des humeurs sont plutôt dirigés sur une partie que sur une autre : ce n'est pas que souvent ces états ne soient mécaniques ; mais le plus souvent ils sont dus à des sympathies, dont la cause est encore cachée, & est difficile à concilier avec les loix mécaniques. (*Voyez* 864.), quoique plusieurs de ces sympathies existent dans les parties, tant générales que particulières du corps humain, & diffèrent suivant les différens sujets.

γ. Ce qui arrive ensuite fait voir que souvent la nature, par ses propres forces, excite, comme à dessein prémédité, ces sortes d'irrégularités, les emploie même comme remèdes, par lesquels elle opère, pour son propre salut, des effets que ne pourroit produire le mouvement régulier & habituel des humeurs. Les

irrégularités méritent donc d'être appelées *actives*, d'être mises au nombre des efforts auxiliaires de la nature agissante, & d'être distinguées avec soin des efforts passifs, mécaniques, & qui sont comme forcés, malgré la nature, par des causes étrangères. Les forces actives (*), outre

(*) Il est utile de lire, à ce sujet, ce que, de notre temps, l'école de Stahl a sur-tout donné de très-solide & de très-convenable à la pratique, sous le titre de *congestions*. Mais il auroit fallu donner à ces matières plus d'étendue, parce qu'elles appartiennent non-seulement au sang, mais même à toutes les humeurs qui s'en séparent, & même à des matières morbifiques, mêlées avec des suc étrangers ou arrêtées dans une partie seule. Aussi très-souvent sont-elles unies avec les écarts des fluides (397 à 405.), & s'étendent-elles presque aussi loin & même plus. Qui empêche en effet de croire que le système nerveux, ou la faculté dont il est doué de régir les sens & les mouvemens, est animé par un certain fluide (187.), par la détermination duquel sur chaque partie, chacune remplit les fonctions auxquelles elle est destinée? Ne peut-on pas conclure de-là que, même dans ce travail double des sens & des mouvemens, les *congestions* ont lieu, & que par un effort trop violent, porté sur une partie, une autre peut être appauvrie, son action dépérissant, & celle de l'autre étant au contraire excitée outre mesure? Ce qu'il y a au moins de certain, c'est que l'usage des remèdes répercussifs, révulsifs, attractifs, &c. n'a pas moins été recommandé depuis long-temps par les médecins, dans ce système, que dans les autres.

qu'elles ont aussi, même dans l'état de santé, leur nécessité & leur usage insigne (411, not. *), elles développent, sur-tout lorsque la maladie est prochaine ou présente, une vertu très-efficace. Cependant on ne peut dissimuler que souvent elles sont très-nuisibles (99 à 105.). On peut comparer avec les efforts passifs ceux que les médecins, imitant la nature, par un art qui n'étoit pas ignoré des anciens, tentent, avec quelque espérance de succès, pour diriger les humeurs de certaines voies dans d'autres, au moyen des remèdes dits *répercussifs*, *révulsifs*, *dérivatifs* & *attractifs*.

412. Les mouvemens plus naturels & plus déterminés des humeurs qui appartiennent à la circulation, aux sécrétions, aux excrétions, aux épanchemens dans les cavités du corps, & à la résorption de la matière épanchée, &c. dépendent tellement des premiers mouvemens (406.), qu'ils en dérivent comme des effets de leurs causes, & qu'on doit, en conséquence, regarder comme des symptômes (90.) qui surviennent aux maladies de ceux-ci, les dérangemens qu'ils éprouvent; en sorte qu'il est même inutile de les exposer ici séparément.



Des maladies composées.

413. **T**ELLES sont les principales affections les plus simples (125 à 412.). Comme il est très-rare que le médecin soit dans le cas de les traiter seules (123.), à cause des différentes combinaisons dont elles sont susceptibles, & qui les font enfin dégénérer en véritables maladies, elles méritent sur-tout qu'on les considère.

414. On appelle *maladie composée* celle à la formation de laquelle diverses affections simples concourent ensemble, de manière qu'elles n'en font qu'une. La maladie composée a donc, dans ce cas (68 & suiv.), autant de parties qu'il y a d'affections simples, qui ont concouru à sa naissance. Elle prend leur nature. En les connoissant, on la connoît elle-même, & aucune d'elles ne peut être changée ou détruite, sans qu'il arrive aussi changement dans la nature de la maladie qu'elles composent.

415. On peut donc, en général, considérer ici trois espèces de compositions, suivant que les différens vices ou des solides, ou des fluides, concourent ensemble & entre eux, ou avec les parties solides & fluides; mais il y a un fi

grand nombre d'espèces de l'un & l'autre genre; qu'il est à peine possible d'établir le nombre des combinaisons possibles, & d'exposer avec ordre les maladies qui naissent de chacune.

416. De plus, on ne connoît pas assez clairement (44.) les caractères des maladies : cette matière est encore un grand sujet de dispute & de discussion; de sorte qu'on se tireroit difficilement d'embarras, en voulant employer la doctrine synthétique.

417. Il est donc plus sensé de tirer l'ordre convenable au traitement de cette question, de la partie la plus évidente de l'état morbifique, & que les sens font découvrir (45, 86, 88.). C'est ainsi qu'on peut, par une méthode régulière, établir les caractères certains, par lesquels les différentes maladies se rapportent réciproquement, ou diffèrent les unes des autres. C'est ainsi qu'on peut connoître leurs classes, leurs espèces & différences; en sorte qu'on les distingue plus aisément dans la pratique, & qu'on évite la confusion & l'occasion de disputer. Aussi considère-t-on plutôt les maladies composées comme le concours divers d'autant de symptômes, & on les renvoie avec raison, à la manière des gens à système, à cette partie spéciale de la Pathologie qui traite en particulier des symptômes.

418. Quant aux différences (122.) accidentelles

des maladies , quoiqu'on ait coutume de les joindre immédiatement aux essentielles , comme elles ne peuvent cependant être ici pleinement comprises , il fera plus convenable de les faire connoître par la suite ; c'est pourquoi nous allons maintenant traiter en particulier des principes & des sources d'où dérivent les maladies (74 & 79.).

Des puissances nuisibles.

419. LA nature des maladies possibles qui arrivent au corps humain , étant susceptible de tant de différences , les forces des puissances qui les font naître (63.) , doivent aussi être très-différentes : elles méritent donc d'être exposées chacune séparément , afin qu'on puisse trouver aisément , lorsqu'il est nécessaire (71, 79.), les changemens qu'elles peuvent causer.

420. Il y a trois sources d'où proviennent les puissances nuisibles à notre corps : il y a de même trois espèces de forces qui , concourant régulièrement ensemble , nous conservent dans l'état de santé (7.). L'ame , le corps , les agens extérieurs y contribuent , chacun de leur part (4, 5, 6.). Peu importe , au surplus , qu'on

se serve de cette division dans les matières qu'on traite, ou qu'on préfère avec d'autres le nombre de quatre ou de six, ou qu'on aime mieux employer, avec *Pitcarnius*, la vision en deux parties, & qu'on rapporte tout à l'action des autres agens sur l'homme, & à celle de l'homme sur lui-même. Tout ce qui a du rapport à ce dont il s'agit ici, est ordinairement appelé par les médecins *choses non naturelles*, comme qui diroit des choses neutres, qui, par elles-mêmes, ne font (2.) ni selon ni contre l'ordre naturel, ni salutaires, ni nuisibles, mais peuvent devenir telles par l'usage ou l'abus qu'on en fait. Cette manière obscure de s'exprimer, dont il est aisé de se défaire, ne doit embarrasser personne (3.).

421. Toutes ces causes agissent (420.) par les deux espèces de forces générales & particulières. Il fera donc utile d'employer la démonstration des principes mécaniques, physiques, chymiques & médicaux, pour déduire & comprendre les effets qu'elles produisent.



Des puissances nuisibles de l'atmosphère.

422. **L**E fluide aérien , dont nous sommes entourés tant que nous vivons , que nous respirons , que nous avalons , est continuellement contigu à toute la surface , tant interne qu'externe de notre corps. Il fait même corps (147 * , 403 , 5.) avec la matière des parties tant solides que fluides. Il doit donc nous affecter de diverses manières , suivant la variété de ses forces & de ses qualités , vu sur-tout que les Physiciens démontrent définitivement , & que chacun éprouve qu'il est continuellement sujet à nombre de vicissitudes très-remarquables.

423. L'air chaud échauffe au même degré que lui les corps qu'il environne ou pénètre. Il les raréfie , relâche la cohésion mutuelle des particules qui les forment , excite en elles des mouvemens intestins , dissipe celles qui sont volatiles , met en action leurs forces motrices , excite & provoque la fermentation , la pourriture.

424. On comprend par-là (423.) ce qui doit arriver à un homme qui est long-temps exposé à une trop grande chaleur de l'air.

Il arrive , 1°. diminution , extinction même de

la chaleur naturelle, qui est remplacée par une chaleur étrangère, suivant l'intensité de la chaleur de l'air environnant, par laquelle le corps acquiert une chaleur qui ne lui est pas propre.

2°. Augmentation du volume causée par la raréfaction, augmentation qui est plus grande dans les fluides que dans les solides : de-là la plénitude & le gonflement des vaisseaux (390.), & les différentes erreurs de lieu des fluides (399, & suiv.).

3°. Débilité des solides (157.), provenant du relâchement de la cohésion, tissu spongieux des chairs ; foiblesse des articulations ; relâchement, inertie, flexibilité (157.).

4°. Par la même raison, ténuité des humeurs les plus épaisses ; agitation de celles qui sont dans l'inertie, & leurs mouvemens plus libres dans les vaisseaux, dont la résistance est moindre (2, 3.).

5°. La force vitale (170, 194.) est, à la vérité, plus sensible & plus vive ; mais sa résistance, sa tenacité, & , en conséquence, sa durée, sont moindres : il est plus aisé de la troubler dans ses mouvemens ; & une légère chaleur la rend engourdie, défaillante.

6°. La partie plus tenue, volatile, spiritueuse, aqueuse des humeurs, s'échappe des pores de la superficie, tant interne qu'externe du corps

exposé à l'air : elle est aussi aisément répercutée, lorsque le froid est léger, de nuit sur-tout, ou lorsqu'il survient un air humide. De-là, en partie, le défaut des matières subtiles, l'épaississement du sédiment (274 *, 275, 282.), l'im-méabilité, l'affection atrabilaire, inflammatoire, le dessèchement du solide, l'obstruction des petits vaisseaux, &c. ; en partie, à la suite de la répercussion de la matière de la transpiration, avec l'accompagnement des changemens (1, 9.), des accidens très-graves, des fièvres bilieuses, des convulsions, des paralysies.

6°. Le phlogistique est débarrassé de ses liens, est excité à des actions plus grandes, & est peut-être augmenté aussi par une matière ignée qui vient du dehors. De-là la dégénération variée de la bile, sur-tout par la putridité, la tension des humeurs à la corruption, les fièvres, &c.

7°. L'agitation plus grande de la matière saline & huileuse ; son atténuation, son développement, sa disposition à la putridité & à la puanteur, produit l'alkalescence, l'amertume, le brûlé, la fétidité, la couleur jaune, brune, tirant sur le noir : de-là les fièvres bilieuses, putrides, ardentes, malignes, contagieuses, & les maladies aiguës, chaudes, accompagnées de différentes espèces de lésions dans les fonctions du genre nerveux.

8°. Lorsque les matières contenues dans les premières voies sont disposées à fermenter ou à se putréfier, l'air échauffé les porte bien plus promptement à ces mouvemens; & elles produisent les rapports, les gonflemens, les douleurs, les spasmes de l'estomac & des intestins, les inquiétudes, les vomissemens, les coliques, les dyssenteries, &c.

9°. Une partie unique du corps bien plus échauffée que les autres, trouble la régularité de la circulation, attire à elle les humeurs, fait passer dans des vaisseaux étrangers celles qui sont raréfiées; & la force vitale étant irritée, les fibres de cette partie entrent dans des agitations extraordinaires: de-là les embarras, les douleurs; les rougeurs, les érysypèles, l'inflammation, l'insolation, la phrénésie, l'ophtalmie, l'angine, la péripneumonie, &c.

425. Il est donc évident que la chaleur de l'atmosphère, à la vérité utile aux corps vieux, engourdis, froids, muqueux, surchargés d'un amas de sérosité, & chez qui les humeurs manquent, est, au contraire, très-nuisible aux corps pléthoriques, gras, bilieux, chauds, secs, sujets aux hémorrhagies, irritables, qui font usage de viandes animales, & de boissons spiritueuses. La chaleur de l'air est aussi contraire, dans plusieurs cacochymies; mais elle est

principalement pernicieuse au genre nerveux, aux poumons, aux premières voies, & au système bilieux; & elle trouble de différentes manières les fonctions de ces parties.

Sans doute, une chaleur immodérée, si on la compare à un froid aussi très-considérable, est en général bien plus nuisible à la santé, & rend l'homme sujet aux maladies & aux morts fréquentes, sur-tout ceux qui, dès leur jeune âge, n'ont pas été accoutumés à cette chaleur. De plusieurs frères de Moravie, envoyés presque dans le même temps, dans les terres les plus froides du Groenland, & dans les îles les plus chaudes des Indes occidentales, aucun dans ces dernières terres n'étoit mort, lorsqu'on en comptoit à-peu-près trente morts dans les premières.

426. Le froid de l'atmosphère condense les corps, les réduit à un moindre volume, & quoiqu'au même degré, encore plus les corps fluides que les solides, portant les premiers jusqu'à la congélation. Il roidit les solides, & les rend plus élastiques; diminue, suspend les mouvemens intestins des fluides, change en glace à un plus grand degré, l'eau & les liqueurs aqueuses. Lorsque cette glace se forme, devenant moins ferrée, plus légère, elle tâche d'occuper un plus grand espace, & franchit avec une grande force les obstacles qui s'opposent à son extension. Si les

liqueurs composées se congèlent, une partie se sépare d'une autre, le mélange du tout est changé, & le dégel n'est pas toujours suffisant pour le rétablir. Si les parties principalement plus délicates des végétaux & des animaux, & qui ont des vaisseaux dans lesquels sont renfermés des sucs, éprouvent, après avoir été resserrées par une forte gelée, un dégel causé par une chaleur subite, elles se corrompent bientôt, ayant souffert dans leur texture & leur mélange une dissolution irréparable.

427. Si on applique à l'homme ces principes, généralement démontrés par les Physiciens (426.), il s'ensuit que, par un froid trop vif,

1°. Les solides du corps sont resserrés ; deviennent roides ; que leur élasticité augmente ; qu'ils sont rendus plus fragiles (165, 3.) ; que les cavités des vaisseaux sont retrécies, & qu'en conséquence, l'espace nécessaire aux fluides contenus diminue, & que les résistances croissent. La constriction sera d'autant plus grande, que le froid agit aussi par agacement sur la force vitale (171.).

2°. Les humeurs sont rassemblées, dans un état d'inertie, ne peuvent passer par les conduits, & ont de la disposition à s'arrêter.

3°. Le rapport des parties contenant avec les contenues (424, 2, 426.) est donc changé ;
&

& , toutes choses égales d'ailleurs , les corps épuisés de fucs font dans un état pire que ceux qui en font trop remplis.

4°. Dans les corps robustes , & dont le mouvement animal est très-fort , l'action réciproque des solides & des fluides , le frottement s'accroissent ; la chaleur interne augmente ; la circulation , la coction , l'atténuation , la dissipation , & la nécessité de réparer , au moyen des alimens , les pertes que l'on fait , deviennent plus fortes ; ce qui fait que l'appétit est vif , & qu'il est accompagné , si on ne le satisfait pas promptement , de foiblesse , de défaillance , & même de mort subite , causée par la faim.

5°. Il n'en est pas de même des corps foibles & tranquilles , en qui les vaisseaux resserrés , & les humeurs épaissies diminuent la force de la circulation , font décroître la chaleur naturelle , la force vitale , & causent la langueur de toutes les fonctions : les évacuations supprimées , les humeurs ne sont pas épurées ; ce qui donne lieu à l'augmentation des âcretés , du mucus , de l'eau ; à la naissance du scorbut , des maladies articulaires , de la leucophlegmatie , des hydro-pisies. Les parties internes sont de plus surchargées d'une trop grande abondance d'humeurs ; les résistances augmentant considérablement (411.) à la superficie du corps exposé à

l'air, à cause du froid; ce qui gêne principalement les fonctions du cœur, des poumons & du cerveau. Mais le froid insurmontable pénétrant intérieurement, tout mouvement est suspendu; & il arrive mort subite, le sang étant arrêté dans les poumons, & la respiration, en conséquence, interceptée; ou bien, le cerveau se congelant, il arrive léthargie qui termine enfin la vie.

Chez les personnes irritables, qui ont le système nerveux, mobile, & la fibre irritable, lors sur-tout qu'il survient après la chaleur un froid extraordinaire, outre le frisson naturel à tout le monde, il arrive que le solide vif est trop irrité, qu'il survient des roideurs, des convulsions, sur-tout dans la superficie, & que de-là les humeurs sont poussées en dedans.

6°. Dans les extrémités du corps qui sont plus exposées au froid, les vaisseaux se resserrent, les humeurs s'épaississent, les pores se ferment, & la transpiration étant supprimée, les âcretés sont retenues, accumulées, & irritent: de-là les couleurs livides, les rougeurs, les tumeurs, les prurits, les engelures, les crevasses, les ulcères; ou, ces mêmes parties éprouvant intérieurement un froid glacial, le sentiment & le mouvement sont étouffés; & il survient gangrène, sphacèle, & putridité (426.), au lieu de

la guérison , lorsqu'on chauffe imprudemment ces parties.

7°. Les narines, la gorge, la trachée-artère par où passe l'air, souffrent les mêmes maux, desquels résultent le rhume, l'enchifrenement, l'angine, la voix rauque, la toux, &c.

8°. Les poumons sur-tout sont resserrés, comme recevant dans une surface très-large, & librement, le contact de l'air inspiré. La respiration est plus difficile, la pituite s'accumule, il se forme obstruction, le sang étant arrêté, & ne pouvant circuler, il arrive dessèchement, roideur, & inflammation, suffocation, lorsque le mouvement vital, au contraire, survient; de-là les soupirs, la toux, le catarrhe, la mucosité, l'inflammation, le pus, la gangrène, le sphacèle, la mort subite.

9°. Mais l'influence maligne affecte principalement les corps & les parties en qui la force vitale est moindre, ou très-irritable, la circulation des humeurs plus foible, la chaleur naturelle plus languissante, en qui les sens & les mouvemens sont engourdis, ou trop vifs, le tissu des fibres trop tendre ou trop roide; en qui il y a disette d'humeurs, ou inertie aqueuse, glutineuse, terreuse, froide, de mauvaise qualité.

428. En réfléchissant sur tout ce qui vient d'être dit, il n'est pas difficile de rendre raison,

pourquoi on souffre ordinairement , assez aisément , un froid , même considérable ; pourquoi le froid est l'ennemi des os , des dents , des nerfs , du cerveau , de la moëlle épinière ; pourquoi il est contraire aux vieillards , à ceux qui sont accoutumés à des pays chauds ; pourquoi il est mordicant dans les ulcères ; pourquoi il durcit la peau , & produit une douleur qui n'aide pas à la formation du pus ; pourquoi enfin il excite les convulsions , le *tetanos* , les taches noires , les frissons fiévreux. On voit aussi évidemment la raison pour laquelle les changemens subits de la chaleur & du froid sont si nuisibles , & quels maux ils causent à ceux qui n'y sont pas accoutumés.

429. L'air humide , chargé de beaucoup d'eau , & dont le ressort & la pesanteur ont moins d'efficacité , étouffe plutôt qu'il n'accroît les mouvemens qui lui ont été donnés , & les qualités sensibles qu'il a reçues. Etant moins propre à recevoir , absorber , dissiper les nouvelles vapeurs qui sortent des corps qu'il entoure , il les humecte plutôt , les remplit de l'humeur qu'il leur communique , les relâche , les amollit , les dissout , les délaie ; excite , étant sur-tout aidé de la chaleur , la corruption , la putridité. Si , en même temps , il est froid , il s'échauffe plus difficilement , & le froid devient plus vif.

430. Voici donc ce qui arrive évidemment à quiconque demeure long-temps dans un atmosphère trop humide.

1°. La superficie du corps est moins pressée, & les parois des vaisseaux sont privés, en conséquence, d'une partie de leur appui extérieur, & n'agissent pas avec toutes leurs forces sur les fluides qu'ils contiennent.

2°. Les humeurs sont trop délayées par l'eau qui les inonde, d'où s'ensuit un amas de sérosité, & les maux qui en dérivent (287.).

3°. Les solides humectés se relâchent, deviennent flasques, & tombent dans l'inertie.

4°. La circulation vitale en général, le passage du sang par les poumons, le frottement, la chaleur, la coction, la nutrition sont aussi dans un état de langueur, & le corps est surchargé sans acquérir plus de forces.

5°. La transpiration, principalement la pulmonaire, est supprimée : de-là l'augmentation de l'amas séreux (2.), l'engorgement des vaisseaux pulmonaires, la toux, la péripneumonie fausse, les excrétions trop abondantes par les crachats, les urines, les sels, l'épanchement de l'eau dans le tissu cellulaire & les cavités ; la langueur, la corruption âcre, l'engourdissement du corps surchargé, la fièvre, le rhumatisme, la cachexie, &c.

6°. La vivacité des sens est émouffée; le mouvement animal languit; le genre nerveux est affoibli; la force vitale diminue (198, 3, 4.): de-là l'inertie de toutes les fonctions.

7°. Si le froid se joint à l'humeur, les accidens, qu'on vient de rapporter, ont lieu dans un plus grand degré; ils sont plus difficiles à détruire; ce qui cause la perte de toute la force naturelle.

8°. Si, au contraire, il se joint une grande chaleur, les solides éprouvent un relâchement considérable; les pores sont ouverts; les humeurs attirées, atténuées, & reçues dans des vaisseaux étrangers, s'échappent à la première occasion; ou, si elles sont retenues, elles tournent très-promptement à la putridité: de-là la distension de l'habitude extérieure du corps, les sueurs considérables, l'épuisement des parties intérieures, l'abattement des forces, les maladies putrides, contagieuses, pestilentiellles.

9°. L'air humide est donc très-nuisible au premier âge, aux femmes, aux tempéramens froids, humides; aux corps lâches remplis d'eau, de mucus.

431. L'air trop sec doit produire les effets opposés; car, étant très-propre à absorber l'humidité, il dessèche, à la vérité, & par-là fortifie les corps, mais les prive en même temps de leurs

fucs, les roidit; &, enlevant les parties les plus déliées des humeurs, il leur donne une épaisseur morbifique, inflammatoire, atrabilaire (282, 284, 367.). Cette qualité de l'air est cependant regardée comme la plus analogue de toutes aux deux principes de l'homme, & comme très-salutaire, sur-tout si la chaleur n'est pas portée à l'excès.

432. L'air pesant est propre à comprimer, condenser les corps qu'il environne, & cela, plus ou moins, suivant qu'il est plus pesant. Il fixe en même temps la matière élastique que contiennent les liqueurs, & qui se développe, lorsque la pression de l'air est moindre. Les baromètres prouvent constamment que l'air plus épais, chargé de beaucoup d'humidité, pèse presque moins que l'air plus pur, qui pèse, au contraire, davantage, & qu'il y a continuellement dans notre atmosphère, par rapport à sa pesanteur, plusieurs vicissitudes considérables; enforte que la différence qu'on remarque entre le terme le plus grand & le plus petit, égale un dixième.

433. Il suit de-là que l'atmosphère, entourant & pénétrant le corps humain, le presse également, & en tout point, à la manière des fluides, par son poids, soutient, fortifie les solides, applique les parties contenant contre les contenues,

augmente l'action & le frottement réciproque des unes & des autres ; entretient les diamètres des canaux , & empêche les humeurs de s'épancher. C'est donc dans l'équilibre régulier de ces puissances , que consiste la vigueur de la circulation vitale , de la respiration , de la chaleur naturelle , de la santé.

434. La pression de l'air , augmentée par des causes naturelles , se supporte , à la vérité , aisément , lorsqu'elle agit également : elle accroît même la force de la santé ; mais étant dirigée plus particulièrement sur une seule partie , elle peut nuire en comprimant , resserrant les vaisseaux , & en faisant sortir les humeurs , & déterminant leur cours sur d'autres parties moins pressées. Lorsque cet accident arrive au poumon , à un degré trop violent , ses vaisseaux étant comprimés , & la résistance du cœur augmentée , le passage du sang est retardé , arrêté ; & , les humeurs étant retenues , d'autres parties sont surchargées : ce qui n'arrive pas sans causer plusieurs espèces de maux.

435. La force de la pesanteur diminuée est plus pernicieuse : elle relâche , en effet , les solides privés de leur appui ; raréfie les fluides , dont la matière élastique est dissipée ; remplit , dilate , affoiblit les vaisseaux ; produit , en conséquence , les tumeurs , les éruptions , les erreurs

des humeurs ; rend la circulation languissante ; cause l'abattement des forces pour le mouvement animal , & s'oppose principalement à l'action des poumons : de-là la difficulté de respirer continuelle , la péripneumonie venant du sang accumulé , l'hémoptysie , &c.

436. On connoît par-là que l'air trop léger , trop chaud , ou trop humide , a beaucoup d'effets qui se rapportent entre eux (424 , 429 , 435.) , aussi bien que celui qui est pesant , froid , sec (427 , 431 , 434.) ; & qu'ainsi , à raison du concours différent de ces qualités , les accidens qui en résultent , peuvent être très-étendus , ou adoucis , & même détournés. Il en est de même de l'air trop raréfié ou condensé , pas assez ou trop élastique.

437. Mais , comme le poids de l'atmosphère diffère beaucoup , suivant la hauteur différente des lieux , ou dans le même lieu , suivant les différens temps ; comme de plus la pression des corps qui y est proportionnée , doit aussi varier beaucoup , il est facile de concevoir pourquoi les changemens violens & subits de cette qualité sont si insupportables à ceux qui n'y sont pas accoutumés ; pourquoi ils sont très-pernicieux aux tempéramens foibles , irritables , & dont les humeurs se raréfient beaucoup , & facilement ; pourquoi ils sont si incommodes à ceux qui sont

attaqués de maladies de poitrine ; pourquoi enfin le baromètre indique aux asthmatiques l'instant prochain de l'accès ou du repos.

437. A considérer les parties constitutives de l'air , toute espèce n'est pas également propre pour la respiration. Depuis le déphlogistiqué , que les Physiciens ont éprouvé le plus propre pour la respiration , & le plus analogue au corps , jusqu'au phlogistique , qui lui est opposé , il y a plusieurs degrés de bonté d'air , tiré de l'abondance d'air déphlogistiqué , qui réside dans une quantité donnée de l'atmosphère , & que l'on doit déterminer par l'absence des autres espèces d'air moins propres pour la respiration , des vapeurs , &c. Le principe phlogistique sur-tout , s'il est dominant dans l'air respirable , est très-nuisible au corps , en empêchant l'évacuation du phlogistique des poumons , & pénétrant en même temps dans le corps , en si grande quantité , que la vie ne peut subsister. Ainsi , moins l'air est chargé de principe phlogistique , plus , avec raison , on le regarde comme salubre , quoique le principe phlogistique tempéré forme la partie essentielle de l'air atmosphérique , & qu'il ne soit pas croyable que l'air déphlogistiqué , quoiqu'il soit utile dans plusieurs maladies , peut être supporté long - temps par les personnes saines , sans que leur santé en souffre.

L'air fixe , mêlé en petite quantité avec l'air atmosphérique , est supporté impunément ; mais l'air pur , développé par la fermentation ou d'autre manière , allant au fond , à cause de sa pesanteur , est un poison continuel de la vie.

438. Il n'y a point , au reste , de vice plus pernicieux que celui que contracte l'air long-temps renfermé dans des lieux qui n'ont aucune ouverture , dans des puits , des cavernes , lorsqu'il n'est pas renouvelé ; car alors se putréfiant , pour ainsi dire , dans l'inaction , ce fluide , qui étoit destiné à être l'aliment de la vie , devient un poison prompt , aussi ennemi de la vie que du feu.

439. Il n'y a pas de différence dans la corruption que subit l'air , lorsqu'il circule toujours le même , autour de l'homme , sans être renouvelé , lorsqu'il est employé nombre de fois pour la respiration vitale , & sur-tout lorsqu'il est répandu autour d'une multitude de personnes qui en font usage. Soit en effet que l'air inspiré perde quelque chose , qu'il ne puisse recouvrer que par son mélange avec l'air récent , soit que les vapeurs reçues par le corps vivant le corrompent , soit enfin qu'il se gâte par sa propre inertie , il est aujourd'hui constant , par des observations très-certaines , que dans les prisons , les citadelles , les hôpitaux , les vaisseaux , & dans toutes les maisons qu'habitent plusieurs personnes , l'air

prend, lorsqu'il n'est pas renouvelé dans ces endroits, une qualité vicieuse, qui donne naissance à des fièvres d'un très-mauvais caractère, putrides, malignes, accompagnées d'éruptions qui causent promptement la mort, & dont la contagion s'étend aussi fort loin. Ces accidens dénotant par plusieurs signes une putridité dans les fluides (312 à 314.), ils paroissent démontrer clairement que l'air ainsi corrompu a contracté, de quelque manière que ce soit, une vertu septique.

439. La matière électrique contenue dans l'air, quoiqu'à mesure inégale, qui doit même être aisément changée par la température de l'atmosphère, par les vents, &c.; résorbée dans le corps en plus grande quantité qu'il ne convient, ou y entrant en trop petite quantité; développée dans l'un & l'autre cas, dans le corps humain, & portée à des mouvemens extraordinaires, après avoir peut-être fait commerce avec le phlogistique, produit les mouvemens extraordinaires des esprits vitaux, l'irritabilité morbifique du solide vif, la pléthore apparente, l'anxiété, l'abattement de l'ame, des forces, &c., occasionne de plus les maladies des nerfs, & favorise leur irritation (*).

(*) Le célèbre Claude Revillon, dans un ouvrage

440. Si l'on considère que l'atmosphère reçoit continuellement les émanations de tout genre, qui s'échappent de tous les corps, & se mêle avec les molécules les plus subtiles, qui, rendues volatiles, de quelque manière que ce soit, mélangées entre elles & avec l'air, divisées, unies de diverses manières, ont chacune, suivant leur caractère, différentes façons d'agir sur les corps humains, qui circulent & pénètrent avec l'air, on verra facilement que de cette source émanent nombre de principes & de sujets morbifiques, qu'on attribuerait en vain à l'air lui-même, ou à ses qualités communes, & qu'on s'efforceroit en vain de découvrir & d'expliquer uniquement par les observations météorologiques.

441. C'est aussi pour cela qu'il est très-difficile de donner entièrement une histoire pathologique de l'air, qui détaille, sans en omettre aucune, toutes les qualités nuisibles qu'il peut contracter, qui puisse être appliquée en tout lieu & en tout temps, à ses changemens particuliers, vu sur-

qui a pour titre : *Recherches sur la cause des affections hypocondriaques, appelées communément vapeurs* ; Paris, 1786, a prouvé fort au long par des exemples, qui mériteroient un examen plus rigoureux, que la santé mauvaise, mais supportable, des hypocondriaques, répond exactement à l'électricité qui existe dans l'air.

tout qu'il arrive si souvent tant d'occasions qui doivent nécessairement changer non-seulement ses qualités, mais même les corps qu'il contient.

442. Les corps célestes, les météores, les climats, les saisons de l'année, la diversité du sol, les montagnes, la mer, les lacs, les marais, les fleuves, les végétaux, les animaux, les souterrains, le nombre des hommes, le genre de vie, les alimens, les grandes boissons, les matières ignées, les ouvrages mécaniques, les arts, le commerce, & plusieurs autres agens, contribuent aussi, chacun en quelque chose, au changement de l'air.

443. Les parties des vents influent sur-tout beaucoup sur les changemens des effets de l'air; & leur manière d'agir sur le corps humain est, en conséquence, très-variée. Etant froissés par leur choc, ils pressent & compriment plus fortement, comme si le poids de l'air fût augmenté (433, 434.). Ils appliquent ensuite sur l'homme, dans un temps donné, plus d'air, d'où il arrive ordinairement que les qualités communes de l'atmosphère, & les corps étrangers qu'il contient, agissent avec plus d'intensité, chacun suivant leurs forces. Les vents renouvellent aussi l'air & les eaux, & ne les laissent pas se corrompre dans l'inertie (438, 439.): ils mêlent de plus entre elles les différentes régions de l'air par

l'agitation qu'ils leur communiquent ; substituent ainsi des qualités à d'autres , en adoucissent plusieurs en les confondant mutuellement ; changent aussi les fluides contenus , les délaient , les répandent , les distribuent plus également , & les mêlent ensemble par différens effets. Ils transmettent sur-tout d'un lieu à un autre , & purifient ainsi , ou corrompent les vapeurs , les émanations des corps , les miasmes. Il n'y a presque pas d'autre puissance naturelle qui varie elle-même aussi souvent , & qui cause , avec autant de promptitude , dans l'air , des changemens aussi grands & aussi universels.

444. On voit , en général , par ce qui vient d'être dit (443.) , que les vents peuvent être très-utiles ou très-nuisibles à l'homme ; mais pour connoître ce que peut en particulier chaque vent , il ne suffit pas de les considérer en général , puisque le même vent peut être salutaire & pernicieux en différens temps & en différens lieux. L'état divers de l'air (442.) , dans les endroits d'où soufflent les vents qu'ils traversent , où ils vont se rendre , la variété de leur durée , la manière dont ils se succèdent , & d'autres états semblables , ont coutume de produire bien d'autres effets , même opposés ; en sorte qu'on ne peut , en quelque façon , véritablement résoudre la question trop bornée , qu'en considérant ensemble ces variétés.

445. La différence de l'atmosphère étant donc si grande dans les diverses régions de l'univers habité, & y ayant presque toujours par-tout des dérangemens en grand nombre de l'état exactement sain ; enforte que de cette cause seule il doit nécessairement provenir tous les jours nombre de maladies, on peut, avec raison, être étonné que malgré cette cause, les hommes vivent par-tout, & jouissent de la santé ; qu'il y ait même sous un ciel mauvais des exemples de longues vies, & de santés prolongées jusqu'à la vieillesse sans maladies. L'air natal, l'habitude endurent sans doute les corps ; de manière qu'ils supportent un air malin, non-seulement sans danger, mais même, lorsqu'ils y sont une fois accoutumés, avec moins de peine qu'un air plus doux, mais nouveau pour eux. L'inconstance & le changement fréquent de l'air sont souvent des secours qui détruisent la force nuisible. On résiste en général très-difficilement aux changemens considérables & subits. La nature enfin a donné à presque chaque climat des modes particuliers, qui adoucissent, en quelque façon, ce que l'air a de nuisible à un degré insupportable.



*Des maladies qui proviennent des alimens
& des boissons.*

446. C'EST évidemment dans les alimens, tant solides que fluides, que consiste l'entretien de la vie & de la santé : aussi les met-on, de même que l'air, au nombre des choses nécessaires. Il y a pourtant dans l'usage si utile de ces alimens, des abus très-pernicieux, & en grand nombre, qui donnent lieu peu-à-peu à plusieurs causes morbifiques, & font naître plusieurs sujets de maladie. Ces abus méritent donc d'être considérés chacun en particulier.

447. L'expérience enseigne que les hommes mettent & supportent dans leur régime de vie une variété étonnante ; en sorte qu'on diroit presque qu'il n'y a rien du tout de constant ni de certain, qui différencie l'usage de l'abus. Les excès quelconques n'ont presque aucune action sur les tempéramens durs de certaines gens : le genre de vie de quelques autres les préserve des maladies ; d'autres s'endurcissent par habitude. Quelques-uns tirent avantage de la rechûte fréquente, dans des extrémités opposées, &, en

conséquence, du changement même des fautes qu'ils commettent; mais comme ces variétés ne regardent que peu de sujets, elles ne peuvent nullement détruire les maux qui ont coutume de résulter de l'abus pour le plus grand nombre.

448. Une trop grande quantité d'alimens, prise tous les jours, sans surpasser même les forces de la digestion, cause cependant, par l'habitude, l'appétit continuel; & si on ne s'applique pas à quelque ouvrage laborieux, l'abondance du chyle, des matières fécales, de la graisse (394.), du sang (388.), de toutes les humeurs (385.), augmentant, la quantité d'alimens accable, & est enfin nuisible.

449. Cette même quantité portée au point qu'elle soit à charge, & qu'elle ne puisse être digérée comme il faut, produit, les forces du conduit alimentaire étant épuisées, l'affluence & l'action des menstrues digestives étant empêchées, & en conséquence, la digestion troublée; produit, dis-je, les crudités, les corruptions spontanées des alimens: de-là les différens vices du chyle (325 à 330.), & les maux en grand nombre, qui naissent de chacun d'eux, tant dans les premières voies que dans le reste du corps, & principalement les cacochymies de différentes espèces des viscères de l'abdomen, sur-tout du méfentère, principalement chez les enfans, les

obstructions, (283, 284, 288, 307 à 321.), & les vices de la nutrition.

450. Mais si l'estomac est tellement distendu par une abondance considérable d'alimens, que le spasme survenant, ses orifices soient bouchés; que les fibres étant écartées, les vaisseaux retrécis, le mouvement supprimé, l'abord des fluides arrêté, la trituration, le mélange, la dissolution, la séparation, l'expulsion des matières soient empêchées; les parties voisines étant pressées, irritées, il survient difficulté de respirer, inquiétude, circulation vicieuse des humeurs; leur cours vers les parties inférieures est arrêté, & leur propulsion vers les parties supérieures trop vive; les efforts sont mal dirigés; il arrive affection au cerveau, céphalalgie, vertige, affoiblissement des sens, apoplexie, ou même cardialgie, nausées, rapports, & la rupture, quoique très-rare, soit de l'œsophage, soit de l'estomac, à moins que l'un des deux orifices se relâchant promptement, la matière qui surcharge ne soit chassée par le vomissement, ou traversant toute crue les intestins, & agitée dans ce conduit, ne sorte enfin au dehors.

451. La réplétion d'alimens solides est ordinairement plus nuisible que celle qui vient des fluides. Celle qui a lieu lentement, & par degrés, est plus supportable que celle qui a lieu tout d'un coup.

452. Les alimens pris en moindre quantité que ne l'exigent le soutien de la vie & de la santé, causent, faute d'une réparation nécessaire, la langueur des fonctions ; diminuent la quantité des humeurs, dissipent la graisse, maigrissent, exténuent le corps, refroidissent, font entrer l'estomac & les intestins en contraction ; ensorte qu'ils ne supportent ensuite qu'avec peine une plus grande dose d'alimens, & qu'il survient même embarras, douleur, nausées, vomissemens. C'est ainsi que par l'habitude, on contracte enfin la nécessité de ne faire que des repas très-légers, & qu'on ne peut pas même prendre la juste mesure d'alimens, dont la nature a besoin.

453. Si on reste long-temps dans une abstinence absolue d'alimens, tant solides que fluides, les liqueurs ordinaires, qui contribuent à l'ouvrage de la première digestion, n'étant pas mêlées, délayées, adoucies par de nouvelles liqueurs prises en boisson, deviennent, suivant leur caractère, très-âcres : de-là la mauvaise haleine, l'appétit défordonné, qui porte même à la plus grande cruauté ; les rapports, les borborygmes, les nausées, les vomissemens de matières âcres, salines, bilieuses, putrides ; les défaillances, la soif canine, qui succède enfin à la perte d'appétit, la sécheresse, la foiblesse. Mais tant que les parties intérieures ne reçoivent pas de bon chyle, &

que cependant les actions vitales continuent d'avoir lieu , il faut , les solides étant usés sans être réparés , la partie la plus déliée des humeurs étant dissipée sans être renouvelée , que les vaisseaux se vuident ; que la circulation s'affoiblisse , & que les forces se perdent avec la diminution du volume du corps : de-là la difficulté de se tenir debout , le pouls foible , la diminution de la chaleur naturelle , la maigreur horrible , & la sécheresse de l'habitude du corps , qui attire l'eau. Il succède enfin , dans les humeurs , par le défaut d'un *nutritum* doux , & par le frottement continu , une très-grande acrimonie , volatile , putride , rance , pestiférée , des huiles & des sels. De cette acrimonie proviennent des spasmes , des convulsions , des fièvres aiguës , accompagnées de fureurs , & la mort.

454. Ces accidens (452, 453.) sont à la vérité plus cruels , & tuent plus promptement , lorsque , contre l'ordre naturel , on se refuse en même temps tout aliment solide , & toute boisson ; car celle-ci remédie , en quelque façon , au défaut d'alimens. Plus la circulation des humeurs est vive , plus le mouvement animal est fort , plus la chaleur est considérable , l'excrétion & la transpiration abondantes , plus aussi les maux causés par l'abstinence sont graves.

455. Il est donc évident que la trop grande

abstinence est plus pernicieuse que la trop grande réplétion, & qu'on est plus grièvement affecté d'une nourriture trop légère, que de celle qui est un peu trop abondante. On comprend même pourquoi les vieillards supportent très-aisément la diète, après eux les hommes d'un âge mûr; pourquoi les jeunes gens ne peuvent la supporter, encore moins les enfans, & encore bien moins, parmi ces derniers, ceux qui, à cet âge, sont plus vifs; pourquoi les animaux qui dorment l'hiver, le passent sans manger; pourquoi, & quelle espèce de malades supportent plus longtemps la diète, que les personnes en santé; pourquoi les gens maigres la souffrent plus facilement que ceux qui sont gras; quelle est la cause de la maigreur subite dans les maladies; pourquoi enfin la faim produit des maladies fébriles, très-aiguës & très-cruelles, qu'on peut presque égaler à la peste.

456. Il n'est pas nécessaire pour la santé qu'il y ait entre les alimens solides & fluides que l'on prend, une proportion mutuelle si exacte, que la santé de ceux qui la différencient beaucoup soit altérée: la raison même enseigne que la même proportion ne convient pas également à tout âge, à tout sexe, à tout tempérament, à tout genre de vie, à toute saison, à tout pays, &c. Il paroît cependant que le trop grand excès

dans les alimens , soit solides , soit fluides , peut être nuisible , s'il est de longue durée , & disproportionné avec les états où se trouve le sujet. Les boissons trop abondantes doivent certainement causer la ténuité aqueuse (287.) dans les humeurs ; augmenter considérablement les urines , la transpiration , les sueurs , & emportant ainsi , en même temps , une partie de la matière utile , priver le corps de sa nourriture , ou l'affoiblir en retenant l'eau , le faire languir , & produire les différentes espèces d'hydropisies (287.). Lorsqu'au contraire , on épargne trop la boisson nécessaire pour humecter les alimens qui par eux-mêmes ne sont pas liquides , lors en outre que la complexion du sujet n'est pas trop humide , l'estomac surchargé de matières épaisses digère avec peine , chasse lentement les matières , fournit aux intestins une pâte trop compacte , qui , les traversant difficilement , & devenue plus visqueuse par leur mucus , les remplit de beaucoup de matières fécales , épaisses , sèches , stagnantes ; fournit aux vaisseaux lactés un chyle trop épais , & en trop petite quantité : de-là l'obstruction du mésentère , le sang qui devient glutineux , condensé , atrabilaire ; les autres humeurs semblables ; la trop grande âcreté du sel non dissous ; la séparation & l'éjection plus difficile de la matière excrémenticielle ; les différentes espèces de cacochymie , l'engorgement

des viscères , & plusieurs autres effets morbifiques , qui sont la suite du défaut de l'eau (*Voyez* 166 , 167 , 198 , 282 , 285.)

457. Les qualités des alimens , par lesquels les hommes soutiennent sans peine leur vie , sont si différentes , qu'il paroît qu'il importe peu desquels on fasse usage , pourvu qu'on se porte bien , que tout est sain pour les personnes saines , & qu'on peut impunément satisfaire son goût , pourvu qu'on ne pèche pas par la quantité. Cependant le luxe engage plusieurs , la disette force d'autres d'user d'alimens qui , quoique pris à une dose modérée , sont nuisibles. Il y a certains alimens dont l'usage rare ne cause aucun mal , mais dont l'usage journalier est pernicieux. Il y en a qui ne rendent malades que ceux qui n'y sont pas accoutumés , & que l'on supporte plus aisément dans certains climats que dans d'autres : de plus , comme cette grande différence , que l'on remarque entre les hommes dans l'état de santé , n'établit pas dans chacun le même degré de forces digérantes , elle exige par la même raison que chacun suive un régime de vie différent , qui lui soit convenable : prenons pour exemple le lait que la nature a destiné à l'enfant. Il est donc avantageux d'exposer en particulier les différens maux qui proviennent de cette source.

458. Lorsque la viscosité abondante dans les alimens n'est pas détruite par les forces naturelles, elle produit un chyle trop glutineux, & les maux détaillés plus haut qui en sont la suite (285, 329.); l'engorgement des poumons, les tumeurs des glandes, les embarras du tissu cellulaire, l'inertie du système bilieux, le relâchement du tissu fibreux, la langueur du genre nerveux, l'engourdissement de la force vitale (196, 198.). Tels sont les principaux accidens qui arrivent, lorsque le gluten, charrié des premières voies dans les parties intérieures, inonde toute la masse des humeurs (283.). Il se joint encore quelquefois à ce gluten une acrimonie que contiennent par eux-mêmes les alimens, ou qu'ils contractent par la corruption provenant du défaut de digestion : il se joint aussi l'acide (307.) tiré des végétaux, l'âpreté (309.), le putride tiré des animaux (312, 313.), le rance tiré des matières grasses (375.). C'est ainsi que peuvent naître les pituites âcres (373.), remarquables chacune par la diversité de leurs effets.

459. L'abus des alimens gras, tant qu'ils sont doux, lubrifie, relâche, affoiblit les premières voies, fournit un chyle chargé de trop de crème, & qui, n'étant pas assez préparé, se sépare aisément (331.) : de-là l'embonpoint, qui est à charge (394.); de plus, si l'action des forces

digérantes est trop engourdie, le mucus, contenu naturellement dans les alimens gras (376.), dégénère facilement en viscosité (458.), & remplit tout le corps d'une pituite lente. De l'une & l'autre cause proviennent la foiblesse des solides (162.), & l'engourdissement (198.). D'ailleurs les huileux purs engagés dans les petits vaisseaux, ne permettent l'entrée ni le passage aux humeurs aqueuses, produisent ainsi les obstructions, & empêchent les sécrétions & les excrétions.

460. Les mêmes alimens gras devenus, de doux qu'ils étoient, naturellement acrimonieux, soit par une corruption spontanée, soit par les préparations des cuisines, soit enfin par un vice de la digestion, ont une qualité bien plus pernicieuse (328.), sur-tout si la rancidité des premières voies, passée aux secondes par l'abus continuel, a enfin aussi gâté (375.) la graisse du corps : de-là la cacochymie âcre, très-mauvaise, atrabilaire, scorbutique, cadavéreuse, très-difficile à détruire, & qui dispose aux inflammations, aux éruptions, aux pustules, aux ulcères malins, aux cancers, à la gangrène, au sphacèle, à la carie.

461. Parmi le nombre sur-tout des végétaux dont nous usons en alimens, plusieurs ont une acidité manifeste, d'autres en ont une cachée qui peut se développer. Si la digestion ne surmonte

pas cette acidité; si, au contraire, plus développée par ses causes, elle prend de nouveaux accroissemens (307.), elle donne au chyle, aux menstrues de la première digestion, au sang enfin, & aux autres humeurs, une acrimonie qui partout nuit de plusieurs manières (308, 325.).

462. On connoît par les paragraphes 309, 320, 326, 376, les effets morbifiques de l'acidité âpre, que contiennent principalement les fruits qui ne sont pas assez mûrs.

463. L'acide plus subtil, qui est plus ou moins âcre & manifeste dans les matières fermentées, accompagné d'un esprit très-volatil, se répandant plus promptement dans la masse des humeurs, éludant par un trop grand usage les forces digestives, produit dans les organes même de la digestion, une irritation, des spasmes, des obstructions, &c.; & la lymphe contractant une âcreté stimulante, rongeante, dissolvante, qui s'unit, de diverses manières, avec la terre (320, 371, 372, 379.), produit de plus des douleurs, des spasmes, les resserremens des vaisseaux, la stagnation des humeurs, les catarrhes, les rhumatismes, la goutte, la pierre, & autres maux semblables.

464. On voit clairement par les paragraphes 310, 311, quels maux causent les matières alkalescentes & âcres, prises copieusement

à titre d'alimens , de boissons , de ragoûts.

465. Tout ce que nous pourrions dire ici sur l'acrimonie nuisible des choses salées , paroît avoir déjà été dit plus haut (315, 316.).

466. La qualité ignée des aromates , bien éloignée du caractère d'aliment (296.) , unie à une huile âcre , au sel , à un esprit recteur , que la nature peut à peine surmonter , dérange la santé par un agacement brûlant , trop tenace , ami de la graisse , & qu'il est difficile de détruire. Elle produit , en conséquence , dans les premières voies , la soif , la cardialgie , l'ardeur de l'estomac , la rancidité de matières grasses prises en même temps : les nausées , les rapports , les vomissemens : elle aigrit la bile , donne aux nerfs des intestins une trop grande sensibilité & mobilité , & enflamme les intestins , augmente dans les secondes voies le mouvement des humeurs , échauffe , dissipe les parties les plus subtiles , rend la graisse coulante , aiguise les sels , atténue le sang par une acrimonie alkalescente , ou autre volatile (310, 311.) , brûle le corps ; d'où naissent la sécheresse , la maigreur , les fièvres chaudes , les spasmes , les éruptions , les inflammations , les douleurs de goutte , & plusieurs autres maux.

467. Les acrimonies spiritueuses nées de la fermentation que renferment les vins , les bières

anciennes , sur-tout les plus pures ; les liqueurs ardentés , qu'on tire par le feu , de celles-ci , ou d'autres semblables , simples ou différemment composées , sont , de leur nature , très-utiles ou très-nuisibles , & d'autant plus nuisibles par l'abus qu'on en fait , qu'elles pénètrent plus intérieurement , & qu'elles s'établissent plus véritablement dans les fluides & les solides , le véhicule délayant étant chassé par les émonctoires du corps. Mais ces acrimonies agissent en condensant , épaisissant les fluides , en resserrant les solides , en les pressant & les changeant en une nature calleuse , en agaçant les fibres , en augmentant la force vitale , la faculté sensitive , le mouvement animal , & en donnant lieu à plusieurs désordres. C'est pourquoi il faut que des boissons immodérées causent la soif , l'ivresse , l'accélération de la circulation , l'augmentation de la chaleur , la raréfaction des humeurs , l'évaporation des plus subtiles , la coagulation des fluides , l'affection inflammatoire du sang (367.) , le resserrement des vaisseaux , leur dilatation , leur rupture , les erreurs de lieu (397 & suiv.) , les obstructions , les inflammations , & , en outre , les vibrations extraordinaires , fatigantes , destructives du système nerveux , la détermination trop grande des fluides vers les parties supérieures ; & de-là la commotion , l'engorgement du cerveau , l'apoplexie. L'agacement

étant enfin cessé, & la violence apaisée, il s'ensuit arrêt des fluides, rapprochement des parois des vaisseaux, langueur dans la circulation, frissons, épuisement des forces, inertie de toutes les fonctions, & tous les accidens opposés aux premiers accidens qui ne peuvent guère être surmontés, chez ceux qui sont accoutumés aux excès, que par une nouvelle débauche.

468. En considérant bien ce qui vient d'être dit, on voit évidemment la raison des effets qu'on observe tous les jours dans les gens ivres. On connoît pourquoi une nouvelle débauche guérit de la maladie qu'on avoit contractée par la débauche de la veille; pourquoi cet abus devient nécessité par l'usage journalier, & qu'on ne l'abandonne que tard, ou même jamais. Devenant, au contraire, peu-à-peu plus fort, à mesure qu'on s'y adonne, il parvient enfin au degré le plus haut. On conçoit pourquoi cet abus est plus pernicieux aux jeunes gens qu'aux vieillards; pourquoi il affoiblit tellement l'ouvrage de la première digestion, que perdant l'appétit pour toute sorte d'alimens solides, on ne vit que de boissons; on comprend la cause de l'évaporation des humeurs continuellement surchargées d'une si grande abondance d'esprit; d'où viennent, dans les ivrognes, la cachexie, la maigreur, la leucophlegmatie, l'hydropisie,

la rougeur des yeux, les boutons au visage; pourquoi ils sont sujets aux maladies aiguës inflammatoires, auxquelles ils succombent très-dangereusement; pourquoi ils sont attaqués si souvent de tremblemens, de paralysie, d'apoplexie, & des autres vices des sens & des mouvemens. La goutte & la pierre ne viendroient-elles pas aussi de cette espèce d'acrimonie?

469. L'origine est la même, mais la nature différente de l'acrimonie appelée *gas* par *Helmontius*, & qui venant & émanant de la fermentation vineuse très-forte, peut affecter ceux qui remplissent tout d'un coup, & avec excès, leur estomac d'une abondance considérable d'alimens, susceptibles de beaucoup de fermentation, ou fermentant réellement. Cette âcreté, accompagnée d'une très-grande élasticité, est nuisible, non-seulement par l'agacement qu'elle cause, mais même par l'étendue qu'elle occupe; d'où elle produit les rapports, les spasmes de l'estomac & des intestins, les gonflemens, les très-grandes anxiétés, les vomissemens, la colique bilieuse, la diarrhée, la dyssenterie, la passion iliaque, &c. Mais ces accidens sont peu de chose, si l'on fait attention aux exemples nombreux de sujets que l'usage d'un air infecté de cette vapeur a fait mourir subitement.

470. Les matières trop douces, sucrées,

miellées, & autres semblables, ayant une acrimonie cachée, sont ennemies des dents, lorsqu'on en fait un usage immodéré. Elles produisent par leur qualité fermentante l'acidité, & les maux (461.) qui en proviennent : elles dissolvent de plus, & atténuent les humeurs (288.). La densité de celles-ci étant diminuée, elles relâchent aussi les parties solides : n'étant pas, en conséquence, nuisibles au genre nerveux sous un seul nom, elles sont préjudiciables aux enfans, aux femmes, aux corps foibles, hystrériques, hypochondriaques.

471. Lorsque les vents, que les légumes, les pois, les racines, les différens fruits bons à manger, & autres semblables, pris long-temps & en quantité, sans mélange d'autres alimens, développent par la chaleur, l'action des menstrues digestifs, la fermentation, &c. ne sont pas surmontés par la force de la digestion, ils produisent les rapports, les rots, les borborygmes, les coliques ; affoiblissent les fibres des premières voies, en les écartant ; les mettent en spasme, en les irritant ; pervertissent les mouvemens réglés : de-là la crudité des alimens, la corruption, les différens vices du chyle, l'obstacle à l'éjection des matières fécales, la nourriture légère & foible, l'abattement des forces, la cachexie, &c.

472. Si le principe terreux, dominant dans les alimens, ou infecté d'acide (462.), ou mêlé avec la viscosité (458.), la graisse (459.), n'est pas épuisé par le mouvement animal, & délayé par beaucoup de boisson, il surcharge les premières voies, produit (456.) la mauvaise digestion, remplit les intestins d'une quantité de matières fécales très-sèches; rend constipé; engoue les vaisseaux résorbans; cause des hémorroïdes avec gonflement, douleur, écoulement; &, le chyle trop terrestre augmentant dans le sang la proportion de cet élément, il arrive aux autres humeurs, & même aux parties solides, trop grande cohésion, repos, inertie (142.), rigidité (166.), engourdissement (198 n. 4.), épaisissement (284.), différentes concrétions (320.), obstructions (209, n. 8.), & les maux en grand nombre qui en dérivent.

473. Les alimens trop nourrissans, trop pleins de sucs, de jus, procurant une nourriture trop abondante, étant souvent supérieurs aux forces digestives, sont nuisibles par la pléthore (388.) que contractent sur-tout les corps moins exercés: ils augmentent aussi, non sans danger, la graisse (394.), lors sur-tout qu'on les tire des parties des animaux: ils se terminent enfin par le vice de quantité, en une cacochymie âcre, putride (313, 327.), rance (328, 375.), & visqueuse (329, 458.).

474. Il est sur-tout dangereux de faire , dans le régime de vie , un trop grand usage de l'eau , à l'exemple de ceux qui , par un abus aujourd'hui trop ordinaire , boivent beaucoup d'eau chaude. Les viscères de la première digestion inondés par cette boisson , sont relâchés , affoiblis : les sels des menstrues trop délayés perdent leur aiguillon ; il survient défaut d'appétit , crudité. Le mucus , en outre , qui enduit (373.) intérieurement ces parties , étant beaucoup détrempe , est enlevé : de-là la sensibilité très-délicate des parties qui sont à nud , les douleurs , les spasmes , l'envie continuelle de vomir , l'abstinence , &c. Le chyle , devenu trop aqueux , porté dans le système de la circulation , répand dans les humeurs une ténuité aqueuse (287.) ; donne au sang une couleur pâle (363.) , & à tout le corps un amas séreux (354, 359.) : de-là la dépravation de la nutrition , la foiblesse (162.) des solides , l'amas des matières crues mal digérées , la trop grande mollesse des chairs , la paralysie , la langueur (196.) de la force vitale , des sens , des mouvemens , de la circulation ; les frissons , les différentes espèces d'hydropisies par l'humeur aqueuse épanchée , mais qui , étant déterminée vers les émonctoires , cause leur relâchement , l'augmentation des excrétions , sur-tout par les reins ; incontinence d'urine , les fleurs blanches ,

la soif, le défaut de nourriture, l'abattement des forces, la maigreur, l'atténuation du corps, la phthisie, &c.

475. Si les alimens que l'on prend, d'ailleurs salutaires, sont extraordinairement chauds, il faut nécessairement que les voies par où ils passent, l'arrière-bouche, le larynx, l'œsophage, & l'estomac dans lequel ils descendent, éprouvent une chaleur brûlante, soient enflammés, crispés, excoriés, brûlés : d'où naissent, dans ces parties, des douleurs, des spasmes, sécheresse, induration, abcès, ulcère, *fungus*, squirrhe, cancer : de-là différentes lésions dans la déglutition, la respiration, la parole, la digestion, & sur-tout ces esquinancies très-fâcheuses, qui viennent de l'étroitesse de l'œsophage, & qui, la descente des alimens dans l'estomac ne pouvant avoir lieu, font périr indubitablement les malheureux malades épuisés par la faim & la soif. L'abus du vin brûlé (467.) ne donne-t-il pas aussi naissance à ce mal ?

476. Les accidens de l'excès opposé ne sont ni moindres, ni beaucoup différens. Lorsque les alimens excessivement froids touchent les parties internes, continuellement échauffées par la chaleur naturelle, en irritant leurs fibres, en resserant les pores, en rétrécissant les vaisseaux, en coagulant les humeurs, en occasionnant des

erreurs de lieu, ils excitent non-seulement dans ces parties, mais même dans d'autres, par leur rapport mutuel, des douleurs, des spasmes, des obstructions, des inflammations, & différens obstacles à la circulation, aux sécrétions, & aux excrétions : de-là tant d'esquinancies, de pleurésies, d'inflammations de l'estomac, du diaphragme, du foie, des suffocations, &c; des douleurs de colique, des hydropisies, & d'autres maux qui arrivent d'autant plus certainement, que le corps aura été peu auparavant plus échauffé par quelque cause que ce soit. On voit en conséquence combien c'est être ennemi de soi-même, que de se faire un plaisir délicieux, de se rafraîchir en mangeant & buvant à la glace, lorsqu'on a le corps échauffé par l'air, le feu, le mouvement, l'excès dans le manger, les vins, les ragoûts. L'acrimonie âcre & mordante, que contient la glace, augmente beaucoup les accidens, quoique déjà très-graves, du froid & du changement subit (428.).

477. Ceux qui, par gourmandise, négligent de mâcher les alimens solides & trop tenaces, avant de les avaler, donnent à leur estomac plus d'ouvrage que la nature ne lui en a imposé. Aussi l'action des menstrues sur les morceaux non amollis, est-elle alors moins forte. Il ne se fait aucune préparation des matières grasses :

l'expression des suc est plus difficile ; la digestion plus tardive , la sortie des alimens hors de l'estomac plus lente : le séjour trop long corrompt , de diverses manières , plusieurs restes qui , à leur tour , corrompent les nouveaux alimens : de-là les différens vices du chyle (323 à 331.) , la surabondance de matières dans les premières voies , l'origine des vers , beaucoup de matière fécale , tenace & cohérente , qui change difficilement de place , & qui , en conséquence , séjourne plus long-temps. Ces accidens , au reste , arrivent plutôt aux gens foibles & oisifs , qu'à ceux qui sont laborieux & robustes.

478. On peut enfin commettre encore des fautes dans le choix des temps de manger & de boire. La nature a établi la faim & la soif autant pour indiquer ces temps , que pour être modéré dans la quantité d'alimens ou de boissons qu'on doit prendre. Mais nombre de circonstances dans la vie civile exigent de l'homme , nullement né pour seulement satisfaire son ventre , quelque chose de plus déterminé & de plus uniforme , que ce que peuvent donner les agagemens naturels : aussi l'économie humaine souffre-t-elle aisément qu'on la restreigne à différentes loix , auxquelles même elle s'accoutume , après les avoir reçues , sans pour cela qu'elle souffre avec peine les écarts légers qui leur arrivent :

ainfi nous nous accoutumons très-bien à mettre de grands intervalles entre nos repas. C'est cependant fe nuire à foi-même , que de paffer toute fa vie à boire & manger , fans jamais donner aucun relâche à fon ventre , toujours plein. En effet , quoique la digestion fe faffe bien , le vice de la quantité a cependant toujours lieu (448.) , & l'ouvrage de la digestion ne ceffant jamais alors pour l'ordinaire , les vifcères font fatigués , enforte qu'ils digèrent mal & lentement : de-là les différens vices du chyle , la cacochymie & la cachexie qui en font la fuite (449.).

479. Tels font les principaux points du fujet que nous avons entrepris de traiter : ils aident à comprendre ce qui eft nuisible dans le régime de vie le plus ordinaire. Il eft vrai que les hommes prennent en outre , en alimens ou en boiffons , plufieurs ingrédiens finguliers , extraordinaires , cruds , gâtés , corrompus , sauvages , venimeux , non nourriffans , absurdes , & qui ont chacun leur différente manière d'être nuisibles. C'est dans certains fujets la pauvreté , dans les autres un appétit dépravé , fuite de la groffeffe ou de la maladie , dans d'autres , le luxe ou l'avarice qui les porte à agir ainfi. Quelquefois un choix imprudent , une préparation négligée , une confervation non convenable , le hafard ou la méchanceté artificielle de certaines

gens, ou une mauvaise année rendent pernicieux des alimens, qui ordinairement sont salutaires, & leur font contracter un virus morbifique ou vénéneux. Mais comme ces cas sont en trop grand nombre & trop particuliers, il paroît étranger à mon sujet de les exposer ici.

De l'abus des remèdes.

480. COMME les médicamens rendent la santé aux malades, ils doivent avoir la vertu (29, 42, 43.) de changer en santé les états morbifiques du corps. Ils diffèrent donc en cela des alimens qui doivent être changés en la substance même du corps, pour pouvoir, en le nourrissant, le conserver.

481. Les remèdes appartiennent donc à la classe des choses non nécessaires aux personnes en santé, qu'il faut conserver dans l'état où elles sont, sans le changer en rien. L'usage des remèdes, dont nous nous passons aisément, lorsque nous nous portons bien, est donc au moins superflu, pourvu encore qu'il ne soit pas préjudiciable : car ceux que nous prenons alors ne trouvent rien susceptible d'être changé : ils traversent donc le corps inutilement ; ou, la force naturelle les

domptant , ils sont changés en alimens ; ou , s'ils agissent suivant leurs forces , il est encore à craindre qu'en changeant ce qui est sain , ils ne causent maladie.

482. En vain objecteroit-on qu'il y a différens degrés de santé , & que ceux qui ont une santé foible , pouvant être regardés comme malades , ont besoin d'être médicamentés pour se mieux porter : car il ne dépend pas de l'art de réduire à l'égalité toutes les différences que la nature a établies dans la santé ; & c'est plutôt par un régime convenable , que par les médicamens , qu'on obtient tout l'avantage qu'on peut retirer de cette partie.

483. Il faut dire la même chose de la cure pré-servative. Lorsqu'on la cherche continuellement par des remèdes , & sur-tout par les plus forts , ainsi qu'il est d'usage , elle devient souvent une occasion de maladies , même de celles pour la préservation desquelles la médecine a été donnée. Ainsi on a observé , les fluides étant dissous , & les parties solides affoiblies , que les acides végétaux ont donné lieu à une disposition aux fièvres putrides.

484. C'est pour cela que cet abus est , en général , nuisible aux gens en santé , parce qu'alors on emploie , pour la conserver , des ressources destinées contre la maladie ; on fait contracter à l'ame

& au corps une habitude qui rend enfin ces ressources nécessaires ; on corrompt les humeurs, en y introduisant des particules étrangères, plus fortes qu'elles ; on agace, on fatigue les parties par des efforts non naturels ; on met le désordre dans les mouvemens réguliers de la nature ; &, en mêlant avec elle une matière non nourrissante, on rend la besogne plus pesante, plus laborieuse.

Si on ajoute à cela la manière particulière d'agir de chaque espèce de remède, il n'est pas difficile de comprendre pourquoi les personnes qui sont sujettes à l'abus que nous combattons, parviennent si rarement à la fin qu'elles se proposent, & se procurent des maladies ; avancent même leur mort, au lieu d'acquérir, comme elles l'espéroient, une santé plus parfaite. Les médicamens appelés *altérans*, qui n'ont pas une qualité pernicieuse, sont, en quelque façon, plus supportables, & ceux de tous qui nuisent le moins & le plus tard. Quant aux évacuans, comme on en abuse très-fréquemment, leurs effets sont aussi très-funestes. Ils ne sont certainement nuisibles qu'en ce qu'ils donnent lieu à une évacuation trop considérable, ou évacuent avec les matières inutiles d'autres utiles, & qui sont faites pour rester, ou procurent une évacuation trop prompte, & avec une irritation nuisible, soit dans un temps, ou d'une manière non convenable, soit dans des lieux étrangers

(401.). Ils nuisent aussi aux émonctoires par l'agacement, le froissement, la dilatation, le relâchement, l'écartement, la division (203, 2, 3, 4.), l'affoiblissement, l'incontinence, l'engorgement, la confusion. Ils troublent de plus l'ordre de la nature, font échouer ses efforts, lorsqu'elle n'est pas disposée; l'accoutument à des agacemens étrangers, qu'on a souvent bien de la peine à modérer, & la rendent insensible aux siens propres, l'excitent à réparer ce qui a été évacué à tort, & sans presque d'autre fin que pour qu'elle soit prête à faire une séparation expulsive (391.). Aussi, lorsque l'excrétion de la matière réparée tarde à avoir lieu, elle est tourmentée par la quantité; fait des efforts pour la chasser, & la presse sans relâche. C'est ainsi que, s'occupant enfin toute entière de cette seule affaire, elle emploie les forces & les sucs du corps, & même sa nourriture, à la formation parfaite d'une matière qui bientôt sera à charge. Si ces remèdes évacuans doivent enfin ruiner les corps les plus forts, avec combien plus de promptitude & de certitude ne ruineront-ils pas les personnes valétudinaires, très-foibles, qui se promettent trop souvent, & en vain, d'acquérir de la force par l'abus de ces remèdes?

485. On peut ajouter à ce qui vient d'être dit, que souvent des remèdes, quoique d'ailleurs

convenables, nuisent aussi, lorsqu'on les emploie imprudemment pour détruire des effets que l'habitude a rendu naturels, & qui renferment, en quelque façon, une vertu médicinale. Ces effets détruits entraînent souvent après eux des maux bien plus funestes.

La nature se suffisant à elle-même, n'a certainement pas besoin, dans l'état sain, d'un secours étranger, pour chasser au dehors ce qui est superflu. Les enfans que l'on purge souvent, lorsqu'ils deviennent grands, sont d'autant plus exposés à être toujours malades, que leur ventre est toujours relâché sans nécessité par des médicaments. L'observation journalière enseigne que quand on fait un usage téméraire des évacuans de tout genre, il en résulte des maladies nerveuses, par une irritation étrangère qui est excitée dans le système nerveux, irritation que souvent aucun secours ne peut surmonter (*).

(*) Voyez le livre de Tissot, traité des nerfs & de leurs maladies, tom. II, part. I. pag. 228 & suiv.



Des puissances venimeuses.

486. **O**N appelle *venin* une matière qui , engendrée en petite quantité dans le corps humain , ou venant du dehors , & douée d'une force singulière , en comparaison de sa quantité , produit des effets bien supérieurs à ceux qu'on a lieu d'en attendre ; effets qui vont même à la perte de la vie & de la santé.

487. Il y a tant d'espèces de venins ; leur manière d'agir varie tant , que l'objet de notre travail ne nous permet guère de les exposer ici chacun en particulier : il faut au moins les considérer en général.

488. Quelques - uns nuisent par une âcreté mécanique (292.) , & que l'on peut comparer aux causes des fractures & des plaies (217, 218.). Lors donc qu'ils sont insinués dans les parties internes , douées d'un sentiment exquis & du mouvement vital , ils les irritent , les picotent , les coupent , les déchirent : de-là les douleurs , les spasmes , les plaies , les hémorrhagies , les inflammations , les ulcères qui sont presque toujours mortels , ne pouvant guère être détruits ,

détergés ou réduits à l'inertie , dans des viscères continuellement en mouvement.

489. D'autres venins ont une âcreté chymique (293.) , manifeste ou cachée , de différente espèce , qui peut produire dans les parties les mêmes maux que les premiers (488.) , & qui , étant dissoute par les humeurs , augmentée par le mouvement & la chaleur du corps , peut aussi pénétrer plus profondément , & s'étendre de plusieurs manières (301.). On comprend , en conséquence , les effets de ces venins par ce qui a été dit au paragraphe 306.

490. Quelques-uns qui ont une vertu septique attaquent les humeurs avec tant de violence , que , la pourriture s'étendant fort loin , le corps se dissout , se liquéfie , les solides & les fluides ayant également perdu leur cohésion. Qu'on consulte les paragraphes 161, 2 , 288 , 310, 3 à 14 , & on pourra connoître les maux que causent ces fortes de venins.

491. D'autres ont une puissance destructive qui resserre les vaisseaux , épaisfit , coagule les humeurs , bouche les conduits , arrête le mouvement , la circulation vitale ; retarde , suspend les sécrétions , les excrétions , & cause ainsi tôt ou tard la mort.

492. Au reste , il y a beaucoup plus de venins , même très-pernicieux , qui attaquent le principe

vital (169 & suiv.), & qui, en troublant par une irritation violente ses mouvemens, ou en les excitant très-impétueusement, ou en les suspendant (195, 199.) par la langueur qu'ils leur causent, ou produisant l'un & l'autre changement, ruinent entièrement les fonctions vitales. Il est même croyable que les autres effets des venins (488 à 491.) sur les solides & les fluides, sont aussi dus en grande partie au vice des mêmes mouvemens des forces vitales : au moins est-il certain que ceux-ci en sont la suite, & qu'ils sont beaucoup plus funestes. Il paroît donc que c'est par cette cause qu'on doit principalement mesurer les degrés de la malignité venimeuse.

493. Par-là on peut comprendre pourquoi les facultés des sens & des mouvemens, qui obéissent à la volonté, éprouvent ordinairement des défordres très-fâcheux ; en sorte qu'on diroit (179, 209, n. 5.) que le siège même de l'ame est en proie à cet ennemi : on voit encore pourquoi alors les forces de la nature (180.) ont rarement beaucoup d'efficacité, & combien peu sont éloignés des venins plusieurs médicamens très-puissans ; en sorte qu'ils paroissent ne pas appartenir plutôt à une classe qu'à une autre, ou, pour mieux dire, appartenir à toutes les deux. Les forces médicale & venimeuse se touchant par des degrés très-proches, sont mutuellement

changées avec une différence légère & de peu d'importance.

494. Quoique ce qui vient d'être dit indique ainsi, d'une manière assez convenable, les effets généraux des poisons, cela ne suffit cependant pas pour l'exposition particulière de chacun, qui exercent leur fureur les uns plus promptement, les autres plus lentement ; les uns sur certaines parties & fonctions, les autres sur d'autres, & dont les manières d'agir sont très-différentes, & la variété entièrement inexplicable. Les esprits même les plus pénétrants ont certainement peu éclairci cette question.

495. Une recherche non moins difficile, c'est de savoir pourquoi tout venin n'est pas également & indifféremment nuisible à tout homme, & ne s'introduit pas chez lui d'une seule & unique manière. En effet, ils opèrent, les uns par une vapeur mêlée dans l'air, & reçue dans les poumons ; les autres principalement lorsqu'on les avale ; d'autres dans une plaie seulement. La force de l'estomac peut faire perdre à ceux qu'on avale leur action : les autres opèrent de différentes manières ; quelques-uns aussi de toutes sortes de manières. En même temps que nous apprenons ces différences par l'observation, il nous est très-difficile d'expliquer comment elles arrivent.

496. Il en est de même des miasmes nuisibles

qui corrompent l'air (440.); car quoiqu'ils n'agissent pas toujours avec une force destructive, ils agissent au moins en petite quantité, & par une matière que les sens ne peuvent souvent découvrir : ils ont des manières particulières d'agir, & causent des maladies opiniâtres, malignes, que la force de la nature ne peut dompter que très-difficilement (486.). Ils font souvent des émanations des corps virulens : c'est pourquoi ils méritent entièrement d'être mis au nombre des venins.

497. On peut, en quelque façon, comprendre par les paragraphes 440 à 444, quelles sont les différentes espèces de causes qui chargent l'atmosphère de ces impuretés; & on conçoit aisément, vu la très-grande liaison des vivans avec l'air (442.), qu'il y a plusieurs voies ouvertes par lesquelles ces corpuscules peuvent s'insinuer, & être nuisibles, en agaçant les solides, en les jettant dans la langueur, & en troublant le mélange & le mouvement des fluides. Mais, lorsque nous nous efforçons d'expliquer la nature propre de chacun de ces corpuscules, leurs forces particulières & leur manière d'agir, & de rendre raison de leurs effets si différens, nous ne sommes pas moins embarrassés que dans l'histoire des venins (494, 495.), & nous ne pouvons déterminer rien de certain, excepté les généralités. (488 à 494.)

498. On peut ranger dans la même classe les contagions , par la vertu , pour ainsi dire , génitale desquelles les maladies de ce genre propagent leur espèce , & se répandent sur les hommes , la corruption s'étant communiquée de plusieurs manières. Les contagions agissent certainement , 1°. par une puissance virulente (486 ; 496.) ; 2°. chacune d'une façon particulière ; 3°. sur différentes parties du corps (494.) ; enforte que les violences externes , si on n'y remédie efficacement , sont mortelles , & que les mêmes portées dans l'estomac , ne causent aucun accident , & produisent des effets déterminés , à la vérité , mais très-différens , suivant la nature du corps auquel elles parviennent. D'où il est constant qu'elles diffèrent beaucoup entre elles , tant par leur origine que par leur nature , & que chacune a ses forces certaines par lesquelles , lorsque , par des voies convenables , elles sont tombées sur des corps qui favorisent leur action , elles produisent constamment maladie , sous une forme qui leur est particulière & distincte , de la même manière que les semences des plantes ou des animaux , conçues dans des lieux convenables , se développent chacune en prenant la forme qui leur convient. Il résulte de - là que chaque espèce de contagion a sa maladie particulière & propre , qui lui répond , & qu'on compte

dans ces maladies autant d'espèces différentes que de contagions, qu'il ne faut nullement confondre ensemble.

499. Toute contagion est-elle donc animée, & chacune a-t-elle son espèce particulière de petits animaux qui la produisent & la multiplient ? Ce qui est propre à quelques-unes, sur-tout à la galle, ne peut être attribué avec assez de sûreté par analogie à toute l'espèce. Les contagions sont-elles produites par la force de l'imagination, ou par la crainte ? Il est hors de doute que les violens mouvemens de l'ame peuvent contribuer à la génération & à l'augmentation d'un virus. Ainsi le meilleur moyen pour détourner la peste, est une ame exempte de crainte & de tristesse. Mais, quand il n'y auroit que les gens peureux qui fussent susceptibles de contagion, les sens eux-mêmes prouvent constamment que dans les véritables contagions il y a intervention d'une matière particulière, sans laquelle les autres agens n'auroient presque aucun effet. La nature des contagions est-elle immuable ? &, par cette qualité, peut-on l'égaliser au principe des choses ? Et, si cela est, s'ensuit-il erreur égale, tant pour celui qui cherche un antidote spécifique contre le venin contagieux, que pour celui qui se donne bien des mouvemens pour changer en or les métaux les plus vils ? La proposition

douteuse , la conclusion fautive ne regarde pas *Boerrhaave* , quoiqu'elle ait été avancée par un premier médecin de cour.

500. Parmi les contagions , les unes aiguës , ou sont propagées par l'air , ou se répandent sur les personnes saines , par l'intervention d'un contact immédiat , ou sont transmises dans les terres les plus éloignées par différens excipients , telles que les marchandises , les habits , la laine , &c. Ajoutez à cela une disposition particulière de l'air atmosphérique , dont la nature est entièrement ignorée , qui donne occasion au développement & à la propagation de la contagion. Cependant chaque espèce , tant l'épidémique & aiguë , que la sporadique & chronique , paroît avoir son atmosphère , & en l'évitant avec soin , on évitera en même temps la contagion. Des observations récentes paroissent prouver aussi que la contagion de la peste n'est pas beaucoup à craindre , pourvu qu'on évite le contact des choses infectées. Toutes les contagions chroniques & sporadiques ne se transmettent guère que par un contact immédiat , & n'attaquent pas toutes les parties de la peau ; car tout ce qui a été dit sur la propagation de ces maladies , par le moyen de l'atmosphère seul , ne paroît pas assez prouvé.

500. Il faut sur-tout faire attention à la faculté

étonnante qu'ont les contagions de rendre semblables à elles les humeurs saines. C'est de cette faculté que dépend leur surprenante multiplication. Cette faculté ne se développe cependant que lorsqu'elle est excitée par la force vitale dans un corps qui s'y prête ; en sorte qu'on doute entièrement laquelle des deux a la principale part à l'effet qui résulte de leur action commune.

La nature humaine a certainement reçu le pouvoir de rendre semblables les différentes matières ; & elle l'emploie à l'accroissement & au soutien du corps , au moyen des alimens. Or , on ne dira pas sans réflexion , que c'est par cette qualité que pénètre la contagion si funeste à la vie , à moins qu'on ne prétende que la corruption ne diffère en rien de la coction , & qu'on ne mette aucune différence entre les violences qu'éprouve contre son gré la nature , & ce qu'elle opère à dessein pour la conservation du corps. Ceux qui veulent que les contagions aient une puissance génitale , se servent d'une hypothèse qui n'est pas encore démontrée (469.).

On n'est pas plus satisfait de ceux qui font venir toute cette propriété uniquement des solides du corps vivant , que le venin excite à des mouvemens singuliers & extraordinaires , comme s'il n'étoit pas prouvé que des émanations , des odeurs , des ferments peuvent aussi causer dans

les liqueurs des changemens subits & furprenans, sur lesquelles les vaisseaux qui les contiennent n'ont aucune action. Mais qui croira qu'on puisse comprendre plus clairement la première manière d'agir que la dernière, & que, dans un corps dont les parties & les forces ont ensemble tant de rapport, le changement de la nature des fluides vienne tout entier des oscillations, & nullement du mélange ?

Les ferments pris dans tout le sens que leur donnent les chymistes, quoique jouissant d'une propriété qui leur est particulière, celle d'affimiler les différens corps, propriété qui paroît avoir plus de rapport avec l'action des contagions, n'opèrent pourtant point du tout le changement dont il est question. L'idée qu'on a d'eux n'est pas, en effet, applicable à tout en général ; & leur cause n'est pas moins inexplicable que celle des agens irritans.

Il est donc plus sensé de croire que toutes les contagions en général, & chacune en particulier, ne se multiplient pas d'une seule & unique manière, & que le moyen peut-être le plus sûr d'approcher de la vérité sur ce point est, sans s'attacher particulièrement à quelqu'un des différens sentimens, de les rassembler tous en un seul. Mais comme par ce moyen même, on ne peut donner une explication certaine de la matière

dont il s'agit, il est inutile de bâtir, par des raisonnemens incertains & hasardés, des hypothèses qui n'établissent jamais que des opinions, & non des principes scientifiques.

Des maladies du mouvement animal.

501. **L**E mouvement musculaire, qu'exerce l'homme à sa volonté, a une telle liaison avec les autres mouvemens du corps vivant, que, devenant trop précipité ou trop lent, il ne peut être vicié, sans que tôt ou tard l'économie animale soit dérangée. C'est donc par les changemens qui arrivent au corps, & que l'on observe accompagner ou suivre les mouvemens alternatifs des muscles, qu'on connoît clairement les effets morbifiques, causés par le mouvement ou trop vif ou trop lent.

502. Le muscle, par la vertu qu'il a de se contracter, devient plus court, plus épais, plus dur, se gonfle, change de figure & de situation, à raison des parties voisines; se meut dans toute sa masse, & dans chacune de ses fibres en particulier; meut aussi les parties auxquelles il appartient, & qu'il touche, les antagonistes,

s'il en a , & les parties qui leur sont contiguës. Lorsqu'ensuite il se relâche , il reprend son premier état ; & tout ce qui avoit été dérangé , est remis en place. Ainsi , depuis le commencement de la contraction jusqu'à ce qu'elle soit dans toute sa force , & depuis cet état jusqu'à l'entier relâchement , toutes ces parties sont dans un mouvement continuel , lequel varie beaucoup.

503. Il n'est pas constant que la contraction volontaire du muscle dépende tellement des mouvemens vitaux , que ceux-ci perdent de leur vitesse , en raison de celle qu'acquiert le muscle. C'est plutôt , dans ce cas , comme un nouveau mouvement qu'ils reçoivent de plus. La quantité universelle du mouvement , & , en conséquence , du frottement , est donc alors augmentée dans le corps , suivant le nombre & la force des muscles qui agissent réciproquement.

504. C'est pourquoi les canaux voisins , les cellules , les réservoirs éprouvent , dans l'action des muscles , plusieurs espèces de pression , de relâchement , d'écartement , de resserrement , d'agitation ; accidens qui passent ensuite aux parties contenues ; leur procure aussi une surcharge de mouvemens ; d'où il arrive que les fluides stagnans sont mis en mouvement : le cours de ceux qui circulent est augmenté ; l'action mutuelle des solides & des fluides entre eux

s'accroît, aussi bien que les accidens qui résultent de cet accroissement.

505. Ainsi tout muscle qui se contracte & se relâche alternativement, donne à tous les vaisseaux qu'il renferme une nouvelle force qui presse les fluides, les pousse plus vigoureusement vers les endroits où ils sont déterminés par les loix de la circulation. Leurs mouvemens doivent donc aussi être accélérés.

506. Par la même cause, le sang des veines, poussé avec plus d'abondance & de violence vers le cœur où il se répand, devient un aiguillon qui accroît le nombre & la force des contractions de ce viscère : de-là, par un rapport des parties, aisé à concevoir, la respiration devient plus prompte, & les mouvemens des artères dans tout le corps sont accélérés.

507. L'action continuée des muscles anime donc de toutes parts les forces vitales, qui font circuler les fluides, & qui sans cesse prennent de nouveaux accroissemens (503, 505.) : de-là s'ensuit augmentation de la force de la circulation, du frottement, de la chaleur; & les états du corps, aussi bien que les fonctions qui dépendent de ces qualités, acquièrent plus de vigueur.

508. Les viscères & les organes dans lesquels se perfectionnent la coction, la dépuration, la

distribution & le mélange des alimens , font surtout , par plusieurs raisons , d'un grand secours , afin qu'en conséquence l'ouvrage de la nutrition se fasse heureusement : tels sont les avantages généraux d'un exercice modéré.

506. Par où on conçoit clairement quels maux cause à l'économie animale l'exercice immodéré. En effet , il augmente la circulation des fluides (409.) , au même degré d'excès où il est lui-même : c'est pourquoi on peut réduire en général les accidens qui viennent de cet excès ;

1°. A l'augmentation très-considérable de la chaleur naturelle , qui , agitant & atténuant les sucs , dont elle dissipe la partie la plus subtile , produit leur épaisissement : cette même chaleur augmentée est cause que le sérum & la fibre du sang contractent une affection inflammatoire (367.) ; ensuite les sels & les huiles , continuellement froissés , sont irrités , se dissolvent ; deviennent volatils , âcres , putrides , rances , fétides , brûlés (424, n. 7.) , & très-peu propres à la circulation vitale.

2°. Aux lésions très-dangereuses des parties contenant ; car les humeurs raréfiées , & poussées avec une grande violence , dilatent extraordinairement , irritent , froissent , rompent , détruisent les vaisseaux qui les contiennent : de-là les erreurs de lieu (397 à 406.) , la douleur ,

l'inflammation, la fièvre aiguë, la suppuration, la gangrène, l'hémorrhagie, ou la suffocation & la mort subite, les viscères nécessaires à la vie succombant à l'accumulation du sang.

3°. A l'agitation des fucs qui, quoique la circulation soit modérée, se débordent, de sorte qu'étant chassés de leurs vaisseaux, ils se répandent çà & là.

4°. Enfin à plusieurs espèces différentes de désordres dans les sécrétions & les excrétions; désordres par le moyen desquels les matières qui doivent être séparées & excrétoirées, contractent tous les vices qui viennent de la qualité, de la quantité, du mouvement, du lieu.

510. Aussi la nature plus mobile & plus volatile des fluides que des solides, est-elle cause que par un exercice immodéré, on fait des pertes inégales des fluides, dont le volume diminuant en conséquence, les solides ont le dessus; les corps épuisés de fucs se dessèchent, & deviennent roides. L'eau & l'esprit, la partie la plus déliée des humeurs, étant dissipés, il reste un sédiment (284.) lourd, tenace, & qui ne peut passer à travers les plus petits vaisseaux: de-là le dessèchement de ceux-ci, aussi bien que du parenchyme, leur contraction, leur concrétion, & en conséquence, la rigidité trop grande (164, 166.) de l'assemblage de toutes les parties.

Les humeurs sont atténuées , dissoutes par le mouvement musculaire très - vif & long-temps continué , & contractent disposition à la putridité (288.). La partie stagnante dans ses cellules , étant agitée , liquéfiée , mêlée avec le sang , rendue âcre par le frottement ; & la chaleur , de douce qu'elle étoit , devenue rance , de mauvaise qualité (375.) , est chassée par les émonctoires : de-là la prompte maigreur (395.). La gelée nourrissante (379.) répandue de toutes parts dans les fibres des solides , est broyée , exprimée : le mouvement l'ayant rendu plus âcre , elle est séparée ; & sa partie la plus déliée étant dissipée , elle devient solide : de-là le défaut de nutrition , l'augmentation de la rigidité ; la bile aussi trop agitée , brûlée , contracte une très-grande acrimonie par laquelle , non-seulement elle gâte les premières voies , mais même , étant sortie de ses réservoirs , elle communique sa malignité à tout le reste du corps.

511. Il paroît évidemment par ce qui a été dit (509, 510.) , que l'excès seul du mouvement animal peut tellement déranger de l'état sain les solides & les fluides du corps , qu'il paroisse agir aussi , comme par des forces envenimées (486.). Cet excès , qui est en général presque toujours nuisible à toutes sortes de personnes , & rarement avantageux , est sur-tout préjudi-

ciable , entre les personnes saines , à celles qui sont très-jeunes , aux femmes , au tempérament bilieux , sec , chaud , & encore plus aux gens pléthoriques , d'un très-grand embonpoint ; à ceux qui sont sujets aux cacochymies , aux hémorrhagies ; aux femmes qui sont souvent des fausses-couches ; à ceux en qui quelque viscère ou tout le corps est languissant , à ceux qui ont de la peine à respirer ; aux pierreux , & enfin à ceux en qui la circulation est arrêtée par des obstructions opiniâtres dans les vaisseaux , des tumeurs , des amas d'humeurs , &c. Lorsqu'à ces accidens se joint le défaut d'habitude , ou une chaleur considérable de l'air , ou une vacuité causée par la négligence à prendre des alimens , tant solides que fluides , ou un changement subit de l'état tranquille en un mouvement violent , il faut nécessairement qu'il arrive des maux encore plus fâcheux.

512. Ceux qui arrivent aux muscles même , qu'on fatigue trop , tels que la lassitude , la faiblesse , le tremblement , la douleur , le spasme , l'impuissance à se mouvoir , sont moins dangereux ; car le repos suffit presque seul pour les dissiper. Mais il n'est pas si aisé de détruire la sécheresse , la roideur , l'augmentation variée de la partie tendineuse ; accidens que contractent les corps des muscles , par un travail poussé à l'excès.

513. La santé de ceux qui pèchent par l'excès opposé, n'est pas meilleure. Le trop grand repos engourdit les puissances motrices, & les parties qui doivent se mouvoir. La force musculaire, perdant l'habitude de se contracter, diminue, & est étouffée; la graisse s'amasse, & le principe vital languit. Les articulations dont les ligamens, faute d'être exercés, deviennent roides, & dans lesquelles la synovie s'amasse (222.), ne sont plus propres aux mouvemens, & les antagonistes résistent davantage : c'est ainsi que la négligence qu'on apporte dans le mouvement animal, produit enfin la paralysie.

514. C'est aussi par cette cause que la circulation des humeurs souffre davantage, parce que, ne dépendant alors que des seules forces vitales, & étant privée de secours extérieurs (507.), elle devient languissante, d'abord dans les petits vaisseaux, & ensuite dans tout le système vasculaire : de-là la stagnation, l'amas, la viscosité des humeurs, la diminution de la chaleur naturelle, les obstacles aux sécrétions & aux excrétions, & les maux en grand nombre, qui en sont la suite. De cette source proviennent aussi l'abondance d'humours (385.), la pléthore (387.), l'embonpoint (394.), qui appesantissent le corps, en le surchargeant d'un poids supérieur au volume & à la force des parties solides. La plénitude est bientôt suivie

de la cacochymie lâche, glutineuse (283.), aqueuse (287.), froide, répandue dans tout le corps, qui relâche les solides, les rend mols, flexibles (160, 162.); fait languir la force vitale (196, 198.); cause la perte de la vigueur des nerfs, & donne enfin lieu à l'amas de sérosités, à la leucophlegmatie, aux différentes hydropisies, à la paresse pour les mouvemens, à l'affoiblissement des sens, à leur abolition même, & à la cessation de toutes les fonctions.

515. Les parties plus dangereusement & plus particulièrement affectées, sont les organes de la première digestion, contenus dans le bas-ventre, sur-tout s'ils sont comprimés, le corps étant assis & penché, & si la quantité & la qualité des alimens que l'on prend ne répond pas à la vie paresseuse que l'on mène. Ces organes n'étant pas, en effet, aidés de la force de la respiration, du mouvement extérieur, ni ballottés, travaillent avec lenteur, digèrent imparfaitement les alimens; les poussent trop lentement, les laissent se corrompre par un trop long séjour; ne tirent pas assez parti des matières utiles, ne les épurent pas assez; laissent accumuler les matières fécales: de-là toutes les espèces de vices du chyle (323 à 332.), les rapports, les vents, les spasmes, la gêne, le gonflement & la paresse du ventre, le défaut d'appétit, la foiblesse de toute la

machine, l'inertie des menstrues, leur différente dégénération, l'obstruction des petits vaisseaux du mésentère, & plusieurs autres maux très-nombreux. De plus, la quantité considérable de sucs, dont sont arrosés ces viscères, ne peut par leurs seules forces, & sans un secours étranger, être assez poussée en avant. La circulation languit donc. Il arrive congestion, stagnation des humeurs : le sang qui revient avec lenteur, trop peu animé par l'air des poumons, & n'étant pas poussé par la force du cœur, n'a aucune action, engorge la veine-porte, la rate, le foie, & les autres viscères. Il n'est, en conséquence, pas étonnant que la bile soit enfin viciée (372.), & qu'il résulte de-là la cacochymie, le scorbut, la cachexie, la jaunisse, l'hydropisie, le mal hypochondriaque, & d'autres maladies semblables.

Des dangers des situations & des mouvemens singuliers.

516. LA variation & la médiocrité, que la nature aime & affecte dans la plupart de ses ouvrages, sont aussi avantageuses dans le mouvement & la position des parties du corps. On

peut regarder comme nuisible tout ce qui, dans ce cas, est ou trop violent, ou de trop longue durée, & sans relâche; & on doit l'éviter à l'égard non-seulement des malades, mais même des personnes en santé, chez qui il peut devenir cause de maladies.

517. La situation d'être debout, trop longtemps continuée, appésantit les extrémités inférieures, dont les fluides retournent avec peine vers le cœur : de-là les embarras, l'œdème, les varices, les ulcères. Les lombes, les reins, les hanches souffrent aussi beaucoup dans cette situation : les parties génitales contractent des maladies par l'amas des humeurs. Il survient des hernies inguinales (233.), crurales (234.); dans les femmes des écoulemens de la matrice, des fleurs blanches, des fausses-couches, des chûtes de la matrice & du vagin (250 à 254.), sur-tout si quelque effort ayant ensuite lieu, a augmenté la pression, & poussé en avant les parties entraînées inférieurement par leur poids. Mais les muscles du col, du dos & des extrémités inférieures étant gênés, & le sang retournant plus difficilement vers le cœur, & revenant du cœur à la tête, lorsqu'on se tient debout long-temps sans se remuer, il n'est pas étonnant que cette situation fatigue plus que tout autre exercice, & qu'on tombe presque en foiblesse.

518. La situation d'être assis trop long-temps, & sans faire de mouvemens, quoique moins fatigante, n'est pourtant pas plus salutaire, sur-tout lorsqu'on a le corps penché en devant, & les genoux beaucoup fléchis. Les extrémités inférieures, les lombes, les reins, les hanches éprouvent, en conséquence, les mêmes maux (517.), & de plus la courbure du dos, l'obliquité de l'épine, l'engourdissement des jambes, la goutte sciatique, la claudication, & enfin par l'obstacle que rencontrent les viscères du bas-ventre, les accidens que nous venons de détailler au paragraphe 515.

519. Un trop long séjour dans le lit, nuisible au cours des urines, comprime, obstrue, enflamme les reins, & s'oppose à la sécrétion, à la filtration & à l'excrétion de l'urine : de-là le mucus, le gravier, la pierre, & tout ce qui s'ensuit. La situation horizontale, remplissant la tête d'humeurs, est aussi nuisible : de-là la céphalalgie, l'ophtalmie, l'hémorrhagie, l'affoiblissement des sens, le vertige, l'affoupissement, &c.

520. La contraction subite, violente, long-temps continuée & sans relâche des muscles, à laquelle se joint aussi la respiration arrêtée avec effort, produit sur-tout plusieurs affections fâcheuses. En effet, la violente attraction ; la pression, l'extension, le resserrement, l'action

de repousser, agissent fortement sur les parties ; varient, de toutes sortes de manières, le rapport mutuel qu'il y a entre les parties contenant & les contenues , changent considérablement le mouvement & la direction des humeurs , sur-tout lorsque la respiration étant aussi gênée, le passage du sang par le poumon est arrêté : de-là le déplacement avec secousses des muscles & des tendons (243.), le relâchement, la rupture des capsules, des ligamens, & même des tendons ; la demi-luxation, la luxation, l'entorse (226, 227.), la fracture des os (217.), & les autres vices dépendans des articulations ou de la situation des parties (224, 229.) ; les hernies (230.), les chûtes des parties (248 & suiv.), la dilatation des conduits & des réservoirs, leur relâchement, leur écartement ; leur division (203.), l'anévrisme, les varices, les différentes espèces d'erreurs des fluides (397 à 405.) ; l'hémorrhagie, l'hémoptysie, le pissement de sang, l'échymose, l'emphysème, les différentes tumeurs, & les maux en grand nombre qui en résultent.

§21. Si on applique ce qui vient d'être dit aux différentes parties du corps, suivant la mobilité que donne à chacune ses muscles, ou suivant que, par leur voisinage ou leur rapport quelconque, elles doivent être différemment affectées, lorsque ces puissances agissent, on comprendra

aisément quels maux nombreux doivent causer la toux , les ris immodérés , l'éternument , le bâillement , l'extension forcée des bras , la déclamation , les criailleries , les chants , le jeu de la trompette , les sauts , la lutte , les faux pas , la levée des fardeaux pesans , & les autres exercices de cette espèce , lorsqu'ils sont portés à l'excès.

Des exercices immodérés de l'esprit.

522. L'EXAMEN réfléchi de ce qu'éprouve aisément chacun sur soi-même , enseigne suffisamment que les exercices de l'esprit ne dissipent pas moins les forces que ceux du corps , & que , pour que la santé ne soit point altérée , les uns & les autres doivent être entre - mêlés d'un repos successif.

523. L'ame est intimément liée , pendant la vie , avec le corps ; en sorte qu'il est difficile de concevoir dans ses opérations , une simplicité si exacte , que les changemens du corps ne fassent sur elle aucune impression. En effet , outre que des mouvemens déterminés du corps suivent plusieurs pensées , les sens , tant internes qu'externes , paroissent ne pouvoir guère donner lieu

aux pensées, sans que les fibrilles des parties aient éprouvé quelque espèce de trémoussemens. Il faut donc, lorsque l'ame, logée dans le corps, est en action, que les organes du corps soient plus ou moins agacés, tendus, relâchés, dans un mouvement d'oscillation, agités entre eux, & soient au moins, en quelque façon, dans un état différent, que lorsque l'ame est mise en action par artifice.

524. Il est de plus vraisemblable que le système nerveux, comme le principal agent du sentiment, est animé par une espèce de force motrice, que l'on doit peut-être comparer à la force vitale ou musculaire (170, 502.), laquelle agissant, les filets nerveux peuvent être tendus, se roidir, se gonfler, être disposés à prendre des oscillations, lorsqu'ils sont irrités, & réciproquement être relâchés; devenir flasques, lorsque la force motrice n'agit plus. Peu importe qu'on fasse venir cette force de l'esprit appelé *animal* répandu dans les nerfs, ou qu'on pense qu'elle est innée chez nous de toute autre manière, ou que, comme moi, on se contente de penser, sans rien deviner dans une matière aussi obscure. Il paroît cependant qu'on doit reconnoître que l'ame a sur cette force un certain empire, par lequel elle peut à son gré, lorsque celle-ci est tranquille, l'exciter à agir, tant dans tout le corps, que

dans une seule partie , de même que les muscles obéissent aussi à notre volonté.

525. Or il est constant que cette force de sentiment (514.) communique avec la vitale , enforte que l'une peut exciter l'autre (179.) , & *vice versa*. Il y a peut-être encore , entre la première force & la musculaire , un commerce réciproque , par le moyen duquel , & par l'intervention des nerfs , les ordres de l'ame sont portés aux muscles , à moins qu'on n'aime mieux croire qu'il y a des deux côtés un même principe de mouvement , mais qui agit de différentes manières , suivant la diverse conformation des parties qu'il met en jeu. Ce qu'il y a de certain , c'est que la force des nerfs & celle des muscles ne sont pas inépuisables , & ne résistent pas à des efforts trop long-temps continués : l'une ne sauroit être fatiguée sans préjudice pour l'autre.

526. Ainsi , quoique les agitations qui sont excitées dans les nerfs , soient bien moins évidentes que les mouvemens des muscles , l'extrême délicatesse de la mollesse nerveuse est cependant cause qu'un exercice immodéré doit l'affecter , la changer même plus fortement , ou au moins autant que le font les muscles , lorsque le mouvement animal est poussé à l'excès (512.) , & les lésions qu'elle éprouve alors ne doivent pas être différentes. En effet , les filets très-mols ébranlés ,

de quelque manière que ce soit (523.), plus fréquemment, plus long-temps, plus fortement froissés les uns contre les autres, sont fatigués, perdent leur ton; ont des trémoussemens irréguliers, involontaires, qu'ils communiquent même contre l'ordre naturel aux parties voisines; sont comme roidis par les spasmes, ou, devenus flasques, se relâchent; la force nerveuse elle-même languit (524, 525.), se dissipe. Si on ne rétablit, par un prompt repos, ces filets dans leur ancien état, ils causent l'affoiblissement des sens externes & internes, leur impuissance, la confusion des idées, le sommeil agité, les veilles, l'imagination dépravée, le délire, la folie. La sécheresse, la rigidité que contractent (512.) les muscles exercés sans relâche, ne peuvent-elles pas aussi avoir lieu dans ces organes, & donner, en conséquence, prématurément aux facultés de l'ame les qualités vicieuses qui n'appartiennent qu'à la vieillesse?

527. Mais ces maux deviennent plus graves, & sont encore augmentés par de nouveaux, lorsque l'agitation du genre nerveux porte à des mouvemens extraordinaires les vaisseaux du cerveau, & remplit la tête d'une trop grande quantité de sang : de-là l'écartement des parties, la douleur, la chaleur, l'inflammation, & de ces derniers accidens les différens désordres dans

les fonctions de l'ame. Bien plus, le rapport mutuel des principes du mouvement (525.) est cause que les forces nerveuses étant trop tendues, fatiguées, dissipées, celles des autres parties éprouvent des maux semblables, & qu'en conséquence, le corps, sans son travail, est épuisé de lassitude, & que toutes ses fonctions sont ensuite lésées.

528. Ajoutez à cela les vices du mouvement animal négligé (513 à 515.), & la vie sédentaire ou de cabinet (517, 518.), si familière aux gens de lettres. Les maux qui résultent de-là, quoique assez graves par eux-mêmes, sont encore plus accélérés, & deviennent plus forts, lorsque la force du corps est diminuée par des pensées inquiétantes.

529. Cependant l'excès avec la variété des études, est plus supportable; mais il y a peu de personnes à qui des réflexions profondes & longtemps méditées sur un même sujet, ne soient pas très-nuisibles. En effet, cette partie du genre nerveux, qui alors est seule en action, & sur laquelle l'ame exerce, pour ainsi dire, toute sa force, n'éprouve pas une moindre violence que les muscles, lorsqu'ils sont fortement & longtemps contractés (520, 526.): aussi ses filets sont-ils dans une tension si opiniâtre, qu'ils ne peuvent plus ensuite être relâchés, ou dans une

oscillation continuelle, ayant été trop fortement ébranlés, ou enfin perdent leur continuité, après avoir souffert un trop grand écartement : de-là naissent toutes les espèces de désordres de l'ame, la mélancolie, la stupeur, la manie, la catalepsie, la folie, la perte des sens, la paralysie, & autres accidens semblables.

530. Il est vrai que la négligence à cultiver l'esprit engourdit les organes des sens internes, affoiblit & détruit la force nerveuse, jette dans la langueur toutes les facultés de l'ame, ou chacune en particulier ; en sorte que toutes, ou quelques-unes, sont dans une inertie oisive. Mais, au reste, pourvu que le mouvement animal ait toujours lieu, cette négligence n'est pas si nuisible aux autres fonctions, qu'on ne voie presque toujours plus souvent les gens lâches & stupides que les gens d'esprit, jouir d'une très-bonne santé jusqu'à une vieillesse très-avancée.

531. En comparant ensemble tout ce qui a été dit depuis le paragraphe 508 jusqu'au paragraphe 530, il est évident que l'excès des exercices de l'ame affoiblit bien davantage la santé, que celui des exercices du corps. On conçoit en même temps à quel âge, à quel sexe, à quel tempérament les grandes études & les veilles ne conviennent nullement ; pourquoi de profondes méditations fatiguent plus que le mouvement

musculaire ; pourquoi l'application d'esprit est si pernicieuse à ceux qui, après avoir été épuisés par une forte maladie, reviennent en santé, tandis qu'au contraire un exercice modéré du corps leur est très-salutaire.

De la force nuisible des passions de l'ame.

532. IL y a dans l'ame une force active qui la porte à des choses qui, parce qu'elles sont, ou bonnes, ou mauvaises, ou extraordinaires, ou au moins parce qu'elles paroissent telles, plaisent, déplaisent, ou frappent subitement. Lorsque cette force excite dans l'homme une commotion trop forte & démesurée, c'est ce qu'on appelle *passion de l'ame*.

533. Elle (532.) est, en conséquence, accompagnée & indiquée par le dérangement plus ou moins grand, qui arrive dans la régularité de ces actions qui résultent de l'union mutuelle de l'ame & du corps : d'où il suit que, dans cet état, les organes, qui servent aux sens & aux mouvemens volontaires, sont aussi troublés, & que les forces, qui les font agir (502, 524.), se perdent en des mouvemens vicieux.

534. L'expérience même apprend que, dans

ce cas , les mouvemens du cœur & des artères , la chaleur , la couleur , l'habitude du corps , sont aussi altérés , & qu'en conséquence toute la circulation , les forces vitales (170.) sur lesquelles elle est appuyée , & les fonctions de toutes les parties , qui s'exécutent par son moyen , éprouvent une affection contre nature.

535. Quiconque examinera bien dans toute son étendue ce qui vient d'être dit , pourra douter si la passion appartient plus à l'ame qu'au corps , vu qu'il n'y a dans toute l'économie animale aucune fonction qui soit à l'abri de ce mouvement impétueux , & qui ne puisse être dérangée.

536. Au reste , de quelque manière qu'on conçoive que les passions (532 à 535.) naissent dans l'homme ; soit qu'elles viennent de l'empire de l'ame , ou d'un instinct aveugle , soit qu'elles aient leur siége dans celle-ci par une certaine force irritante , distincte de ses autres facultés , ce qu'il y a de certain , c'est qu'elles sont dues au commerce admirable qui existe entre les deux principes de l'homme , savoir , l'ame & le corps ; lequel commerce surpasse tellement les loix & les limites qui le resserrent dans l'état tranquille , que les effets qui en résultent , paroissent entièrement extraordinaires , & bien supérieurs à ces forces ; au moins empêche-t-on qu'ils n'arrivent

à la première occasion, ou, s'ils sont survenus, qu'ils ne puissent être détruits à volonté.

537. En effet, quoique les deux principes d'actions, accordés à l'homme, l'un commun à l'ame avec le corps, l'autre, sinon purement corporel, du moins séparé de l'ame, soient régis par des loix différentes, ils sont pourtant logés dans le même corps, & répandus, par un mélange étonnant, dans chaque partie. Ils jouissent d'organes contigus entre eux, liés ensemble, ou même communs, & sont mis en action, ou par les mêmes forces, ou par des forces qui se rapportent (525.) : aussi ne peut-il arriver que les ébranlemens les plus marqués, qui sont excités dans l'un, passent dans l'autre, & *vice versa*.

538. Cette doctrine, considérée du côté de la médecine, apprend que, dans les mouvemens de l'ame, il y a des agitations impétueuses qui, nées d'abord dans le principe pensant, c'est-à-dire, dans le cerveau, & étant de-là poussées dans tout le reste du corps, d'où elles reviennent à l'endroit d'où elles étoient parties d'abord, augmentent si considérablement par ces allées & venues très-promptes, qu'elles peuvent jeter le désordre dans toutes les forces & les facultés de tout le corps, & ébranler, en conséquence, les fondemens de toute l'économie animale.

539. En même temps donc que les mouvemens

modérés de l'ame, & dirigés par la raison, ont leur très-grande utilité, autant physique que morale, ceux qui sont très-violens peuvent être très-nuisibles à la vie & à la santé, sur-tout lorsqu'ils paroissent subitement, ou s'accroissent en durant trop long-temps, ou, exerçant leur fureur intérieurement, ne sont nullement arrêtés, ou se succèdent très-promptement, soit unis, soit opposés entre eux.

540. Aussi voit-on tous les jours provenir de cette source nombre de vices des sens, des mouvemens, de la circulation, de la respiration, des sécrétions, des excrétions, de la digestion, de la nutrition, de la génération, &c.; vices qui quelquefois, à la vérité, cèdent d'eux-mêmes aux forces de la nature; mais qui souvent dégénèrent aussi en toutes sortes de maladies, & conduisent à une mort subite ou lente.

541. Au reste, comme chaque affection de l'ame produit, à raison de sa diversité, dans les parties externes & les actions du corps, différens changemens, qui sont comme des caractères propres, sous lesquels elles se font connoître au dehors, de même aussi chacune a sa manière particulière de détruire les dispositions internes de la vie & de la santé, en accablant, tourmentant, troublant les forces motrices du corps. Il paroît aussi que c'est de-là principalement que

viennent ce grand nombre de dérangemens (406 à 413.) dans le mouvement des humeurs ; dérangemens qui se montrent, sous différentes espèces, par le pouls, dans les mouvemens déréglés de l'ame, suivant qu'ils sont ou agréables ou désagréables.

542. Ainsi les principes & les organes du mouvement se proportionnent, par un rapport exact, aux inclinations & aux aversions de l'ame ébranlée ; & il s'excite, en conséquence, dans le corps, des changemens qui répondent aussi aux états différens où elle se trouve. Ainsi la circulation, les secrétions, les excrétions plus fortes, plus vives, accompagnent la joie ; mais, lorsqu'elle est trop grande ou subite, elle donne lieu aux insomnies, à la démence, à l'abattement des forces, & même à la mort causée par l'apoplexie. Il en est à-peu-près de même de l'amour. La possession trop différée d'un objet aimé, la crainte inquiète de le perdre, ou de ne pas l'obtenir, produit les veilles, la langueur, la perte d'appétit, la pâleur, la phthisie, les inquiétudes, la mélancolie, la folie amoureuse, &c. La colère, portée à une violence brutale, agite avec force les nerfs, les muscles, le sang, la bile, & donne lieu, en conséquence, à la fureur, aux inflammations, aux fièvres ardentes, aux troubles considérables des viscères de la

première digestion , à toutes les espèces d'erreurs de lieu des fluides (397 & suiv.) : elle produit même une qualité vénéneuse. De la haine & de l'envie opiniâtres viennent la cachexie , la maigreur , la langueur , la pâleur , qui sont causées par les veilles , la fièvre lente , la perte d'appétit , l'abstinence. Le chagrin rend languissante la force nerveuse , relâche le ton des parties , diminue les mouvemens vitaux : de-là le retard & le resserrement du pouls , la lenteur de la circulation , l'épaississement des humeurs , la coagulation du sang , la mauvaise digestion , le défaut de nutrition , la diarrhée , les obstructions , les squirrhes , la mélancolie , la jaunisse , l'hydropisie , les longs sommeils , la léthargie , la catalepsie , &c. La crainte affoiblit la force musculaire , fait frissonner les membres , relâche les sphincters : la force du cœur venant à diminuer , la circulation se fait plus lentement ; les humeurs étant repoussées dans l'intérieur , il survient pâleur , sécheresse , suppression de la transpiration , attraction plus grande , inquiétude , engorgemens des viscères vitaux , impuissance de la nature à remplir ses fonctions. La frayeur , plus pernicieuse que les autres passions , produit , en donnant de très-violentes secousses au système nerveux , les spasmes , les convulsions , l'épilepsie , la stupeur , l'imagination dépravée. Les

petits vaisseaux étant subitement resserrés sur eux-mêmes, elle pousse les humeurs vers les gros; donne lieu aux palpitations du cœur, à la suffocation, à la pâleur, au froid, aux congestions, aux fausses-couches; supprime les évacuations; tue subitement.

543. Il est donc manifeste que les mouvemens de l'âme, extraordinaires par leur violence, leur fréquence, leur durée, affectent l'économie animale beaucoup plus fortement que ceux du corps, mais qu'ils sont principalement nuisibles, lorsqu'ils accompagnent les exercices immodérés de l'esprit (522.); qu'ils peuvent cependant être très-utiles, lorsqu'ils surviennent aux malades; qu'ils ont, en conséquence, une vertu autant médicinale que pernicieuse; qu'il est enfin très-difficile de guérir les maladies qu'ils produisent ou entretiennent, à moins que l'âme n'ait repris son ancienne tranquillité, & que c'est à cause de cela que ces maladies paroissent quelquefois hétéroclites ou malignes, la passion, qui a lieu, étant étouffée & cachée; d'où il résulte que la connoissance de la physionomie est sur-tout très-utile au médecin, pour qu'il ne perde pas ses peines.



Des excès dans le sommeil & les veilles.

544. LA matière & les forces du corps , que l'on perd , en veillant , par l'exercice des fonctions , ne peuvent être si bien réparées par l'usage des alimens , tant solides que fluides , qu'il ne faille pas aussi y joindre le repos : de - là la nécessité naturelle du sommeil , & sa proportion convenable à la santé.

545. Mais , quoiqu'on ait des exemples de sommeil & de veilles continués pendant un temps très-long sans interruption , l'un & l'autre excès sont cependant contre nature , & donnent toujours lieu à quelque accident. La vie , qui manque d'un repos alternatif , n'est pas de longue durée , & un sommeil très - long n'est que l'ombre de la vie.

546. Cependant l'âge , le sexe , le tempérament , le genre de vie , le climat , la saison , l'habitude , &c. , établissent , à ce sujet , entre les hommes plusieurs différences ; en sorte qu'il est difficile de déterminer , pour des temps marqués , la mesure qui convient à chacun. Il faut donc n'appliquer à chaque homme , ce que je dirai des maux que causent

causent les excès, qu'en y mettant les bornes convenables.

547. Lorsqu'on veille, il y a toujours un exercice plus ou moins grand des sens, tant internes qu'externes, & des mouvemens volontaires : les forces & les organes, qui sont destinés à ces fonctions, ont certainement un penchant très-vif pour agir. Toute la machine régie par l'ame, ou agit donc, ou au moins est, pour ainsi dire, impatiente d'agir. Au contraire, lorsqu'on dort, tout dans la machine est tranquille : les organes sont dans le relâchement ; les forces dans l'engourdissement.

548. Mais comme, après quelque temps de veilles, les sens s'affoiblissent chez l'homme sain, les membres deviennent lourds, la force des muscles diminue, l'ame même languit, ennuyée de son commerce mutuel avec le corps, & aspire après le sommeil, il est évident que le corps & l'ame ne sont pas faits pour être continuellement en exercice.

549. De plus, lorsqu'on veille, comme on est continuellement en agitation, les autres parties du corps sont aussi agacées (179.), & toutes les forces motrices excitées (507, 508, 525, 527, 537.) : d'où s'ensuit augmentation de la circulation du sang, du frottement, de la chaleur, de l'atténuation des humeurs, de leur changement,

des sécrétions , des excrétions ; fonctions qui , sans ce stimulus , & lorsqu'on dort , diminuent.

550. On comprend par-là que les veilles sont nuisibles aux organes des sens & des mouvemens ; qu'elles épuisent leurs forces , écrasent les fibres , excitent en elles des vibrations extraordinaires , que l'ame ne peut régler : de-là une suite de pensées mal cousues , les imaginations déréglées , l'impression ineffaçable des idées , le délire , le vertige , les maux de tête , l'insomnie.

551. Le mouvement des humeurs étant de plus augmenté (549.) , les parties les plus subtiles sont dissipées , les plus épaisses sont rassemblées , les sels & les huiles deviennent plus âpres , la bile plus âcre , les solides sont froissés , la graisse est absorbée , & , en conséquence , le corps desséché , amaigri : la bile noire est produite ; les hémorrhoides , les fièvres , le délire mélancolique , l'inquiétude perpétuelle , l'insomnie surviennent. Ces accidens étant joints aux premiers (550.) , on voit combien , & avec quelle force ils peuvent troubler l'économie animale.

552. Mais ils (550, 551.) augmentent encore bien plus promptement , lorsqu'aux veilles se joignent une tension continuelle des facultés de l'ame , des études non variées , ou des passions. L'envie de dormir , que cause la lassitude , interrompt ordinairement assez à temps le travail du corps.

553. Les accidens contraires doivent donc arriver à ceux qui dorment trop, tels qu'un engourdissement des fonctions animales, & de toute la machine; ses organes & ses forces, l'ame même, perdent l'usage d'agir, & ne sont plus propres à aucune action: de-là l'affoiblissement de tous les sens, l'inertie des mouvemens, l'insensibilité. Mais il résulte de l'augmentation de la lenteur dans la circulation, l'embonpoint, l'abondance de chyle, l'épaississement froid des humeurs, la leucophlegmatie, la réplétion des vaisseaux de la tête, la mollesse trop lâche des chairs, la suspension des sécrétions & des excré-tions, l'accumulation des excréments, les mauvaises digestions, le défaut de coction, de dépu-ration, de nutrition; enfin l'extinction, dans tout le corps, de la force vitale, & l'assoupissement mortel.

554. En comparant ensemble ce qui a été dit depuis le paragraphe 550 jusqu'au dernier inclusivement, il est évident que les principaux maux, qui dérivent de cette source, viennent des exercices trop grands & interrompus (501 à 530.) de l'ame & du corps, & qu'ils peuvent, en conséquence, être beaucoup augmentés ou diminués, suivant la différente combinaison des puissances semblables ou dissemblables. On voit aussi à quel âge, à quel sexe, à quel tempérament, à quel

genre de vie l'un ou l'autre excès est plus ou moins nuisible , & lequel on devroit préférer , dans le cas où on feroit absolument forcé de choisir l'un des deux.

Des excrétiions & des rétentions irrégulières.

555. **P**OUR que le corps jouisse de toute sa vigueur , il faut qu'il y ait entre les matières propres au corps , & celles qui doivent sortir , une certaine règle , un certain ordre ; enforte que celles qui doivent sortir ne restent pas , & , *vice versa* : l'un & l'autre dérèglement ayant lieu , peut être nuisible.

556. Cependant la plus grande partie des matières renfermées sous ce titre , appartiennent plutôt à la nature morbifique ou symptomatique (34 , 41 , 86.). Aussi ne parlerons-nous ici que de celles qui peuvent être rapportées comme causes.

557. Le crachement trop fréquent de la salive , qui se sépare continuellement & naturellement dans la bouche , affoiblit dans l'homme sain la digestion des alimens , en épuisant , en même temps , toutes les humeurs semblables à la salive , que la nature amasse dans les premières voies pour les humecter , & aider la digestion des alimens : de-là la soif , la sécheresse , l'épaississement du chyle , la séparation plus difficile des

matières fécales , son absorption trop prompte , qui est suivie du défaut de nutrition , de la maigreur , de la foiblesse. Mais le sang privé de sa lymphe , devenu concret , atrabilaire , produit les obstructions , la mélancolie , & les maux qui en sont la suite.

558. La constipation donne lieu à l'amas des matières stercorales qui deviennent dures , desséchées , & qu'on a ensuite bien de la peine à faire sortir. Les intestins étant en conséquence distendus , farcis , obstrués , leurs fibres étant affoiblies , leurs vaisseaux comprimés , le ventre est gonflé , l'affection hypochondriaque survient , ainsi que la constipation opiniâtre , les hémorrhoides , la pesanteur de la tête , la douleur , le vertige , l'esquinancie , l'ophtalmie , le vomissement , la colique , la putridité des matières fécales , la chaleur , la fièvre , le spasme , l'inflammation des intestins , &c. Ces accidens arrivent sur-tout aux tempéramens plus foibles , en qui il se forme beaucoup d'excrémens. Le peu de matière fécale , qui résulte des alimens que prennent tous les jours les personnes robustes , ne leur est nullement préjudiciable , quoiqu'ils la gardent pendant plusieurs jours.

559. A l'égard de ceux qui retiennent leur urine , si enfin elle ne sort pas malgré eux , la vessie se gonflant considérablement , presse ,

tuméfié , & rend douloureux l'hypogastre & les lombes. La cavité de la veflie devient très-grande : de-là l'atonie de fes fibres , le fpafme infurmontable du fphinéter , l'ifchurie qu'on ne guérit que tard , ou même jamais , quelquefois (203 , 4.) la rupture , ou la hernie (238.) , ou l'inflammation & la gangrène , caufées par l'acrimonie de l'urine ftagnante. Ces maux font locaux ; mais , la fécration de l'urine étant en même temps empêchée , l'urine eft retenue dans le fang , s'y corrompt , ainfi que la lymphe & les liqueurs qui en font féparées (313.) : de-là l'inquiétude , la foif , les naufées ; les vomiffemens , la falivation , la matière de la transpiration , la fueur fentent l'urine ; le friffon , le vertige , le délire , la convulfion , la léthargie , la mort fuivent.

560. La transpiration augmentée plus qu'il ne convient , abat les forces ; caufe la défaillance , la mort fubite (427 , 4.). Lorsqu'elle eft fupprimée , elle deffèche & roidit les tégumens , obftrue les vaiffeaux , augmente la mafle des humeurs ; produit un fentiment de pefanteur , lorsqu'on fe tient debout , la laffitude , l'inquiétude , l'engourdiffement de l'ame , les congestions dans les parties , les tumeurs , les douleurs , les inflammations , à moins qu'il ne fuccède promptement une heureufe augmentation d'autres excrétiions. Lorsqu'à la rétention de cet excrément

se joint l'acrimonie , celle-ci donne lieu aux fièvres , aux éréfipèles , au rhumatisme , à la goutte.

561. Les trop grandes sueurs dessèchent le corps , l'affoiblissent ; resserrent les humeurs (282.) , par la privation de l'eau qu'elles contiennent , donnent au sang une affection inflammatoire (367.) , atrabilaire (284, 365.) , relâchent la cohérence qu'il y a entre la lymphe & le sédiment (319.) ; épaississent les autres excréments , les diminuent , les rendent imméables , & , les pores étant trop ouverts , donnent au corps une sensibilité dangereuse pour le froid. On comprend par ce qui a été dit plus haut , combien de maux peuvent résulter de-là. Lorsqu'on éprouve le froid , la sueur supprimée tout d'un coup produit les mêmes accidens que la transpiration supprimée (560.). De même si on arrête par art une sueur habituelle & périodique , ou qu'elle s'arrête d'elle-même , il en résulte souvent des maux très-fâcheux.

562. L'évacuation immodérée de la semence est nuisible non-seulement par la perte qui s'ensuit d'une liqueur très-utile , mais même par l'action convulsive qui accompagne son émission , & qui est trop souvent répétée. En effet , le très-grand plaisir qu'on éprouve alors , est suivi d'un relâchement général des forces , qui ne peut

long-temps avoir lieu, sans affoiblir les organes : or, plus les philtres du corps sont épuisés, plus ils tirent d'ailleurs à eux d'humeurs ; & les liqueurs étant ainsi attirées vers les parties génitales, les autres parties en sont privées & appauvries. Le trop grand usage des femmes produit donc la lassitude, la foiblesse, l'immobilité, la démarche efféminée, les douleurs de tête, les chaleurs, les convulsions, l'affoiblissement de tous les sens ; & sur-tout de la vue ; l'aveuglement, la folie, la circulation fiévreuse, le desséchement, la maigreur, la phthisie, la consommation, la langueur. Ces maux augmentent & deviennent incurables, à cause du desir continu des femmes, que contracte enfin autant l'esprit que le corps ; desir qui fait aussi qu'en dormant, des phantômes obscènes exercent l'imagination ; & les parties, si sensibles au moindre attouchement, s'échauffent à la première occasion, enforte que la plus petite quantité de semence réparée est à charge & irritante, devant s'échapper par le plus léger effort, ou même sans effort, des réservoirs relâchés. Aussi voit-on évidemment pourquoi cette passion ruine si fort la fleur de l'adolescence, pourquoi elle est si pernicieuse aux vieillards. Cependant il y a, eu égard à cette espèce de forces, dans les hommes de même âge, une très-grande variété ; car un

exercice modéré du coït fait languir les uns , tandis qu'un exercice très immodéré du même acte épuise à peine les autres.

563. Il est plus rare que la trop grande sagesse soit nuisible : on a cependant vu qu'elle étoit funeste aux hommes naturellement lascifs, en qui la semence abonde, par la pollution qui affoiblit, l'écoulement vénérien, l'opplétion, la tumeur, la douleur, l'inflammation des parties séminifères, l'épaississement, la corruption de la semence retenue, le *satyriasis*, les spasmes, la mélancolie, la manie vénérienne. C'est de-là quelquefois que tirent leur origine, chez les femmes, la langueur des forces, les fleurs blanches, la pâleur, le mal hystérique, la fureur utérine. Si on arrête l'éjaculation de la semence dont on a excité la sortie, il survient spermatocele, circocèle, squirrhe, cancer des testicules.

564. La préparation & l'excrétion du lait, supérieure à l'aliment & aux forces de la nourrice, le corps étant privé de sa nourriture, & les matières âcres, terreuses & inertes restant, occasionne la foiblesse, la pâleur, la maigreur, une circulation vacillante, la fièvre hectique, la phthisie, les sueurs abondantes, & les fausses-couches dans l'état de grossesse. Lors de plus que les mamelles sont trop souvent tirées, la force nerveuse dépérit aussi, & l'irritabilité

(190.), le défaut de courage, la foiblesse, les palpitations de cœur, le vertige, l'affoiblissement, la diminution des sens & sur-tout de la vue, les spasmes hystériques surviennent. Les voies de mamelles étant obstruées par un spasme qui provient de la frayeur, ou d'une autre affection de l'ame, du froid excessif ou d'autres causes, la matière lymphatique contenue dans le système des vaisseaux sanguins & lymphatiques, fournissant du lait, par une préparation ultérieure, est portée à la matrice, au péritoine, & à tous les viscères, sur-tout du bas-ventre, préparés par la grossesse, l'accouchement, & qui jouissent en partie d'un rapport étroit avec les mamelles : cette matière acquérant une âcreté variée par la stagnation, la fièvre, &c. ; âcreté qui le plus souvent devient putride, fait lésion en irritant, picotant & chargeant ces parties, & produit après la fièvre, l'inflammation, la gangrène, & une insigne corruption des viscères abdominaux (331.).

Mais la suppression du lait préparé est suivie de la distension, tumeur & douleur des mamelles, de la fièvre, de l'inflammation, de la suppuration, du squirrhe, ou, s'il est porté avec violence vers les parties génitales, internes & contiguës, avec lesquelles les mamelles ont un très-grand rapport, il est suivi d'irritation des parties affectées, d'inflammation, de fièvre jointe à un

épanchement purulent de l'humeur déposée par métastase. Cette fièvre dite *puerpérale*, la même que la première, mais cependant d'une origine un peu différente, est due le plus souvent à l'aberration du lait, l'humeur abdominale qu'on a trouvée dans les cadavres, ressemblant en conséquence à un lait alcalescent, corrompu par la stagnation, la chaleur, la putridité : quelquefois aussi le lait est très-sain, & cette fièvre est due à d'autres causes. Ceux, en effet, qui pensent que la cause en est toujours dans le lait, la sécrétion étant arrêtée, paroissent se tromper, puisque dans toute fièvre un peu forte, il y a toujours une interruption quelconque dans la sécrétion du lait.

La collection sans doute remarquable des humeurs, lors de la grossesse, dans la matrice & les parties qui lui sont contiguës, à cause des vaisseaux qui, même après l'accouchement, fournissent des humeurs avec plus d'abondance, par l'atonie des parties, à la suite de la dilatation, de la contraction, fait aisément qu'il s'amasse dans ces parties des humeurs aqueuses, lymphatiques, quelquefois aussi semblables à du lait, à cause de l'huile animale de l'épiploon, du mésentère, liquéfiée par la fièvre, & mêlée avec d'autres humeurs. Mais l'effort étant tourné d'un autre côté, il naît des douleurs rhumatismales, des

amas d'humeurs dans d'autres parties , & tout ce qui s'ensuit , à moins qu'il ne se fasse à temps une évacuation par la transpiration , les sueurs , les urines , les felles , les lochies , les règles.

565. Les suites des trop grandes pertes de sang , de quelque endroit que vienne l'écoulement , sont la disette du fluide vital (393.) , l'abattement des forces , la lenteur de la circulation , l'extinction de la chaleur naturelle , la pâleur , le dépérissement de toutes les actions , l'amas des matières crûes , aqueuses , blêmes , muqueuses dans les humeurs (283 , 287 , 354 , 360 , 363 , 366.) , la foiblesse des solides (157.) , la cachexie , la leucophlegmatie , l'hydropisie. La suppression de l'écoulement sanguin ou naturel , ou périodique depuis long-temps , n'est pas moins dangereuse. En effet , il s'amasse naturellement dans la plupart des tempéramens une certaine quantité d'humeurs superflues , qui rendent non-seulement nécessaires , mais même supportables , les évacuations , & réparent , en outre , continuellement ce qu'on a perdu par ces évacuations. C'est ainsi que les saignées faites , même sans nécessité , dégénèrent en une habitude à laquelle on ne peut manquer , sans qu'il en résulte quelque accident (484.) : de-là les différentes espèces (387 à 392.) de pléthores , universelle , particulière ; l'écartement des parois

des vaisseaux, l'interception de la circulation, les différens efforts de la nature pour se débarraffer, les mouvemens irréguliers, les spasmes, l'amas d'humeurs dans certaines parties (411.), l'inflammation, l'erreur des fluides circulans (399.), des fluides engagés (400.), des fluides séparés (401.), des fluides épanchés (402, 403.); des fluides sécrétoires (405.), & sur-tout les hémorrhagies surprenantes par des endroits extraordinaires.

De l'origine & des accidens de la pierre.

566. ON peut avec assez de raison mettre la pierre au nombre des matières retenues, quoique cependant on ait aussi raison de la ranger dans une autre classe. Elle a, en effet, pour base une matière terreuse, qui, à la vérité, est très-abondante, tant dans les parties solides & fluides du corps humain (137.), que dans les alimens (148.) que nous prenons, mais dont en même temps le superflu doit être chassé à propos au dehors avec les autres excréments, pour que l'état sain subsiste. Si donc les molécules de cette terre retenue, stagnante, après s'être séparées des autres prin-

cipes (320.) , viennent à se rapprocher mutuellement , elles peuvent former une pierre.

567. L'histoire de la médecine apprend qu'il n'y a presque aucune partie du corps , qui quelquefois ne soit sujette à cette concrétion , laquelle occupe sur-tout ce qu'on appelle les premières voies , & les organes destinés à la bile & à l'urine , & qui communiquent très-immédiatement avec les premières voies. On dira , en conséquence , que les humeurs les plus sujettes à devenir pierreuses , sont celles qui sont les plus exposées au mélange des matières crues.

568. Les particules terreuses des alimens que l'on prend , devenues styptiques , principalement par l'acide qu'elles contiennent , retenues dans l'estomac ou dans les intestins , & ayant trouvé dans ces parties un petit corps solide quelconque , auquel elles puissent s'attacher , & qui puisse leur servir de base , collées ensemble par les suc qui y abondent , épaissies par une agitation continue , forment peu-à-peu dans ces parties une pierre dont il est très-difficile de se débarrasser , qu'il est cependant plus ordinaire de trouver dans les brutes que dans l'homme ; c'est ce que prouvent les pierres d'aigle , & les bezoarts.

569. L'urine très-saine , bien cuite , limpide , passée même à travers un papier , séjournant dans un vase , dépose à la contiguité de sa superficie ,

des grains très-petits , qui , avec plusieurs autres que fournit la nouvelle urine qui est filtrée de temps en temps , forment enfin un sédiment composé des véritables élémens de la pierre.

570. Un corps solide, indissoluble, arrêté dans la cavité de la vessie urinaire d'un homme ou d'un animal vivant, est promptement enduit d'une croûte semblable qui augmente tous les jours , sans même que l'urine ait aucun vice. La pierre, née une fois dans les voies urinaires , croît de la même manière , & , en y séjournant , acquiert un volume à ne pouvoir plus passer par les conduits.

571. Aussi presque toutes les pierres ont dans leur centre un noyau qui est la base de la première croûte , sur laquelle il s'en forme circulairement plusieurs autres , dont les plus internes sont moins considérables que les externes , & qui sont des marques de l'accroissement qui s'est fait peu-à-peu.

572. L'analyse chymique démontre cependant que cette cohésion n'est pas l'effet de la terre seule , & qu'il y entre aussi un peu d'eau , de sel , & de phlogistique , & beaucoup de matière élastique , par un mélange semblable à celui qui a lieu dans l'assemblage des parties solides du corps (132 , 133 , 146.). L'examen plus exact d'une pierre récente nous fait aussi découvrir que les couches pierreuses sont composées de grains sem-

blables aux crystaux des sels. Ce qu'il y a de certain , c'est que quelquefois on remarque très-distinctement , sur la superficie extérieure , de ces espèces de grains qui sont assez considérables.

573. On peut résumer de ce qui vient d'être dit (569,, 573.), que les élémens de la pierre dissous véritablement dans l'urine saine , comme les sels dans l'eau , sont dans un état de fluctuation ; duquel ils se développent en forme de cristallisation chymique ; s'unissent , en formant , par une attraction mutuelle , des grains plus considérables , qui eux-mêmes se lient les uns aux autres , & s'attachent aux corps qu'ils rencontrent. Cette opération étant souvent répétée , il se forme , tant dans l'homme qu'au dehors , des couches pierreuses , & enfin une pierre qui doit sa naissance à l'urine. Cette manière d'expliquer la formation de la pierre est confirmée par la génération du tartre produit par le vin , du vitriol & du tuf par les eaux.

574. En vain objecteroit-on que la matière soluble d'abord par l'eau , ne peut s'y résoudre après son développement , & est sans faveur ; ce qui est contraire à la nature des sels. On trouve dans l'histoire naturelle & la chymie , plusieurs de ces sortes d'exemples.

575. C'est pourquoi on peut aussi expliquer comment une vie sédentaire , la situation où l'on est

est long-temps couché sur le dos , un tempérament trop froid , l'embonpoint extraordinaire du ventre , les différens vices des voies urinaires , l'obstruction , l'inflammation , l'ulcère , le squirrhe , les callosités , l'introduction de corps hétérogènes dans les voies urinaires , favorisent autant la formation de la pierre. Toutes ces causes donnent , en effet , lieu au développement & au dégagement des sels quelconques.

576. Il n'est donc pas besoin ici de fermentation , de putréfaction , d'un esprit furieux , de petits clous de fer , d'un mucus glutineux , ou de pointes alkalines , volatiles , qui cimentent la terre. Il est plus aisé d'imaginer que de démontrer ces fortes de liaisons.

577. Il faut cependant reconnoître de plus une certaine disposition particulière , interne , héréditaire , innée , ou acquise après la naissance , qui fait , toutes choses égales d'ailleurs , que , de deux sujets , l'un a plutôt la pierre que l'autre. Les parties solides des voies urinaires , disposées de manière qu'elles retiennent trop long-temps l'urine , ou favorisant trop aisément l'adhésion des particules urineuses , peuvent contribuer à cette infirmité. Mais il paroît qu'il faut sur-tout accuser le vice de l'urine , par lequel ses particules terreuses sont beaucoup trop abondantes , ou cherchent à se séparer (371.) plus promptement

qu'il ne convient, & lorsqu'elles sont encore dans le corps : c'est ce qui fait qu'on rend par les urines, des graviers, qui sont développés en plus grand nombre, & plus promptement par l'action de pisser, à moins qu'ils ne trouvent intérieurement l'occasion de s'unir ; car alors ils forment une pierre.

578. L'expérience apprenant donc que les personnes les plus sujettes à la pierre sont les enfans, les vieillards, celles qui sont oisives, d'un tempérament froid, qui usent d'alimens acides ou aigres, de vins âpres, qui ont des âcretés, les hypochondriaques, les hystériques, les goutteux, il est vraisemblable que cette disposition vient de la surabondance d'une matière acido-terreuse dans les urines. La nature des dissolvans de la pierre n'a rien de contraire à cette opinion, ni à ce que démontre la chymie sur les acides que la terre absorbe.

579. Quoique le caractère de la pierre biliaire soit un peu différent, son origine doit cependant être regardée comme la même. Elle suppose un changement vicieux presque certain de la qualité naturelle de la bile, parce que, lorsqu'elle est saine, elle ne se dépouille pas plus que l'urine (569.) de la terre qu'elle contient : de-là les différentes espèces de couleurs jaunes, vertes, livides, noires, blanches, grises (372.), & la

vertu ignée , qui n'est pas la même dans toutes les pierres biliaires , aussi bien que la pesanteur qui n'est que relative. Les unes se dissolvent en grande partie dans l'eau chaude , tandis qu'il n'en est pas de même des autres. Il n'est pas bien constant , quoiqu'on les trouve dans les organes qui séparent la bile , qu'elles soient toujours & uniquement produites par cette liqueur : leur naissance , au reste , est principalement due à l'usage des alimens trop secs , & à la vie oisive , lorsque la matière la plus épaisse de la vésicule du fiel , & qui doit sortir par les felles , est au contraire retenue.

580. Il est aisé de comprendre & d'expliquer , par l'application de ce qui a été dit jusqu'ici (568 à 579.) , les différentes espèces de concrétions pierreuses (567.) , qui naissent quelquefois dans les autres parties du corps , tant solides que fluides.

581. Au surplus , dans quelque partie du corps que soient ces concrétions , leur puissance nuisible est purement mécanique , & produit des effets très-évidens. En effet , par leur masse , leur poids , leur dureté , elles pressent , compriment , appesantissent les parties voisines , bouchent les canaux ; ce qui intercepte le passage des humeurs , trouble & arrête la circulation , les sécrétions , les excrétions. Le mouvement , le froissement ,

le frottement détruisent , irritent les solides tendres , attirent les humeurs , déchirent les vaisseaux , & produisent ainsi la douleur , la chaleur , l'inflammation , la suppuration , la gangrène , les callosités. L'augmentation continue du calcul accroît aussi ces maux. Si on applique à chaque partie , à leurs fonctions , & à leurs rapports réciproques , ce qui vient d'être dit , on découvrira l'origine de plusieurs affections qui sont certainement très-graves.

Des puissances morbifiques animées.

582. **T**OUT est plein de la vie animale. L'air , l'eau , la terre , les demeures ordinaires de la nature , fourmillent de toutes parts d'êtres vivans. Le nombre d'animaux presque invisibles est surtout étonnant ; & ils semblent avoir la vertu de se multiplier , d'autant plus qu'ils sont composés de corps plus petits. Ajoutez à cela leur très-grande voracité , & leur sagacité ; leur industrie admirable , tant à chercher leur nourriture qu'à dresser leurs nids : d'où il arrive que non-seulement ils se jettent sur toutes les espèces de végétaux , mais même font servir les plus grands animaux à leur nourriture ; se logent chez eux-

mêmes, & se défendent de leur force supérieure, par leur petitesse & leur nombre.

583. Il y a donc nombre d'occasions où l'homme peut aussi être lésé par ces ennemis, à moins qu'étant une fois entrés, ils ne soient étouffés ou rejetés à temps. Ils s'attachent à la superficie extérieure du corps, s'insinuent eux-mêmes ou insinuent leurs œufs par les pores de la peau, ou en faisant de petites plaies : ils peuvent aussi pénétrer dans l'intérieur, en entrant par les ouvertures extérieures, qui sont en assez grand nombre. Ils gagnent aisément les premières voies de la digestion, étant charriés avec l'air principalement, les alimens, les boissons.

584. Aussi est-il prouvé par les observations des praticiens, que plusieurs espèces d'animaux font quelquefois leur nid dans l'homme, tant intérieurement qu'extérieurement, & qu'il n'y a aucune partie, soit interne, soit externe, qui soit entièrement exempte de cet embarras, à la différence cependant, que celles qui ont extérieurement des ouvertures plus grandes, en sont plus souvent assiégées que les autres.

585. A peine y a-t-il quelqu'un qui doute que ces petits animaux, ceux même que l'on rencontre hors de l'homme, mais chez qui on les trouve quelquefois, ne soient venus du dehors, soit déjà enveloppés, soit encore cachés dans

leur semence qui , ayant trouvé dans l'intérieur du sujet , des qualités analogues aux siennes , a enfin fait éclore un animal de son espèce.

586. Mais doit-on chercher une autre origine aux vers des intestins , au ver rond , au plat , à l'ascaride , parce qu'ils sont comme domiciliés & propres aux intestins des animaux & sur-tout des hommes , & qu'on ne les trouve jamais ailleurs , ou du moins très-rarement ? Tirent-ils leur naissance équivoque de la pourriture ? Doivent-ils leur origine à une faculté arbitraire ; ou , étant nés tous ensemble , dès le commencement du monde , avec le genre humain , n'ont-ils fait que passer d'un individu dans un autre de même espèce , c'est-à-dire , du corps d'un homme dans celui d'un autre ? ou bien quelques-uns naissent-ils d'une semence autre que celle qui leur est propre , ou d'insectes d'une autre nature , qui , ayant pénétré dans l'intérieur du corps humain , dégénèrent en une autre espèce , à cause de la nourriture différente & d'autres qualités ? On ne peut admettre toutes ces opinions , parce qu'elles répugnent trop aux loix communes de la génération , que des observations fidelles ont également fait découvrir dans les plus petits comme dans les plus grands animaux.

587. Puis donc que ces vers conservent leur nature & leur espèce , ne se trouvent (583.) que

dans les premières voies, attaquent plus ou moins ou même jamais, certaines personnes préféra-blement à d'autres, ce qui dépend de la différence qu'il y a dans l'âge, le sexe, le tempérament, le genre de vie, l'air, les alimens, les boissons, les pays, la saison, &c. Comme en outre les mêmes vers n'attaquent pas les mêmes personnes, le ver rond se trouvant chez les unes, l'ascaride chez les autres, le *tania* chez d'autres, l'analogie persuade certainement que ce sont les mêmes animaux que l'homme reçoit du dehors (583.), & qu'ils ont une origine commune avec les premiers (585.), & enfin qu'ils se multiplient intérieurement, de la même manière que les autres animaux, à moins que les forces de la nature ne l'emportent, & ne les détruisent. Quoique ce sentiment ait aussi ses doutes qu'il est difficile de résoudre, ils ne sont cependant pas si considérables qu'on ne puisse espérer de venir à bout, par un examen plus scrupuleux, de les éclaircir entièrement. Il ne faut pas rejeter tout d'un coup un système dicté par la nature même, parce que, à cause des bornes des connoissances humaines, il présente peut-être quelque obscurité.

587 *. Les célèbres Muller, Pallas, Gotz, Blachius, Leske, parmi les modernes, ont répandu tant de lumières & de connoissances sur la génération des vers, que ce qui avoit paru autrefois

aux médecins moins prouvé & à peine explicable ; paroît aujourd'hui hors de doute & confirmé par des observations très-exactes & très-fidelles. Quoique en effet il y ait des vers & d'autres insectes qui viennent du dehors & pénètrent dans le corps , des cirons, des fantômes de plusieurs insectes déposés dans les différentes parties des animaux ; différens vers terrestres & aquatiques , qui peuvent bien vivre quelque temps dans le corps , & lui être nuisibles , mais qui ne peuvent s'y multiplier ; la preuve cependant que tous les vers des intestins & les *tania* hydatigènes , qui ont leur siège dans une partie quelconque du corps , sont semblables à des animaux , ne peuvent vivre que dans un corps animal , & engendrer une race de leur espèce , cette preuve se tire des vers de la même espèce , qui ne se rencontrent dans un corps animal , que sous une certaine espèce , de la présence de ces mêmes vers , qui n'est pas rare dans le fœtus , soit avant sa naissance , soit peu de temps après ; des vers qui se présentent dans une partie quelconque interne du corps , d'une espèce particulière de vers , qui n'appartient qu'à plusieurs espèces d'animaux , qui ont une structure proportionnée à ces animaux ; d'une multitude infinie d'œufs , &c. : ajoutez à cela que ceux qui sont sains ne croissent que dans un corps animal , que

les forces digestives, suffisantes pour dissoudre, digérer les parties les plus dures, n'ont aucune action sur ces vers, qu'ils ne produisent pas toujours des maladies, & qu'ils ne passent pas d'une espèce particulière d'animal à une autre. Aussi, quoique l'on ne connoisse pas encore l'origine des premières semences de vers, les uns pensant qu'elles viennent de la mère à l'enfant, les autres croyant qu'elles naissent même avec l'embryon; ce qu'il y a au moins de constant, c'est que la semence des vers ne se trouve pas ailleurs que dans le corps animal, que ce n'est que là qu'elle se développe. De ce qu'un ver d'un genre ou d'une espèce particulière d'animaux, passant dans une autre, peut vivre dans celle-ci, ou s'y multiplier, cela ne détruit pas entièrement l'opinion des semences des vers, ou des vers même avalés avec l'eau, ou entrés d'une autre manière, avec l'air, &c., dans le corps, & s'y développant & s'y multipliant.

588. Il arrive souvent que la santé n'est pas altérée par cette espèce de société; mais aussi le plus souvent elle cause différentes espèces de lésions, sur-tout lorsqu'elle occupe les parties intérieures. Ainsi le volume, le nombre, l'amas entortillé de vers dans les premières voies, produisent la pesanteur, les embarras, les obstructions, les coliques; le mouvement, la marche

rempanse, la succion de ces animaux irritent les nerfs, excitent les nausées, les vomissemens, les hoquets, l'inquiétude, les mouvemens irréguliers de l'estomac & des intestins, les spasmes, les rapports, les vents, les borborygmes, les différentes douleurs dans le ventre, les tumeurs; mettent le trouble dans la digestion des alimens, empêchent la résorption du chyle; le ventre est tantôt resserré, tantôt lâche. Quelquefois l'érosion ayant aussi lieu, excorie, enflamme, ulcère, perce les parties: de la consommation du chyle naît la faim canine, la boulimie. Les œufs des vers, ceux qui sont morts, les matières récrémenticielles rendent visqueux le mucus naturel, l'accumulent, épaississent, corrompent les menstrues de la première digestion, &, amassant toujours de nouvelles matières fécales, répandent fort loin la putridité: tels sont les maux locaux.

589. Mais les différens rapports, en grand nombre, des organes de la digestion avec tout le corps, fait que les autres parties sont, en même temps, affectées. En effet, la privation du *nutritum* produit la maigreur, la pâleur, la faiblesse, l'atrophie: le vice du chyle, qui n'est ni bien digéré ni dépuré, mêlé même avec des matières étrangères, étant ainsi porté dans les secondes voies, dégénère en cacochymie & cachexie. L'irritation enfin, produite par les organes

du mouvement & du sentiment, & par leurs forces, s'étendant de tous côtés, peut donner lieu à toute sorte d'affections spasmodiques : de-là le désordre dans la circulation des humeurs, la palpitation du cœur, le pouls petit, foible, intermittent ; les défaillances, les frissons, la fièvre, les différentes douleurs, le vertige, l'aveuglement, le tintement des oreilles, les insomnies turbulentes, les frayeurs, le délire, la perte de la voix, la paralyfie, la catalepsie, l'apoplexie, le *tetanos*, les mouvemens convulsifs sur-tout, & les attaques d'épilepsie tout-à-fait singulières.

590. On voit, de reste, par ce qui vient d'être dit (588, 589.), quels maux peuvent survenir, lorsque quelque espèce d'animal s'est niché dans d'autres parties internes ou externes (584.) du corps vivant.

Des autres causes nuisibles venant du dehors.

591. IL y a encore plusieurs agens, non compris parmi ceux que nous avons déjà détaillés, qui, heurtant accidentellement, ou à dessein, la superficie du corps, ou l'attaquant avec violence, ne doivent pas être passés sous silence, parce qu'ils sont très-capables de produire des maladies.

592. Les habillemens, que l'habitude plus que la nature a rendu nécessaires à l'homme, pressent par leur volume, leur poids, leur étroitesse, les parties qu'ils environnent, retrécissent les vaisseaux, empêchent la progression des humeurs, repoussent celles qui sont contenues, & unissent ensemble les fibres des solides. Mais s'ils sont aisés, ils augmentent (433, 434.) la force naturelle, la vigueur de la circulation vitale, l'action mutuelle des parties contenant & des contenues, le frottement, la chaleur innée; ils servent d'appui aux tégumens, aux nerfs, aux fibres, aux muscles, & sont, en conséquence, très-salutaires aux personnes foibles. Mais la pression trop forte cause, suivant le degré où elle est, plusieurs maux très-différens : de-là l'affection inflammatoire (367.) des humeurs, leur putridité (313.), la difficulté de leur passage par les artères, & de leur retour par les veines, l'interception de la force nerveuse, le défaut égal, en conséquence, de la nutrition & de l'accroissement; le changement vicieux de la matière qui compose les solides, & enfin les différentes espèces d'adhésion qu'ils contractent (209, 6.). Tandis que les parties exposées à la pression éprouvent ces accidens, le contraire arrive dans les autres, c'est-à-dire, l'affluence, l'accumulation, la précipitation plus grande des fluides; la

distension , la dilatation , le relâchement , l'écartement , la division des canaux (203.) , toutes les espèces d'erreurs de lieu des fluides (397 & suiv.) , le trop grand accroissement (261.) , les différentes tumeurs , la destruction de la proportion & de l'équilibre qui est entre les parties , les forces , les actions , &c. : de-là l'inquiétude , la douleur , l'œdème , l'inflammation , la gangrène , la stupeur , la paralyfie , l'apoplexie , l'hémoptysie , le pissement de sang , les fausses-couches , les différens vices dans la conformation , la situation , l'union des parties ; accidens qui ont lieu principalement dans les sujets délicats & foibles.

593. Les vêtemens placés entre l'atmosphère & la peau , dont la chaleur les échauffe , garantissent du froid de l'air , augmentent la chaleur des extrémités du corps , amollissent les parties échauffées , y attirent les humeurs , après les avoir tirées d'autres parties. Si , considérées de cette manière , ils sont souvent très-utiles , il arrive aussi quelquefois qu'ils sont très-nuisibles (424, 425.) : il n'est pourtant pas indifférent que la matière dont ils sont formés , soit de lin , de coton , de peau , de soie , de laine , de plume , de poil , parce que tous ne communiquent pas le même degré de chaleur.

594. Ils s'imbibent aussi de l'humide , & le retiennent plus ou moins ; mais plus , s'ils sont

composés de matière animale, que s'ils sont formés de matière végétale. Ainsi ils agissent de différentes manières sur les vaisseaux cutanés, & varient, augmentent, arrêtent de plusieurs façons, quelquefois avec danger, par la succion, ou l'intro-pulsion, l'excrétion & la résorption cutanées : c'est aussi à quoi contribue beaucoup le changement trop fréquent, ou trop rare, de vêtemens.

595. En comparant ensemble ce qui vient d'être dit (592 à 594.) avec ce qui a déjà été dit (428, 445.), on peut comprendre pourquoi le changement mal placé des habits d'hiver ou d'été, ou la dénudation subite des parties couvertes, ou la négligence de proportionner ses habillemens aux vicissitudes de l'air, causent souvent, sur-tout à ceux qui n'y sont pas accoutumés, des maux en si grand nombre, & si graves : on conçoit aussi ce que peuvent produire les courtes-pointes, les matelas, les jarretières, les ligatures, &c.

596. Les corps liquides, mols, solides, que l'on met nombre de fois avec avantage par-dessus les parties du corps, sont cependant quelquefois nuisibles par le froid, la chaleur, la pression, l'humidité, la sécheresse qu'ils causent ; par la vertu singulière de la matière qui les forme, par sa pénétration, par la manière & le temps de

les appliquer , & enfin par la différente complexion des parties sur lesquelles on les applique. On évalue par la même manière d'agir les forces des bains.

597. Mais les corps gras , appliqués par dehors , sous différens noms , ou par enduit , peuvent de plus être nuisibles , en ramollissant , en bouchant les pores , & supprimant , en conséquence , la transpiration , ou lorsqu'ils font , en même temps , âcres , en irritant & attirant les humeurs : de-là la douleur , la fièvre , l'inflammation , l'érépipèle , les pustules , &c. L'humeur gluante & visqueuse n'empêche pas ces corps gras absorbés de pénétrer & d'acquérir dans tout le corps ou dans des parties beaucoup éloignées , en variant considérablement leurs effets , & , la cause irritante étant répandue fort loin , d'acquérir , dis-je , des forces qui leur soient propres ; enforte qu'on a bien de la peine à les faire sortir de nouveau.

598. Tous les corps lancés avec violence , du dehors , qui viennent heurter nos parties , ou résistent trop rudement à nos mouvemens , ont coutume , en troublant , par une action mécanique , la cohésion , la situation , l'union des parties , de produire des maladies , sur-tout organiques (212.) , des fractures (217.) , des plaies (218.) , des luxations (226.) , des hernies (230.) , des chûtes des parties (248.) , des vices dans le

nombre (258.) ; dans la conformation (259.) , dans la grandeur des parties (260.) , & les différentes espèces de maux qui suivent ces maladies ; c'est pourquoi le volume , le poids , la figure , la vitesse , la direction du corps lancé , comparés avec la cohésion , la structure , la position , &c. de la partie affectée , déterminent le genre & le degré de lésion.

599. On peut aussi mettre de ce nombre les accidens qui arrivent à l'enfant par les travaux laborieux , les accouchemens mal dirigés , la grossièreté & la négligence de la nourrice ou de la garde , en pressant , tirant , contournant , ébranlant , blessant les parties ; accidens qui sont d'autant plus fâcheux , que le corps très-tendre de l'enfant est moins capable de résistance. Le fœtus , pendant le temps de la grossesse , n'est pas entièrement exempt de ces sortes de violences.

600. Il ne faut pas comprendre par-là cette puissance si variée , qu'on a coutume d'attribuer à l'imagination des femmes enceintes , & par laquelle on prétend que le corps de l'enfant est changé : il en fera de même de cette qualité morbifique qu'on dit venir des enchantemens. La raison de ces deux causes n'est-elle donc pas la même ? Ne doit-on pas ajouter foi autant à l'une qu'à l'autre ?

601. Lorsque le feu agit sur une partie du corps
avec

avec une force bien supérieure à ce qu'il lui est possible d'endurer, il peut, en excitant un mouvement très-violent dans les humeurs, en les développant, les répandant, les dissipant, les desséchant; en crispant les fibres & les vaisseaux, les rompant; en formant du tout une escarre informe; il peut, dis-je, produire très-promp-tement tous les degrés de l'inflammation, jusqu'au sphacèle le plus terrible.

602. Quelquefois aussi des corps étrangers solides pénètrent dans l'intérieur du corps. Comme la nature ne peut les digérer, comme ils ne peuvent aisément traverser les parties, ni être encore chassés au dehors, ils deviennent tôt ou tard nuisibles : tels sont les os, les petites pierres, des aiguilles, des brins de paille, des clous, des balles, des morceaux de métaux, de verre; des poils, des morceaux de viande considérables, & autres corps semblables qui se glissent dans l'intérieur, tantôt par les ouvertures naturelles de l'extérieur, tantôt par des plaies.

603. Ces corps blessent par leur volume, leur poids, leur dureté, leur figure, les mouvemens qu'ils font, en obstruant, appesantissant, comprimant, irritant, froissant, faisant plaie. Mais s'ils sont de nature à pouvoir être dissous par les humeurs dans lesquelles ils se baignent, ils ont coutume de se porter encore bien plus loin,

& de nuire avec une force singulière. Il arrive souvent qu'ils contractent adhérence avec des matières terreuses, muqueuses, écumeuses, coagulées; ce qui donne lieu à différentes espèces de concrétions (568, 570, 571.).

604. Ils doivent donc produire toutes fortes d'effets, à raison de la diversité des parties qu'ils occupent. Etant entrés par une plaie, & s'étant plongés dans la graisse; après être resté souvent des années sans causer aucun accident, après avoir changé fréquemment de place, ou bien ils sont enfin poussés au dehors, ou irritant les parties, ils les enflamment, les ulcèrent, ou causent, au moment qu'on s'y attend le moins, des hémorrhagies internes, des convulsions, des paralysies, & quelquefois une mort subite. Etant engagés dans le larynx, ou poussés fort avant dans la trachée-artère, ils suffoquent tout d'un coup, ou font périr peu-à-peu par une toux violente, par l'inflammation, l'ulcération, la phthisie. Lorsqu'on les a avalés, tant qu'ils restent dans l'œsophage, l'estomac, le pylore, les intestins, ils jettent le trouble dans ces parties, de différentes manières, par l'obstruction, l'inflammation, les ulcères qu'ils y excitent, en les perçant, en formant les pierres (568.). Ne passent-ils pas quelquefois des premières voies dans la vessie urinaire? & par quel chemin? Tous les corps

qui, retenus dans quelque endroit, baignent dans l'urine, sont enduits, à la longue, de couches pierreuses (570.). On conçoit de reste quels maux doivent produire ces corps, lorsqu'ils se sont infinués dans le nez, les yeux, les oreilles.

605. Telles sont les principales puissances nuisibles qui peuvent affecter le corps humain. Mais, comme plusieurs concourent ensemble pour nuire, tandis que plusieurs autres agissent contradictoirement, il faut de même que les maux qu'elles peuvent causer soient plus ou moins violens, ou adoucis & détruits, suivant le différent concours des puissances semblables ou dissemblables.

Des semences morbifiques (75.).

606. L'AFFINITÉ mutuelle, qui doit être entre les semences morbifiques & les puissances nuisibles, le grand nombre de maladies, à la production desquelles elles concourent ensemble (120 à 418.), nous apprennent que les semences morbifiques ont entre elles autant de différences que les puissances nuisibles. Elles méritent donc aussi d'être maintenant considérées en particulier (79.).

607. L'homme a naturellement en lui plusieurs

dispositions nécessairement liées aux principes même de la vie & de la santé ; dispositions qui font que le corps n'est pas capable de résister à l'impression des puissances quelconques. Aussi peut-on , en ne le considérant que de ce côté , le définir *un tout naturellement porté aux maladies*. Ce sont ces dispositions que j'appellerai *semences naturelles des maladies*.

608. Mais , parmi ces dispositions , il y en a qui ont lieu par-tout & dans tous les hommes , & font , en conséquence , regardées comme communes à toute l'espèce humaine , comme individuelles. Il y en a d'autres particulières , qu'on ne rencontre que dans certains sujets , & qui n'ont pas lieu dans les mêmes sujets en tout temps , & ne se présentent pas constamment sous le même aspect.

Des semences naturelles communes des maladies.

609. **L**ES principales , entre les semences communes , sont celles-ci : la cohésion , & l'entrelacement non insurmontable des parties solides du corps humain ; l'abondance & la nature changeante aisément des sucs ; le nombre , la mollesse ,

la finesse , l'entortillement des canaux , la superficie toute remplie de pores , le principe vital très-sensible (171.) ; passager (187.) ; le fondement général de toutes les fonctions , & de chacune , placé dans les mouvemens harmoniques ; le rapport & le concert admirable de toute la machine & de toute l'économie , & enfin les loix fixes , & non variables à volonté , du commerce qui existe entre l'ame & le corps.

610. Si on compare la nature ainsi réglée de l'homme avec les différentes forces (419 à 605.) des puissances auxquelles elle est exposée pendant le cours de la vie , on verra aisément , non-seulement qu'elle n'est pas capable de repousser les maux quelconques , mais même qu'elle va au-devant de quelques-uns , dans lesquels elle se précipite.

Des semences naturelles & particulières des maladies.

611. COMME il y a , dans l'état de santé , beaucoup de différence , on pourra de même mettre avec raison au nombre des semences (75.) morbifiques ce que chaque homme sain a de particulier par sa manière de vivre , & qui fait qu'il

est plus disposé que d'autres à contracter certaines maladies, & moins en état, par conséquent, de résister aux occasions qui peuvent y donner lieu.

612. On peut ranger dans la même classe les âges qui varient la durée de la vie humaine. C'est par une loi naturelle que l'homme naît, croît, se conserve de même; décroît, meurt. Chacun de ces états a sa santé qui lui est propre; mais il y a dans chacun une grande différence, eu égard aux parties, aux facultés, & aux penchans, soit de l'ame, soit du corps. C'est donc de cette différence que doivent provenir les dispositions qui rendent chaque âge plus sujet à certaines maladies.

613. Le sexe n'a pas moins de diversités, eu égard, soit aux parties propres à chacun des deux sexes, soit à l'habitude du reste du corps, soit enfin à toute l'économie: de-là, comme le mâle & la femelle ont chacun leur santé propre, de même chacun a ses maladies masculines ou féminines, pour lesquelles il y a plus de dispositions suivant le sexe. Le nombre des maladies féminines est sur-tout d'autant plus grand, que les femmes ont plus de fonctions à remplir; enforte qu'on a raison de regarder la matrice, dans la femme, comme l'auteur de six cens maux.

614. Le tempérament établit une affection & une proportion singulières dans les solides & les fluides du corps humain sain, & un degré singulier des forces motrices, d'où s'ensuit dans les fonctions un ordre admirable; mais, lors même que cet ordre ne surpasse pas l'état de la santé, il varie cependant beaucoup dans les tempéramens dont il suit les différences. Si cette différence multipliée est une indication d'autant de dérangemens de la santé, même la plus parfaite, elle n'indique pas en moindre nombre des dispositions à l'état morbifique; d'où il suit que chaque tempérament a du penchant pour l'espèce de maladie qui le touche de plus près, & qu'on peut dire avec raison qu'il renferme en lui la semence de cette maladie.

615. Il en est de même de la nature propre, & de la complexion particulière de chaque partie, qui met entre elles & l'habitude générale du corps une différence qui ne s'observe le plus souvent, que par certains effets, & qui, du reste, ne trouble pas beaucoup l'économie animale; ce qui donne souvent lieu à une sensibilité admirable qui rend très-nuisible, pour un seul entre plusieurs mille, des puissances accidentelles, que d'autres supportent aisément.

616. La partie principale de ces semences (611 à 615.) paroît avoir son siège dans le principe

vital (170.). Or, ce principe étant répandu dans tout le corps (175.), ayant un rapport fort étendu avec d'autres agens (178, 179.), & jouant un grand rôle dans chaque fonction (180.), il est hors de doute (195, 199.) qu'il peut concourir beaucoup avec les puissances nuisibles pour produire les maladies, s'il est porté dans l'homme, d'ailleurs sain, à un degré trop vif ou trop languissant. Au reste, dans l'état de santé, la force vitale varie considérablement, tant dans tout le corps, que dans chacune de ses parties (176, 177.).

Des semences morbifiques contre nature.

517. IL y a de plus un très-grand nombre de choses qui, ou innées, ou contractées après la naissance, sont tellement contre nature dans le corps, qu'étant elles-mêmes morbifiques, & excitées en outre par les puissances nuisibles, elles peuvent encore donner naissance à d'autres maladies. On peut donc avec raison les mettre au nombre des semences.

618. Il faut d'abord rapporter à cette classe les affections occultes, qui, sans produire aucun mal, ni dans aucune partie, ni dans aucune

faculté du corps , & sans appartenir même aux semences naturelles , communes (609.) , ou propres (611 à 616.) , font cependant voir , lorsque l'occasion se présente , leurs forces nuisibles , en produisant tout-à-coup des maladies manifestes : telles sont les affections héréditaires , contractées , soit avant la naissance dans le sein de la mère , soit par le lait des nourrices , & qui , semblables aux semences , restent souvent cachées pendant plusieurs années , & comme engourdies , sans causer un mal sensible & sans déranger les fonctions. Mais enfin , lorsque leur temps est venu , & qu'elles ont trouvé des qualités favorables , elles se développent , en formant une espèce de maladie qui leur est analogue : on doit donc les regarder comme morbifiques , n'étant pas comprises dans les différences (611.) générales de la santé. On ne conçoit pourtant pas trop quelle est l'espèce de dérangement de l'état sain , que l'on remarque dans chacune. Il en est peut-être de même des maladies qui arrivent par accès , & ont des interruptions.

619. Il y a une autre espèce d'affections moyennes , qui , quoique réellement contre nature , paroissant même telles par les signes qui les annoncent , ne sont cependant pas assez graves pour être regardées communément comme maladies (123.) , vu d'ailleurs qu'elles ne troublent

pas les fonctions (38.). On les supporte donc quelquefois long-temps sans incommodité ; & les Pathologistes les mettent plutôt au nombre des causes morbifiques (58 , 123 , 124.), jusqu'à ce qu'étant augmentées d'elles-mêmes, ou aidées de l'approche d'autres semences ou puissances, elles produisent enfin de véritables maladies, reconnues ouvertement pour telles.

620. Il suit de-là que toutes les maladies les plus simples, que nous avons détaillées plus haut (125 & suiv.) ont ici un rapport direct, autant cependant que, par leurs propres forces ou par leur complication avec d'autres, elles ne sont pas accrues à un degré assez considérable, pour troubler évidemment les fonctions de la santé, & en tant qu'elles ne font que rendre l'homme sujet aux maladies : telles sont la foiblesse & la roideur des solides (157, 164.), l'irritabilité & l'engourdissement (190, 196.), quelques maladies des canaux (202.), de même que les organiques (213.); mais principalement les vices des fluides, tant absolus (269 à 312.) que relatifs (383 à 412.). Ce sont-là autant de semences qui, tôt ou tard, lorsque l'occasion se présente, peuvent produire les maladies qui ont rapport à leur espèce, comme on peut le voir dans les paragraphes cités. La pléthore & la cacochymie n'épuisent certainement pas entièrement cette source.

621 Il y a une troisième espèce de vices évidens, qui, en même temps qu'ils se découvrent & se font connoître par des effets morbifiques, peuvent aussi d'eux-mêmes, ou par le concours d'autres puissances, dégénérer en d'autres maladies de différentes espèces, & qu'on ne doit nullement confondre avec les symptomes (97, 105.). On peut donc, à ce titre, les mettre entièrement au nombre des semences, parce qu'ils établissent une disposition pour les affections de leur espèce : cependant on peut aussi, & avec raison, les ranger parmi les maladies; c'est ce que montrent de reste, par leurs effets, les caractères exposés plus haut (150 à 412.) des maladies les plus simples, vu que de la plupart abandonnées à elles-mêmes, il peut en naître plusieurs autres. On comprend par-là les changemens des maladies, & leur terminaison en d'autres maladies. Cette partie n'est certainement pas la moins importante dans tout ce qui est nécessaire pour bien connoître les maladies dans la pratique, & en porter un jugement sûr.

622. Il est donc évident que la plupart des semences contre nature agissent dans l'homme, par le moyen des puissances nuisibles, & qu'on a eu raison de les considérer déjà plus haut (419 à 605.), comme leurs effets, & que la même chose, suivant l'aspect différent sous lequel

on la confidère , peut être regardée comme puissance nuisible , comme semence , comme maladie.

Des différentes sources des causes morbifiques.

623. ON peut enfin connoître par-là de combien de manières différentes sont produites les véritables causes (62.) des maladies. En effet , quoique toutes naissent communément du concours mutuel (77.) des puissances nuisibles , & des semences , ces principes ont cependant des origines très-différentes , & ils ne s'unissent pas toujours de la même manière les uns aux autres.

624. Il y a d'abord plusieurs puissances nuisibles , qui sont douées d'une si grande force , qu'elles n'ont besoin , pour produire une cause morbifique , que d'une semence naturelle commune (609.) , ou propre (611.) & qu'elles rendent tout-à-coup malades les personnes même les plus saines : telles sont les puissances mécaniques (598.) , le feu (601) , les poisons (586.) , & plusieurs autres agens.

625. Si un sujet nourrit intérieurement des semences contre nature (617.) , les choses non-

naturelles, & même celles qui ne sont pas viciées peuvent devenir avec elles, cause de maladie, enforte qu'il paroît alors que c'est plutôt à la semence qu'à la puissance nuisible qu'on doit attribuer la principale partie de la maladie.

626. Mais comme les puissances nuisibles ont aussi coutume de produire des semences morbifiques (622.) qui, concourant ensuite de nouveau avec les premières, dégénèrent enfin en maladies, il est évident qu'elles peuvent seules, & sans qu'aucun vice féminal ait précédé, leur action étant long-temps continuée, produire tout ce qui est nécessaire pour constituer la maladie. C'est ainsi que souvent l'usage mal placé des choses non-naturelles ruine entièrement les meilleures fantés.

627. Une semence naturelle, particulière (611.), doit quelquefois se joindre aux semences morbifiques, afin de les mûrir, pour ainsi dire, & de les rendre propres à produire une maladie, lorsque la puissance nuisible sera survenue; c'est ce que prouvent les semences héréditaires, qui, avant de se développer, s'accroissent, en même temps que l'homme, jusqu'à un certain âge.

628. Les maladies qui naissent d'autres maladies, comme de leurs semences (621.), ont plusieurs origines. En effet, tantôt c'est une maladie primitive, abandonnée à elle-même;

qui, aidée de la complexion particulière du sujet ou de la partie qu'elle occupe, se change par sa propre force, en une autre espèce. Tantôt c'est l'ouvrage de la nature dont les mouvemens (98 & suivans.), étant ajoutés à la maladie, changent nécessairement son espèce. Ce changement vient quelquefois de l'application convenable ou non convenable des remèdes, ou de la puissance, soit accidentelle, soit préméditée des choses non naturelles. La métastase salutaire ou nuisible de la matière morbifique peut aussi varier la maladie, suivant la diversité des parties sur lesquelles l'humeur se jette. Quelquefois les symptômes sont des puissances nuisibles, qui ajoutent maladie à maladie (97, 105, 109.). Souvent aussi les restes d'une maladie guérie, lorsqu'il y a eu, soit matière morbifique, soit vice dans les solides ou les fluides, soit enfin quelque perte des forces motrices, établissent une semence qui, négligée, forme par la plus légère occasion, une nouvelle maladie. Le rapport & le concours des parties (609.) sont de plus, que des maladies il en naît d'autres, la contagion étant répandue dans différentes parties.

629. La multitude de semences, qui sont dans l'homme, donne lieu non-seulement au plus grand nombre des puissances nuisibles, mais

même à la multiplication des causes des maladies possibles ; ce qui augmente , en conséquence , la disposition à la maladie. Personne n'étant donc exempt des semences naturelles , tant communes (609.) que propres (611.) , les corps , les plus disposés naturellement à contracter maladie , doivent être ceux qui ont en eux plusieurs semences propres , très-considérables , & qui de plus sont attaqués de semences morbifiques de toute espèce (617 à 621.). Par-là on connoît distinctement quelle est la complexion foible ou robuste , quel est l'état valétudinaire , quelle est la foiblesse d'une partie unique , pourquoi les personnes foibles , qui observent un régime exact dans l'usage des choses non naturelles , sont moins souvent malades , & vivent plus long-temps en santé , que les personnes robustes qui commettent tous les jours de nouveaux excès. Une jeunesse passée dans le dérèglement est souvent suivie d'une vieillesse misérable.

630. On voit clairement quelle utilité le médecin , qui exerce un art qui demande du raisonnement , tire de cette doctrine , pour bien connoître les signes qui caractérisent la présence de la maladie. De quelque espèce que soit cette maladie , simple ou composée , on ne peut certainement comprendre , comme il faut , son origine & sa nature , à moins d'avoir auparavant

décidé quelles sont les puissances & les semences unies ensemble , qui la forment. Quoique la considération des semences ne paroisse pas également importante dans toutes les maladies , elle l'est cependant dans plusieurs , & cela d'autant plus que les affections , qui ont lieu dans ce cas , ne sont pas purement passives , comme si elles ne faisoient que recevoir l'action des puissances , & sont , au contraire , très-actives. En effet , leurs forces excitées seulement par les puissances nuisibles , & souvent bien plus fortes qu'elles , produisent seules quelquefois toute la maladie , ou au moins y ont la plus grande part. (51 , 99 , 102.). Comme les praticiens observent continuellement les maladies de chaque homme , ils doivent encore moins négliger ces connoissances.

631. L'examen médical du malade , sur lequel est appuyée (72.) la véritable connoissance de la cause morbifique , doit donc comprendre non-seulement chaque classe de choses non naturelles , & l'état de la vie passée , mais même toute la complexion du sujet , & tout ce qu'elle renferme de commun , de propre , de naturel , ou de contre-nature ; car c'est ainsi que l'on découvre enfin les deux espèces de principes qui forment la maladie (630.). Mais si l'un ou l'autre est caché par lui-même , on peut quelquefois le découvrir ,

découvrir , en comparant l'autre principe connu avec la maladie que ces effets ont fait distinguer (45, 117.). C'est ainsi que la puissance nuisible fait connoître souvent la semence, & alternativement celle-ci la première.

632. C'est enfin par cette méthode que le praticien trouve aussi très-heureusement la raison & l'ordre de ce qu'il doit faire , tant pour préserver de maladie ceux qui sont en santé , que pour guérir ceux qui sont malades. Lorsqu'en santé on n'empêche pas que les semences ne naissent peu - à - peu , ou qu'étant nées , elles ne se développent , on est menacé d'un danger prochain. On ne détruit entièrement la maladie , qu'en enlevant toute la complexion des qualités qui l'entretiennent. Mais comme dans les maladies invétérées ou qui sont beaucoup compliquées , il est très-rare qu'on puisse enlever en même temps toutes ces qualités , on doit entreprendre de les corriger les unes après les autres , afin de détruire peu-à-peu la cause morbifique qu'on ne peut chasser d'un seul coup. S'il reste quelques semences morbifiques , qu'on ne puisse déraciner , on doit au moins les assoupir , quoique les puissances nuisibles y soient contraires (59, 77.).



Des forces médicales de la nature.

633. **C**OMME, dans une si grande multitude de choses nuisibles, il y a peu d'hommes qui aient assez de retenue dans leur manière de vivre, il est croyable que les maladies doivent être plus fréquentes que ne l'enseigne l'expérience, & que personne ne peut être long-temps dans une santé parfaite. Il peut, à la vérité, être avantageux, mais il ne suffit pas, pour détourner les maladies, que leur naissance (75 à 78.) exige le concours de la semence, & de la puissance nuisible qui lui est analogue, vu que les occasions de ce concours sont si multipliées. Il faut donc qu'il y ait de plus d'autres causes; & ce sont ces causes qu'il s'agit maintenant d'examiner.

634. Si la nature humaine a de l'aversion & de l'horreur (2.) pour les maladies & la mort, elle a aussi ses forces & ses armes par le moyen desquelles elle s'en garantit; forces & armes qui ont également leur siège dans le corps & dans l'ame, & qui, quoique différentes, concourent toutes à la même fin (18, 51, 99.).

635. Le corps exposé aux actions continuelles de la vie, est bientôt détruit par le mouvement

& le frottement propres à ses parties; mais il jouit aussi d'une faculté nutritive par laquelle, s'appropriant des matières étrangères, il répare continuellement les pertes qu'il fait, & se conserve sain, sauf, & toujours le même malgré la perte & le changement journalier de sa propre substance. C'est ainsi qu'il oppose un remède très-assuré à la cause inévitable des maladies & de la mort.

636. On peut ranger dans la même classe la faculté admirable, qui; par un procédé inimitable, consolide, rétablit, répare les plaies, les fractures, les ulcères, les contusions, les mutilations des parties solides. Quoique quelques animaux jouissent de cette faculté, dans un degré bien supérieur à celui dont jouit l'homme, elle est cependant chez lui si excellente, qu'on la regarde avec raison comme le fondement de toute la chirurgie.

637. De plus, si le corps, par ses forces, digère & change en sa propre substance les alimens, il n'a pas moins la faculté de dompter & de modérer l'action des matières morbifiques & contre nature: tel est ce changement si salutaire, par lequel les qualités nuisibles des causes morbifiques sont tellement adoucies, qu'elles ne peuvent plus faire aucun mal, ou qu'on peut aisément les chasser au dehors. C'est principalement sur cette

faculté, qu'est fondé tout l'avantage que procurent les crifes.

638. Il faut, entre les principaux effets de cette faculté (637.), faire sur-tout mention de la supuration, l'ouvrage seul de la nature, supérieur à tout art, & un remède très-excellent contre les crudités, les âcretés, les obstructions, les inflammations, les plaies, les ulcères, les sphacèles, que l'on ne peut guérir autrement.

639. On tire encore, dans ce cas, une très-grande utilité des émonctoires (299.), parce que par leur moyen on peut chasser promptement les matières qui nuisent, ou celles qui doivent nuire, soit qu'elles soient innées, soit qu'elles viennent du dehors. Les évacuations ordinaires ne sont pas les seules qui arrivent, lorsque la matière morbifique doit être expulsée. La nature emploie aussi des moyens & des voies extraordinaires, comme l'enseignent les hémorrhagies, les vomissemens, l'effusion de la bile, la diarrhée, les sueurs, &c.

640. Mais, lorsque les forces motrices, dont jouit le corps vivant, irritées par les puissances nuisibles, se développent de plusieurs manières, elles sont le principal appui de la vie & de la santé. C'est certainement sur elles que sont fondées les facultés dont nous parlions il n'y a qu'un moment (635 à 640.). De-là viennent les

mouvemens automates , irréguliers , à la vérité , en plusieurs manières , mais souvent très-utiles , & tendant , par une détermination certaine , à une fin salutaire , quoiqu'ils aient lieu , sans que l'ame , ni les ait ordonnés , ni y consente , & même malgré elle , enforte qu'on ne peut nullement les attribuer à sa volonté (51 , 99 à 105.). Si l'homme étoit privé de ces mouvemens , la santé ne seroit pas constante , & la maladie seroit sans guérison.

641. On doit sur-tout mettre la fièvre au nombre de ces mouvemens ; car , quoique cette espèce de commotion qui trouble la circulation , & est à charge par les fâcheux accidens qu'elle cause , produise souvent la ruine entière du sujet , & soit , en conséquence , appelée avec raison *maladie* , il n'est pourtant pas rare qu'elle soit merveilleusement si salutaire , que ni la nature ni l'art ne peuvent guère procurer un autre secours plus certain & plus puissant , tant pour guérir que pour prévenir les maladies : de-là aussi les excès de louange que donnent à la fièvre les médecins , qui se plaignent qu'il leur est quelquefois bien plus difficile de la procurer que de la dompter.

642. Ajoutez à cela le rapport & le concours (99.) des parties & des facultés , par lequel elles se secourent mutuellement , se suppléent les unes

les autres dans leurs fonctions ; les saines entrent dans des mouvemens curatoires pour celles qui sont malades , enforte que , leurs forces étant jointes , la maladie future , ou déjà présente , est moins en état de résister.

643. L'ame produit aussi des efforts pour défendre la santé en danger. En effet , la perception fâcheuse d'un mal dont on est menacé , ou le souvenir d'un mal qu'on a autrefois souffert , non-seulement la porte à chercher le secours préventif , soit que la suite de la cause connue lui ait appris ce secours , soit qu'il vienne & qu'il ait été trouvé par l'expérience , la raison , ou la conjecture , mais même la fait entrer , par l'inquiétude que lui cause la crainte du danger , dans des efforts & des mouvemens qui sont excités dans le système de ses fonctions , & qui , quoique semblant venir plutôt du hasard que de la volonté , montrent cependant évidemment une fin très-certaine d'être utile , de défendre & de soulager : tels sont certainement les mouvemens spontanés des muscles qui obéissent à la volonté ; mouvemens qui préviennent la pensée , & qu'on ne peut réprimer à son gré. Mais tels sont sur-tout les dégoûts déterminés pour les choses nuisibles , qui s'élèvent si souvent contre la raison , ou l'appétit des choses médicinales : en satisfaisant ces dégoûts , cet appétit , très-souvent on détourne

des maladies qui étoient prêtes à survenir ; on en guérit même de rebelles.

644. Enfin l'habitude , que contractent l'un & l'autre principe de l'homme, est aussi une faculté dont il faut faire mention. Si la nature humaine en étoit privée , il y auroit très-peu de personnes qui se portassent bien. En effet , l'habitude nous endurecit , & nous fait supporter sans aucun mal nombre de choses, qui sont nuisibles à ceux qui y sont moins accoutumés. Mais si , en général, l'habitude nous est d'un grand secours dans l'exercice de toutes nos actions, elle donne aussi à toutes les forces médicinales , tant du corps que de l'ame (633 à 644.) , une facilité pour agir , qui fait qu'elles peuvent plus promptement , plus aisément & plus heureusement s'opposer aux puissances nuisibles ; réprimer les maux qu'elles causent , & rétablir dans leur ancien état les parties affectées. C'est ainsi que les maladies même deviennent , par l'habitude , & plus supportables, & plus traitables ; que les poisons même s'adoucissent. Aussi voit-on évidemment pourquoi les choses même les plus mauvaises , lorsqu'on en fait usage depuis fort long-temps , ont coutume , comme le prouve depuis long-temps l'observation , de causer moins de trouble que les choses dont on n'a pas coutume de faire usage ; pourquoi les maladies auxquelles on est accoutumé sont

plus douces ; pourquoi les personnes valétudinaires vivent souvent fort long - temps contre toute espérance.

645. Tels sont les principaux remèdes naturels accordés à l'homme, pour qu'il puisse se garantir de plusieurs causes morbifiques. Leur vertu fait que la santé est bien plus ordinaire que la maladie ; qu'il est très - rare que plusieurs soient affligés de maladies ; que quelques - uns même parviennent à une extrême vieillesse, sans que leur santé ait jamais été interrompue, & qu'enfin le plus grand nombre de maladies se guérissent d'elles-mêmes, & sans le secours du médecin.

646. Mais ces secours méritent une attention d'autant plus exacte, qu'il est hors de doute, non-seulement qu'ils ont été les premiers fondemens de l'art de guérir, mais même que cet art est tellement appuyé (18, 19.) sur ces forces naturelles, que, sans elles, les médecins, les plus habiles d'ailleurs, ne peuvent conserver un seul sujet en santé, ou guérir un seul malade. On a atteint le dernier degré de l'art, lorsqu'on fait employer avec beaucoup de prudence ces forces.

647. Ce qui vient d'être dit étant fondé sur l'observation journalière, personne n'en fait un sujet de controverse ; mais on dispute fortement pour savoir duquel des deux principes de l'homme dérivent toutes ces choses ; si elles sont dues en

partie au corps , en partie à l'ame , ou si toutes viennent de celle-ci seulement. L'un & l'autre sentiment a ses défenseurs , savans illustres , qui , ayant agité ensemble cette question avec beaucoup de chaleur , n'ont cependant pu vaincre ni être vaincus ; d'où il est constant que des deux côtés on apporte des raisons , à la vérité , assez probables , mais non démonstratives ni évidentes , & qu'on ne peut , en conséquence , décider une question qui ne consiste que dans de pures opinions. Il n'y a même pas d'apparence qu'elle soit jamais décidée , parce qu'on ne connoît pas assez les forces & la structure du corps , la nature & les facultés de l'ame , le fondement & les loix du commerce mutuel qui existe entre l'ame & le corps.

648. On dira certainement que les meilleurs argumens sont ceux qui tendent à prouver que chacun des principes de l'homme a sa force active , sur-tout si l'on fait réflexion qu'il s'excite en nous beaucoup de mouvemens (640.) , non-seulement sans le consentement de l'ame , mais même malgré elle , & que ceux qu'elle désireroit , au contraire , avec empressement , n'ont pas lieu ; qu'il y en a d'autres qui , arrêtés par quelque cause que ce soit , ne peuvent nullement être excités de nouveau par son ordre , tandis que le corps les renouvelle aisément ; qu'il est évident ,

par la force vitale (169, 181.), qui reste dans les parties qu'on a retranchées d'un sujet vivant, que le corps a des forces motrices qui ne dépendent pas de l'ame, & que ce n'est pas là ce qui établit la plus petite différence entre l'homme intelligent & le sot, entre l'adulte & l'enfant; bien plus que les animaux brutes ont aussi ces sortes de mouvemens & d'instincts; qu'on les remarque même dans les végétaux, mais qu'ils ne sont pas toujours si conformes à la raison, qu'ils ne soient souvent très-nuisibles (104.); qu'enfin l'ame, en excitant les mêmes efforts qui, sans contredit, dépendent d'elle (643.), n'est pas plus maîtresse d'elle-même que dans les passions (532 & suiv.); & que ses appétits & ses dégoûts non-seulement naissent sans aucune délibération, mais même sont comme étouffés, malgré elle, par le corps mal affecté, suivant une loi marquée par les sens, & par laquelle les pensées déterminées dans l'ame pour certains changemens du corps, naissent constamment les mêmes.

649. Comme cependant tout ce qui a été dit dans le paragraphe précédent, & plusieurs autres raisons, ne sont pas pour convaincre ceux qui pensent autrement, & ne peuvent non plus être solidement réfutées par eux, il s'ensuit que chacun embrassera le sentiment qui lui plaira le mieux, ou, ce qui peut-être est plus prudent, qu'on laissera

indécise toute cette question, qui au moins n'intriguera plus les Pathologistes ni les Praticiens, jusqu'à ce que les Physiologistes l'aient tout-à-fait éclaircie & résolue. Est-il, en effet, si important qu'on appelle *médicinales*, avec *Hypocrate*, les forces naturelles, ou avec d'autres, l'ame ou l'*archée*? Ceux qui, à ce sujet, sont partagés d'opinion, n'en procurent pas moins aux hommes la même santé, & peuvent même être d'accord sur les moyens de guérison.

Des symptômes en particulier.

650. **L**ES symptômes forment une partie de l'état morbifique très-évidente (88.), tant pour le malade que pour le médecin : on pourroit croire qu'il ne faut se donner aucune peine pour les connoître, parce qu'ils tombent d'eux-mêmes sous les sens. Il ne faudroit effectivement se donner aucune peine, s'il suffisoit de connoître quels sont ces symptômes, & si on n'étoit obligé de les examiner avec plus d'exactitude.

651. Mais comme ils renferment la principale source d'où on tire les connoissances qui mènent à découvrir la nature de la maladie, & ses signes, tant diagnostics que prognostics, (45, III, II7,

118.), il faut que le Médecin qui voudra les employer comme il faut , connoisse exactement les causes de chacun , leur siége , & les différens rapports qu'ils ont avec la maladie.

652. Ajoutez que les maladies composées , lorsqu'on les considère (417.) dans leurs symptômes , dont le différent concours les forme , exigent , pour qu'on puisse expliquer leur véritable caractère , une connoissance claire & distincte de ces mêmes symptômes.

653. La Pathologie rationnelle doit donc donner d'abord l'exposition régulière de tous les symptômes un peu importans , tant en général qu'en particulier ; exposition dans laquelle on puisse trouver , s'il le faut , quelle est la nature de chaque symptôme ; combien ils diffèrent d'origine , & quelles parties ou quelles forces sont affectées dans chacun. On ne peut certainement autrement ou exposer ou connoître , comme il faut , leurs différentes espèces de complications , quoique distribuées dans un ordre très-exact.

654. Mais , quoique le grand nombre de ces complications soit difficile à ranger par ordre , il paroît assez utile de les partager , suivant une division reçue depuis long-temps , en trois parties , en les rapportant (119.) , 1°. aux actions lésées , 2°. aux vices des excrétions , 3°. aux qualités sensibles dérangées. La simplicité plus ou

moins grande de ces trois classes, leur liaison mutuelle, détermine aisément la distribution ultérieure de chacune : c'est pourquoi nous commencerons par exposer les vices des qualités sensibles.

Du vice des qualités sensibles.

655. **O**N doit comprendre sous ce titre tous les changemens de l'état naturel, outre les actions & les excrétions que la force de la maladie a occasionnées dans le corps du malade, & que le médecin découvre par le moyen des sens. Il y a plusieurs de ces changemens qui, quoiqu'ils ne causent quelquefois que peu ou même point d'incommodité, doivent cependant être remarqués & compris, afin de connoître par eux les causes cachées intérieurement, & les maladies qui en proviennent. Nous ne traiterons que des principaux.

656. La couleur que nous voyons sur la superficie du corps, & qui est un mélange des couleurs des tégumens, & de celles des fucs qui transudent immédiatement au-dessous, ou même des solides, variant beaucoup, même dans les personnes saines, elle peut de même être viciée

par plusieurs causes, & de plusieurs manières. C'est à quoi contribuent considérablement l'abord des humeurs, intercepté ou trop violent, les différentes erreurs des fluides circulans (399.), engagés (400.), épanchés (402.), sécrétoires (405.), nourrissans, (404), les différentes espèces de cacochymies; la nature des humeurs changée par métastase (637.), par mélange, séparation, *coagulum*, atténuation, corruption; le vice de la propre substance des tégumens ou des parties qu'ils recouvrent. Par-là on peut expliquer toutes les espèces de maladies produites par le changement des couleurs devenues pâles, rouges, jaunes, verdâtres, livides, de pourpre, brunes, noirâtres, lorsqu'elles occupent toute l'habitude du corps, ou une partie seulement.

657. On connoît clairement par ce qui a été dit plus haut (307, 310, 312, 313, 314, 325, 327, 328, 375.), par combien de matières & de causes différentes est produite la puanteur acide, putride, rance, corrompue, dont sont infectés contre nature la transpiration, la respiration, la sueur, les crachats, les autres excréments, les fluides ou les parties.

658. Lorsque la chaleur naturelle d'un corps sain, qui accompagne la circulation vitale, & qui doit être mesurée par son excès au-dessus de celle de l'atmosphère, est parvenue, dans les

maladies , à un degré excessif, elle donne aux humeurs un mouvement violent, aux vaisseaux une grande résistance, rend le sang abondant, très-épais; produit son affection inflammatoire (355, 367.), ou trop huileuse (356, 364.), la cacochymie âcre, la putridité, la rancidité, l'augmentation du mouvement vital (170.): de-là les irritations venant du dehors, ou excitées intérieurement (171.). Cette chaleur augmente encore davantage, lorsque la chaleur extérieure ou la respiration arrêtée s'y joignent. Elle peut donc, à raison du nombre, de l'intensité, de la durée, du siège des qualités réunies, excéder plus ou moins, & occuper tout le corps, ou une partie seulement: d'où il paroît que ce symptôme n'est pas rare, & qu'il accompagne beaucoup de maladies. On connoît les effets qu'il produit par les paragraphes 424, 425, 466, 467, 509, 1.

659. De-là dérive naturellement tout ce qui appartient à la connoissance de la chaleur diminuée. On n'ignore pas les causes & les effets de la chaleur & du froid alternatifs, ou inégaux dans le même temps dans différentes parties du corps.

660. Une affection morbifique peut-elle aussi exciter dans l'homme le feu électrique qui se manifeste par des aigrettes, lorsque des corps étrangers le touchent? Un exemple très-récent

donne lieu de soupçonner ce symptome inoui; mais plusieurs ne l'ont pas depuis confirmé. Peut-on aussi ranger dans la même classe les incendies spontanés des hommes, & les embrasemens jusqu'à être réduit en cendres, dont l'histoire de la médecine fait mention?

661. La dureté morbifique des parties naît de la roideur (164.), de l'intempérie sèche (386.), de la contraction (209, 5.), de l'erreur du *nutritum* (404.), de la distension causée par les fluides abondans (385, 387, 394.), fortement agités (409.), devenus épais (282, 284, 367.), amassés, engagés (209, 1.), épanchés (400, 402.) coagulés; de l'obstruction des émonctoires, de la luxation (226.), des hernies (230.), des fractures (217.), des différentes tumeurs, &c.; les états opposés produisent la mollesse des parties. On comprend aussi par-là la résistance trop légère ou trop forte, qui accompagne, comme symptome, l'élasticité augmentée ou diminuée (160, 165.); & il n'est pas difficile de trouver la raison de l'humidité & de la sécheresse trop grande, que causent quelquefois les maladies.

662. La superficie des parties pèche par un trop grand poli, lorsque les tégumens deviennent calleux, ou sont extraordinairement distendus par les fluides qu'ils contiennent, ou lorsque les petits vaisseaux, trop pleins & engorgés, &
sans

fans action, par défaut du fluide vital, s'affaissent. L'inégalité des parties est causée, au contraire, par la soustraction des fluides distendans, par le gonflement des vaisseaux, provenant des humeurs qui y abordent en trop grande abondance, ou qui ne peuvent les traverser à cause du resserrement de leurs orifices, par l'érosion qui vient des âcretés, par le changement vicieux de la substance, par les différentes espèces d'éruptions, &c.

663. Quoique nous ayons dû mettre plus haut (260.), au nombre des maladies organiques, la grandeur augmentée ou diminuée contre nature du corps ou d'une partie, elle est cependant plus souvent symptôme que maladie, & mérite, en conséquence, (262, 263.) d'être placée parmi les vices des qualités sensibles.

664. L'excès, inséparable de toute espèce de tumeur (262.) qui occupe, ou toute la superficie du corps, ou une partie unique, établit dans la matière, ou une augmentation de volume, ou une quantité surabondante : cet excès est fondé sur le rapport beaucoup augmenté des parties contenues avec les contenantes ; & on le comprend, en lui appliquant convenablement la doctrine que nous avons donnée (200 à 211.) sur les maladies des solides contenant. Il se joint aux fractures (217.), aux luxations (226.), aux

hernies (230.), aux chûtes des parties (248.), aux dérangemens des viscères (256.), aux vices de conformation (259.), aux parties surabondantes dans l'exostose, le condylome, le sarcome, le *fungus*. Cet excès est encore la suite de la distension produite par la raréfaction, l'obstruction (209, 1.), par l'abondance des humeurs (385 & suiv.), par les différentes espèces de cacochymie, par les erreurs des fluides circulans (399.), engagés (400.), épanchés (402, 403.), du *nutritum* (404.), par la trop grande affluence des humeurs sur une partie (411.), par la stagnation (410.), par l'obstacle au retour des fluides, &c.

665. La quantité diminuée dépend des états contraires, tels que la disette des sucs (393, 395, 396.), le défaut de leur abord sur les parties (411.), l'affaîslement des solides, leur contraction (209, 4, 5.), leur érosion : aussi est-elle accompagnée d'évacuations énormes, de marasme, de phthisie, d'atrophie de toute la machine, ou d'une partie seulement. Il faut sur-tout faire mention de l'affaîslement ou de tout le corps, ou seulement des parties qui étoient enflées; affaîslement qui se manifeste tout d'un coup dans les maladies. Il a coutume d'être occasionné par le spasme qui repousse le fluide dans l'intérieur, par la vacuité des vaisseaux, la

langueur ou la cessation de la circulation , l'abattement de la force vitale , la métastase , la gangrène.

Des vices des excrétions.

666. **L**ES excrétions peuvent être viciées de différentes manières , si l'on considère , soit l'action excrétoire , soit la partie d'où elle se fait , soit enfin la matière qui sort au dehors. Plusieurs cependant de ces choses ne sont pas tellement propres à ce titre , qu'on ne les comprenne mieux sous un autre. Il y en a plusieurs qui certainement méritent le nom de *maladie* : elles ont été déjà exposées plus haut (401.) , en parlant des erreurs des fluides ; mais il y en a beaucoup plus qui appartiennent aux causes des maladies : on en a aussi traité plus haut (555 & suiv.). D'autres , quoique ressemblans aux symptômes , sont cependant , avec plus de droit , mises au nombre des actions lésées , parce que ce n'est pas la matière séparée , mais l'excrétion même qui est viciée. Il en est de même des vices des fluides retenus , dont les auteurs ont aussi coutume de faire ici mention. Puis donc qu'on peut aisément placer , parmi les lésions des excrétions , la quantité manquante ou excédente

de la matière excrétoyée , il ne nous reste à exposer ici , que les changemens qui se manifestent dans l'état naturel des liqueurs excrétoyées. Nous avons déjà parlé en différens endroits (401, 555, 566, 582, 602.) , de plusieurs de ces changemens ; mais , ayant tous , tant en général qu'en particulier , une utilité principale dans la doctrine des signes , il vaut mieux renvoyer à la sémiotique pathologique (16, 11.) leur exposition plus détaillée , vu sur-tout qu'elle ne doit pas nous arrêter.

Des actions lésées.

667. ENTRE les symptômes qui se manifestent dans les maladies, il n'y en a point de plus importants , ni qui tourmentent davantage , soit les malades , soit les médecins , que ceux qui jettent le trouble dans l'exercice des fonctions : aussi méritent-ils chacun une description exacte , suivant les causes d'où ils dérivent.

668. Il est cependant difficile , dans une si grande multitude d'objets liés ensemble si étroitement , de trouver un ordre qui réponde exactement aux loix d'une juste distribution. Cette difficulté considérable pour les Physiologistes ,

& encore plus pour les Pathologistes, & qu'il n'est pas possible de vaincre entièrement, excite entre les gens à système une contestation non moins insupportable qu'inévitable. C'est pourquoi nous commencerons par les vices des facultés qui sont répandues dans tout le corps, ou qui sont communes à plusieurs parties, afin qu'on puisse comprendre plus clairement les lésions de chaque action, dont nous parlerons ensuite.

Des sensations désagréables causées par la maladie.

669. **N**ous disons que l'ame sent, lorsque, d'après l'affection du corps, elle conçoit des idées. Ce n'est pas l'affaire du médecin d'expliquer comment cela se fait (65.). La disposition convenable, pour la naissance des sensations, est répandue dans toute l'habitude du corps : il y a aussi dans les sujets qui donnent lieu au sentiment une grande variété. Nous avons des organes sensitifs doués chacun d'un appareil particulier, & placés dans des endroits qui leur conviennent : c'est par leur intervention que nous sont présentées, chacune suivant sa manière, les qualités sensibles des choses étrangères. Plusieurs parties

jouissent en outre d'une certaine sensibilité qui nous avertit des nécessités naturelles, & nous force, lorsqu'il le faut, de les satisfaire. Toute l'habitude du corps a enfin une espèce de sentiment commun, qu'il ne faut pas du tout confondre avec les premiers, qui accompagne principalement les maladies, & qui fait que l'ame est tourmentée, agitée dans la douleur, lorsqu'une partie quelconque est lésée. Ce sentiment doit donc, quoiqu'il n'ait aucun organe particulier, être le premier considéré, tant à cause de la grande multitude de symptomes auxquels il est sujet, que parce qu'il se mêle avec les autres sensations.

De la douleur.

670. **L**A douleur, que traite le médecin, est une sensation désagréable de son espèce, qu'éprouve l'ame, de manière qu'elle se rapporte toujours à quelque partie de son corps, qui souffre violence. C'est pourquoi elle ressent de la douleur, parce que son corps est affecté; &, lorsqu'il est rétabli, elle se ressouvient, sans douleur, de celle qui est passée. Mais l'excès de cette sensation fait que l'ame en est autant affectée

que le corps , & qu'elle aimeroit mieux n'être pas si violemment affectée.

671. La douleur supposant donc une sensation trop forte , il est évident qu'elle est fondée sur le commerce mutuel , qui existe entre l'ame & le corps , & qu'elle a son siège aussi étendu que la faculté sensitive , étant répandue dans tout le système de cette faculté , & dans toutes les parties du corps. Il est aussi évident que les conditions généralement requises pour le sentiment dans l'un & l'autre principe de l'homme , le sont également pour la douleur : aussi nous est-il permis de supposer que les élèves connoissent ces conditions , autant qu'elles sont régulièrement exposées par les Physiologistes (27.).

672. Tout ce qu'on peut concevoir de corporel dans chaque sensation , se réduit donc seulement à certains changemens des parties sensibles , qui , par une suite non interrompue , & par ordre , sont portés au cerveau , au moyen des nerfs de ces parties ; d'où il suit que l'affection , qui cause la douleur , a son siège dans le changement trop violent des parties sensibles , qui met en danger leur cohésion , leur continuité , leurs forces ; & fait tort , ou au moins menace de faire tort aux fibrilles continues des nerfs , ou même à la moëlle d'où ils partent. Il faut certainement que l'ame soit dans un état de tristesse , lorsqu'il arrive

quelqu'un de ces maux dans ce système, dont l'état sain est si utile & si nécessaire à la nature humaine (532.); c'est aussi ce que prouvent les puissances dolorifiques, les suites & les différens degrés de douleur.

673. La douleur a en effet lieu, lorsque, par une cause, soit interne, soit externe, les parties sensibles sont écartées au-delà de ce qu'elles peuvent aisément supporter, ou blessées par des coups, des contusions, des compressions, des ligatures, des tours forcés, des plaies (218.), ou enfin irritées, rongées par différentes âcretés. C'est pourquoi la douleur survient à nombre de maladies comme symptôme, & parce qu'elle tourmente principalement plus que les autres symptômes. Elle accompagne ordinairement les maladies des cavités trop larges (203.), trop étroites (209.), les fractures (217.), les plaies (218.), les luxations (226.), les hernies (230.), les chûtes des parties (248.), les tumeurs (262, 664.), les cacochymies âcres (289.), la pléthore (387.), les différentes erreurs des fluides (398.), & enfin les mouvemens viciés des humeurs (406.).

674. Il y a cependant aussi des circonstances où le seul ébranlement du cerveau, provenant d'autres causes, produit une espèce de douleur, comme si une partie quelconque du corps étoit lésée, sans cependant qu'aucune puissance dolo-

risque (673.), hors le cerveau, ait lieu dans ces cas. Les insomnies & les délires démontrent évidemment que cette espèce d'erreur peut aussi avoir lieu dans d'autres sensations.

675. Lorsque la douleur est violente, elle cause dans l'ame une inquiétude, une certaine peine, un accablement, une insomnie, une impuissance, le délire, le désespoir de la vie, &, dans la partie affectée, une irritation de la force vitale, des frissons, des tensions, des spasmes (195.), une augmentation dans l'abord des humeurs, la congestion, l'interception du passage des fluides, le froid, la chaleur, l'inflammation, la gangrène, l'insensibilité, la langueur (196.), la paralysie. Le rapport réciproque de cette partie avec les autres donne lieu aux douleurs, aux spasmes, aux convulsions, aux foibleesses, à la paralysie, au dérangement universel de la circulation des humeurs, à la fièvre, à la langueur des mouvemens vitaux, aux syncopes, &c. L'auteur de tant de maux est en même temps le conservateur de la vie, en ce qu'il avertit à temps de la présence du mal, & de ses suites, & oblige à chercher, de quelque manière que ce soit, du secours.

676. Aussi le degré de douleur répond-il à la grandeur du mal ou du danger, & est ordinairement d'autant plus fort, que l'action plus vive

de la puissance dolorifique menace d'une destruction prochaine. Ce degré est encore augmenté par la délicatesse des fibres (161, 1.) de la partie affligée, par la tension naturelle devenue plus considérable; par l'irritabilité (190.), & par la finesse du sentiment. Si on ajoute à ces causes le tempérament sec du corps, & l'esprit impatient, la douleur devient excessive : aussi l'extrême douleur qui est de courte durée, & que ni l'ame ni le corps ne peuvent long-temps supporter, ou fait bientôt périr, ou cesse bientôt.

677. De plus, comme à la sensation désagréable qui accompagne toutes les douleurs, il se joint ordinairement, dans presque toutes, l'idée de la manière dont la puissance dolorifique agit sur la partie, c'est ainsi qu'on établit les principales différences des douleurs, & presque autant d'espèces, tels que la tensive, la gravative, la resserrante, la contondante, la pulsative, la pungitive, celle qui divise, celle qui perce; la mordicante, la rongeante, la brûlante, &c. Nous comparons, en effet, à cause de la ressemblance des perceptions, les maux que souffre notre corps dans la douleur, avec les lésions que nous causent les forces mécaniques, physiques, chymiques qui viennent du dehors. Il n'est pas hors de vraisemblance que les changemens semblables des fibres sensibles excitent des sensations semblables,

& qu'en conséquence, on peut expliquer les effets cachés par ceux qui sont évidens. Mais aura-t-on raison de conclure de-là que la cause de toutes les douleurs doit toujours être attribuée à la puissance qui menace de produire dans les parties une solution de continuité, ou qu'au moins il vaut mieux la placer dans la violente affection des solides, que dans l'interruption du mouvement du fluide nerveux ?

678. L'espèce d'indolence qui fait que les malades, en qui la cause dolorifique agit, ne se plaignent cependant pas, mérite donc, autant que la douleur elle-même, d'être mise au nombre des symptomes des maladies. En effet, ou la partie affectée est insensible, les nerfs étant comprimés, assoupis, détruits par une tumeur, une luxation, une fracture, une contusion, le sphacèle, &c.; ou, la distribution générale des esprits étant arrêtée, toute la faculté sensitive se perd, ainsi qu'il arrive dans l'apoplexie, l'assoupissement, l'épilepsie, la convulsion, la catalepsie; ou, cette distribution étant troublée, l'ame est dérangée, ainsi qu'on le remarque dans le délire; ou enfin la force vitale & la circulation languissant, la sensibilité des parties paralysées est aussi languissante, comme il arrive dans l'extrême foiblesse, les défaillances, la syncope. Il ne paroît cependant pas bien sûr de conclure, de

ce qu'un malade souffre tranquillement la douleur, que la nature, ou a refusé le sentiment aux parties irritées, ou a détruit la maladie.

679. Le prurit, qui est une sensation peu différente de la douleur, un plaisir trop fort, causé par le changement du corps, &, en conséquence, le commencement de la douleur, suppose une irritation fâcheuse par un sentiment non désagréable, à la vérité, mais inquiétant, & qui nous oblige, pour ainsi dire, de gratter, de frotter, ou d'agiter de toute autre manière la partie affectée. De même donc que de légers mouvemens mécaniques, le toucher, l'action de glisser la main, la friction, les pincemens, produisent un chatouillement dans les parties qui, parce qu'elles n'ont pas coutume d'être touchées, sont d'un sentiment délicat; de même aussi la plupart des puissances dolorifiques (673.), lorsqu'elles agissent doucement, ou qu'elles affectent une partie moins délicate, font naître le prurit. Ce sentiment est sur-tout très-souvent excité par les différentes espèces d'âcretés qui agissent sur la peau, par une érosion ou morsure légère: aussi cette incommodité est-elle fréquente dans la gale, les dartres, l'herpe, l'érésipèle, les différentes éruptions, les engelures, la maladie pédiculaire, & les autres maladies de la peau, aussi bien que dans les différentes espèces de caco-

chymie âcre. Le rapport mutuel des parties, ayant aussi lieu dans cette affection, est cause que les irritations qui agissent sur certaines parties, excitent dans d'autres le prurit; c'est ce qu'enseignent les vers des intestins, & la pierre dans la vessie.

680. Mais comme la plupart des nécessités naturelles ont aussi leur espèce de prurit qui nous avertit, nous invite même à remplir les fonctions qui leur conviennent, il paroît évidemment que cette sensation n'est pas bornée à la superficie du corps, mais qu'elle a aussi lieu dans les parties internes, & qu'elle peut être trop fortement excitée par maladie dans ces parties; enforte qu'elle se fasse sentir dans des temps, & à des degrés non convenables. On peut donc rapporter ici toutes ces espèces d'irritations, qui, devant provenir d'une cause morbifique, obligent les malades de tousser, d'éternuer, de bâiller, d'étendre les bras, d'uriner, d'aller à la selle, &c.

681. Il y a encore un certain prurit intérieur, insupportable, sans friction ou mouvement animal; prurit qui attaque quelquefois intérieurement chaque membre des hystériques & des hypochondriaques, sans cependant qu'il y ait aucune marque d'une acrimonie irritante. Il faut attribuer ce prurit à l'irritabilité (190.), par

laquelle les fibres d'une partie, entrant dans des oscillations immodérées, font perdre la faculté sensitive. Ce prurit, après avoir duré quelque temps, cesse enfin de lui-même comme les spasmes; mais devenant quelquefois périodique, il reparoît de nouveau dans des intervalles marqués.

De l'inquiétude.

682. COMME la présence du mal nous force de nous plaindre, de même l'idée d'un mal qui doit bientôt arriver, & qu'on ne peut détourner ou vaincre, inquiète & tourmente les personnes peureuses, & cela avec d'autant plus de violence, que le mal est plus grave, & paroît moins évitable ou plus difficile à surmonter. L'inquiétude est donc, de même que la douleur, une sensation désagréable, qu'il ne faut cependant pas confondre avec la douleur; car elle est bien plus terrible, & quelquefois plus insupportable que la mort même.

683. Si c'est donc le corps affecté qui rend l'ame inquiète, il est entièrement croyable qu'il y a une cause corporelle qui change tellement le cerveau, que l'ame conçoit des idées sur

lesquelles elle ne peut s'arrêter ni réfléchir sans horreur, & qu'elle ne peut cependant écarter d'elle.

684. Au reste, il est assez égal que ce changement du cerveau (683.) soit dû, & réponde à un état du corps véritablement dangereux, dont la perception tourmente réellement l'ame, ou qu'il vienne d'un état moins important, & qui ne cause qu'une terreur panique (674.). Le degré d'inquiétude peut être le même dans ces deux cas, quoique les suites soient très-différentes; c'est ce que produisent les loix du commerce réciproque qui existe entre l'ame & le corps: mais il naît de-là une différence remarquable dans les inquiétudes.

685. L'imagination troublée des personnes qui sont dans le délire, leur représentant toutes sortes de chagrins & de malheurs qui les menacent, l'ame tombe dans un accablement extrême, quoique le corps ne soit affecté que des troubles du cerveau. Etant aussi agités d'une crainte imaginaire, ils envisagent ordinairement les maux qui les menacent plutôt du dehors que par maladie. Cette espèce d'inquiétude, semblable à la douleur imaginaire (674.), plus désagréable que dangereuse (684.), est fréquente dans la phrénésie & la mélancolie.

685. On doit concevoir l'inquiétude de deux

manières. L'une (682 à 685.) consiste dans la crainte & la frayeur d'un mal qui est imminent, lorsque le corps étant peu ou point affecté avec la crainte d'un danger futur, plus grand, il naît d'un mal imminent, une sensation fâcheuse, qu'on ne peut ou détourner, ou surmonter (682.). Cette inquiétude vient principalement de la crainte, de la terreur, de la frayeur des événemens futurs, que le malade présume comme certains, d'après son état présent. Cette crainte peut être juste, le corps étant violemment affecté par une maladie (684, 685.), ou l'impression produite par une maladie légère en elle-même, se portant avec violence au cerveau, par le moyen des nerfs sensibles outre mesure & très-irritables. Cette crainte sera injuste, si à l'affection du corps, non dangereuse par elle-même, se joint une affection telle de l'ame, que l'imagination & avec elle le jugement soient lésés, & que les malades jugent de ce qui doit arriver, bien autrement que la raison ne le permet.

686. L'autre espèce d'inquiétude résulte entièrement du sentiment corporel ; elle consiste moins dans la crainte d'un mal futur, que dans une sensation fâcheuse qu'occasionne la présence de la maladie. Née de tout ce qui peut en général interrompre la circulation du sang, & gêner les organes de la respiration, ou qui établit une
réplétion

réplétion vraie & apparente, ou qui, en surchargeant, irritant, excitant des resserremens dans d'autres parties, produit dans les voies même de la respiration une difficulté de respirer, oppression de poitrine, une chaleur & une inquiétude.

686. Il naît donc du corps une inquiétude plus véritable; c'est lorsque quelque obstacle résiste opiniâtrement aux efforts que fait la nature pour chasser quelque chose qui la tracasse intérieurement; en sorte qu'on a lieu de craindre que ses efforts ne fussent pas. L'inquiétude agite donc ceux en qui une matière excrémenticielle, prête à sortir, pressant même pour sortir, est cependant retenue: telles sont les excrétions des felles, des urines, de la transpiration, de la sueur, des crachats, du sang, &c. Aussi cette inquiétude accompagne-t-elle les efforts que l'on fait dans les hémorrhagies, les vomissemens, l'accouchement, les évacuations critiques, les métastases, les éruptions; ceux que l'on emploie pour faire sortir la pierre, les matières venimeuses, ou autres corps hétérogènes & nuisibles, aussi bien que les vents renfermés. Elle accompagne encore les excrétions supprimées tout d'un coup avant le temps, ou les éruptions rentrées dans l'intérieur.

687. On peut établir comme une cause très-

fréquente de l'inquiétude, la difficulté de respirer, qui, s'opposant au passage du sang dans le poumon, met la vie dans un grand danger. C'est aussi à quoi contribuent les différens vices du poumon, engorgé de différentes matières, resserré par les spasmes, embarrassé par une tumeur, des tubercules, une vomique, un ulcère, ou comprimé extérieurement par de l'air, de l'eau, du sang, du pus, une tumeur, ou toute autre affection de la poitrine. Il en est de même des vices de la trachée-artère & du larynx, par lesquels doit passer l'air; du diaphragme, & des autres muscles qui aident la respiration, & enfin des différentes espèces de corruption de l'air vicié par le froid, la chaleur, la légèreté, l'humidité, le défaut de l'élasticité, la puanteur, la corruption (422 à 445.)

688. Les mêmes effets sont produits par tout ce qui peut violemment troubler l'action du cœur, &, en conséquence, la circulation vitale. Soit que la maladie vienne du cœur affecté de spasme, d'inflammation, d'érésipèle, d'ulcère, de polype, d'anévrisme, d'hydropisie, de tumeur quelconque, de concrétion, ou embarrassé de toute autre matière étrangère, soit que des obstacles, venant d'ailleurs, empêchent que le cœur ne puisse, par une contraction modérée, chasser assez librement le sang de ses cavités. La nature

est obligée , en conséquence , à cause du péril éminent de la perte de la circulation , de s'y opposer , autant qu'il est en elle , par des mouvemens redoublés ; ce qui ne peut se faire sans causer une très-grande inquiétude.

689. C'est pourquoi lorsque les spasmes , les réplétions , les distensions , les obstructions , les compressions des viscères contenus dans le bas-ventre , augmentent la résistance du cœur , en arrêtant le mouvement des fluides dans les vaisseaux , ils causent d'autant plus certainement les inquiétudes , qu'ils s'opposent , en même temps , au mouvement du diaphragme , & irritent le cœur qui est très-voisin. On rapportera donc ici les inquiétudes hypochondriaques.

690. On est enfin attaqué d'inquiétudes , lorsque la force vitale étant épuisée par quelque cause que ce soit (170.) , il y a lieu de craindre la destruction des mouvemens vitaux , & de la circulation des humeurs. C'est ce qu'enseignent les violentes affections des nerfs , la foiblesse du cœur , les défaillances , le sphacèle qui attaque les parties vitales , &c.

691. En réfléchissant bien sur ce qui a été dit depuis le paragraphe 655 jusqu'au paragraphe 691 , on voit que ce symptôme accompagne plusieurs maladies très-différentes , & que quoi-qu'il ne soit pas toujours également dangereux ,

un médecin prudent ne doit cependant jamais le négliger. Ce symptôme étant, pour ainsi dire, le thermomètre du système vital, il mérite aussi plus d'attention que la douleur (675.), vu que souvent, ou il annonce que la vie est en danger, ou il rend même la mort plus desirable que la vie.

Des exercices lésés des sens.

692. APRÈS avoir parlé des maladies du sentiment en général, l'ordre exige qu'on traite ensuite des symptômes qui appartiennent à chacun des sens, tant internes qu'externes. On rapporte plus véritablement aux actions lésées ces derniers symptômes que les premiers, la sensation n'ayant pas lieu, comme il faut, à cause du vice des organes. Mais comme l'organe sensitif est pourvu d'un appareil qui varie beaucoup, à raison de la diversité des qualités sensibles, qu'il doit recevoir dans différentes parties, de même il peut arriver dans ce cas plusieurs espèces de dérangemens dans l'état sain; dérangemens qui ne sont pas par-tout les mêmes. Il faut donc traiter en particulier de chacun des sens. Mais tous ont cela de commun, qu'à

l'instar des autres actions, leur état sain consiste dans un certain cercle de médiocrité, & dans une continuité convenable; & lorsqu'ils s'en écartent d'une façon ou d'une autre, on dit avec raison qu'ils sont viciés. On peut donc justement réduire, en général, les lésions, au défaut, à l'excès, ou à la dépravation.

Des symptômes du tact.

693. **L**E tact, universellement répandu, dans son espèce, bien plus que les autres sens, ou est très-diminué dans la stupeur, ou est entièrement aboli, soit dans une seule partie, soit dans plusieurs en même temps, ou dans tout le corps. L'un & l'autre vice viennent des mêmes causes, qui ne diffèrent que par leur degré. Ils peuvent venir de l'épiderme qui couvre l'organe du tact, lequel est endurci, épaissi par des calus, la ladrerie, la lèpre, & est devenu dur comme l'écorce, l'écaille, la corne, ou est écarté de la peau qui est au-dessous, par l'interposition d'une matière fanguine, séreuse, purulente, &c. dans les meurtrissures, les clous, les pustules: d'autres fois le sentiment est émoussé ou détruit par la peau attaquée de différens vices, trop roide,

trop lâche , dont les vaisseaux sont bouchés , resserrés , remplis d'humeurs aqueuse , muqueuse , ou lorsque l'organe est , en même temps , attaqué de resserrement , de contusion , de froid , de feu , de gangrène , de sphacèle. C'est aussi à quoi contribuent beaucoup les nerfs paralysés dans leur origine , leur trajet , ou leurs extrémités , par une pression , une plaie , une contusion , une érosion , un dessèchement , un relâchement , un affoiblissement , le défaut de la force vitale , la disette d'une bonne humeur , la disposition de la matière morbifique , l'usage des narcotiques , ou par d'autres maux. Il faut ici mettre de ce nombre l'insensibilité universelle , qui accompagne les maladies du cerveau , l'apoplexie , la léthargie , l'épilepsie , la catalepsie , &c. Mais il s'y joint alors le vice de la force motrice : lorsqu'on a détruit ce vice , il reste cependant quelquefois insensibilité , ou , le sentiment étant détruit , le vice reste.

694. Le tact est encore extraordinairement & très-désavantageusement irrité , lorsqu'un attouchement modéré est changé en douleur : enforte que les parties même l'évitent. C'est ce qui arrive , lorsque l'organe est à découvert , ou n'est que légèrement couvert , ou lorsqu'il est trop délicat , trop mobile , ou dans une trop grande tension. Ainsi cet accident arrive à ceux qui

font attaqués d'écorchure, de plaie, d'ulcère, d'inflammation, d'érépipèle, d'abcès, de contusion; de douleurs hystérique, goutteuse, de différens spasmes. Dans les maladies spasmodiques, presque toute la superficie du corps s'attendrit quelquefois tellement, que la seule menace du toucher cause une très-grande frayeur.

695. La diminution du tact (693.), la trop grande irritation (694.), forment une espèce de tact dépravé; car dans l'un & dans l'autre cas, l'affection plus ou moins grande de l'organe jette très-aisément le désordre dans la perception des qualités. Une autre espèce d'erreur, c'est lorsque la sensation se rapporte à une partie gâtée (674.).

Des symptomes du goût.

696. **L**E goût, qui approche beaucoup du tact, éprouve les mêmes maux par les mêmes causes. La langue, le principal organe de ce sens, a cependant cela de particulier; c'est que très-souvent, dans des maladies qui même ne la regardent pas, elle est couverte d'ordures, de mucus, de croûtes, d'aphthes, &c. La salive, qui contribue beaucoup au goût, est aussi sujette à nombre de vices, tant dans la quantité que dans la qualité.

Ajoutez à cela que l'appétit, qui peut considérablement augmenter le plaisir des faveurs, se fait rarement sentir dans les malades ; ils sont le plus souvent attaqués de dégoût & de nausées. On comprend par-là l'origine fréquente des différentes espèces de lésions qui arrivent à ce sens.

. 697. La plus remarquable de ces lésions est la dépravation du goût, lorsque les malades se plaignent que tous les alimens qu'ils prennent leur paroissent être salés, amers, ayant le goût d'urine, acides, rouillés, doux, rances, cadavéreux. La cause de cette dépravation existe ordinairement dans la salive infectée d'une matière vicieuse, soit que cette matière vienne de la lymphe du sang, soit que la salive répandue dans la bouche ait contracté ce vice par la corruption quelconque des parties qu'elle arrose, ou de celles qui sont dans le voisinage ; il résulte de-là que ce symptome est produit par les cacochymiques acides, bilieuses, putrides, rances, salées ou âcres, qui affectent sur-tout la sérosité, & par les ordures, les croûtes, les ulcères de la bouche, de la langue, des dents, des gencives, du palais, des narines, de la gorge, de l'œsophage, de l'estomac, de la trachée-artère, des poumons, &c. C'est aussi à quoi peuvent contribuer les divers états de tension ou de relâchement de l'organe du goût, & des papilles nerveuses, ou

l'affection qui reste après la première faveur , ou même l'altération des nerfs. On voit clairement pourquoi un goût dépravé vient le plus souvent, à la vérité , des maladies , mais quelquefois aussi , ce qui est d'un bon augure , de la parfaite destruction de la matière morbifique.

Des symptomes de l'odorat.

698. L'ODORAT est quelquefois trop irrité par une cause morbifique, enforte qu'on distingue à peine les odeurs , tandis qu'on sent les corps odoriférans à une trop grande distance , & beaucoup trop fortement ; ce qui donne assez souvent lieu à l'éternuement , aux défaillances. C'est ce que peuvent produire , dans les maux aigus & chroniques , le défaut de mucus sur la membrane pituitaire , sa sécheresse , sa trop grande tension , l'excessive mobilité des nerfs olfactifs , l'extrême délicatesse , ou des nerfs particuliers à ce sens , ou de tout le système nerveux. Cette affection se rencontre sur-tout dans les hystériques , les hypochondriaques , les phrénétiques , & dans l'hydrophobie causée par la morsure d'un chien enragé.

699. La grossièreté & la perte totale de

l'odorat, ce qu'on appelle *état contre nature*, est plus fréquente. L'obstruction des membranes des narines dans l'enchifrenement, la trop grande humidité dans le *coryza*, l'abondance, l'épaississement de la morve, un corps étranger qui a pénétré dans l'intérieur du nez, tel qu'une pierre, une balle, un ver, &c.; les tumeurs quelconques, le polype, le squirrhe, le cancer, l'exostose, la plaie, la contusion, les ulcères rongeurs, la carie, les callosités, la concrétion des aîles du nez, les vices de conformation, &c. produisent ces lésions de différentes manières. Il en fera de même de tous les différens obstacles qui empêchent le passage de l'air par les narines, tels que la compression, l'induration, la paralysie, le ramollissement, la destruction des petits nerfs de l'odorat, à l'endroit où ils se terminent en houppes ou plus profondément. C'est aussi à quoi contribuent l'insensibilité que l'on contracte par l'exhalaison continuelle d'une sanie cancéreuse, & enfin par les autres maux du système nerveux qui détruisent aussi les autres sens, tels que l'apoplexie, l'épilepsie, la catalepsie, les maladies soporeuses, &c.

700. La dépravation établit ou une odeur étrangère à celle des corps odoriférans, ou le sentiment d'une odeur dans une atmosphère où il n'y en a point. Cette dépravation a donc lieu,

lorsque l'organe de l'odorat est tellement affecté par la matière odoriférante qui est dans le corps, que l'odeur semble venir du dehors. On peut être trompé dans ce cas par la morve, la salive, le pus, la matière ichoreuse, sanieuse, fordide, corrompue, putride, rance, qui séjourne dans les cavités du nez, la bouche, les dents, les gencives, la langue, le gosier, l'œsophage, la trachée-artère, les poumons, ou par des vapeurs puantes qui viennent de l'estomac : un trop long séjour parmi de fortes odeurs laisse une impression permanente qui a enfin bien de la peine à s'effacer. L'analogie enseigne (674.) que cette maladie est aussi quelquefois due aux dérangemens du système nerveux ; mais alors il est rare qu'elle se borne à l'odorat.

Des symptômes de l'ouïe.

701. **L'**OUÏE peut être lésée de quatre manières, savoir, par augmentation, par abolition, par affoiblissement, & par dépravation : de-là la finesse de l'ouïe, la surdité, l'ouïe dure, le tintement, le bourdonnement, l'écho, le murmure, le sifflement. Ces symptômes doivent être regardés comme d'autant plus graves, qu'ils attaquent

un sens le plus utile à connoître ; qu'ils ont leurs causes & leurs sièges plus cachés , & qu'ils paroissent plus difficiles à détruire.

702. On appelle *finesse de l'ouïe* une très-grande sensibilité de cet organe , qui fait qu'on peut à peine entendre les sons les plus doux , sans être attaqué de mal-aise , de douleur , de convulsion , de délire , ou de foiblesse. Cette affection vient de la trop grande tension , de la sécheresse , de la mobilité de l'organe de l'ouïe , du cerveau , des nerfs , des membranes : aussi survient-elle dans les maladies très-aiguës , inflammatoires , spasmodiques , douloureuses de ces parties ; dans les maux de dents , la phrénésie , la céphalalgie , &c. Elle accompagne aussi les délires sans fièvre , la manie , la mélancolie. Au surplus , les hystériques , les hypochondriaques , les femmes en couches , les personnes en convalescence après une maladie grave , qui sont attaquées d'insomnie , d'un tempérament irritable , sont , en général , plus sujettes à cette maladie (190.).

703. Le nombre & la diversité des causes qui affoiblissent l'ouïe , sont bien plus grands : leur siège ne varie pas moins. Il y a , en effet , plusieurs parties , & dans chacune plusieurs qualités qui , contribuant à l'état sain de ce sens , ne peuvent être viciées sans que l'organe en

fouffre. C'est donc ici principalement que la Physiologie doit servir de flambeau à la Pathologie, & montrer l'ordre qu'on doit observer en traitant cette matière.

704. Voici à-peu-près les principaux vices de cet organe très-composé, qui méritent d'être rapportés ici. Le défaut de l'oreille, le conduit auditif trop étroit, ou rempli, bouché par une matière étrangère; la concrétion de ses parois; la membrane du tympan relâchée, devenue calleuse, roide, offeuse, couverte d'ordures; épaissie par un *fungus*, rompue, rongée, ou manquant, de quelque manière que ce soit; la luxation, l'ankylose, la carie, le détachement, l'absence des osselets de l'ouïe; la cavité du tambour remplie de sérosité, de pituite, de sang, de pus, de matière ichoreuse, souillée par des ordures; l'embarras, la mauvaise conformation du vestibule, du limaçon, du labyrinthe; le relâchement, la sécheresse, l'induration, la dégénération, la destruction des membranes qui tapissent ces parties; le gonflement & l'obstruction des petits vaisseaux, causés par les humeurs amassées; la paralysie, le spasme des muscles situés dans l'intérieur; le resserrement, l'étroitesse, l'obstruction, la concrétion, l'érosion de la trompe d'Eustache. Chacun de ces vices en particulier, ou plusieurs joints ensemble, empê-

chant que les trémouffemens fonores foient reçus comme il faut , ramaffés , réfléchis , transmis , faffent leur impreffion , & excitent des vibrations harmoniques , peuvent affoiblir de différentes manières , & à des degrés différens , ou même détruire entièrement le fens de l'ouïe.

705. Il peut cependant arriver que l'organe n'ait aucun vice , & que les maux dont nous venons de parler foient caufés par les nerfs deftinés à ce fens , qui , dans tout leur trajet , depuis le cerveau jufqu'à cet organe , font prefés , détruits , languiffans , roides , infenfibles , ou , par le cerveau même , opprimé , relâché , épuifé par un vice général , apoplectique , épileptique , &c. ou rendu incapable de remplir fes fonctions , par quelque caufe que ce foit.

706. Or l'ufage des parties fait voir clairement que parmi ces vices (704, 705.) , les uns produifent l'ouïe dure , les autres , ou cette dernière maladie , ou la furdité même , fuivant la variété de leur intensité , de leur complication , de leur durée : d'autres enfin caufent la furdité , tôt ou tard à la vérité , mais toujours. Si la nature ou l'art ne remédient promptement à cette maladie , elle eft ordinairement bientôt fuivie de la perte de la parole , parce qu'on en perd l'habitude.

707. L'ouïe eft dépravée dans ceux dont les

oreilles éprouvent, sans qu'aucun son se fasse entendre, un tintement, un murmure, un frémissement, ou une répétition de sons en forme d'écho. Ce symptôme passager arrive fort souvent aux personnes saines : les plus légères causes peuvent y donner lieu. Lorsqu'il dure trop longtemps, soit qu'il soit seul, soit qu'il accompagne d'autres maladies, il est d'une plus grande importance, & présage différentes choses. Il naît, lorsque les vaisseaux qui se distribuent dans toutes les parties de l'oreille, entrent dans des oscillations extraordinaires, à cause de leur plénitude, de la pression extérieure qu'ils éprouvent, de l'obstruction, de l'inflammation, & excitent des tremoussemens semblables au son dans le conduit auditif, la membrane du tambour, sa cavité, ses parois & l'air interne, les osselets, les membranes, & les autres parties intérieures de l'organe. Aussi ce symptôme est-il souvent accompagné de pléthore, de maladies fiévreuses, aiguës, inflammatoires, qui sur-tout affectent la tête; de catarrhes, de suppression des évacuations ordinaires, de transport d'humeurs sur ces parties, ou les voisines, & principalement vers les supérieures. Aussi est-on menacé alors de délire, d'hémorragie par le nez, de parotides, &c. Les spasmes, les mouvemens convulsifs des muscles & des fibres motrices de ces parties

donnent lieu au même effet dans les hyftériques, les hypochondriaques, les épileptiques. C'est pourquoi ou le relâchement, ou la tension immodérée des parties de cet organe, qui fait qu'elles font trop aisément mises en mouvement, ou qu'étant mues, elles conservent trop longtemps leurs vibrations, contribuent-elles au même effet; aussi bien que les différens vices (704.) de la trompe d'Eustache, qui détruisent le juste équilibre de l'air renfermé dans la caisse du tambour. Il en est enfin de même des différentes espèces d'affections des nerfs de l'ouïe, depuis leur origine jusqu'à leur entière distribution, & des affections du cerveau lésé primitivement ou secondairement, à cause du rapport qu'il a avec les autres parties, par pression, irritation, commotion; en sorte que très-souvent c'est la véritable cause pour laquelle les maladies inflammatoires, soporeuses, catarrheuses, spasmodiques de la tête, & les vices de l'estomac, &c. sont accompagnées de ce symptôme.

708. Au reste, à peine trouvera-t-on un autre organe vicié, dont il soit plus difficile de connoître la nature du vice, ses causes, & les parties affectées, & de déterminer le traitement qui leur convient. Mais cela n'est pas étonnant, vu que nous connoissons si peu, même dans l'état sain, cet organe très-caché, & l'usage de chacune de ses parties.

Des

Des symptomes de la vue.

709. QUOIQUE l'œil, le plus composé des sens, soit sujet à plusieurs défauts, on peut cependant rapporter aussi à quatre espèces les symptomes qui appartiennent à sa fonction, & les comprendre, en conséquence, sous le nom de *vues augmentée, diminuée, détruite, dépravée*. On ne peut certainement les considérer ici sous un autre aspect. Aussi suivrons-nous cet ordre dans leur exposition.

710. On a la vue trop perçante, lorsqu'on a les yeux si sensibles, qu'ils fuyent la lumière, souffrent même avec peine la plus légère, en sorte qu'étant frappés par une lumière très-foible, ils voient, & étant frappés par une plus forte, ils sont éblouis; c'est ce qu'on appellera *crainte de la lumière*. Quelques-uns nomment *héméralopie*, la faculté de voir mieux la nuit que le jour. D'autres croient qu'on doit, au contraire, appeler cette faculté *nuctalopie*.

711. Il ne faut qu'appliquer à l'organe de la vue ce que nous avons dit plus haut (694, 698, 702.) sur la semblable lésion de l'ouïe & des autres sens, pour comprendre les causes de cette

affection vicieuse. Elle se rencontre , en conséquence , souvent dans les affections semblables , soit aiguës , soit chroniques (702.) des yeux , de la tête , des nerfs , & accompagne sur-tout régulièrement l'ophthalmie. Le défaut d'habitude de la lumière fait aussi contracter aux yeux sains cette délicatesse ; mais elle est sur-tout occasionnée par la foiblesse , ou un obstacle de la puissance qui fait que la pupille , lorsqu'elle est exposée à un trop grand jour , se resserre , en sorte que cette partie est toujours dilatée , attaquée de *mydriasis* , ou au moins n'est pas assez disposée à la constriction. Comme en effet l'œil se proportionne à la quantité de lumière qui a pénétré par le trou de la pupille , l'entrée trop large doit rendre insupportable une lumière trop forte : par où l'on voit évidemment pourquoi ce symptôme augmente si fort , lorsqu'il est accompagné d'une trop grande sensibilité , jointe à une grande perte des forces. L'espèce de vue du soir que produit la petite cataracte plus mince sur les bords , plus épaisse dans le milieu , établit une vue plutôt diminuée que trop vive , & n'a , en conséquence , aucun rapport à notre objet.

712. Les causes de la cécité étant fort nombreuses , & variant beaucoup par leur nature & leur siège , elles méritent une exposition particulière. Elles sont en effet placées , les unes dans

les parties situées devant le globe de l'œil, les autres dans le globe même, d'autres auprès, & de-là jusqu'au cerveau.

713. Les premières affectent non la faculté visuelle, ni l'organe, mais seulement les qualités, sans lesquelles la vue ne peut avoir lieu : ce ne sont donc que des obstacles externes, qui rendent la lumière inaccessible à l'œil ; & ils ne causent qu'une fausse cécité : tels sont les vices des paupières, une tumeur qui empêche l'écartement par le concours des humeurs, l'inflammation, l'érésipèle, l'œdème, l'emphyème, les orgelets, la protubérance des tégumens, une masse charnue qui a végété, des tumeurs enkistées, &c. une cohérence causée par l'interposition de la pituite, de la chassie, du pus, d'une sanie ulcérée, teigneuse, vénérienne ; une concrétion innée ou provenant d'une inflammation, d'une brûlure, d'une excoriation, d'une plaie, d'un ulcère, ce qu'on appelle *ankyloblepharon* (223.) ; le resserrement par les muscles orbitaires, affectés de spasmes ; la chute enfin de la paupière supérieure, causée par la paralysie ou la section transversale de son releveur propre. La caroncule lacrymale, & le petit croissant d'une nature plus lâche, qui est auprès, étant gonflés par des humeurs amassées, une inflammation, un abcès, ou se terminant en pannicule, en

pterygium par leur matière dégénérée & augmentée, s'étendent quelquefois tellement sur la cornée, qu'ils peuvent intercepter le passage de la lumière. De plus, les tumeurs des parties voisines, qui prédominent sur l'œil, produisent le même obstacle.

714. Les défauts du globe de l'œil, qui causent la cécité, sont en très-grand nombre, à raison de la multitude & de la diversité des parties dont cet organe est composé. Ces défauts sont la cornée obscurcie par des taches qui ont différens noms, différens sièges, différente couleur, épaisseur, étendue; qui viennent d'une inflammation, d'une brûlure, de pustules, d'un abcès, d'une excroissance de chairs, d'une cicatrice, de la coagulation des humeurs, & qui empêchent le passage de la lumière, le défaut de l'humeur aqueuse, l'opacité de cette même humeur mêlée avec du sang, du pus, de la sanie, ou dégénérée en un sédiment muqueux ou membraneux, en cataractes fausses des modernes; la clôture, la paralysie, l'agglutination, le resserrement de la pupille, provenant des différens vices de l'uvée, gonflée par des humeurs amassées, proéminente, flasque, ruinée, tombée (255.); les différentes espèces de suffusion du crySTALLIN devenu opaque, desséché, tombé en suppuration, dissout ou dans son corps ou dans

son chaton ; le gonflement de cette même partie accompagnée du *glaucoma*, & privant du sentiment & du mouvement les parties voisines comprimées, les vices semblables de l'humeur vitrée, précédés ou suivis de l'affection du crySTALLIN, la rétine enfin comprimée, calleuse, embarrassée, languissante, paralysée, ou insensible par quelque maladie que ce soit, particulière à elle ou à d'autres parties : tels sont les différens vices des parties du globe de l'œil, qui dérangent la vue. Quiconque comprend bien la Physiologie de l'organe de la vue, voit aisément que chacun de ces vices ou défauts, pris séparément, ou plusieurs compliqués ensemble, peuvent produire, de différentes manières, & sous différens phénomènes, plusieurs espèces de cécité, des cataractes, des glaucomes, l'*amaurosis*.

715. Les vices de la troisième espèce (712.) de cécité sont tous ceux qui affectent le nerf optique, de la même manière que nous venons de le dire à l'égard de la rétine (714.), & qui rendent ce nerf inhabile à ses fonctions : les mêmes effets résultent des différentes espèces de lésions du cerveau, soit générales, apoplectiques, épileptiques, cataleptiques, &c. soit particulières, qui détruisent principalement la faculté visuelle, en interceptant la liberté du commerce entre le cerveau & les sens externes ; d'où il suit

que , sans que l'organe de la vue soit attaqué de quelque vice remarquable , la cécité a cependant lieu , lorsqu'il arrive dans ces parties compression , destruction , inondation , érosion , exténuation , renversement , corruption , constriction après une plaie , une fracture , une contusion , une obstruction , un amas , un épanchement d'humeurs corrompues , après différentes tumeurs , un abcès , le défaut du fluide vital , la langueur des forces , le spasme. Cette affection est appelée *amaurosis* , lorsque provenant d'une cause fixe , elle est permanente ; & *vertige* , offuscation de la vue , lorsqu'elle cesse tout d'un coup d'elle-même , après avoir duré quelque temps.

716. Comme l'affoiblissement de la vue ne diffère que d'un degré de la cécité , dégénérant même très-souvent , tôt ou tard , en cécité , il naît aussi des mêmes causes , & a de même différens degrés , suivant la qualité de la vue , qui est différente dans chaque personne saine. Il est donc aisé de comprendre cette maladie par ce qui a été dit plus haut (712 à 716.)

717. On appelle *dépravation de la vue* , lorsqu'on voit des représentations de choses qui paroissent être devant les yeux , & qui cependant n'existent pas , ou lorsqu'on les voit autrement qu'elles ne sont en effet , ou telles qu'elles sont à la

vérité, mais non à une juste distance, ou de travers : aussi ce vice qui est fort multiplié, qui vient de causes très-différentes, & qui est le symptôme de plusieurs maladies, établit-il un dérangement ou dans la vision même, ou dans la manière de voir.

718. Si des causes internes produisent dans la rétine des vibrations semblables à celles que reçoit la lumière réfléchie par des objets externes, il faut, suivant les loix fixes des sensations, qu'il naisse des idées semblables, que l'on doit rapporter aux objets externes, comme si elles en tiroient leur origine : de-là la première espèce de vue fausse appelée *imagination*, dans laquelle on voit, les paupières étant même rapprochées, des flocons, des étincelles, des clartés, différentes images. Ce symptôme est ordinairement produit par l'agitation que communiquent à la substance même de la rétine ses petits vaisseaux ou ceux des parties voisines, engorgées d'humeurs, & entrant dans des oscillations extraordinaires : il est, en conséquence, fréquent dans la contusion, l'inflammation des yeux, aussi bien que dans la pléthore, & les maladies aiguës, fiévreuses, inflammatoires, catarrheuses, spasmodiques, qui affectent la tête par une trop grande affluence d'humeurs : il est souvent l'avant-coureur d'une folie ou d'une hémorrhagie qui

n'est pas éloignée. Il accompagne aussi la crainte de la lumière (710.), lorsque l'œil, trop susceptible, est ébloui par une lumière trop forte; d'autres fois encore naissant des vices mentionnés plus haut (707.), il a son siège près l'œil, dans le nerf optique, ou même dans le cerveau.

719. Quelques points de la rétine, devenus insensibles par une obstruction, une échymose, une dureté, une compression, un relâchement; de petites parties opaques, répandues dans les humeurs aqueuse, vitrée, & dans le crysallin, la cornée couverte de taches, effacent ou obscurcissent l'image de l'objet par des points, des cannelures, des flocons, des petits nuages, des barres noirâtres, & sont ou stables, ou flottans, l'œil étant immobile, suivant le différent siège du vice: c'est-là ce qui constitue la seconde espèce de vue fautive. De petites bulles d'air, ou de petites gouttes ou traces huileuses, transparentes, flottant séparément dans l'humeur aqueuse, peuvent aussi, par une réfraction inégale des rayons, varier l'image sous des marques étrangères, & des traits mobiles, quoique non opaques. Les yeux mouillés, ou les tarses gonflés des paupières, peuvent aussi brouiller la vue, la lumière étant réfléchie sur la pupille, en donnant à l'image des objets une radiation étrangère.

720. D'autres fois on voit certains objets avec une couleur qu'ils n'ont pas, lorsqu'une couleur étrangère corrompt la cornée ou les humeurs de l'œil, sans que la transparence soit viciée. Ce vice vient aussi quelquefois d'une violente affection du système nerveux.

721. On peut encore mettre de ce nombre le vertige par lequel on voit tourner en rond, chanceler, trembler, changer de face des objets qui sont cependant fixes, en sorte que le malade lui-même, ne pouvant se tenir debout, roule sur ses jambes, ou tombe par terre : lorsqu'en même temps la vue est obscurcie, on l'appelle *vertige ténébreux*. Les causes sont tout ce qui peut, par compression, secousse, agitation, affoiblissement, jeter le trouble dans les mouvemens réguliers des fibres du cerveau, du nerf optique, de la rétine, ces causes agissant sur ces parties, soit immédiatement, soit relativement. Elles sont de plusieurs espèces, comme les coups à la tête ou aux yeux, les contusions, les fractures, les tumeurs internes, les maladies inflammatoires, suppuratoires, érysipélateuses, fiévreuses, spasmodiques, catarrheuses, soporeuses, douloureuses, la pléthore, les différentes espèces de cacochymie, la raréfaction, le cours précipité, l'amas des humeurs dans le cerveau, dans lequel elles sont épanchées & stagnantes; la rétention

de celles qui doivent être chassées au dehors ; la métastase des différentes matières morbifiques, les trop grandes évacuations, la dissipation des forces par la diète, les veilles, les inquiétudes, les études outrées, les maladies violentes ; les affections de l'estomac, des intestins, des vaisseaux & des viscères hypochondriaques, de la matrice ; les irritations de certaines parties qui s'étendent jusqu'aux supérieures, &c. ; aussi le vertige a-t-il coutume de précéder, d'accompagner ou de suivre plusieurs maladies ; mais la vue des objets qui tournent, ou qui sont mus avec vitesse devant les yeux, l'agitation en rond de la tête ou du corps entier, & la frayeur avec laquelle on regarde un précipice, donnant lieu au vertige, à l'égard de ceux qui n'y sont pas accoutumés, il est à croire que les causes internes agissent aussi de la même manière.

722. L'erreur, qui multiplie, divise, mutilé, ou change autrement les images des objets, vient de plusieurs vices des différentes parties de l'œil, qui corrompent la situation, le mouvement, la figure, la substance. Cette espèce d'erreur très-étonnante est souvent produite par les affections, sur-tout spasmodiques, paralytiques des muscles des yeux, de la rétine, des nerfs optiques, du cerveau.

723. La faculté par laquelle nous conformons

notre vue aux différentes distances des objets , peut être viciée de plusieurs manières dans le *myops* , le *presbyte* & l'*uperpresbyte*.

724. L'œil *myops* , qui ne peut voir des objets trop éloignés , les exige aussi trop proches pour voir distinctement. Il pêche donc par l'excès de cette faculté au moyen de laquelle nous ramassons , par la réflexion , la lumière reçue : il arrive ainsi que les rayons presque parallèles , qui viennent de loin , se réunissent trop promptement dans l'œil , en formant des foyers , d'où étant de nouveau dispersés , ils tombent enfin sur la rétine. Les causes de ce vice sont l'œil trop alongé , la cornée trop convexe , le crySTALLIN trop voûté , trop écarté de la rétine , & la trop grande ténacité des milieux que parcourent intérieurement les rayons. Il vaut mieux rapporter à la vue foible (716.) la fausse vue courte , que cause la pupille trop étroite , la transparence trop légère de la cornée & des humeurs , la sensibilité trop foible de l'iris & de la rétine.

725. Le *presbyte* , vice opposé au premier (724.) , fréquent dans les vieillards , vient aussi des causes opposées , auxquelles on peut ajouter le défaut du crySTALLIN.

726. Lorsque l'*uperpresbyte* , qui suppose le crySTALLIN si proche de la rétine , que les rayons des objets placés à une distance quelconque

forment leurs foyers derrière la rétine, &, en conséquence, ne sont vus ni trop près ni trop éloignés; lors, dis-je, que cette affection a lieu, on doit l'appeller *un degré très-considérable de la vue de vieillard* (725.), & la mettre au nombre des espèces de vue diminuée (716.).

727. Les maux spasmodiques, paralytiques des nerfs rendent quelquefois la vue tellement fixe, qu'on ne peut supporter la plus petite augmentation d'une distance convenable, sans que l'objet disparoisse entièrement. Cette espèce de dépravation est très-rare, & particulière.

728. L'adhésion de l'œil avec des parties voisines, sa pression par des tumeurs, sa situation contre nature, le spasme, la paralysie, l'écartement forcé de ses muscles, ou d'autres obstacles, peuvent changer, de différentes manières, le mouvement & la direction de la vue. De-là la vue louche, latérale, élevée, abaissée; le regard féroce, de travers, & d'autres maux semblables.

729. Le plus remarquable de tous est le strabisme. Ceux qui en sont atteints, voient, leurs yeux étant contournés & mus inégalement. La contorsion différente en dedans, en dehors, en haut, en bas, d'un seul œil, ou des deux, établit des variétés à cet égard. On attribue les différens sièges & les causes de ce défaut à la

puissance visuelle, qui n'est pas assez égale dans les deux yeux, étant beaucoup plus foible, ou même manquant dans l'un; aux muscles attaqués de spasme, de paralysie, de plaie, de contusion, d'ulcère, de pression, de contraction, d'adhésion, enforte qu'ils ne peuvent diriger également les deux yeux; à l'habitude que l'on prend de regarder les objets obliquement, ou d'un seul œil, à la cornée mal conformée, & en partie opaque; à la situation oblique du cristallin; à l'action inégale des procès ciliaires, & enfin à l'harmonie discordante des rétines.

Des lésions des sens internes.

730. **L**ES sens externes fournissent, à la vérité, une matière sur laquelle s'exerce la vertu sensitive; mais ce que cette fonction a de mieux, est due aux sens appelés *internes*. Quoique l'ame paroisse s'attribuer la principale partie de leur action, on ne peut cependant nier que les organes du corps n'y contribuent, de leur part, en quelque chose, & que c'est en partie à leur diversité qu'il faut attribuer, dans cette espèce de sens, l'usage différent qu'on remarque même dans les personnes saines. Il est donc aisé de

conclure que les sens internes sont aussi susceptibles de dérangemens que les sens externes ; dérangemens qui , provenant de ce que le corps est vicié , doivent être censés du ressort de la médecine (36.).

731. Mais , quoique ce qui vient d'être dit soit assez certain , le lieu où s'exécutent ces opérations de l'ame est très-caché ; & on ne peut déterminer , même par une conjecture probable , le nombre , la situation , la conformation , les forces , la manière d'agir , &c. des organes dont elle est douée : aussi est-il impossible , dans une si grande ignorance de l'état sain , de rien statuer de distinct sur la nature & les sièges des maladies de ces organes. Il faut donc s'en tenir à la doctrine générale , jusqu'à ce que la Physiologie ait dissipé les ténèbres qui couvrent cette matière.

Du délire.

732. **O**N dit qu'une personne est dans le délire ; lorsque , veillant , & ressemblant cependant à une personne qui rêve , elle rapporte à des choses extérieures des idées qui lui viennent de causes internes , & apperçoit , en conséquence ,

ou croit voir des choses présentes qui sont absentes; lorsqu'elle arrange dans un sens tout opposé, ou sépare des idées quelconques, portant un jugement qui n'a pas le sens commun, & lorsque, contre toute raison, par la force de la maladie, elle prend des mœurs contraires aux siennes propres, & est en proie aux passions de l'ame les plus fortes & les plus déréglées.

733. Le délire suppose donc, dans celui qui veille, le jugement troublé par le vice des organes : car, quand même l'exercice des autres sensations seroit vicié, à peine ce changement peut-il passer pour délire, à moins que le jugement ne soit aussi dérangé.

734. Par où on comprend les différentes espèces & les différens degrés de ce symptome, suivant qu'il est général ou particulier, fixe ou vague, continuel ou interrompu, doux ou cruel, commençant ou parfait.

735. Mais l'extrême obscurité (731.) du sujet que nous traitons, fait qu'il est très-difficile d'assigner ou les parties affectées, ou les différentes formes de lésions, sous lesquelles se montre chaque espèce de délire. Il paroît qu'on peut, au moins par la comparaison de ce qui se passe dans l'état sain, assurer que ces mouvemens des organes sensibles sont enfin, de quelque manière que cela arrive, égaux, réguliers, &

agissent sous la conduite de l'ame , d'où dépend la naissance réglée des idées , leur séparation convenable , leur combinaison , leur succession , & leur attention réfléchie ; qualités sans lesquelles il ne peut y avoir de jugement sain.

736. Soit donc que les idées excitées par des causes internes , soient si vives , qu'elles paroissent être venues du dehors , & qu'elles occupent & fixent l'ame , sans lui permettre de s'attacher à d'autres , soit qu'aux idées régulières il s'en joigne d'autres irrégulières , soit enfin que quelques-unes des idées analogues , ou intermédiaires , supprimées , manquent , & ne puissent être créées , quelque chose qui arrive , il est manifeste qu'il n'est pas alors possible que le jugement d'abord , & ensuite la volonté , ne soient lésés , & qu'il ne naisse des mouvemens , tant de l'ame que du corps , analogues à l'erreur qu'ils ont contractée , une erreur en attirant une autre.

737. Le grand nombre des causes que l'expérience a appris être capables de produire cette espèce de trouble , se réduit à-peu-près à celles-ci.

1^o. Celles qui ruinent la vertu sensitive en affoiblissant la continuité de la moëlle alongée , & du genre nerveux : telles sont les trop grandes évacuations , les maladies graves , de longue durée , hystériques , hypochondriaques , apoplectiques , cataleptiques , épileptiques ; les
exercices

exercices immodérés de l'esprit (522.), les violens mouvemens de l'ame, & de longue durée (532.); les veilles (550 à 552.), & les matières aqueuses (287.), muqueuses (283.), qui, étant amassées, & inondant les fibres du cerveau, les rendent flasques, & sans action (160, 1, 2.).

2°. Celles qui, la circulation étant plus vive (409.) & dirigée vers les parties supérieures (411.), donnent lieu à l'accumulation du sang dans les vaisseaux du cerveau, &, en conséquence, agacent considérablement la moëlle qui est très-proche, par la distension, la pulsation, le frottement, la chaleur, les erreurs de lieu qu'elles occasionnent.

3°. Celles qui, par la sécheresse, la roideur, l'engorgement lent, de durée, qu'elles causent, rendent moins mobiles & plus fixes les fibres sensitives, qui tiennent trop à l'état qu'elles ont une fois acquis : c'est à quoi contribue beaucoup la nature atrabilaire des humeurs provenant de maladie, ou d'un vice quelconque dans les choses naturelles (284, 320, 355.)

4°. Celles qui, par l'irritation qu'elles produisent, excitent des mouvemens irréguliers, excessifs, déréglés, dans le cerveau, en agissant, soit immédiatement sur lui-même, soit médiatement, leur action s'étendant jusqu'à lui, par le moyen du rapport mutuel des parties. Celles

sur-tout qui, ayant leur siège dans les entrailles, les affectent en les irritant, les enflammant. Ce à quoi contribue sur-tout une matière impure quelconque, principalement bilieuse, putride, ou même l'inflammation des entrailles. De-là, par la bile, la phrénésie, d'autres délires très-cruels, la paraphrénésie, suite de l'inflammation bilieuse des entrailles, &c.

A l'égard des causes irritantes, qui peuvent troubler la vertu sensitive, elles sont les mêmes que celles qui troublent la force vitale; & leur nombre & leur diversité sont presque aussi grands: aussi les comprend-on par ce qui a été dit plus haut (171 & suiv.).

5°. Enfin les différentes espèces d'obstacles qui, violentant les parties du cerveau, détruisant leur situation, leur union, leur structure, obstruant les canaux, les comprimant, les ébranlant, les déchirant, troublant la circulation des humeurs, s'opposent aux mouvemens réguliers des filets nerveux. Ces obstacles viennent d'une conformation vicieuse de naissance, d'une commotion, d'une contusion, d'une fracture, d'une plaie, d'un abcès, d'une échymose, d'une hydrocéphale, & autres maux semblables qui attaquent la tête.

738. Les semences ont aussi ici lieu, en ce qu'elles rendent l'un plutôt que l'autre plus sujet,

tant au délire qu'à ses différentes espèces. Les tempéramens (614.) & sur-tout le mélancolique ou le bilieux, & l'irritabilité (190, 616.) peuvent certainement beaucoup dans ce cas. Il en est de même de ces vices particuliers qui se perpétuent de père en fils ; de ces maladies héréditaires, qu'il est bien difficile d'expliquer entièrement par les premières causes.

739. Les idées fantasques, que le jugement corrige, ne sont que des degrés légers de démence, & ont les mêmes causes. On peut mettre dans le même rang, avec les commotions invincibles de l'ame (732.), la volonté opiniâtre & inflexible, qui vient quelquefois de la force de la maladie.

740. La mémoire infidelle, confuse, perdue, la puérilité, la fatuité, les aliénations d'esprit ; l'insensibilité, lorsque le sentiment manque ; l'impatience, laquelle détruit toutes les affections de l'ame, à cause du vice des organes, & tous les autres maux de cette espèce, dérangent, chacun suivant leur manière, le système nerveux ; mais l'espèce de lésion qu'ils causent ne passe pas les connoissances que peuvent donner les occasions des maladies, les accidens primitifs, présents ou consécutifs. Il faut sur-tout faire attention à l'âge, au tempérament, à l'engourdissement de la force vitale (196.), aux vices organiques

(737, 5.) , au relâchement , à la roideur des solides , à l'obstruction , l'affaiffement , la concrétion des vaisseaux ; à l'épaiffissement des humeurs , l'inertie aqueuse , la disette , l'abondance , la diminution du mouvement ; à la paralysie & aux spasmes des nerfs , & aux maladies générales ou particulières , qui en naissent.

Des symptomes de la faculté motrice.

741. IL n'y a aucune fonction corporelle qui ne puisse être rapportée au mouvement : aussi la variété des mouvemens qui s'exécutent dans l'état de santé est-elle infinie , à raison de la multitude & de la diversité de ces fonctions. La machine animale a de plus son système moteur répandu dans toutes les parties , pourvu de ses fibres , tant particulières que rassemblées en muscles , & qui , comme les organes du mouvement , sont animées par la vertu motrice. Il y a , en conséquence , deux sortes de mouvemens ; les uns spontanés , ou qui s'exécutent d'eux-mêmes ; & les autres , que notre volonté dirige. Quoique ces mouvemens soient astreints à des loix variables , & qu'ils paroissent , en conséquence , différencier beaucoup entre eux , il est cependant vraisemblable que le même principe doit être re-

connu dans l'une & l'autre espèce de mouvemens, & que les mêmes organes exécutent les uns & les autres. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils sont sujets aux mêmes maladies. Nous exposerons donc les symptomes des uns & des autres, en les traitant ensemble.

Du spasme.

742. **L**ES spasmes sont plus fréquens dans les maladies que les douleurs; & il n'est pas rare qu'ils constituent toute la maladie, ou au moins sa principale partie; & de même qu'ils dérivent de leurs causes, ils deviennent à leur tour les causes de plusieurs symptomes. C'est pourquoi, quoique quelques auteurs étendent peut-être les forces de ces accidens au-delà de ce qu'il convient, il faut cependant avouer qu'il seroit difficile de trouver une affection du corps vivant, qui ait des occasions plus fréquentes de paroître, ou dont le siège soit plus universel, ou qui ait plus de pouvoir pour troubler de toute manière les fonctions.

743. On appelle *spasme* une action violente, forcée, irrégulière des fibres motrices. Toutes les parties, tant en général qu'en particulier, du système moteur, par-tout où il s'étend (741.) sont donc sujettes à cette maladie. Mais

la même force motrice qui, dans la santé, met en mouvement les fibres & les muscles, produit dans le spasme l'action qui n'a de contre nature que d'être trop forte, & de ne pas s'exécuter suivant les règles de l'économie animale.

744. La force motrice des fibres paroissant donc devoir être attribuée au principe vital (170, 209, 5.), il est évident que dans le détail des causes des spasmes, il faut faire attention principalement aux irritations (171.), qui sont certainement très-multipliées. Telles sont les âcretés mécaniques, chymiques, connues & inconnues; les puissances dolorifiques (623.), les réplétions & les évacuations immodérées, les troubles dans la circulation, les affections générales & particulières du système nerveux; les différentes irritations des muscles, des tendons, des membranes. Mais rien n'a plus de pouvoir dans ce cas que le rapport réciproque des forces sensitives & motrices (179, 525, 537.); rapport qui fait que toute sensation immodérée, la douleur (675.), l'inquiétude (682.), & même les passions de l'ame (532.), sont très-souvent suivies de spasmes, comme si la nature vouloit, par leur moyen, détourner ou repousser le mal, dont le sentiment nous avertit (675, 691.).

745. Mais comme la force vitale n'est pas au même degré (175, 176.) dans tous les sujets,

ni dans chaque partie d'un sujet, de-là naît la disposition plus ou moins grande aux spasmes, suivant la différence de ce degré. C'est pourquoi ceux qui sont attaqués du vice de l'irritabilité (190.), nourrissent en eux une semence très-puissante de ce symptome (195.).

746. On comprend par ce qui a été dit (195, 209.), le nombre considérable d'effets qui résultent des spasmes. Ils ne sont pourtant pas si constamment nuisibles, qu'on ne doive avec raison les mettre au nombre des secours les plus salutaires qu'emploie la nature pour détourner & guérir les maladies (297, 640, 641, 744.).

747. Il est aussi évident que les spasmes ont plusieurs différences, suivant qu'ils sont ou universels, ou particuliers, idiopathiques ou sympathiques, subits ou lents, suivant qu'ils resserrent ou enflent les parties : on les appelle alors *venteux*, &c.

748. Ceux qui distinguent le spasme de la convulsion, appellent le premier *une contraction continuelle des muscles*, & la convulsion *une contraction alternative des muscles* ; d'autres aiment mieux l'appeller *mouvement convulsif*. Peu importe, au surplus, qu'on emploie un seul nom ou plusieurs : ce qu'il y a de certain, c'est que l'une & l'autre affections se rapportent au même genre, occupent les mêmes parties, & sont connues

par les mêmes causes & les mêmes différences ; souvent même l'une se change en l'autre ; d'où on comprend la distinction des modernes entre les *maladies toniques & épileptiques*.

749. On peut encore rapporter en quelque façon ici l'agitation inquiète des membres ; car, quoiqu'elle ne soit pas entièrement involontaire, on ne peut cependant pas ordinairement, lorsqu'elle vient de maladie, la suspendre quand on veut. Elle est presque toujours causée par l'inquiétude, la douleur, le prurit, la chaleur, le délire.

750. La frayeur, les cheveux hérissés, même à un très-grand degré, le frisson, montrent plus clairement la nature de l'ébranlement spasmodique. Ces accidens surviennent aux fièvres, à la suppuration, au sphacèle, aux affections graves des nerfs, aux évacuations subites, immodérées, ou à leur suppression déplacée ; aux violens efforts que l'on fait pour chasser les matières nuisibles, sur-tout lorsque la nature est inquiétée par une matière crue, âcre, corrompue, hétérogène, virulente, adhérente intérieurement. Mais comme ces accidens arrivent également, lorsque l'esprit est agité d'idées délagréables, & lorsque le corps échauffé éprouve un froid subit ; comme de plus ils sont accompagnés d'un sentiment de fraîcheur entre cuir & chair, comme on dit, & extérieurement

de pâleur, il est croyable qu'il y a des spasmes cutanés, qui, les vaisseaux étant resserrés, les humeurs repoussées intérieurement, rendent inégales la circulation & la chaleur naturelle.

751. Il y a encore des circonstances où les muscles, quoique très-bien mis en mouvement par la volonté, faisant ensuite des efforts qu'on ne peut réprimer, accélèrent avec une agilité involontaire leurs mouvemens, & préviennent l'ame malgré elle. C'est un accident très-commun aux muscles de la langue, mais qui cependant n'est pas borné à eux seuls; car j'ai vu un homme qui pouvoit courir & non marcher. Cette volubilité a quelque chose de spasmodique, & appartient, en conséquence, à la matière que nous traitons. A-t-elle également lieu dans les mouvemens spontanés? On seroit porté à croire que le mouvement péristaltique des intestins est spasmodique, vu que les alimens, ayant passé très-promptement par toutes les circonvolutions de ces tuyaux, sont chassés avec force par l'anús.

De la paralysie.

752. LA paralysie est l'extinction de la faculté motrice, &, en conséquence, l'inertie flasque des fibres motrices, d'où s'ensuit l'immobilité

des parties qu'elles doivent mettre en mouvement. Cette maladie opposée au spasme (743.), mais ayant une aussi grande étendue, attaque tous les organes du mouvement (741.), les muscles, les fibres qui agissent, soit d'elles-mêmes, soit suivant notre volonté. On l'appelle *parfaite*, lorsqu'elle est accompagnée de perte de sentiment; *imparfaite*, lorsque le sentiment n'est pas perdu; *atonie*, lorsqu'elle affoiblit les fibres des viscères & des vaisseaux.

753. Elle est occasionnée par plusieurs causes vicieuses; 1°. par le vice du cerveau, du cervelet, de la moëlle alongée & de l'épinière, & des nerfs qui en sortent dans leurs troncs, leurs ganglions, ~~qui~~ leurs rameaux; ce qui fait que la force nerveuse est engourdie, manque, ou est interceptée, le commerce de ces parties avec les fibres motrices étant détruit; 2°. par le vice de la circulation, lequel diminue, arrête l'influence des humeurs vitales sur les organes du mouvement; 3°. enfin par un vice particulier des fibres musculaires, causé par le tiraillement, la pression, un trop long repos, une action trop forte, le relâchement, le desséchement, le dérangement de leur tissu; ce qui détruit leur aptitude pour le mouvement. Chacun de ces vices ou réunis plusieurs ensemble, ou séparés, doit, en détruisant, soit la faculté motrice elle-même (741.), soit au

moins les qualités sans lesquelles elle ne peut être excitée à des mouvemens convenables ; doit, dis-je, nécessairement produire, de l'une ou l'autre manière, la paralysie.

754. C'est pourquoi il n'est pas difficile de distinguer cette impuissance du mouvement des autres espèces d'immobilité morbifique. Il est aussi évident que son siège varie beaucoup, & qu'à raison de cette diversité, on divise la paralysie en *universelle* & *particulière*, en *idiopathique* & *sympathique*. On voit aussi clairement la cause des maux sans nombre, qui dérivent, dans toutes les espèces de fonctions, du défaut de mouvement.

755. La paralysie la plus légère est une foiblesse de la faculté motrice, de laquelle il résulte que les mouvemens musculaires ne peuvent se faire qu'avec peine & langueur. Quoiqu'on rapporte cette espèce d'affection principalement aux mouvemens animaux, elle n'attaque pourtant pas moins les mouvemens vitaux & naturels, & vient des mêmes causes ; présente les mêmes différences que la paralysie (753, 754.). Il faut sur-tout faire attention dans ce cas à la disette, à la trop grande abondance des humeurs, à leur nature viciée, à la langueur de la circulation, à l'oppression, l'épuisement de la force nerveuse, au peu de force des solides.

756. On connoît par-là la lassitude spontanée qui annonce si souvent des maladies, & ses espèces en *tensive*, *ulcérée*, *inflammatoire*, dont les anciens font mention.

757. Le tremblement, qui arrive lorsqu'on veut mouvoir un membre, appartient à la foiblesse de la faculté motrice (755.); mais il faut mettre au nombre des affections spasmodiques (743.) la palpitation qu'éprouvent les parties, même dans le repos.

Des affections du sommeil.

758. LA veille, considérée comme symptôme de maladie, est aussi nuisible aux malades que la veille continuelle & volontaire l'est aux personnes saines (550 à 552.). Elle a lieu toutes les fois que par des troubles intérieurs, la machine animale est si agitée, que les organes des sens & des mouvemens volontaires ne peuvent être relâchés, ni la force nerveuse être oisive, ni, en conséquence, l'ame se soustraire au commerce mutuel qu'elle a avec le corps. Les causes des veilles sont donc la douleur (670.), le prurit (679.), l'inquiétude (682.), le délire (732.), la fièvre, l'inflammation, la

suppuration, la circulation trop vive, le trop grand abord des humeurs vers les parties supérieures, la chaleur trop forte; & de-là les maladies qui renferment quelques-unes de ces affections, sur-tout lorsque l'irritabilité (191.) s'y joindra.

759. Il se rencontre dans les maladies plusieurs espèces de sommeil immodéré, qui diffèrent entre elles par la durée, le degré, la société d'autres symptômes, & même par leurs noms. On peut, en général, réduire leurs causes, 1°. à la langueur des forces sensitives & motrices, à quoi contribuent la lassitude de l'ame & du corps, provenant de quelque cause que ce soit, les évacuations extraordinaires, la foiblesse des solides (157.), leur engourdissement (196.), la lenteur de la circulation (410.), les humeurs évaporées, languissantes par l'abondance d'eau (287.), de gluten (283, 373.), de sédiment (284.), de graisse (394.), le froid vif (27, 5.), l'usage des narcotiques, &c.; 2°. aux mêmes forces opprimées, & incapables, en conséquence, d'action, à cause des différentes espèces de pléthore (387 à 392.), de l'embonpoint (394.), du trop grand abord du sang vers la tête (411.), de son retour trop lent, de l'engorgement, de l'inflammation des vaisseaux du cerveau, des érépèles; des évacuations sup-

primées, des métastases de la matière morbifique vers les parties supérieures. Ne pourroit-on pas encore ajouter l'affoupissement causé par les esprits qui ont fermenté (467.), & par l'usage des narcotiques ? 3°. aux accidens qui arrêtent le commerce réciproque de la machine animale avec les organes des sens & des mouvemens volontaires. Ces accidens sont sans nombre, & nuisent en comprimant, ébranlant, inondant, détruisant le cerveau : tels sont un coup violent reçu à la tête, la dépression du crâne, la fracture, l'exostose, l'abcès, les différentes tumeurs qui ont pris naissance dans l'intérieur, & qui pèsent sur le cerveau, les humeurs épanchées, stagnantes, l'hydrocéphale, & même les causes que nous venons de détailler au numéro 2, & qui agissent en opprimant les forces. 4°. Quelquefois aussi l'ame ennuyée du commerce réciproque, supprime peut-être les mouvemens du corps qu'elle anime ; & étant, pour ainsi dire, concentrée en elle-même, les organes animaux étant relâchés, elle reste d'elle-même oisive. On peut presque dire que c'est de-là que viennent les sommeils endémiques, qui sont le plus souvent la suite d'un chagrin de longue durée.

760. Suivant donc que ces causes agissent dans l'homme, séparément ou plusieurs ensemble, & suivant leur degré différent, elles produisent

l'affoupissement seulement, ou des sommeils légers ou plus profonds, pourvu que dans leur action elles ne passent pas les bornes du système animal, & qu'en conséquence, elles n'oppriment pas en même temps la vie.

761. On conçoit par-là le sommeil profond joint avec les veilles, c'est à-dire une espèce de combat alternatif de sommeil & de veilles, qui ne permet ni de bien dormir ni de bien veiller. Dans cet état, les causes du sommeil (759.) sont, à la vérité, pressantes; mais elles ne peuvent agir avec un entier effet, les causes de la veille (758.) succédant aussi-tôt. Cette affection a donc lieu dans les maladies, lorsque la douleur, l'inquiétude, le délire, les songes effrayans, ou toute agitation trop forte du système nerveux, surviennent à une envie de dormir insurmontable.

762. Il n'y a pas beaucoup de différence dans le mélange de sommeil & de veilles, qui produit les songes, les frayeurs, lorsqu'on dort, les actions des somnambules. Tout cela arrive en effet, lorsque les causes des veilles (758.), qui naissent dans ceux qui dorment, sans détruire entièrement l'état de sommeil, le troublent cependant plus ou moins; en sorte que quelque partie organique des sens internes est agitée, & son agitation se communique quelquefois aux

mouvemens volontaires. Aussi, si l'on considère la mécanique suivant laquelle les idées ont coutume de naître, d'être excitées, & jointes les unes avec les autres dans ceux qui veillent, il n'est pas difficile de deviner combien d'occasions différentes de rêver peuvent avoir lieu dans les malades, vu qu'elles sont si fréquentes dans ceux qui se portent bien. Bien plus, il est aisé de concevoir le nombre, la variété, & la confusion infinie de songes possibles, quoiqu'on ne puisse déterminer, même par conjecture, la nature particulière, & le siège propre du changement corporel, qui répond à chacun d'eux.

Des symptomes des mouvemens vitaux.

763. LA circulation des humeurs, la principale fonction de l'économie animale, est comme le centre commun vers lequel tendent & vont se rendre les mouvemens vitaux : aussi les vices qui arrivent à ces mouvemens, se manifestent-ils principalement par leurs effets dans la circulation, & dans les premiers organes destinés à cette fonction. On peut, en conséquence, les rapporter aux actions lésées du cœur, des artères, & des poumons.

Des symptomes de la respiration.

764. QUOIQUE la respiration obéisse en partie à l'ame, pour qu'elle puisse remplir les différentes fonctions qui sont dirigées par la volonté, on a cependant raison de la mettre au nombre des actions vitales, vu qu'elle est spontanée, & absolument nécessaire pour la conservation de la vie. Il est donc convenable d'exposer ici ses principaux vices, comme étant très-fréquens & très-utiles à connoître, à cause de la supériorité des signes qu'ils fournissent dans les maladies.

765. Les accidens, qui arrêtent la respiration, sont, à raison de la multitude des qualités requises pour que cette fonction soit libre, très-nombreux, & different beaucoup par leur nature & le lieu qu'ils occupent. Ces accidens sont l'air qui pèche par la chaleur (424, 9.), le froid (427, 5, 8.), l'humidité (430, 4, 5.) la pesanteur (434.), la légéreté (435, 437.), l'air qui est stagnant (438, 439.), & corrompu (440, 442, 496, 497.); les différentes maladies de retrécissement (209.) des narines, de la bouche, du pharynx, du larynx, de la trachée-artère, des bronches, des parties par où l'air

nom de *catarrhe suffocant*. Tantôt elle est accompagnée de la langueur de la circulation vitale, & survient, en conséquence, aux grandes défaillances, comme symptôme de symptôme. Tantôt elle naît primitivement de ses causes, & met en même temps fin à la vie, la circulation étant arrêtée par l'interception du passage du sang dans les poumons. C'est à quoi contribuent sur-tout les grandes défautsités de l'air, les plus grands maux des nerfs, tels que la paralysie, les spasmes dans les organes de la respiration, l'engorgement subit des poumons par le sang, du pus, un catarrhe.

(768. La toux qui est un symptôme de la respiration dépravée, est une expiration violente, convulsive, successive, sonore. Elle suppose donc des mouvemens convulsifs dans les muscles expirateurs, & une espèce de contraction dans la glotte; ce qui fait que l'air du poumon est exprimé du larynx avec violence & avec bruit, & que l'inspiration entière n'a pas lieu. C'est avec raison qu'on regarde comme salutaire le mouvement (640.) par lequel la nature tâche de faire sortir, par une forte expectoration, ce qui, par son volume ou son âcreté, met obstacle au système aérien des poumons. Ce mouvement peut, en conséquence, être aussi excité par la volonté.

24th
100th
30

100
40th

200

769. La toux fera donc occasionnée par tout ce qui, au moyen d'une action mécanique, physique, chymique, peut incommoder le poumon, les bronches, la trachée-artère, le larynx, comme un air vicié, des alimens nuisibles par la chaleur, le froid, l'âcreté, la grossièreté; des corps étrangers engagés dans le larynx (604.), l'écoulement d'une matière âcre dans cette partie ou dans les voisines, l'abondance, l'épaisseur, la corruption d'un mucus qui lubrifie ces parties; un amas de sang, d'eau, de pus, de matière ichoreuse dans ces mêmes parties; une inflammation, un érysipèle; des aphthes, des éruptions, une ulcération, & la plupart des vices détaillés plus haut (765.) des organes de la respiration, vices qui, sans rien avoir qui puisse être chassé par le crachement, excitent la toux, par la seule faculté de respirer qu'ils occasionnent; en sorte que si la nature ne peut vaincre l'obstacle, elle y travaille cependant, & rend au moins plus facile le passage du sang. Les personnes les plus sujettes à la toux sont celles qui, par défaut de *mucus*, par sécheresse, par tension, ou par toute autre cause, ont la membrane interne de la trachée-artère trop sensible.

770. La toux est encore excitée par le rapport mutuel des parties, lorsque le vice d'autres

parties affecte le système de la respiration, ou par irritation, ou par la métastase d'une matière morbifique. Aussi arrive-t-elle souvent dans les différentes affections des premières voies, de l'estomac sur-tout, du foie, de la rate, du pancréas, des testicules, des parotides, des dents, des oreilles, du cerveau, des nerfs, de la peau, &c.

771. C'est pourquoi on voit clairement quelle toux est appelée *humide*, *sèche*, *convulsive*, *idiopathique*, *sympathique*, *cruelle*, *catarrhale*, *stomachique*, &c. On connoît aussi les maux sans nombre que la toux très-violente ou de longue durée occasionne. En effet, les secousses fortes & fréquentes des poumons, des viscères du bas-ventre, & de tout le corps, interrompant la respiration, agitant le sang, rendant inégal son passage par les poumons, irritant continuellement les muscles de la respiration, & les excitant à des mouvemens irréguliers, il doit s'ensuivre nécessairement lassitude, mauvaise digestion, vomissement, hernie, avortement, amas d'humeurs dans la tête, foiblesse des vaisseaux pulmonaires, éruptions sanguines, convulsions universelles, suffocation, & les maux infinis qui résultent de tous ces accidens.

772. Il faut aussi mettre de ce nombre l'éternuement qui est une espèce de mouvement convulsif,

lequel consiste à chasser par les ouvertures du nez & de la bouche, par le seul effort d'une expiration très-forte & sonore, l'air qu'on aura auparavant inspiré en grande quantité, lequel venant donc frapper avec force la membrane qui tapisse ces cavités, balaye, pour ainsi dire, sa superficie, la nettoie, l'inonde de l'humeur qu'elle en fait sortir, la dégorge, en sorte que les corps nuisibles sont écartés, chassés. Aussi est-ce un effort salutaire qui survient aux irritations des narines, de la gorge, des yeux, &, en conséquence, à plusieurs maladies de ces parties. Il naît aussi, à la manière des spasmes (744.), de causes plus universelles, ou dont le siège est plus éloigné du nez, sur-tout dans les personnes naturellement plus irritables (190, 745.). Il n'est pourtant pas toujours utile : lorsqu'il ne peut écarter l'obstacle, fatigant par de vaines secousses, il n'est pas moins violent & moins nuisible que la toux (771.).

773. Le ris étant une convulsion des muscles de la respiration, qui agit par des secousses très-promptes, très-légères, alternatives, & comme ébranlées dans le système aérien, l'air resserré, & suspend la pleine inspiration, l'expiration ne se faisant qu'avec peine, il mérite autant d'être placé parmi les symptômes que parmi les puissances nuisibles (521.). Il a en effet lieu, même malgré l'ame, par des irritations

corporelles qui ébranlent immédiatement, ou par communication, le diaphragme, les muscles abdominaux qui agissent avec lui, les autres organes de la respiration, & les muscles de la face. Aussi accompagne-t-il primitivement les affections du diaphragme, de l'estomac, de la rate & de la matrice, & quelquefois aussi les mouvemens fiévreux, & autres, qui jettent le trouble dans l'économie animale; maladie fréquente chez les personnes hypochondriaques, hystériques, maniaques, phrénétiques, &c. On comprend par-là les pleurs morbifiques qui approchent beaucoup du ris, & qui même se changent souvent en ris.

774. Le soupir est une inspiration très-profonde, aidée des muscles, & suivie d'une expiration beaucoup plus forte qu'à l'ordinaire. C'est ainsi que, par une respiration grande & longue, la nature augmente le bienfait vital de l'air; cherche un rafraîchissement à la chaleur suffoquante, un aiguillon à la circulation pulmonaire, un remède à la difficulté de respirer, un soulagement à l'inquiétude. Les causes du soupir sont, en conséquence, toutes celles qui produisent le chagrin (682 à 691.).

775. Le bâillement est une inspiration assez semblable au soupir (774.), cependant plus forte, & ordinairement réitérée à un plus haut

dégré ; l'air n'entre alors dans la poitrine que lorsque la bouche est très-ouverte, & est, en conséquence, accompagnée d'une violente contraction des muscles, qui peuvent, en écartant les mâchoires, l'ouverture de la bouche, les lèvres, en dilatant la luette & la glotte, donner à l'air extérieur une entrée très-large, & en même temps très-immédiate. De même donc que ce symptôme auxiliaire (98, 101.), qui n'est qu'une action naturelle, plus bienfaisante même que le soupir, a lieu, & est salutaire pour les personnes engourdies, d'ailleurs saines ; de même aussi a-t-il lieu chez les malades dont les forces sont languissantes, à cause des vices du système nerveux, ou l'inertie de la circulation vitale ; c'est pourquoi il est fréquent dans les accès des fièvres, les affections hystrériques, hypochondriaques, soporeuses, chroniques.

776. L'action d'étendre les bras, qui très-souvent accompagne le bâillement (775.), & qui, l'esprit ayant travaillé pendant très-long-temps, & l'effort du travail s'étant communiqué à tous les muscles, distend violemment tous les membres du corps, est de la même espèce, & non-seulement une suite, mais même un remède naturel de l'engourdissement.

Des symptomes du mouvement du cœur.

777. **L**A palpitation du cœur consiste dans des contractions convulsives de ce muscle, qui, en heurtant fortement les parties voisines, surpasse de beaucoup l'action naturelle. Cette affection a donc le caractère du spasme, & se connoît par ce qui a été dit au paragraphe 743 & suiv. Ce vice trouve plusieurs causes dans le plus haut degré (195.) de la force vitale, dont le cœur, plus que toute autre partie, est doué. Ces causes sont les grands troubles du genre nerveux dans les personnes hystériques, hypochondriaques, d'un tempérament irritable; les désordres dans la circulation, nés, soit primitivement, soit d'accidens qui ont précédé, soit d'ailleurs, & s'étendant jusqu'au cœur; toutes les irritations trop fortes de ce viscère, ou même les obstacles qui s'opposent avec force à l'entrée ou à la sortie régulière du sang. La palpitation vient, en conséquence, des violentes affections de l'ame, de la frayeur subite, des excès de Vénus, des trop grand exercices de l'esprit ou du corps, des spasmes d'autres parties, des douleurs, du chagrin, des mouvemens fiévreux, de l'abondance, de la disette, de la langueur des humeurs,

des différentes acrimonies , des matières scorbutique , atrabilaire , goutteuse , galeuse , ulcérée , cancéreuse , virulente ; des excrétions quelconques supprimées ; des différentes espèces de difficultés de respirer (765.) , dans lesquelles le sang traverse avec peine les poumons ; des différents vices des viscères du bas-ventre , & sur-tout de l'estomac , dangereusement affectés par des matières crues , âcres , corrompues par l'air , des vers , des corps hétérogènes , l'obstruction , l'inflammation , des ulcères , des compressions , une distension , une irritation ; en dernier lieu enfin , du cœur même , de ses oreillettes , de ses gros vaisseaux , du péricarde , affectés contre nature , d'inflammation , d'ulcère , d'anévrisme , de polype , de vers , de poils , pierre , d'eau épanchée , d'échymose , d'excroissance , de changement dans leur texture devenue osseuse ou cartilagineuse , & d'un retrécissement quelconque. Or il est aisé de voir que la plupart de ces causes agissent aussi de plusieurs manières ; que souvent elles se joignent les unes aux autres , & qu'il y en a beaucoup qui , quoique placées , suivant leur nature , parmi les causes de ce symptôme , en sont cependant le plus souvent les suites , & , en s'y joignant ensuite , sont changées en causes comme nées après coup. Il est bon aussi de remarquer que ce mal revenant par intervalles ,

est principalement augmenté par les agens qui poussent le sang vers le cœur avec une trop grande impétuosité.

778. On connoît par ce qui a été dit plus haut (757, 777.) le tremblement du cœur, soit que ce soit un degré plus léger de palpitation, soit qu'il vienne de la foiblesse des forces. Les autres irrégularités des mouvemens du cœur se manifestant davantage dans le pouls des artères, il vaut mieux les comprendre sous ce titre.

Des symptomes du pouls des artères.

779. **L**E pouls a lieu, lorsque le sang poussé par la force du cœur dans les artères, presse, distend extérieurement leurs parois. Pour qu'il soit conforme aux loix de la santé, il faut que le cœur soit vigoureux, l'abondance & la fluidité du sang régulières, l'artère susceptible de contraction & d'expansion, la voie de la circulation libre. C'est dans les vices de ces qualités qu'il faudra chercher la raison des dérangemens qu'on remarque dans le pouls des malades. Mais ces dérangemens étant très-multipliés, & détaillés par les anciens avec plus de finesse que d'utilité, nous omettrons ceux qui sont peu importants

ou aisés à comprendre , pour ne parler que des principaux.

780. Lorsqu'en général, le pouls trop fréquent a lieu, eu égard à l'âge, au sexe, au tempérament, & aux différens usages des choses non naturelles; il suppose une contraction trop fréquente du cœur, & vient, en conséquence, des mêmes causes que la contraction, c'est-à-dire, de toutes les irritations du cœur, soit qu'elles soient de la nature de celles qui augmentent l'abord du sang veineux, ou de celles qui irritent par leur âcreté, soit qu'elles empêchent, de quelque manière que ce soit, l'action du cœur. Toutes ces causes sont encore plus puissantes, lorsque le cœur est par lui-même extraordinairement irritable. De plus, le rapport considérable qu'il a avec tout le corps, fait que les troubles & les agitations des autres parties, principalement dans le genre nerveux, s'étendent jusqu'à lui. Ainsi la plupart des causes qui excitent la palpitation du cœur (777.), ont pareillement lieu ici; & la fréquence du pouls, souvent salutaire, qui doit au moins être mise au nombre des symptomes actifs (101.), accompagne, en conséquence, nombre de maladies, & sur-tout toutes les espèces de fièvres. Mais y a-t-il une fréquence du pouls, locale dans chaque partie du système artériel? Il y en aura,

s'il y a une véritable fièvre particulière, & dont on ne doit pas chercher la cause dans l'irritation du cœur. Il est aisé de comprendre par ce qui vient d'être dit, la nature du pouls lent.

781. On appelle un pouls *dur*, lorsque l'artère bat avec une violence plus grande que la dilatation. C'est ce qui arrive, lorsque le sang est poussé par la contraction du cœur, forte à la vérité, mais trop précipitée; en sorte qu'il ne peut dilater à égale force le canal de l'artère. Il y a donc alors, ou vice dans les tuniques de ce tuyau, qui obéissent moins, à cause de la sécheresse, de la roideur, du spasme, ou maladie dans la cavité extraordinairement distendue par un sang abondant, raréfié, épais, ou amassé, son cours étant arrêté. Par où l'on voit clairement pourquoi le pouls dur est si fréquent dans les maladies inflammatoires; on connoît aussi la nature du pouls mol.

782. Le pouls est intermittent par un vice multiplié, trop fort, trop léger, universel, particulier. En effet, il naît de la contraction du cœur, de trop longue durée, en manière de spasme (748.), de son engourdissement (196, 755.), ou de sa contraction inefficace, qui pousse le sang dans les artères, avec trop peu de force & d'abondance; de l'abord trop léger, irrégulier, ou manquant tout-à-fait du sang veineux, vers

le cœur ; du cours inégal , trop ralenti , interrompu du sang artériel ; des différens vices des artères qui s'opposent à la réception , au passage du sang , & au mouvement de sistole & de diastole des tuniques. Nombre de causes peuvent produire ces différens états : telles sont les affections locales du cœur & des parties qui lui appartiennent , l'inflammation , l'anévrisme , le polype , la pierre , les vers , la concrétion , l'induration , l'hydropisie , &c. (777.) ; les vices semblables des artères , les grandes difficultés de respirer (765.) , l'abondance ou la disette du sang , la cacochymie visqueuse , les différentes âcretés , les désordres des premières voies dans le vomissement , la colique bilieuse , la diarrhée , les vers , les spasmes , les douleurs , &c ; enfin les maux du genre nerveux , répandus sur les viscères vitaux , & dans le système de la circulation , la force vitale étant , ou languissante (196.) , ou trop irritable (190.).

783. On fait mention de degrés variés du pouls diminué & effacé , qui diffèrent , eu égard au nombre & à l'intensité des suites qu'il cause. On appelle *éclipse* un défaut léger , qui donne lieu à la pâleur , la chaleur , le sentiment & le mouvement étant toujours les mêmes ; *lypothimie* , lorsqu'à la pâleur se joint l'impuissance du mouvement animal ; *défaillance* , lorsque , ces deux

derniers états étant augmentés, ils sont accompagnés d'extinction de la chaleur naturelle; *syncope*, lorsque le sentiment & le mouvement étant presque abolis, on sent un froid universel, & une sueur froide; *la privation du pouls* enfin, lorsque, tous les signes de la vie étant effacés, la suffocation étant même de la partie (767.), l'image de la mort est représentée si naturellement, qu'on doute quelquefois avec raison, si l'on doit annoncer la vie ou la mort. Comme l'abattement universel des forces, qui a aussi lieu alors, enseigne que la circulation vitale du sang manque aussi bien que le pouls, il est évident que ces accidens viennent de la foiblesse du cœur, & sont, en conséquence, produits par les mêmes causes qui peuvent produire cette foiblesse : telles sont les violentes affections de l'ame, l'idée d'une chose horrible, une odeur infecte dans les personnes hystériques, hypochondriaques, enceintes, accouchées; dans celles qui sont épuisées par la diète, les veilles, le travail, une maladie grave; dans celles qui sont d'un tempérament irritable; les différens vices de l'air, les miasmes, les poisons, les médicamens drastiques, les vers, les alimens d'un suc dépravé, la cacochymie putride, scorbutique, atrabilaire, &c; une matière morbifique qui affecte grièvement les parties vitales,

les

les nerfs ; & de là les douleurs cruelles , le chagrin , les grandes chaleurs , les spasmes , un épuisement considérable & subit , la trop grande dérivation du liquide vital , venant du cœur & du cerveau , ou son abord dans ces parties trop léger ou intercepté , & son passage à travers ces parties ; plusieurs espèces d'affections du cerveau , du cœur , des poumons , semblables à celles dont il a été parlé plus haut (782.). Ces causes , ou suspendent le retour du sang veineux dans les cavités du cœur , ou énervent la force musculaire du cœur. Dans l'un & l'autre cas , il faut que le cœur soit dans l'inaction , & , en conséquence , que la circulation manque.

Il paroît qu'on ne peut pas donner d'autre raison de ces foiblesses que se procurent , dit-on , quelques personnes : on ne voit certainement pas par quel effort de volonté elles se procurent cet état.

784. Si une artère particulière cesse de battre , on trouve aisément par ce qui a été dit (779 , 782 , 783.) , la raison pour laquelle le danger est alors moins grand. Il en est de même des autres dérangemens du pouls qu'on observe réellement , ou dans chaque vaisseau en particulier , ou dans une suite de plusieurs continus : tels sont le pouls grand , petit , fort , foible ; inégal de différentes manières , onduleux , vermiculaire , fourmillant ,

dur, qui bat deux fois ; irrégulier, inconstant, alongé, entre-coupé, &c. Il faut remarquer, en général, qu'il est difficile de trouver une autre cause plus capable de jeter le désordre dans le pouls, que les spasmes (742.), & que c'est à eux, en conséquence, qu'on doit attribuer une grande partie de ces espèces de vices dans le pouls. Mais l'exposition plus détaillée de cette matière, appartenant à la sémiotique pathologique (16, II.), elle n'entre point dans notre sujet.

Des symptômes des actions naturelles.

785. QUOIQUE le système naturel, consacré à la conservation du corps humain, paroisse moins important que les systèmes animal & vital, il ne le cède cependant pas à ceux-ci du côté de l'utilité, & même de la nécessité, puisque ce qui n'est pas durable, ou n'est rien, ou est fort peu de chose. Mais il l'emporte presque sur ceux avec lesquels il est joint, par la multitude & la diversité, tant des organes que des effets qu'il produit. Le grand nombre de lésions qui peuvent arriver dans ce cas, exige donc un détail régulier.

Des lésions des appétits naturels.

786. **L**ES organes digérans, pour recevoir du dehors, lorsqu'il est nécessaire, la matière nutritive, ont aussi leurs sens (669.) qui avertissent l'homme lorsque cette matière manque, & l'obligent de prendre des alimens : de-là la faim & la soif naturelle, qui demandent celle-ci la boisson, celle-là les alimens solides; matières aussi nécessaires aux parties solides qu'aux fluides : l'un & l'autre appétit ont leurs règles dans l'état de santé, & leurs vices dans la maladie.

787. Le desir de manger, très-varié dans les personnes saines, est aussi vicié de différentes manières dans les maladies. Il est en effet extraordinairement augmenté dans la boulimie, la faim canine ou dévorante : il est diminué ou entièrement perdu dans l'appétit difficile, le dégoût; il est dépravé dans les desirs de manger des choses singulières.

788. L'augmentation de la faim vient, ou de la vacuité qui attend la réplétion au moyen des alimens, ou d'une irritation trop âcre qui veut être adoucie par de nouveaux alimens. C'est

pourquoi elle tourmente ceux qui sont épuisés par la diète, le mouvement animal, la transpiration immodérée, les fueurs, les flux de ventre, les autres excrétions, l'action d'allaiter, les maladies; ceux qui sont sujets aux vers, ou dont l'estomac est chargé de matières âcres, acides, salines, bilieuses, atrabilaires, sur-tout lorsqu'il se joint à tout cela la foiblesse d'esprit, les imaginations déréglées, la trop grande sensibilité, l'irritabilité dans les jeunes sujets, chez les femmes, les personnes hystériques, hypochondriaques, épileptiques. On appelle *boulimie* l'état dans lequel la faim non satisfaite est suivie de défaillance; *faim canine*, celui où on vomit promptement les alimens pris avec trop de voracité. Quelques-uns appellent *faim de loup*, lorsque les alimens sont promptement chassés par le fondement.

789. L'appétit se perd à différens degrés par un vice de l'estomac chargé de pituite, de matière bourbeuse, terreuse, étrangère, corrompue; lorsqu'il est enflammé, ulcéré, squirreux, calleux, couvert d'aphthes, dans l'atonie (752.), en proie à des mouvemens irréguliers (743.), soit par une affection particulière, soit par le rapport qu'il a avec d'autres parties; par le défaut, l'inertie aqueuse, muqueuse, les différentes dégénérations des menstrues de la

première digestion , de la salive , de la bile ; par un vice du corps , beaucoup trop rempli d'humeurs bonnes ou mauvaises , à cause d'une vie tranquille , nonchalante , d'une langueur dans la circulation , de certaines évacuations supprimées ; par les troubles pathétiques , spasmodiques , soporeux du système nerveux , qui causent le délire , la douleur , &c ; & font perdre l'usage des sens ; par la nature enfin arrêtée , opprimée , épuisée par une maladie très-grave , aiguë , chronique ; enforte qu'elle rejette le soin de la digestion. En même temps donc que ce symptôme est accompagné de nombre de maladies , on voit aussi évidemment qu'il vient tantôt des obstacles à la digestion , tantôt de ce que le corps n'a pas besoin d'alimens , d'autres fois de la suppression du sentiment qui porte naturellement à manger. Ces choses bien réfléchies montrent que les malades ne doivent pas craindre toujours tant & de si grands maux de la diète qui suit le défaut d'appétit , que les personnes saines qui sont affamées (452 , 453.).

790. Le dégoût d'alimens provient des mêmes causes (789.) , à la différence qu'elles sont plus graves. Il faut , en conséquence , faire sur-tout attention , dans ce cas , à la putridité , à l'odeur forte qui gâte l'estomac ; à la trop grande sensibilité , irritabilité , foiblesse de ce viscère sujet ,

par les alimens qu'il reçoit , à la douleur , à l'inquiétude , au spasme , aux nausées , au vomissement : il faut encore considérer les erreurs de fantaisie. L'aversion d'un aliment particulier , lorsqu'elle vient de maladie , est ordinairement une voix de la nature (643.) à laquelle il faut obéir.

791. On remarque un caractère semblable dans l'espèce de faim qui joint au dégoût d'autres alimens un appétit presque insurmontable , & une voracité déterminée pour un certain genre d'alimens , & dans celle qui fait qu'on desire ardemment , & qu'on dévore avec avidité des alimens absurdes , inusités , qui ne sont pas bons à manger , qui sont même détestables ; car , quoique l'imagination puisse aussi être lésée , il arrive cependant très-souvent que les choses , que l'on desire avec tant d'ardeur , sont un remède par lequel , ou on corrige ce qui est nuisible dans l'intérieur du corps , ou on en procure l'éjection par les troubles qu'excite l'intempérance , ou enfin par la disette d'un suc nourrissant , on prévient plutôt l'abondance assez considérable des humeurs , bien loin de l'augmenter davantage par les alimens.

792. La soif , établie par la nature pour indiquer la nécessité de boire , est extraordinairement pressante dans les maladies , toutes les fois

que , ou le trajet supérieur des premières voies , le siège de cette sensation , ou avec lui le reste du corps ont besoin d'être humectés , soit pour suppléer à l'humeur qui manque , soit pour délayer celle qui est trop épaisse , ou tempérer celle qui est trop âcre , & , en conséquence , rendre aux parties solides leur mollesse , aux canaux leur méabilité , & aux fluides leur liberté ; d'où il suit que la dissipation immodérée , l'évacuation , l'épaississement des humeurs , la dérivation de la lymphe hors des voies de la circulation , son épanchement , l'obstruction , la contraction spasmodique , la compression des plus petits vaisseaux , les âcretés de saumure , aromatique , putride , bilieuse , rance , brûlée , virulente dans les fièvres , les diarrhées , la langueur , &c. , causent la soif dans les maladies inflammatoires , purulentes , putrides , bilieuses , catarrheuses , accompagnées d'éruptions spasmodiques ; dans l'hydropisie , le scorbut , le rachitis , & plusieurs autres ; mais il faut bien distinguer si cette soif n'appartient qu'à l'organe seul de cette sensation , ou si elle est répandue dans toute l'habitude du corps.

793. Le défaut de boire , dans les maladies naturellement altérantes , est donc aussi morbifique , & suppose que l'organe de la soif (792.) est continuellement humecté par l'humeur de la

Unable to display this page

ou seulement des alimens solides, & non la boisson, qui tombent dans la trachée-artère, au lieu d'être avalé, ou qui reviennent par le nez & par la bouche. On doit chercher le siège de ces différens vices dans la langue, le palais, les amygdales, la luette, le pharynx, le larynx, l'œsophage, l'estomac, les mâchoires, les vertèbres voisines; les muscles de ces parties affectés de douleur, de plaie, d'inflammation, d'excoriation, d'ulcère, de tumeur, de luxation, fracture, carie, mauvaise conformation, spasme, paralysie, différens retrécissemens (209), sécheresse; car il suit nécessairement de-là, où que le passage pour la matière que l'on doit avaler est empêché, ou que l'action régulière, la direction des puissances motrices manque.

796. Lorsqu'on a le hoquet, il semble que l'estomac, & le diaphragme qui le touche, entrent dans une convulsion momentanée, à laquelle se joignant la constriction de la glotte, il s'ensuit que l'air subitement inspiré fait du bruit. Le hoquet qu'il faut mettre au nombre des spasmes, reconnoît donc aussi les mêmes causes (743 & suiv.), à la différence que ces causes affectent plus immédiatement, ou d'ailleurs, par le rapport mutuel des parties, l'œsophage, l'estomac, ou le diaphragme : tels sont les excès dans le manger, en prenant avec avidité des alimens

solides , trop secs , grossiers , ou des boissons trop abondantes & âcres ; la réplétion immodérée , ou l'irritation de l'estomac par un aliment , une boisson , un médicament âcre , du poison , des vers , des matières étrangères , corrompues , acides , bilieuses , putrides , rances , contagieuses , goutteuses , catarrheuses , ulcérées , cancéreuses , nées dans l'estomac , ou qui y ont été portées venant d'autres parties ; un sentiment de froid dans la région de l'orifice cardiaque ; une plaie , une inflammation , un érysipèle , des éruptions , un ulcère , une exco-riation , &c. ; à l'œsophage , à l'estomac ; une plaie , une contusion , & une agitation trop forte du diaphragme en riant ou en pleurant ; la fracture , la luxation , l'entorse des côtes inférieures , des vertèbres voisines , du cartilage xyphoïde ; les affections inflammatoires , douloureuses , spasmodiques des intestins , du mésentère , du foie , de la rate , du pancréas , de la matrice , &c. Enfin les troubles violens du genre nerveux dans les passions de l'ame , les évacuations quelconques trop considérables , les lésions du cerveau , les mouvemens fiévreux , les efforts critiques , &c. Il est donc évident que quelquefois il y a une matière que la nature s'efforce , par un symptôme auxiliaire , de dissiper , & que d'autres fois , par des mouvemens nuisibles , rien

de salutaire n'a lieu. Mais lorsque dans ce cas l'estomac & le diaphragme entrent en convulsion, n'y en a-t-il pas alors une espèce plus légère qui appartienne à l'une ou à l'autre partie seulement ?

797. Le vomissement est une expulsion violente & fastidieuse par la bouche, des matières contenues dans la cavité de l'estomac, ou qui s'y sont amassées en venant des viscères voisins. Il arrive à la suite des mouvemens spasmodiques du pharynx, de l'œsophage, de l'estomac, des intestins, du diaphragme, des muscles abdominaux ; mouvemens qui font faire des efforts étonnans, très-pénibles, & inquiétans. La mobilité singulière de l'estomac (175.), & le rapport très-étendu qu'il a avec tout le corps, font que les causes du vomissement sont presque sans nombre, & qu'il y en a de particulières à l'estomac, & d'autres qui lui sont étrangères. On peut rapporter aux premières tout ce qui, en formant un volume, un poids, une certaine tenacité, une acrimonie, & en bouchant le pylore, fatigue les fibres de l'estomac : il en est de même des vices locaux de ce viscère, qui causent l'irritabilité (190.). Les causes de la seconde espèce sont les affections des parties qui ont entre elles quelque rapport, tant voisines qu'éloignées ; du pharynx, de l'œsophage, du diaphragme, du

foie, de la vésicule du fiel, de la rate, du mésentère, du pancréas, des intestins, de l'épiploon, du péritoine, des reins, des uretères, de la vessie, de la matrice, du cerveau, des sens, des nerfs. Les principales causes ont donc été détaillées il n'y a qu'un moment (796.), en parlant de celles du hoquet, & il y a également un vomissement idiopathique & sympathique, avec matière ou sans matière. Mais les vomissemens différant entre eux par le degré de leur intensité, il est aussi croyable qu'il n'est pas toujours nécessaire, pour qu'ils aient lieu, que toutes les parties dont nous avons parlé plus haut, fassent des efforts spasmodiques, & qu'on peut, en conséquence, mettre d'accord les auteurs qui sont d'avis différens sur cet objet. Les nausées, qui sont des commotions fastidieuses de l'estomac, viennent des mêmes causes, mais plus douces : il en est de même des rots.

798. L'air, ou une autre vapeur semblable & élastique, arrêtée dans la cavité des premières voies, donne matière aux rots & aux vents qui infectent sur-tout cet organe ; matière qui, ou vient du dehors, ou est développée par les alimens pris intérieurement, ou par les liqueurs naturelles ; par l'effervescence, la fermentation, la putridité, la chaleur, les mouvemens irréguliers. Lorsque cette matière a été quelque

temps renfermée par la langueur, l'embarras, la compression, & sur-tout le resserrement spasmodique de l'œsophage, de l'estomac, du pylore, des intestins, ayant peut-être pris pendant ce temps de nouveaux accroissemens, ou s'étant dilatée, & occupant plus d'espace, pressant les parois du lieu où elle est renfermée, puis repoussée à son tour par ces mêmes parois, délivrée enfin, elle fait un effort violent, &, trouvant une issue, sort avec impétuosité par le haut ou par le bas, ou ayant au moins changé de place, elle se disperse dans le canal intestinal; d'où naissent les rots, les vents, les bruits sourds dans le ventre, les borborygmes. Les efforts volontaires du diaphragme & des muscles abdominaux peuvent aussi augmenter les mouvemens de progression de cette matière. Ainsi, comme l'explosion est avec ou sans bruit, suivant la violence différente avec laquelle elle se fait; de même les vents, dont elle procure l'issue, doivent être secs, humides, acides, putrides, rances, bilieux, &c., à raison de la diversité de la matière qu'ils entraînent avec eux, ou du foyer d'où ils tirent leur naissance. Les substances crues, venteuses, échauffées, âcres, prises en alimens solides ou fluides, en médicament ou poison, les vices de la digestion, la putridité dans les premières voies venant d'une cause

quelconque, les vers, les mouvemens irréguliers, spasmodiques de ces viscères, causés par les passions de l'ame, une affection cardialgique, iliaque, colique, hystérique, hypochondriaque, épileptique, par la diarrhée, la colique, le vomissement, une hémorrhagie, des plaies, des fièvres, &c. ; de plus, le libre passage des matières intercepté par une obstruction, une substance intermédiaire, une compression, &c. Telles sont les causes qui agissent dans ce cas, soit en fournissant une matière venteuse & élastique, soit en empêchant que cette même matière ne puisse tranquillement aller, revenir, s'exhaler, ou être absorbée.

799. Quoique le ventre resserré soit ordinairement une marque d'une bonne santé, cet état poussé à l'excès est cependant très-souvent nuisible aux malades, & augmente autant les maladies qu'il en produit lui-même (558.). Il a pour cause, ou une résistance insurmontable de la matière, ou des obstacles à son passage, ou un vice dans les forces motrices. Il vient donc des matières fécales trop sèches, compactes, dures, abondantes, semblables à de la poix; du défaut ou de la tenacité du *mucus* lubrifiant; de l'obstruction, du rapprochement des parois, de la compression, du spasme, de la concrétion, de l'intus-susception (247.) des intestins entor-

tillés (256.), impénétrables, mus dans un mouvement rétrograde, affoiblis, relâchés par une trop grande dilatation, percés, coupés; de l'absence, de l'inertie de la bile, du défaut du mouvement animal, de l'action languissante ou empêchée du diaphragme & des muscles abdominaux.

800. On comprend par ce qui a été dit plus haut (797, 799.) la passion iliaque, le *volvulus* dans lequel la constipation est accompagnée de violens vomissemens de matières quelconques contenues dans les intestins, même des vers, des lavemens, des suppositoires introduits dans l'anus. Cet état suppose, en effet, un embarras dans le canal intestinal, provenant d'une inflammation, d'un abcès, d'un squirrhe, d'un chancre, d'une pierre, de matières fécales, dures; de vers, d'une hernie, d'un entortillement, de la rentrée d'une portion d'intestin sur elle-même, d'une compression, d'une concrétion, de convulsions, lequel embarras empêche le passage de la matière qui doit traverser le canal. Il suit encore de cet état des mouvemens spasmodiques, dirigés supérieurement vers les parties qui contribuent au vomissement. Eux seuls même sans obstacle produisent cet effet.

801. La diarrhée, ou le flux de ventre, est une excrétion fréquente & abondante par l'anus

d'une matière liquide. Les alimens pris, la grande abondance de fucs, qui naturellement sont continuellement versés dans les premières voies, le rapport fort étendu du ventre avec le reste du corps, rapport qui fait que différentes humeurs peuvent y être apportées de toutes les parties, fournissent une matière abondante & très-diversifiée; par où on peut non-seulement découvrir la raison des flux de ventre, si étonnans par leur abondance, mais même établir les principales différences de ce symptôme. Le mouvement irrégulier & trop prompt des intestins donne lieu à l'expulsion de la matière séparée, & empêche en même temps que les orifices ouverts des conduits n'absorbent, comme il convient, la liqueur. Aussi l'irritabilité des intestins est-elle la principale cause de cet effet, de même que tout ce qui peut l'exciter, soit par un volume distendant, soit par une acrimonie piquante, soit enfin par des désordres provenans d'ailleurs.

Les autres causes de la diarrhée sont la trop grande abondance d'alimens ou de boisson, des vents, des matières âcres venant du dehors ou de l'intérieur, le trop grand abord des humeurs dans les premières voies, la suppression des autres excrétions, sur-tout de la cutanée; les obstacles à la résorption, les vaisseaux étant bouchés par des aphthes, des pustules, des ordures,

ordures, ou fermés par le spasme, ou le méfentère étant obstrué, la bile trop âcre, la mélancolie, l'hydropisie, les matières fiévreuse, inflammatoire, purulente, ichoreuse, putride, chancreuse, catarrhale, contagieuse, scorbutique, goutteuse, & autres portées, de quelque manière que ce soit, sur les intestins; la commotion du genre nerveux causée par une passion de l'ame, un grand froid, la dentition, l'accouchement, les affections hystériques, douloureuses, convulsives, &c.

802. On appelle *dyssenterie* une indisposition des intestins, qui consiste dans une diarrhée accompagnée de violentes douleurs & de coliques. On rend, dans cette maladie, des matières liquides, âcres, putrides, fétides; du sang, du pus, de la sanie, de la bile, du *sérum*, du *mucus*, de la bile noire, tantôt avec des matières stercorales liquéfiées, tantôt avec des caroncules, des membranes, &c. Il y a donc alors inflammation, excoriation, ulcération aux intestins, lesquels accidens, ou sont primitifs, & viennent des causes qui leur sont propres, ou sont consécutifs, & viennent de l'acrimonie de la matière qui traverse le canal. On connoît clairement par le paragraphe 801, que l'origine des acrimonies est aussi multipliée que leur nature est diversifiée.

803. Le ténésme, qui est une envie fréquente

& continue d'aller à la selle avec des efforts plus grands que ne l'exige le volume de la matière qui doit sortir, & dans lequel on rend un peu de pituite, de sang, de pus, de sanie, de bile, de matière stercorale, &c., accompagne souvent la dysenterie. Le ténésme a lieu, lorsque la partie inférieure de l'intestin *rectum*, dans laquelle la nature a placé le sentiment qui nous porte à aller à la selle, est extraordinairement irritée. Il peut, en conséquence, être causé par les acrimonies quelconques, les détersifs, les caustiques, les matières qui, par leur dureté, froissent les parties, ou les blessent par leurs sels piquans; par tous les corps étrangers, tels que des os, des pierres, des vers portés dans les intestins, de quelque manière que ce soit, & sur-tout la trop grande sensibilité des parties affectées d'inflammation, d'érésipèle, d'ulcère; de fistule, de plaie, d'hémorroïdes; si cette sensibilité se joint aux premières causes, la colique a aussi lieu. Cette maladie survient encore par le rapport mutuel des parties, aux différens vices de la vessie, de l'urètre, du périnée, des intestins, de la matrice, du vagin, & aux défordres du système nerveux.

804. On appelle *lienterie*, lorsque les alimens sont charriés par les premières voies jusqu'à l'anus, & chassés au dehors, avec tant de

promptitude, qu'ils ne sont ni digérés ni corrompus. Cette maladie a pour cause l'inertie de l'estomac & des intestins dans la digestion, jointe à une trop grande irritabilité (190.), le relâchement du pylore, l'action arrêtée des vaisseaux absorbans (801.). Le défaut de réparation dans les forces du malade, ou le mine peu-à-peu, ou le fait périr promptement.

805. Dans l'écoulement coeliaque, chyleux, qui est une espèce plus légère de lienterie (804.), il sort par l'anus, avec les matières fécales, un suc alimentaire, utile, & mal digéré : or, dans ce cas, les forces de l'estomac sont entières ; & il n'y a de vice que dans les seuls intestins qui poussent en bas, plus promptement qu'il ne convient, les matières qu'ils renferment, & ne peuvent en tirer le chyle qu'elles contiennent, le vice étant (801.), ou dans les embouchures des vaisseaux absorbans, ou plus haut.

Suivant le sentiment plus croyable d'autres auteurs, le flux coeliaque est une espèce de cachexie, dans lequel on rend, avec épuisement du corps, des humeurs de diverse nature, mais non chyleuses. En effet, le dégoût des alimens, le chyle qui ne peut suffire à une excrétion aussi abondante, les vaisseaux résorbans le chyle, trouvés intacts après la mort, &c., prouvent la vérité de l'origine de la maladie établie par

les anciens. C'est la couleur blanche des excré-
tions qui a induit en erreur , quoique cette cou-
leur ne soit pas constante dans la maladie , &
qu'elle ne dépende pas du chyle , mais de l'ac-
tion viciée de la bile , comme dans la jaunisse ,
&c. (*).

806. La colique est une agitation tumultueuse
des premières voies , par laquelle tout ce qu'elles
contiennent , est violemment chassé par le haut
& par le bas. Ce mal commun à l'estomac & aux
intestins , composé du vomissement & de la
diarrhée , vient aussi des mêmes mouvemens
spasmodiques (797, 801.) , qui eux-mêmes sont
excités par nombre de causes : telles que les
pesanteurs , les irritations produites par l'abon-
dance des alimens & des boissons , les âcretés ,
les vents , la fermentation , l'embonpoint , la
corruption , le refroidissement ; d'où s'ensuit
l'amas des matières acide , putride , rance ,
bilieuse , vermineuse , causée par les erreurs dans
la diète ; les médicamens drastiques , émétiques ,
purgatifs , mercuriaux ; les poisons ; la bile
abondante ; le gonflement produit par la bile
noire , l'abord des matières rhumatifante , gout-
teuse , fiévreuse , scorbutique ; la suppression de

(*) Voyez la Dissertation de Rod. Angl. Vogel , sur
le flux coeliaque. *Gotting.* 1768.

la sueur , de la transpiration , des règles ; la rentrée des éruptions , les désordres excités par la grande chaleur , ou les changemens subits de l'air , par les passions de l'ame ; la grossesse , la dentition , la douleur , les maux hystérique , hypochondriaque.

807. On comprend par ce qui a été dit (799.) , la colique , la diarrhée , la dyssenterie qu'on appelle *sèche* , parce que ce qui est séparé , dans ce cas , est plutôt venteux qu'humide.

808. Il arrive aussi dans certaines maladies , que les malades rendent leurs excréments sans s'en appercevoir , ou malgré eux ; c'est ce qu'on appelle *incontinence du ventre* , laquelle survient aux maladies avec délire , avec spasme , paralysie , ou à chacun des vices particuliers du sphincter de l'anus.

809. Mais , lorsque l'excrétion des matières fécales se fait par tout autre endroit du ventre ou du bassin , que par l'anus , c'est-à-dire par l'urètre , le périnée , la vulve , &c. cela ne peut arriver qu'à la suite d'une plaie , d'un ulcère , d'une fistule , ou par une mauvaise conformation ; accidens qui fraient une route étrangère aux matières contenues dans les intestins.



Des vices de l'écoulement des urines.

810. L'EXCRÉTION de l'urine contenue dans la vessie , est supprimée par différentes affections de ce viscère , ou de l'urètre ; affections qui , ou détruisent la force expulsive , ou , bouchant le passage , s'opposent à l'écoulement de cette liqueur. Ces affections sont en très-grand nombre : telles sont l'inflammation de la vessie ou de son col , les spasmes de ce viscère , la contraction nécessaire de ses fibres musculaires devenue impossible par la distension immodérée , qui résulte de l'urine retenue ; la dilatation (203 , 1.) , la hernie (238.) , la rupture , la plaie , la gangrène , la paralysie des nerfs provenant de la lésion de la moëlle épinière , les ulcères , les pustules , les tubercules , les couches pierreuses , les callosités , les *fungus* , ou autres tumeurs dont sont attaquées les membranes ; l'inflammation du conduit urinaire , sa contraction spasmodique , son obstruction par une pierre , une matière pituiteuse , grumelée , du pus , un ver , &c. (209 , 1.) ; le canal bouché par une callosité , une cicatrice , un *fungus* , un tubercule , une tumeur des glandes mucilagineuses , de la caron-

cule féminale ; par des varices , des pustules , &c. (209, 2.) ; l'affaîssement (*ibid.* 4.) , le rapprochement des parois (*ibid.* 6.) , le changement de direction dans le canal. Souvent cependant la cause du mal vient seulement des parties voisines ; comme lorsque l'intestin *rectum* est gonflé par des matières fécales durcies , des vents , une tumeur hémorroïdale , une inflammation , un abcès ; lorsque la matrice est distendue par un fœtus , du sang , de l'eau , de l'air , ou est attaquée d'un squirrhe , d'un cancer , d'une dureté osseuse , ou est tombée , ou lorsqu'il y a à la vulve , au périnée , aux prostates , aux vésicules féminales , aux muscles voisins , à la verge ou à son prépuce , quelque vice semblable , qui puisse comprimer le col de la vessie , ou l'urètre : telle est l'ischurie qu'on appelle aujourd'hui *véritabte*.

811. Il y en a une autre appelée *fausse* dans laquelle l'urine ne peut sortir , parce qu'il ne s'en trouve pas du tout dans la vessie ; ce qui dépend d'un vice des reins ou des uretères , lequel , ou arrête l'excrétion de l'urine , ou empêche qu'elle ne parvienne jusques à la vessie. Le sang trop abondant , d'une épaisseur glutineuse , phlogistique , atrabilaire , distendant les vaisseaux qui le contiennent , les obstruant , comprimant les voisins , ou s'échappant de ses vaisseaux , &c

formant un caillot; une inflammation, un abcès; un squirrhe, du pus, les spasmes produits par une acrimonie portée sur ces parties, ou nés d'ailleurs par le rapport mutuel des parties; l'obstruction causée par du mucus, du pus, du gravier; une pierre, un ver; l'engourdissement provenant d'une contusion, d'un effort, d'une gangrène, d'une paralysie; une compression par les différens vices des parties adjacentes, telles sont les causes ordinaires de la fausse ischurie, pourvu que le même vice, ou un autre différent, ait attaqué en même temps les deux reins ou les deux uretères; car, de la très-grande proximité de ces parties, & du rapport mutuel des actions qu'elles exercent, il résulte que, l'une étant malade, l'autre participe bientôt du même mal.

812. Lorsqu'on rend l'urine avec peine, & avec de grands efforts, ou avec douleur, on appelle cette difficulté d'uriner *dysurie* qui, en même temps qu'à un certain degré elle tend à l'ischurie (810.), elle naît aussi des mêmes causes, à la différence qu'elles sont plus légères. Lorsqu'il n'y a pas de douleur, la cause du mal vient, ou de l'épaississement de la matière muqueuse, purulente, sanguinolente qui est chassée, ou de l'étroitesse du conduit, provenant de quelque cause que ce soit, ou de l'inertie

flasque ou roide des forces expulives. Mais si la difficulté d'uriner est accompagnée de douleur, l'urine est âcre par elle-même, ou mêlée avec des acrimonies étrangères ou grossières; ou il y a dans les parties une trop grande sensibilité causée par le défaut du mucus, par une inflammation, un ulcère.

813. La *strangurie*, semblable au ténésme (803.), est une envie continuelle d'uriner, avec des efforts, malgré lesquels on ne rend que peu d'urine, encore goutte à goutte, & ordinairement avec un sentiment de chaleur. On connoît les causes de cette maladie par ce qui a été dit (803, 812.). Les principales sont les différentes espèces d'acrimonie que contracte l'urine par les alimens, les boissons, les médicamens, les poisons, & les matières fiévreuse, catarrheuse, goutteuse, scorbutique, purulente, ichoreuse, ou toute autre matière morbifique, déposée de quelque manière que ce soit, dans la vessie; une pierre qui frotte contre ses parois; le défaut d'une liqueur mucilagineuse, ou son acrimonie; l'inflammation, l'excoriation, l'ulcère, le spasme de la vessie, de l'urètre; le rapport enfin de ces parties avec l'intestin *rectum*, l'anus, le périnée, la matrice, le vagin, &c. affectés de différentes manières.

814. On appelle *incontinence d'urine*, lorsque

cette humeur ne séjourne pas dans la vessie, & sort par l'urètre peu - à - peu, d'elle-même, goutte à goutte, sans qu'on s'en apperçoive, & sans aucun effort. Ce symptôme fâcheux suppose la perte entière de la faculté de retenir ses urines, &, en conséquence, l'impuissance des fibres qui compriment ordinairement l'orifice de la vessie, impuissance qui a pour causes la paralysie, une plaie, une contusion, la dilatation, un ulcère, la gangrène, une pierre, un effort dans l'accouchement.

815. Il y a une autre espèce d'*incontinence d'urine*; c'est lorsque cette humeur est chassée, non pas sans qu'on le sache, mais malgré soi, & ne peut être retenue pour le besoin, lorsqu'il presse. Cette maladie vient de l'urine trop abondante, très-aqueuse, ou extraordinairement âcre; de ce que la vessie est devenue trop sensible par une inflammation, une herpe, un ulcère, une excoriation, le défaut de mucus; de ce qu'elle est contractée par les spasmes, & dans un état de roideur; de ce qu'elle ne se dilate pas assez, à cause des obstacles externes, ou est comprimée; de ce que son embouchure est relâchée (814.); ajoutez à cela les efforts du diaphragme & des muscles abdominaux dans le vomissement, la toux, le ris, l'accouchement, l'action d'aller à la selle, le ténésme. On connoît

évidemment la raison pour laquelle cette maladie attaque plus fréquemment les femmes, les enfans, les vieillards. On conçoit aussi que cet écoulement goutte à goutte, & involontaire, qui a lieu après qu'on a uriné, qui cause la séparation plus tardive du reste de l'urine, & qui est fréquent chez les vieillards, vient de la paralysie ou de la foiblesse des muscles accélérateurs.

816. On compte plusieurs espèces de l'écoulement immodéré d'urine, qu'on appelle *diabètes*, les unes plus rares que les autres, & qui, en conséquence, ne sont pas également avouées de tout le monde. En effet, ou on rend une urine déliée, aqueuse, & excédant la mesure de ce qu'on a bu; ou celle qu'on rend en abondance est trop épaisse, trouble, blanche, & comme chyleuse; quelquefois elle a une saveur, une odeur, une couleur semblable à du miel; quelques-uns prétendent même que souvent la boisson prise avec avidité, & en très-grande abondance, pour satisfaire la soif, passant très-promptement dans le corps comme par un syphon, est portée & poussée vers la vessie, où elle arrive toute crue, & telle qu'elle a été prise; ce qui constitue une maladie semblable à la lienterie (804.): de-là la distinction du *diabète* en *vrai* & en *faux*, & en différens degrés. Ses causes varient aussi beau-

coup : les principales sont la ténuité aqueuse des humeurs (287, 354, 359.), l'épaississement inflammatoire, atrabilaire, (282, 284, 355, 361, 367.), qui admet difficilement un mélange constant avec les matières aqueuses, la cohésion trop lâche du sédiment avec la portion aqueuse (319.), l'acrimonie atténuante, dissolvante, fondante (288 à 317.), de différentes espèces; peut-être l'inondation aqueuse de la bile (372.), & en conséquence, la destruction du mélange & de la vertu savonneuse, le changement de la graisse & de la gelée nourrissante (376, 379.) en eau, le grand relâchement des vaisseaux émulgens, le trop violent abord des humeurs vers les reins, causé par l'abus des diurétiques; les excès de Vénus, la suppression de la transpiration cutanée, la complexion extérieure du corps trop resserrée; les obstructions des autres viscères, ou une irritation quelconque qui attire les humeurs. Le fluide tiré de l'atmosphère ne fournit-il pas aussi quelquefois matière à l'abondance étonnante des urines?



Des vices de l'excrétion cutanée.

817. LA grande abondance de sueur, qui n'est produite ni par de trop forts exercices, ou des passions de l'ame, ni par une chaleur extérieure, ou des alimens pris, ou des agens extérieurs, a pour cause le relâchement des pores de la peau, l'accélération de la circulation du sang, son abord augmenté vers la superficie du corps, l'abondance (287, 354, 359.) d'une matière aqueuse dans les humeurs, ou la séparation trop facile du sédiment (318, 319.). On voit par-là à quelles maladies ce symptome a coutume de survenir, & combien est différent le pronostic qu'on doit en porter.

818. On parvient aussi aisément par ce qui a été dit (817, 657, 658, 659, 401.), & ailleurs, à la connoissance de la cause de chaque sueur en particulier, qui paroît seulement dans quelque partie du corps : telles sont les sueurs froides, chaudes, fines, visqueuses, diversement colorées, sanguines, fétides, &c.



Des symptomes des fonctions des sexes.

819. LA nature, qui contribue de sa part à la conservation de la vie & de la santé de chaque individu, également bienfaisante envers le genre humain, ne travaille pas avec moins de soin à la propagation de l'espèce : de-là la diversité mêlée des sexes & des parties qui leur appartiennent, & des fonctions par lesquelles chacun concourt, suivant sa manière, à la production de son semblable. Il est vrai qu'on peut croire que cette faculté est si distincte des autres, qu'à peine mérite-t-elle d'être considérée dans les maladies, puisqu'elle n'a pas une égale force dans tous les âges, & qu'en conséquence, sa langueur ne trouble pas constamment le reste de l'économie. Il y a cependant dans cette fonction des vices qui sont regardés comme importants en eux-mêmes, à cause de la dignité de l'action qui est lésée, ou qui ne doivent nullement être passés sous silence, parce qu'ils sont la suite d'autres maladies, ou dérangent aussi les autres fonctions.

Des actions lésées du sexe viril.

820. **L**ORSQU'UN homme est languissant ou impuissant pour l'érection, cela arrive, ou par l'engourdissement de la faculté qui roidit les nerfs, ou par le défaut de la semence qui en est l'aiguillon, ou par une inertie corrompue. Ces deux vices, ou sont propres aux parties génitales, ou ne leur viennent que du rapport qu'elles ont avec d'autres parties, & naissent de plusieurs causes très-différentes, que l'on déduit aisément de ce qui a été dit (196, 198, 752 à 755.), en y ajoutant sur-tout les affections ci-devant exposées, tant organiques que des humeurs, lesquelles peuvent aussi entrer ici pour quelque chose. Mais comme l'imagination & les agitations de l'ame ont dans ce cas beaucoup de pouvoir, & que tout degré de forces ne suffit pas pour cette action (819.), il n'est point étonnant que ce symptôme accompagne plusieurs maladies.

821. La verge est sujette à tomber dans une affection opposée, dans une érection violente : lorsque cette érection est sans envie du coït, on l'appelle *priapisme* ; & *satyriasis*, lorsqu'elle est

accompagnée d'une débauche insatiable. La douleur est jointe au priapisme, & le plaisir au satyriasis. Ces vices doivent être mis au nombre des spasmes (743, 747.), & ils sont ou idio-pathiques, ou sympathiques, & naissent des mêmes causes (744.). Les principales sont l'abondance, l'âcreté, la corruption de la semence; l'inflammation, l'ulcération des parties génitales, l'irritation produite par les parties voisines, sur-tout par la vessie & l'intestin *rectum*, enflammées, distendues, rongées, froissées par une pierre, & tourmentées par l'âcreté qui y passe, les douleurs de goutte, la foiblesse des reins, les maladies convulsives, les délires lascifs.

822. L'impuissance de l'éjaculation de la semence vient ou du défaut de cette liqueur, ou de l'embarras des conduits, ou de la foiblesse des muscles. Elle a donc lieu à la suite des différens vices organiques des testicules, des épидидymes, des vaisseaux spermatiques, déférens; des vésicules féminales, de la prostate, de l'urètre, de la verge, du *scrotum*, des aînes; ou, si ces parties ne sont point viciées, la maladie peut venir de la langueur des nerfs (820.), ou de la paralysie des muscles accélérateurs, crémasters; du sphincter de l'anus, & des autres muscles qui peut-être contribuent à la fonction dont il s'agit ici.

Ne peut-on pas aussi quelquefois en accuser l'abondance de semence, à laquelle donne lieu un genre de vie trop splendide ? Cela paroît assez vraisemblable.

823. On est attaqué d'incontinence de semence, lorsqu'à la moindre érection, ou dans des pollutions nocturnes, causées par l'imagination, cette liqueur est chassée au dehors, ou lorsqu'elle sort continuellement, sans plaisir, goutte à goutte, par un écoulement lent, âcre, virulent, dans les gonorrhées. Cette maladie est ordinairement causée par la semence abondante qui gonfle les parties, qui est âcre, trop déliée ; par la grande irritabilité des parties génitales, & le trop grand relâchement des conduits ; par les suites de l'excès de Vénus, sur-tout dans la jeunesse (562.), & principalement par la masturbation ; par la trop grande sagesse (563.), par l'abus des remèdes qui excitent au coït ou des diurétiques, & enfin par le vice vénérien.

Des symptômes du sexe féminin.

824. SI l'évacuation périodique du sang par la matrice, qui arrive naturellement aux filles, à un certain âge, ne vient pas assez promptement,

ou est supprimée avant le temps, hors celui de grossesse pour les femmes, & celui dans lequel elles nourrissent, c'est alors un état contre nature, lequel est souvent nuisible de plusieurs manières (565.). Les évacuations anticipées du sang, l'abstinence, les maladies les plus graves donnent lieu à la disette, à l'épaississement, à l'inertie aqueuse, à l'impureté scorbutique, cachectique, & même à la pléthore, la foiblesse, ou la trop grande roideur des solides; à la circulation trop languissante ou trop vive, ou dirigée & viciée d'une autre manière; à l'engorgement des vaisseaux & des viscères du bas-ventre, causé par le mauvais chyle; à la cacochymie; l'engourdissement, l'obstruction, la roideur des vaisseaux utérins, le rapprochement de leurs parois, leur resserrement par les spasmes, un froid subit, l'abus des astringens; leur compression par des causes internes ou externes; en dernier lieu enfin, les différens obstacles qui s'opposent à l'écoulement, lesquels viennent de ce que l'orifice de la matrice, l'entrée du vagin sont resserrés, bouchés, comprimés, imperforés, ou ont leurs parois adhérentes. La diminution ou le retard des règles vient des mêmes causes.

825. Les règles immodérées, qui sont aussi funestes par les maux qu'elles communiquent aux **j**eunes filles à celles qui sont d'un âge plus

mûr, à celles qui sont mariées, ou à celles qui ne le sont pas, viennent de différens vices, tant du sang que des canaux utérins : tels sont l'abondance, l'impétuosité, la ténuité, l'âcreté, le mouvement trop vif du sang, dirigés surtout vers les parties génitales ; son retour par les veines, plus difficile à cause des spasmes, des obstructions, des resserremens ; la foiblesse des vaisseaux, leur irritation, leur érosion, leur rupture provenant de la chaleur des chaufferettes, de l'excès de Vénus, des fréquentes grossesses, des fausses-couches, des accouchemens laborieux, des contusions, des ulcères, des corps étrangers contenus dans la matrice, des irritations extérieures, &c. On peut aussi comprendre par-là quelles sont les causes des hémorrhagies utérines.

826. L'évacuation errante du sang (401.) hors de ses vaisseaux, qui a coutume de suivre la suppression des règles, & d'en tenir lieu, naît de la mauvaise direction du mouvement des humeurs, & du rapport discordant des résistances, & peut, en conséquence, aisément être expliqué, en comparant ensemble ce qui a été dit plus haut (203, 2, 411, 824.).

827. La perte de couleur du sang menstruel, les fleurs blanches, la gonorrhée dans les femmes, sont les suites, ou d'une cacochymie uni-

verselle, ou de certaines affections locales des parties génitales; d'un amas de sérosité dans ces parties, de leur tissu trop flasque, de la foiblesse, de l'inertie des vaisseaux, des vices des règles, d'une acrimonie catarrheuse, scorbutique, purulente, sanieuse, virulente, venant d'ailleurs, ou née dans ces parties, de l'excès du coït, de l'inclination à la débauche arrêtée; de toutes les irritations, tant internes qu'externes, qui augmentent l'affluence des humeurs sur ces parties, ou même les obstacles qui s'opposent au retour des humeurs.

828. Voici les causes qui peuvent donner lieu à la stérilité morbifique; les maladies d'étroitesse, & les vices organiques des parties honteuses, de la vulve, du vagin, de la matrice, vices qui empêchent l'introduction du membre viril; la compression, l'obstruction, la concrétion, l'hydropisie, l'ulcère, le squirrhe, la corruption, le desséchement, l'induration, le relâchement, l'épaississement, la mauvaise conformation, le défaut de la matrice, des trompes, des ovaires, des petits œufs, & autres causes semblables, qui font que la semence du mâle ne peut être reçue comme il faut, pénétrer, être retenue dans l'endroit convenable, traverser les conduits, & déployer toute sa force, ou la femme contribuer en ce qui la regarde à cette

fonction : c'est aussi à quoi contribuent les vices des règles, les écoulemens autres que de sang (824 à 827.), les excès de Vénus, les intempéries glacées, la langueur (196.), les irritabilités excessives (190.), les cacochymie aqueuse, glutineuse, acide (283, 287, 307.) ; la cachexie, l'embonpoint (394.), la disette des humeurs (393.), la constitution trop ferme du corps dans les femmes fortes, & plusieurs autres causes.

829. Différentes occasions peuvent donner lieu à la fausse-couche dans l'état de grossesse, de même qu'il y a plusieurs conditions, sans lesquelles l'enfant ne peut venir à terme. On met avec raison au nombre des principales de ces conditions le commerce régulier du fœtus avec la matrice, au moyen du *placenta*, en sorte que, ce commerce étant détruit, la nature se débarrasse ordinairement tôt ou tard du fardeau qui l'incommode, sans attendre qu'il ait acquis le degré de maturité convenable. On peut donc mettre au nombre des causes des fausses-couches toutes les dispositions vicieuses, soit de la mère, soit de l'enfant, qui causent avant le temps la séparation du *placenta* d'avec la matrice. Les dispositions vicieuses, qui viennent de la mère sont la pléthore, l'affluence trop violente des humeurs vers la matrice, leur amas excessif, ou leur passage intercepté, & la diminu-

tion de la matière nutritive, causée par la diète ; les évacuations, ou le mouvement dirigé ailleurs, la cacochymie ; les désordres considérables du genre nerveux venant des passions de l'ame, de la lipothymie, des spasmes, des fièvres, des maladies trop fortes ; les violentes secousses du corps, sur-tout si elles sont déterminées du côté de la matrice, dans la danse, la course, les exercices, les voitures, les chûtes, la toux, le vomissement, le ris, l'éternuement, le hoquet, les tons élevés, le coït immodéré, trop lascif, &c ; les efforts violens en soulevant des poids, étendant les membres, allant à la selle, urinant, & dans le ténesme ; la compression de la matrice par le resserrement du ventre, ou l'affection vicieuse des parties voisines ; la contusion, la plaie, l'inflammation, l'érésipèle, la convulsion, la paralysie, l'étroite roideur, l'humidité muqueuse de ce viscère, des corps étrangers contenus dans sa cavité, & d'autres maladies. Les dispositions vicieuses, qui viennent de l'enfant peuvent être sa grandeur démesurée, excessive ; sa grosseur causée par une hydropisie, ses mouvemens violens, sa mauvaise situation, sa langueur, un état morbifique, sa mort, ou s'il est accompagné d'un autre enfant, ou si son *placenta* est affecté de pourriture, d'obstruction, ou dégénéré en hydatides, &c ; c'est un mal familier

aux femmes foibles , d'un tempérament irritable , qui ont eu des accouchemens difficiles , & qui sur-tout ont fait plus souvent des fausses-couches. On comprend par-là les causes de l'accouchement prématuré , dans lequel l'enfant sort , à la vérité en vie , mais avant le temps ordinaire.

830. La grossesse prolongée au-delà du terme fixé par la nature , si réellement elle a lieu , paroît supposer la langueur dans la matrice , ou un foetus grêle , foible , exténué. On a vu des grossesses de très-longue durée , le foetus s'étant desséché après sa mort , s'étant endurci , & étant enduit d'une croûte plâtreuse.

831. Les vices sans nombre , qui donnent lieu à l'accouchement laborieux , difficile , viennent , ou de la mère , ou de l'enfant , ou du *placenta*. Les principaux entre ceux qui viennent de la mère sont , lorsqu'elle est trop jeune , ou trop âgée , trop délicate , trop foible , qu'elle accouche pour la première fois ; lorsqu'elle est impatiente , manquant de courage , irritable , ou languissante , trop grasse , pléthorique , épuisée d'humeurs , affectée de quelque vice organique , ou de toute autre maladie , ou lorsqu'elle ne fait aucun effort pour accoucher , ou qu'elle n'en fait que de faux , de languissans , ou de trop violens ; viennent ensuite les différentes affections de la matrice , telles que la foiblesse , la

contraction spasmodique , la compression faite par les parties voisines , la rupture , la situation oblique , la hernie (238.) , l'orifice trop étroit , endurci , calleux , resserré , contourné , bouché par une tumeur , comprimé , trop sensible ; l'étroitesse aussi du vagin , la concrétion , l'excoriation , le rapprochement de ses parois , la sécheresse , & autres vices semblables qui bouchent le passage. Il faut enfin mettre du même nombre le bassin trop étroit , mal conformé. Les vices , qui viennent de la part de l'enfant sont , lorsqu'il est trop gros , ventru , lorsqu'il a une tête énorme , de fortes épaules , quelque vice de conformation ; lorsqu'il est languissant , mort , dans une mauvaise situation , hors de la matrice. Quelquefois le *placenta* adhèrent à la matrice dans un endroit non convenable , ou avançant le fœtus , l'écoulement prématuré des eaux , les membranes étant percées , le cordon ombilical sortant au dehors , ou entortillant l'enfant , &c. peuvent être autant d'obstacles à l'accouchement. Il n'est pas rare non plus que plusieurs causes différentes concourent ensemble , & augmentent , en conséquence , davantage la difficulté de l'accouchement.

832. On connoît par ce que nous avons dit (824 à 827.) sur les vices des règles , quelles sont les causes des lochies immodérées , déco-

lorées , trop peu fluantes , ou entièrement supprimées.

833. Lorsque le lait manque , ou que les mammelles ne peuvent être tirées , une femme n'est pas propre à nourrir. Le défaut d'une humeur saine causé par la diète , la digestion viciée , toutes les évacuations immodérées ; les forces épuisées par une maladie grave , aiguë , chronique ; la matrice attirant à elle , dans l'état de grossesse , le suc nourricier ; l'inflammation , l'obstruction , le squirrhe , le cancer , l'ulcération , la pourriture , la roideur , le défaut des mammelles , telles sont les causes qui , par la suppression de la matière , ou le vice des organes , s'opposent à la sécrétion du lait. L'allaitement est empêché par l'obstruction , le rapprochement mutuel des conduits laiteux ; ce qui vient de ce que le lait est épaissi & grumelé , par le défaut des mammelons , ou parce qu'ils sont trop affaiblis ou trop tendres , étant attaqués de fentes , de plaies , de crevasses , d'inflammation , de petits ulcères. La sensibilité trop grande de tout le corps contribue au même effet.



De l'ordre à établir dans les différences des maladies.

834. **J**USQU'ICI nous avons traité de chacun des symptomes en particulier : si , les ayant bien compris , on les examine avec soin & attention , eu égard aux différens rapports qu'ils ont ensemble , à la manière dont ils se succèdent mutuellement , & à la diversité des parties qu'ils peuvent attaquer , on doit se former une idée de plusieurs espèces différentes , plus ou moins composées , & qui présentent autant de maladies particulières.

835. Chaque maladie a en effet ses symptomes qui lui sont propres , nécessaires (87 , 112.) , qui sont toujours les mêmes , & qui non-seulement démontrent son existence , mais même la distinguent de toute autre , dérivant eux-mêmes de sa nature , & variant , en conséquence , dans les différentes maladies. Il ne faut certainement pas croire que les différences , qu'on remarque entre les hommes dans l'état sain , changent les caractères des maladies , ou que les troubles qui se manifestent dans les affections morbifiques peuvent détruire le rapport mutuel des causes & des effets.

836. C'est pourquoi, quoique la nature d'une maladie soit peut-être cachée, ou que les opinions différentes des médecins la rendent incertaine (416.), on peut cependant, par le concours des symptômes dont elle est accompagnée, la distinguer avec certitude, & la ranger dans la classe à laquelle elle convient; car la plupart des maladies n'ont pas reçu leurs noms, après qu'on a enfin connu leur nature; mais on a cherché leur nature après leur avoir donné un nom.

837. Or les symptômes forment la partie la plus évidente (88.) de l'état morbifique. Ils sont donc regardés avec raison comme les plus convenables entre toutes les choses qui appartiennent aux maladies: c'est en effet par eux qu'on peut (417.) établir les caractères pathologiques, stables & évidens de toutes les maladies différentes, pourvu qu'on rassemble avec soin, au moyen d'une observation exacte, & d'un jugement pénétrant, les qualités perpétuelles ou momentanées (112 à 117.) nécessaires à connaître; qu'on les sépare avec art des accidentelles non nécessaires (114.), & qu'on les distribue prudemment suivant la manière, le rapport, l'ordre dans lesquels elles se présentent, & le siège qu'elles occupent.

838. Mais comme les différentes espèces (837.)

de maladies ne varient pas tant entre elles qu'elles n'aient ensemble quelque affinité, on pourra, en conséquence, par un pareil procédé (837.), par des caractères bien limités, tirer de celles qui sont communes par plusieurs espèces, des espèces principales, ou des classes en plus petit nombre, auxquelles on rapportera avec beaucoup d'avantage toutes les espèces qui en approchent.

839. Il y aura même lieu ici de faire encore une division de ces dernières espèces, en considérant séparément les différences ordinaires de chaque espèce (837.); eu égard aux parties que chacune peut attaquer, ou aux causes évidentes d'où elles proviennent, cette distribution jointe à la première (837.) contribue beaucoup à la curation, ou même aux symptômes accessoires, ou autres qualités.

840. Il paroît par ce qui vient d'être dit (834 à 839.), que les médecins ne doivent pas désespérer de parvenir un jour à rédiger, suivant l'exemple pris des auteurs d'histoire naturelle, le nombre considérable des maladies en un ordre systématique, qui, exempt de toute hypothèse, & des commentaires des sectes, appuyé uniquement sur une observation fidelle, présentera des classes, des genres, des espèces distinguées chacune par ses caractères certains, évidens,

parfaits. Les épreuves déjà tentées par les modernes font même espérer qu'à force de multiplier les essais, les succès s'ensuivront, & qu'un point de doctrine aussi important, & dont les bons médecins souhaitent, en conséquence, la perfection, réussira enfin si parfaitement, que non-seulement il sera utile pour trouver les noms des maladies, & multiplier les espèces, mais même, ce qui est l'objet principal, enseignera une route aisée pour les guérir.

Des différences accidentelles des maladies.

841. C'EST enfin ici le lieu & le temps de parler des différences appelées *accidentelles* (121, 418.). Quoiqu'elles puissent peut-être paroître peu importantes, comme n'appartenant pas aux caractères des maladies, leur exposition détaillée enseignera cependant qu'elles sont, dans la pratique, d'une utilité remarquable. On ne doit certainement pas non plus les passer sous silence, si l'on veut établir un système (840.). Nous allons donc exposer dans quelques articles les principales, omettant celles qui sont plus recommandables par leur subtilité que par leur usage.

Des différences des maladies , tirées de leur origine.

842. **L**ES maladies sont divisées , eu égard à la diversité de leur origine , en *héréditaires* , *innées* , & en *acquises* ou *accidentelles*.

843. On appelle *maladie héréditaire* celle qui s'étend de race en race , par un vice de génération , & qui vient des parens affectés d'une semblable maladie , ou de la semence de cette même maladie , le vice naturel passant quelquefois , pendant plusieurs générations , jusqu'aux derniers neveux. Cette maladie vient du père ou de la mère , est de différente espèce , & se manifeste , tantôt aussi-tôt après la naissance , tantôt après , plutôt ou plus tard , souvent dans un temps marqué de la vie. Etant dans une aussi grande ignorance que celle où nous sommes sur la manière dont se fait la génération , à peine pouvons-nous avec sûreté déterminer quelque chose d'assuré sur cette succession d'une même maladie dans différens sujets , bien loin de pouvoir établir son siège général & permanent , ou dans les parties solides seulement , ou dans les fluides , ou dans les forces motrices , vu que la

resemblance indifférente qu'ont les enfans avec leurs parens est incompréhensible.

844. On appelle *maladie innée* celle que contracte le fœtus dans la matrice, qui n'étoit, avant la conception, ni manifeste, ni cachée dans la semence, dont le père ni la mère n'étoient auparavant atteints, & qu'on ne peut, en conséquence, appeller *maladie héréditaire* (843.). Voilà en quoi consiste la différence de cette maladie, de celle qui est héréditaire : de ce genre sont entre autres, principalement les taches qui viennent de la mère, les défauts d'organes, les monstruosités dont on attribue l'origine (600.) à la fantaisie de la mère, aux lésions qu'éprouve l'enfant dans la matrice (599.), & enfin à un vice primordial (381.) de la semence.

845. Il faut mettre au nombre des maladies accidentelles, qui arrivent à l'homme né, par quelque cause que ce soit, toutes celles que contracte l'enfant en tétant. Elles ont quelque ressemblance avec les maladies héréditaires & innées (843, 844.); &, ayant des racines plus profondes, elles démontrent que ces espèces d'affections peuvent aussi être communiquées par les vices des humeurs (843.).

846. Il faut sur-tout faire mention de cette distinction entre les maladies premières, & entre les secondaires, laquelle a lieu lorsqu'une

maladie qui est née de sa cause, qui dure, ou qui finit, produit d'elle-même une maladie d'un autre genre. Il ne faut pourtant pas confondre la maladie secondaire avec le symptôme (97, 105, 109.), quoique d'ailleurs elle ait la même cause, & des événemens, souvent aussi multipliés que le symptôme du symptôme (95, 96.): de-là viennent différentes espèces dans une maladie, suivant qu'elle est née primitivement, ou d'autres maladies différentes; espèces qu'il est très-nécessaire de bien distinguer entre elles, tant dans la pratique, que dans l'histoire des maladies (839.). On peut aussi rapporter ici ce qu'ont coutume d'avancer les praticiens sur les maladies produites par cause interne ou externe (58.), & ce que nous avons exposé plus haut (617 à 622.) sur les semences contre nature.

847. On appelle *maladies pandémiques* celles qui, venant d'une cause commune, se répandent sur quelque nation. Or elles sont, ou *endémiques*, particulières à une certaine région, à un certain pays, plus ou moins permanentes, ou *épidémiques*, naturelles dans un lieu, & provenant d'une cause commune à la vérité, mais extraordinaire, & ne se développant que dans un temps marqué. Il est donc constant que ces espèces de maladies sont causées par les vices des choses dont nous faisons généralement usage
dans

dans la vie , telles que l'air , l'eau , les alimens , &c. Or ces vices sont manifestes , occultes , familiers , extraordinaires , locaux , ou viennent du dehors. On voit ainsi quelquefois paroître de nouvelles maladies inouïes ; d'autres fois le caractère & les signes distinctifs de celles qui sont connues sont changés , sans cependant que tout le monde en soit si indifféremment affecté , qu'elles n'attaquent pas quelquefois seulement des hommes d'un certain état. Les maladies dispersées , opposées à celles-là , & qu'on appelle *sporadiques* , nées , non d'une cause commune , mais du vice & du défaut particulier de chacun , ont différens genres.

848. Les changemens dans l'air , les alimens , la boisson , le genre de vie , auxquels on est sujet dans les différentes saisons de l'année , sont aussi autant de causes propres à faire éclore différentes maladies , que l'on peut , en conséquence , diviser en celles du printemps , celles de l'été , celles de l'automne , & celles de l'hiver , lesquelles cependant varient tellement , que chaque vicissitude est convenable ou non convenable au temps qu'elle parcourt. La différence la plus remarquable est celle des épidémies , & est due aux deux solstices de l'année , dont chacun en partant de son terme , soit d'hiver , soit d'été , & faisant quelques progrès ,

tire de-là ses forces nuisibles , & se forme des caractères particuliers de maladies qui se répandent parmi le peuple ; caractères souvent bien différens , opposés même entre eux , & ayant sur-tout beaucoup de force , chacun dans leur équinoxe. C'est donc avec raison qu'on les distingue seulement en ceux du printemps & en ceux de l'automne.

849. Il ne faut pas non plus négliger la différence des maladies , qui se tire de la diversité des tempéramens ; car elle contribue certainement beaucoup à maintenir chaque individu dans l'état de santé dont il jouit. Quoique les auteurs ne soient pas du tout d'accord entre eux sur le siège & la cause des tempéramens , ils conviennent cependant qu'ils existent réellement , qu'ils ont la force des semences (614, 615.) , & qu'ils sont , en conséquence , des espèces particulières d'affections , vers lesquelles un individu quelconque a plus de penchant , à cause de telle qualité particulière de son corps (78.).

850. On rapporte aussi ici les maladies des différens genres de vie , & sur-tout celle qu'on appelle *des artisans*. Cette classe importante , & qui n'a pas encore été développée autant qu'elle le mérite , doit son origine , en partie à la matière dont un artisan quelconque a tous les jours le maniment , dont il est gâté , ou par laquelle

il respire un air infecté, ou dont il est continuellement environné, en partie aux positions, aux mouvemens, aux efforts qu'il fait en travaillant : telles sont les sources d'où on peut tirer tout ce qui regarde le sujet que nous traitons. (*Voyez les paragraphes 440, 441, 442, 486, 501 à 531.*)

851. On appelle *maladies des âges* celles qui résultent des qualités propres à chaque âge, & par lesquelles ils diffèrent les uns des autres. Ces maladies sont donc indiquées par la suite des changemens dans les parties solides, fluides, & dans les forces motrices, auxquelles l'homme est naturellement exposé (612.), depuis l'instant de sa naissance jusqu'à sa mort.

852. Les maladies qui ont lieu avant la naissance, sont celles de la semence & du fœtus dans la matrice; mais comme on doit les mettre au nombre des maladies héréditaires (843.) ou innées (844.), c'est aussi par celles-ci qu'on les connoît.

853. L'enfant nouveau-né subissant tout d'un coup, aussi-tôt après l'accouchement, de très-grands changemens, son corps étant auparavant entretenu dans une humidité & une chaleur continuelles, étant très-mol, très-irritable, ses organes n'étant pas encore accoutumés à l'atmosphère, à la respiration, au changement de

circulation , à la digestion , les poumons , les premières voies étant remplies de *mucus* , de *meconium* , le ventre étant moins soutenu par dehors , le cordon ombilical étant coupé , il est évidemment exposé à plusieurs affections différentes , dont un âge un peu avancé le rend ensuite à-peu-près exempt.

854. L'enfance a aussi ses maladies à cause du relâchement & de la délicatesse du corps de l'enfant (853.) , de la foiblesse de ses os , & sur-tout des articulations & des organes de la première digestion ; de son grand appétit , de l'espèce d'aliment dont il fait usage , de la vie oisive qu'il mène , de l'abondance des humeurs , de la dentition. On peut aussi comprendre par-là les maladies qui attaquent le second âge jusqu'à la puberté ; car elles sont dues aux crudités que font naître les différens alimens , au mauvais chyle , aux vers , à la cacochymie , à la suppression des excrétions , à la pierre , à la trop grande sensibilité , à la vivacité de la circulation , à l'accroissement & au développement des parties.

855. Les maladies des jeunes gens viennent de la trop grande abondance & impétuosité du sang , de l'assemblage augmenté , mais non assez robuste , des parties du corps , & même de la vigueur prête à éclore des parties génitales.

856. Dans l'âge mûr, les maladies sont la fuite de la vigueur de la force vitale, de celle des solides, de l'épaississement du sang, de l'abondance d'humeurs, de l'embonpoint.

857. Dans les vieillards, les solides se dessèchent, les canaux deviennent calleux; les nerfs n'ont plus de vigueur, les forces vitale, motrice, & sensitive languissent, la circulation est engourdie; la chaleur naturelle diminue; les excrétions sont retardées; les humeurs devenues impures par le mélange d'une lie muqueuse, saline, terreuse, corrompues par le défaut d'une matière plus déliée, sont viciées. On conçoit aisément de-là l'origine de plusieurs maux qui accompagnent la vieillesse.

858. Au reste, il n'est pas inutile de remarquer que les maladies qui naissent de la congestion des humeurs, & sur-tout les efforts de la nature par lesquels elle chasse au dehors les accroissemens superflus & nuisibles des humeurs, ou, après les avoir séparés de la circulation, les dépose dans une seule partie, tombent le plus souvent, eu égard à la diversité des âges, sur différentes régions du corps; enforte qu'on observe que, dans les jeunes gens, ce sont presque toujours les parties supérieures qui sont affectées; dans les adultes, celles qui sont dans la poitrine ou immédiatement au-dessous; dans

les vieillards , les viscères inférieurs du bas-ventre , & les membres. Cette règle n'est cependant pas toujours , ou si constante , ou si utile , qu'elle paroisse devoir être attribuée plutôt à un conseil prudent de l'ame , qu'à des qualités purement corporelles.

859. Le sexe , appartenant aussi aux semences (613.) , on divise ses maladies , à raison de sa différence , en masculines & en féminines , & celles-ci en celles des vierges , des femmes enceintes , en travail , en couches , de celles qui nourrissent , & de celles qui sont vieilles , eu égard à la variété des états auxquels l'auteur de la nature a soumis le sexe féminin. Ce qui a été dit plus haut (820 à 833.) tend à éclaircir cette matière.

860. On peut enfin encore rapporter ici les maladies convenables & non convenables , véritables & fausses , & celles qu'on appelle *matérielles* ou *sans matière*.

Des différences des maladies , tirées de leur siège.

861. LA même maladie peut , à raison des différentes parties qu'elle occupe , différer par sa nature , ses symptômes , sa durée , sa termi-

naïson , & , en conséquence , par le diagnostic , le pronostic , & la méthode curative. Il est donc important pour le médecin de bien distinguer les sièges des maladies ; car la différence que l'on tire de cet état a son utilité.

862. De cette classe sont les maladies externes & internes ; fixes , qui n'ont qu'un seul siège ; errantes , qui vont d'une partie à l'autre ; rétrogrades , qui , après avoir occupé pendant quelque temps les parties extérieures , les abandonnent , & rentrent en dedans.

863. Mais les principales maladies à remarquer ici , sont les *idiopathiques* & les *sympathiques*. On rapporte à la première espèce celles dont la cause a son siège dans la même partie où se manifestent les symptômes. On rapporte à la seconde espèce celles dont les causes & les symptômes ont différens sièges , & qui font qu'une partie , ou une fonction , est lésée par un vice qui lui est étranger , & qui vient du rapport réciproque des parties ou des fonctions. Les affections sympathiques ne durent donc pas , à la manière des symptômes (86.) , plus longtemps que le vice duquel elles dépendent ; & elles diffèrent en cela des maladies secondaires (846.) , dont elles acquièrent enfin la nature , lorsque la sympathie est devenue idiopathie.

864. Ce rapport entre les principes de l'éco-

nomie humaine , les fonctions , & toutes les parties , est , à la vérité , universel ; mais des observations fidelles prouvent constamment qu'il y a encore entre ces principes , ces fonctions , & ces parties , un rapport plus intime & plus particulier , quoique nous ne connoissions pas trop clairement ses causes & ses loix. Il est vraisemblable qu'il est appuyé , non pas sur une , mais sur plusieurs qualités , dont la principale est située dans le genre nerveux , & ensuite dans la circulation , dans la continuité des membranes , dans la communication réciproque des vaisseaux , & peut-être aussi dans la ressemblance de la structure des parties ou des humeurs qu'elles séparent ou reçoivent. C'est aussi à quoi peut contribuer le voisinage des parties , & une situation trop déclive , ou diamétralement opposée , ou quelque sympathie des actions. Suivant donc que plusieurs , ou quelques - uns seulement de ces états , concourent ensemble , il paroît aussi qu'il doit naître différens degrés de sympathie.

Il ne faut pas non plus passer sous silence la force vitale (170.) , qui , étant répandue dans tout le corps , & n'étant cependant pas égale en vigueur dans chaque partie , ou dans chaque sujet (175 , 176.) , ayant de plus un rapport très-étendu avec toutes les parties (178 , 179.) , doit certainement être , dans ce cas , d'un grand poids.

On voit clairement par-là pourquoi il y a parmi les hommes une différence si étendue de ces espèces de rapports particuliers, & pourquoi les uns sont affectés, plus sympathiquement que les autres, ou pourquoi tous ne sont pas affectés de la même manière.

865. On appelle *universelles* les maladies qui attaquent tout le corps, & *particulières*, celles qui n'attaquent qu'une partie. On peut cependant distinguer en deux espèces les premières, savoir, en propres dont la cause ou la matière est répandue de toutes parts, & en impropres qui n'occupent, à la vérité, qu'une seule partie, mais qui dérangent toute la machine par les désordres qu'ils y portent. Ce qu'on appelle donc *universel* dans cette espèce, doit être rapporté, tantôt aux effets sympathiques (863.), tantôt aux maladies secondaires (846.). Il y a encore des circonstances où la maladie universelle devient particulière, & celle-ci universelle; ce qui forme un différent pronostic.



Des différences des maladies , tirées de leur cours.

866. **T**OUTE maladie , née de sa cause , acquiert aussi par elle des forces déterminées par lesquelles elle agit , & , persévérant à agir , achève son cours , lequel doit nécessairement être différent , suivant la nature différente des maladies , & varier dans chacune , en durée , en promptitude & en continuité. De-là résultent des différences très-remarquables.

867. Les maladies dont le cours est prompt , & , en conséquence , de peu de durée , sont appelées *courtes* , lorsqu'en même temps elles sont bénignes. Mais si elles sont violentes & dangereuses , on les appelle *aiguës* , & ces dernières sont encore distinguées , à raison du degré de promptitude , en très-aiguës qui ne passent pas quatre jours , en moins aiguës qui se terminent en sept jours , en aiguës qui durent trois semaines , & enfin en d'autres qui approchent des aiguës , & qui vont jusqu'à quarante jours. On pourroit peut-être ajouter à ces dernières les aiguës récidives , qui finissent entièrement le soixantième jour , ou même plus tard.

Celles qui passent ce temps , quoique provenant peut-être des aiguës , sont appelées *longues* ou *chroniques*. Il y a même plusieurs choses qui causent cette promptitude si différente des maladies aiguës : telles sont la nature du mal , la partie affectée , la dignité de la fonction lésée , la sympathie , l'intempérie du corps , &c. mais sur-tout les mouvemens fiévreux dans la circulation des humeurs. Aussi rapporte-t-on principalement & particulièrement ici les maladies qui sont accompagnées d'une fièvre continue.

868. D'autres maladies parcourent leur temps , depuis leur première apparition jusqu'à la fin , avec la même force , & sont , en conséquence , appelées *continues*. D'autres ayant une nature bénigne , & partageant la violence de leurs périodes , sont nuisibles par des accès , à la vérité répétés , mais qui sont interrompus par des momens de repos ; en sorte que la maladie & la santé ont alternativement lieu : telles sont les maladies appelées *intermittentes*. On ne fait si on doit rapporter à celles-ci , ou aux précédentes , les maladies appelées *continues avec relâche* , ou *irritantes* , lesquelles affectent continuellement à la vérité , mais avec plus de modération , & par intervalles.

869. Mais les intervalles de retours de l'une & l'autre espèce varient beaucoup , & sont plus

courts, ou plus longs les uns que les autres. De-là naissent encore de nouvelles différences. Suivant aussi que les accès sont, ou réguliers, partagés en des temps égaux, & analogues entre eux, ou irréguliers, & n'ont pas d'ordre fixe, on les appelle *maladies périodiques, régulières ou irrégulières*, fixes, ou s'étendant de côté & d'autre, & ayant leur siège, tantôt dans une partie, tantôt dans une autre.

870. Les fièvres & les différentes affections du genre nerveux sont les principales des maladies périodiques (869.). La nature des périodes supposant donc (70) presque toujours une cause non simple, mais composée de plusieurs états différens (69.) dont les uns ont une existence persévérante, tandis que les autres peuvent avoir lieu, ou être absens pendant un temps, il paroît entièrement croyable qu'il se forme, dans ce cas, une affection permanente, qui puisse tenir lieu de semence (75.), & dont le siège est dans le système nerveux; qu'on peut au moins découvrir une espèce de sensibilité ou de mobilité trop grande, qui cependant, étant seule, n'agit en aucune manière, ou agit plus doucement; qu'il y a aussi, en conséquence, des puissances nuisibles (76.) qui excitent d'une façon ou d'une autre, cette sensibilité ou mobilité, & qui ne sont pas d'une durée continuelle, mais sont

adoucies , détruites dans le temps même de l'accès , devant revenir dans le même état où elles étoient auparavant. Il fera pourtant difficile , non-seulement de déterminer la nature de la semence , suivant qu'elle varie dans les différentes maladies de cette espèce , mais même d'exposer en général & en particulier toutes les puissances nuisibles , avec la manière dont chacune naît & agit concurremment avec les autres. On peut même douter si la semence ne peut pas quelquefois , par une force qui lui est propre , s'exciter elle-même sans l'approche d'une nouvelle puissance au moins manifeste , sur-tout si quelque occasion a produit une fois en elle un mouvement qui ne doit être ensuite que réitéré. Mais la complication de plusieurs périodes de divers genres , & le changement d'une espèce particulière en une autre , que l'on observe si souvent , obscurcit davantage cette matière , & aucune des hypothèses inventées jusqu'ici n'est encore satisfaisante.

Des différences des maladies , tirées de leur degré.

871. LA durée des maladies , comparable à la vie des plantes & des animaux , a , comme eux , ses âges différens , que l'on peut appeller *degrés*.

En effet, la maladie commence, croît, dure, décroît, & enfin finit, & elle parcourt ces temps, non pas avec un ordre toujours égal, mais dans un degré varié de ses forces : de-là la division de l'espace du temps morbifique en *commencement*, *accroissement*, *état*, *déclin* & *fin* ; périodes qui ne différencient pas tant une maladie d'une autre, qu'ils distinguent entre elles les parties d'une même maladie.

872. Le commencement plus long ou plus court, suivant la diversité de la maladie, & qu'on ne doit pas, en conséquence, restreindre seulement au moment où la maladie a commencé, s'étend depuis la première attaque de la maladie jusqu'à l'accroissement remarquable des symptômes. L'accroissement a lieu lorsque, le nombre & la grandeur des symptômes augmentant, la maladie aggrave & multiplie évidemment les troubles de l'économie animale. L'état, la vigueur, est le temps le plus violent de la maladie, lorsqu'ayant acquis le plus de force, elle ne croît ni ne diminue. Dans le déclin, les forces de la maladie étant détruites, sa violence étant apaisée, les symptômes deviennent plus doux, & la terminaison n'est pas éloignée.

873. Presque toutes les maladies parcourent ces temps (872.) d'une manière convenable à la nature de chacune, mais sur-tout celles qui se

terminent par une résolution salutaire. On remarque aussi fort souvent entre les différens degrés, une certaine symmétrie très-propre à la certitude du pronostic. La terminaison fatale des maladies, les crises, les métastases, les changemens en une autre espèce, la complication de différentes maladies, le traitement bon ou mauvais, interrompent au contraire, dérangent, embrouillent cet ordre. Les maladies aiguës & de courte durée (867.) parcourent plus manifestement leur temps que les chroniques, & les fiévreuses plus que toutes les autres. Mais les périodiques (869.) ont deux espèces de temps; des généraux qui appartiennent au cours de la maladie, & des particuliers qui regardent chaque paroxysme.

Des différences des maladies, tirées de leur caractère.

874. **L**E caractère d'une maladie se manifeste principalement par les symptômes dont elle est accompagnée : ainsi on appelle *grave* celle qui trouble l'économie animale par plusieurs symptômes très-fâcheux, soit qu'il y ait en même temps danger, soit qu'il n'y en ait pas. On

544 DES DIFFÉRENCES DES MALADIES,
appelle au contraire *légère* celle qui cause peu
d'incommodité.

875. La maladie bénigne, quoique considérable peut-être (874.), étant cependant susceptible d'un traitement convenable, ne cause point de frayeur par des symptômes funestes ou extraordinaires.

876. Quoique la malignité qu'on attribue aux maladies soit souvent l'asyle de l'ignorance, & serve à couvrir les fautes des gens de l'art, comme cependant elle a effectivement lieu, elle ne doit pas du tout être négligée. A la prendre dans son véritable sens, elle désigne une maladie qui, douce en apparence, & ayant commencé avec des phénomènes assez favorables, se montre tout d'un coup sous des symptômes très-graves & opprime les forces de la nature. Elle désigne encore une maladie qui excite des symptômes tout-à-fait opposés à son caractère, & des troubles plus violens que ceux qui paroissent convenir à sa nature. On peut encore mettre au nombre des maladies malignes celles qui sont rebelles, qui éludent aussi les forces des remèdes éprouvés, & dont le traitement est pour elles un nouveau sujet d'irritation.

877. Cette malignité (876.), qui regarde principalement les maladies aiguës, appartient cependant aussi aux maladies chroniques, & doit
son

son origine aux puissances virulentes (486.), aux miasmes (496.), aux contagions (498.), aux maux épidémiques (847.), aux vices multipliés des humeurs, à l'irritabilité (190.), à la langueur (196.), à la complication de plusieurs maladies, au mauvais régime des malades, ou au traitement mal dirigé : d'où il est évident qu'on a, à la vérité, raison de diviser les maladies malignes en *venimeuses*, *pestilentielle* & *contagieuses*, mais que la division n'est pas entière, parce qu'on doit considérer non-seulement les puissances nuisibles, mais même aussi les semences accessoire.

878. Lorsqu'une maladie, accompagnée de ses symptômes ordinaires, parcourt ses temps (871.) d'une manière convenable à sa nature, on l'appelle *régulière*, *choisie* ; & *irrégulière*, au contraire, lorsqu'elle se fait connoître par des symptômes extraordinaires, & par des signes & une marche étrangère. L'irrégularité entretient à-peu-près quelque chose de rebelle, & provient des mêmes causes que la malignité (876.), dont ordinairement elle n'est pas non plus exempte. Il en est de même des maladies appelées *naturelles*, ou *corrompues*.

879. On regarde comme appartenante au sujet que nous traitons maintenant, la division des maladies en *actives* & en *passives*, dont les modernes ont avec raison augmenté la théorie. Les

maladies actives font celles dont les symptomes actifs (101.) constituent une partie, & souvent la principale. Dans les maladies passives, ces mouvemens de la nature n'ont pas lieu, le principe vital étant languissant, ou opprimé par les puissances nuisibles. Voyez les paragraphes 98 à 105, 630, 633 à 649.

Des différences des maladies, tirées de leur pronostic.

880. IL est important pour le médecin de savoir d'avance si une maladie peut être guérie, ou si elle ne peut pas l'être; si elle peut l'être toute entière, ou en partie seulement; si les forces de la nature suffisent pour la guérir, ou s'il faut avoir aussi recours à l'art: de-là la division générale des maladies en *curables* & en *incurables*, & les différens degrés de cette division. Il y a des maladies qui surpassent les ressources de la nature & de l'art; celles-là sont absolument incurables. Il y en a qui sont au-dessus des forces de l'art, & non de la nature, ou au-dessus des forces de la nature, & non de l'art. Il y en a qui sont, à la vérité, curables, mais en partie seulement, ou lorsqu'elles ont été remplacées par une autre maladie. Mais comme la mesure des forces de la nature varie dans les différens sujets, & qu'on n'est pas encore parvenu à la

dernière perfection de l'art , il est évident qu'il y a sur cette matière beaucoup d'ambiguïté, & qu'on ne peut exactement supputer toutes les maladies , tant générales que particulières , qui appartiennent à chaque classe.

881. On appelle *maladie récidive* celle qui , après avoir été guérie en apparence , & avoir été quelque temps sans paroître , recommence de nouveau : il ne faut point du tout la confondre avec la maladie périodique (869.). Celle-ci suppose une guérison imparfaite, & , en conséquence , une partie de sa cause qui est restée (69 , 70.) , laquelle a donné lieu au retour de la maladie augmentée ou renouvelée de quelque manière que ce soit (870.) Aussi les récidives ont-elles coutume d'être produites par la matière morbifique , qui n'a pas été entièrement détruite ou expulsée ; par la foiblesse , l'irritabilité , la langueur , restes de la première maladie , & , en même temps , parce qu'on aura négligé d'éviter tout ce qui est capable de nuire.

882. Les maladies salutaires sont distinguées des autres par leur caractère benin : car , quoiqu'elles causent des incommodités , bien loin cependant qu'elles nuisent à la vie & à la santé , elles leur sont même utiles , & les garantissent de maux plus graves , & laissent le corps , lorsqu'elles le quittent , en plus parfaite santé , que lorsqu'elles l'ont attaqué. De ce nombre sont la plus grande partie des

maladies actives (879.) , dans lesquelles la nature déploie & met en œuvre , pour le salut du corps qu'elle anime , les forces curatives , qui lui sont propres (633 & suiv.) , & qui excitent des mouvemens irréguliers à la vérité , mais dirigés de manière qu'ils corrigent , changent , expulsent les choses nuisibles entrées dans le corps , de quelque manière que ce soit , ou du moins qu'ils les détournent des parties principales. En même temps que le trop grand nombre de maladies de cette classe contribue beaucoup au salut du genre humain , d'un autre côté il n'est guère avantageux aux médecins.

883. Les maladies opposées aux précédentes (882) , ce sont les pernicieuses , qui , nuisibles à la vie , à différens degrés , tantôt causent une mort plus ou moins prompte à la vérité , mais certaine , sans aucune espérance de guérison , & sont , en conséquence , appelées absolument *mortelles* ; tantôt , quoique naturellement mortelles , cèdent cependant à un traitement prompt & convenable : d'autres , dont l'issue est incertaine & dangereuse , finissent par guérir ou par faire périr les malades ; dans les autres , la mortalité n'est qu'accidentelle , dépendant plus des qualités externes ou internes de chaque individu : il y en a enfin qui , sans ôter la vie , entraînent après elles des maux funestes à la santé ,

& souvent incurables. Il est évident que cette distinction est très-utile, tant dans le pronostic, que dans la médecine légale.

884. Les maladies ne diffèrent donc en général entre elles, que de quatre manières, eu égard à leur terminaison : car, ou elles guérissent, ou elles tuent; elles dégénèrent en d'autres maladies, ou durent sans aucun changement, & persévèrent jusqu'à la mort, qui est produite par une autre cause. Mais, ce qui est très-digne de remarque, chacune de ces terminaisons se fait de plusieurs manières, & dépend de plusieurs raisons multipliées.

885. Le siège & la nature des maladies persévérantes sont telles qu'elles ne troublent point les fonctions vitales : or, ou elles sont incurables (880.), ou il y auroit du danger à les guérir, parce que les maladies salutaires (882.), ou celles qui sont familières par une longue habitude, ou celles qu'on irrite par le traitement, deviennent plus fâcheuses.

886. Le nombre & la diversité des maladies, qui dégénèrent en d'autres maladies, sont très-grandes. On en fait même de deux espèces, l'une accessoire, l'autre successive, suivant que la première maladie persévère, ou finit, lorsque l'autre naît. On peut comprendre les différences de ces espèces par ce qui a été dit (621, 628, 846,

864.). Il est de plus évident que les différentes terminaisons ont également lieu dans ces dernières maladies, comme dans les premières.

887. Les maladies, qui guérissent par les forces de la nature, ou par le secours de l'art, ou se dissipent doucement, le vice qui avoit lieu, étant détruit, la matière étant changée, le mouvement ayant repris sa régularité, la circulation & les fonctions étant rétablies dans leur intégrité, ou finissent par l'excrétion salutaire de la matière nuisible, ou changeant de nature, dégénèrent en une autre maladie (886.) plus douce, qui tend enfin, suivant sa manière, au rétablissement de la santé.

888. Les espèces de morts que causent les maladies mortelles ne sont pas moins diversifiées. La vieillesse, maladie naturelle, cause nécessairement & naturellement la mort par la sécheresse, la roideur des solides, par l'inertie épaisse des humeurs, par l'épuisement de la force vitale. Les véritables maladies font périr tôt ou tard, soit par l'affreuse corruption des humeurs, par le vice des principaux viscères, par la perte de la force nerveuse, par l'arrêt de la respiration, par l'oppression ou l'épuisement des forces, par l'interruption de la circulation, soit par les évacuations immodérées ou déplacées, ou par le surcroît d'une maladie pire que la première (883.)

889. Mais il faut sur-tout faire attention aux terminaisons subites & confuses des maladies aiguës (867.), que les anciens ont nommées *crises*, *jugement*, vu qu'elles décident de la conservation ou de la mort du malade, par une certaine excrétion, ou par une métastase qui se manifeste subitement à la suite des troubles survenus, & qui est immédiatement suivie d'un changement remarquable en mieux, ou en pis de la maladie. De-là sont venus les noms de *crises par excrétions*, *par métastases*, *bonnes*, *mauvaises*, *parfaites*, *imparfaites*, *simples*, *composées*, *réitérées*, *les troubles critiques*, *les matières critiques*, &c. On distingue aussi le différent pouvoir des jours, dans lesquels tombent avec plus ou moins de force & de succès ces différens états morbifiques : aussi a-t-on appelé ces jours, les uns *critiques premiers*, les autres *incidens*, d'autres *sous-incidens*, d'autres enfin *vuides*.

890. Il doit paroître à quiconque croit que ce qui vient d'être dit (889.) n'est propre qu'aux maladies actives (879.), qu'il y a alors une certaine ressemblance, un rapport mutuel entre la nature & la matière morbifique (51, 99.), & que la crise décide laquelle des deux forces opposées doit vaincre ou être vaincue. Si on ajoute à cela que ces choses n'arrivent qu'aux fièvres ou aux maladies que ce symptôme accompagne,

on croira certainement qu'il y a alors dans tout le corps, ou dans une seule partie, une commotion intestinale des humeurs, excitée par l'augmentation du mouvement vital & de la chaleur, & qui se termine, le mélange étant troublé pour un temps, ou en une dépuration salutaire, ou en une corruption pernicieuse.

891. Au reste, quelque opinion qu'on suive, sur la manière dont ces choses arrivent, elles ont acquis un tel degré de certitude par les observations très-fidelles, tant des anciens que des modernes, qu'il ne paroît rester aucun lieu au doute, quoiqu'on ne puisse nier que ces exemples de crises sont aujourd'hui plus rares parmi nous; ce qu'il faut attribuer non-seulement au climat trop froid, & à l'intempérance dans le manger, mais même, & encore plus, à la manière précipitée avec laquelle on traite les maladies, & qui jette le trouble dans l'économie animale, & à l'étude de l'observation trop négligée par la plupart des médecins.

892. Peut-on se fier sûrement aux jours critiques (889.) ? Sont-ils dus aux décisions de la nature, ou plutôt aux fictions superstitieuses de Pythagore ? C'est sur quoi on ne peut juger qu'après avoir vu que la suite des jours critiques, que nous ont laissés les anciens, ne va jamais, quelque part que ce soit, jusqu'à une semaine entière; qu'après avoir

Unable to display this page

T A B L E

Des articles contenus dans ce volume.

I NTRODUCTION A LA PATHOLOGIE.	
De la science médicale.	Page 1
PATHOLOGIE.	11
PATHOLOGIE GÉNÉRALE.	
De la nature des maladies.	12
Des causes des maladies.	21
Du symptôme.	35
PATHOLOGIE PARTICULIÈRE.	
De la nature de chaque maladie.	52
Des maladies les plus simples.	55
Parties dont le corps humain est composé.	56
Des maladies les plus simples des parties solides.	67
Des maladies du solide vif.	77
Des maladies des solides contenant.	90
Des maladies organiques des solides.	107
Des maladies des fluides.	146
Des maladies de cohérence dans les fluides.	148
Des acrimonies morbifiques des fluides.	158
Des maladies des humeurs par le vice de cohésion du fluide avec sa partie épaisse.	174
Des maladies de chaque humeur.	177
Des maladies du chyle.	ibid.
Des maladies du sang.	185
Des maladies des sucres sécrétés.	206
Des maladies relatives des humeurs.	220
De la quantité viciée des humeurs.	221
Des fluides sortis de leurs vaisseaux.	229
Des vices du mouvement dans les humeurs.	238
Des maladies composées.	247
Des puissances nuisibles.	249
Des puissances nuisibles de l'atmosphère.	251
Des maladies qui proviennent des alimens & des boissons.	273
De l'abus des remèdes.	295
Des puissances venimeuses.	300

TABLE DES ARTICLES. 555

<i>Des maladies du mouvement animal.</i>	310
<i>Des dangers des situations & des mouvemens singuliers.</i>	319
<i>Des exercices immodérés de l'esprit.</i>	323
<i>De la force nuisible des passions de l'ame.</i>	329
<i>Des excès dans le sommeil & les veilles.</i>	336
<i>Des excrétiions & des rétentions irrégulières.</i>	340
<i>De l'origine & des accidens de la pierre.</i>	349
<i>Des puissances morbifiques animées.</i>	356
<i>Des autres causes nuisibles venant du dehors.</i>	363
<i>Des semences morbifiques.</i>	371
<i>Des semences naturelles & communes des maladies.</i>	372
<i>Des semences naturelles & particulières des maladies.</i>	373
<i>Des semences morbifiques contre nature.</i>	376
<i>Des différentes sources des causes morbifiques.</i>	380
<i>Des forces médicinales de la nature.</i>	386
<i>Des symptomes en particulier.</i>	395
<i>Du vice des qualités sensibles.</i>	397
<i>Des vices des excrétiions.</i>	403
<i>Des actions lésées.</i>	404
<i>Des sensations désagréables, causées par la maladie.</i>	405
<i>De la douleur.</i>	406
<i>De l'inquiétude.</i>	414
<i>Des exercices lésés des sens.</i>	420
<i>Des symptomes du tact.</i>	421
<i>Des symptomes du goût.</i>	423
<i>Des symptomes de l'odorat.</i>	425
<i>Des symptomes de l'ouïe.</i>	427
<i>Des symptomes de la vue.</i>	433
<i>Des lésions des sens internes.</i>	445
<i>Du Délire.</i>	446
<i>Des symptomes de la faculté motrice.</i>	452
<i>Du spasme.</i>	453
<i>De la paralysie.</i>	457
<i>Des affections du sommeil.</i>	460
<i>Des symptomes des mouvemens vitaux.</i>	464
<i>Des symptomes de la respiration.</i>	465
<i>Des symptomes du mouvement du cœur.</i>	474
<i>Des symptomes du pouls des artères.</i>	476
<i>Des symptomes des actions naturelles.</i>	482
<i>Des lésions des appétits naturels.</i>	483
<i>Des actions lésées des premières voies.</i>	488

556 TABLE DES ARTICLES.

<i>Des vices de l'écoulement des urines.</i>	502
<i>De vices de l'excrétion cutanée.</i>	509
<i>Des symptômes des fonctions des sexes.</i>	510
<i>Des actions lésées du sexe viril.</i>	511
<i>Des symptômes du sexe féminin.</i>	513
<i>De l'ordre à établir dans les différences des maladies.</i>	522
<i>Des différences accidentelles des maladies.</i>	525
<i>Des différences des maladies, tirées de leur origine.</i>	526
<i>Des différences des maladies, tirées de leur siège.</i>	534
<i>Des différences des maladies, tirées de leur cours.</i>	538
<i>Des différences des maladies, tirées de leur degré.</i>	541
<i>Des différences des maladies, tirées de leur caractère.</i>	543
<i>Des différences des maladies, tirées de leur pronostic.</i>	546

Fin de la Table des Articles.



35



